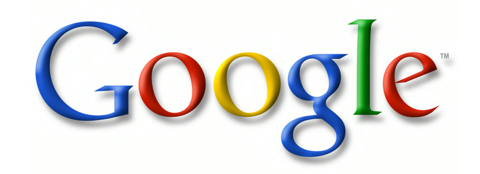
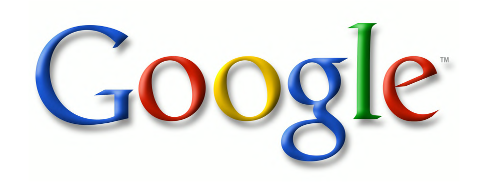
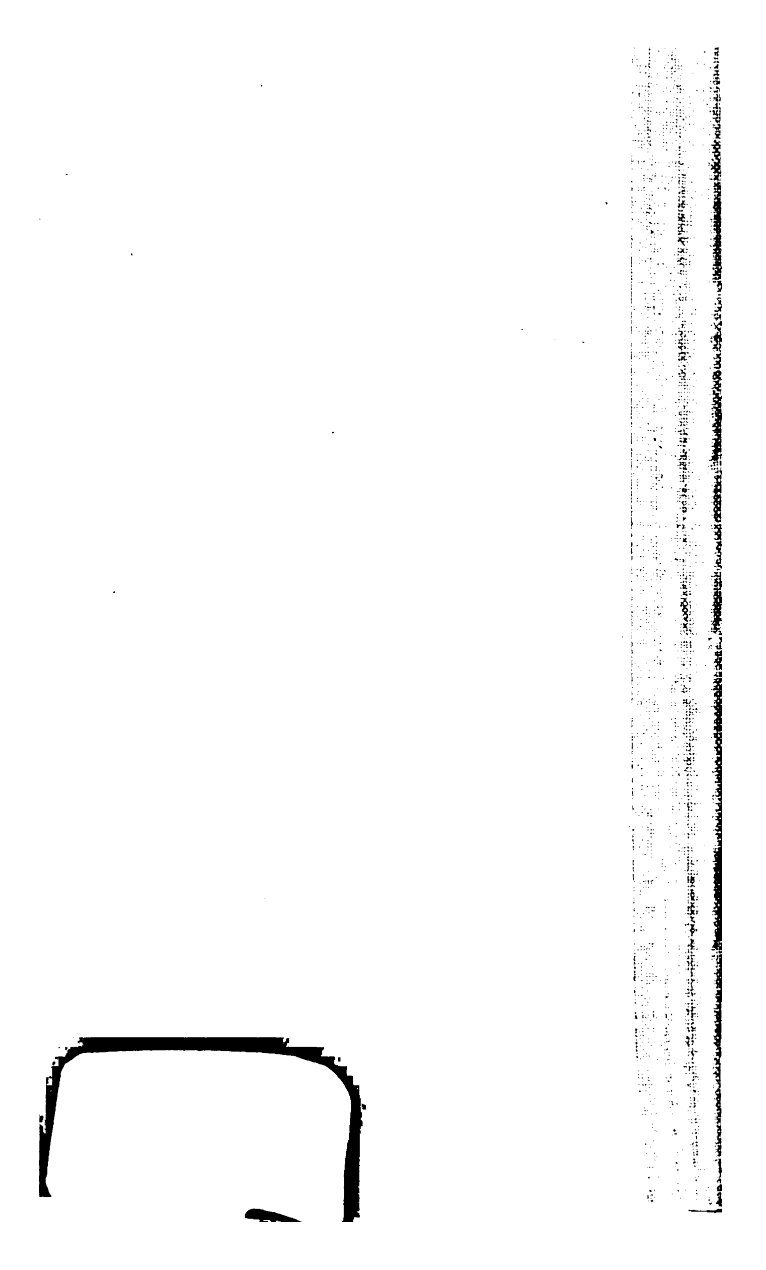
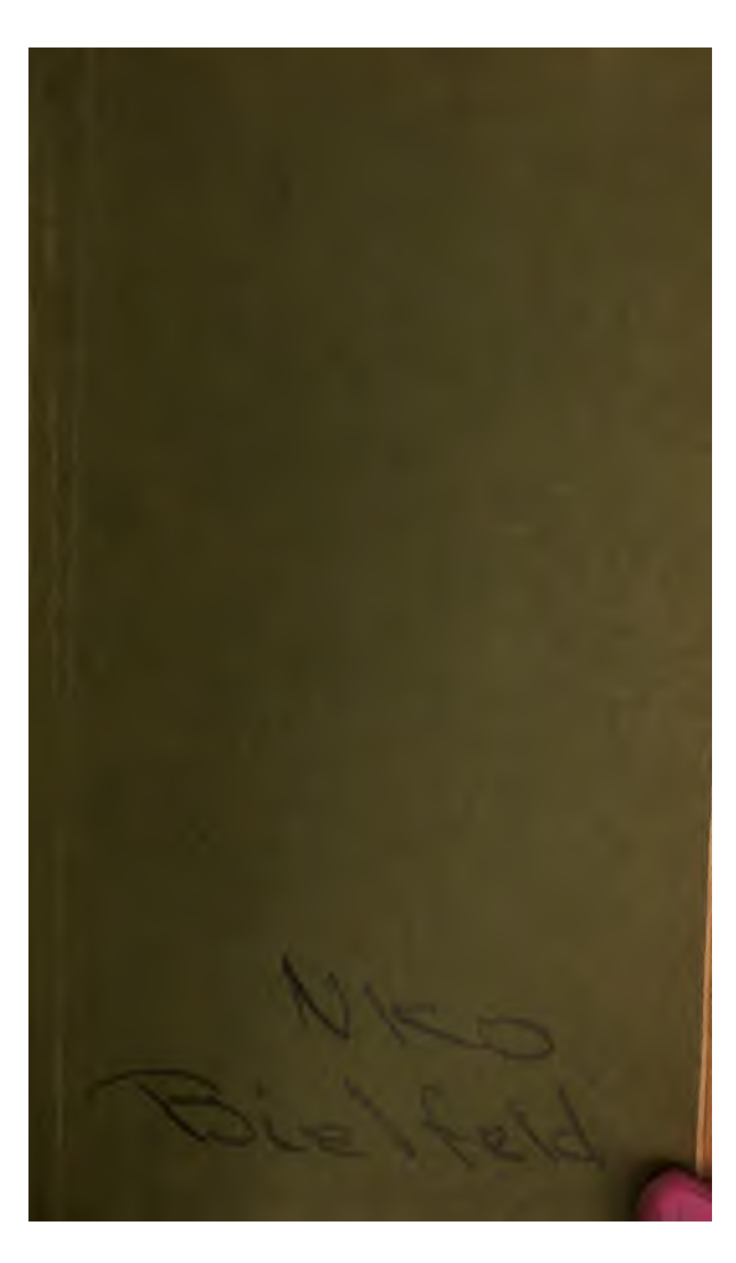
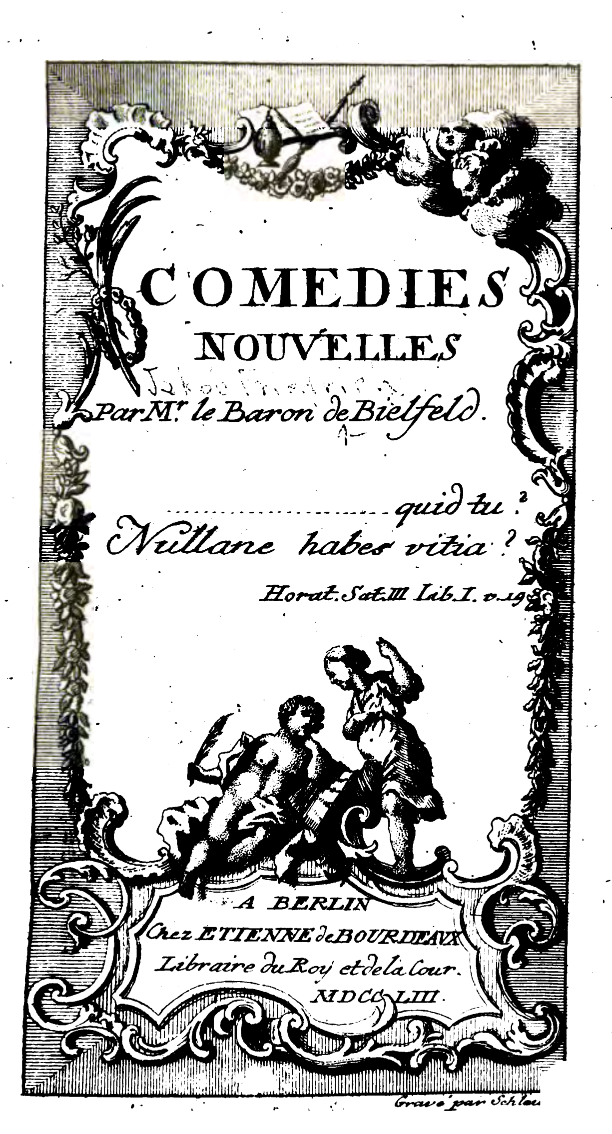




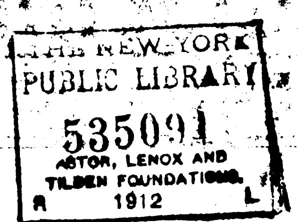



NKD
Bielfeld





Gravé par Schleu



A

MES-DAMES

DE

LA SOCIETÉ DES VINGT

Etablie à Berlin;

MESDAMES

LAUTIER, née JORDAN

KUHN, née JASSOY

FERONCE, née FERONCE

ROYER, née DE MAROLLES

JORDAN, née COLIN

PLATZMAN, née MARION

GIRARD, née JASSOY

VILLIERS, née DURADE

SCWEIGGER, née TROMMEL

HAUDOT, née DARRET

PLATZMAN, née LAUTIER

CAQUOT, née BOUISSONT.

MES-DAMES,

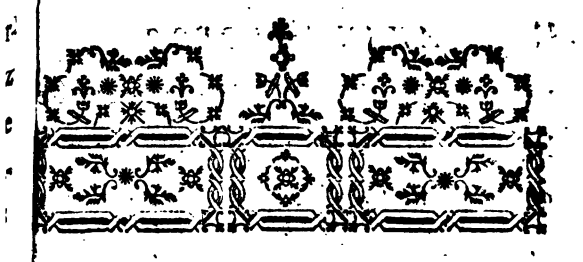
Je me fis un plaisir l'année passée d
présenter à Messieurs Vos Epou
un Ouvrage qui rouloit sur de
matieres rélatives à leurs occupations fa
milieres ; je ne m'en fais pas un moindr
de vous offrir aujourd'hui, MES-DA
MES, ce petit Volume de Comédies
qui pourra Vous faire passer quelque
momens agréables. C'est la productio
d'un Auteur distingué par son mérite, &
par le rang qu'il tient dans la Société
d'un Auteur, qui vivant dans le grand mon
de a pû copier ses portraits, & tracer se
caractè

aractères d'après nature. Je suis donc persuadé, MES-DAMES, que Vous me sçaurez quelque gré du présent que je vous prie d'agréer; ravi de trouver par là une occasion d'obliger les dignes moitiés de mes meilleurs Amis, & de payer en leurs personnes à tout le beau Sexe le tribut que lui doivent ceux qui, comme moi, sentent combien cette brillante & aimable partie du genre humain embellit la Nature, & répand de charmes dans la Vie. C'est avec ces sentimens que j'ai l'honneur d'être,

MES-DAMES,

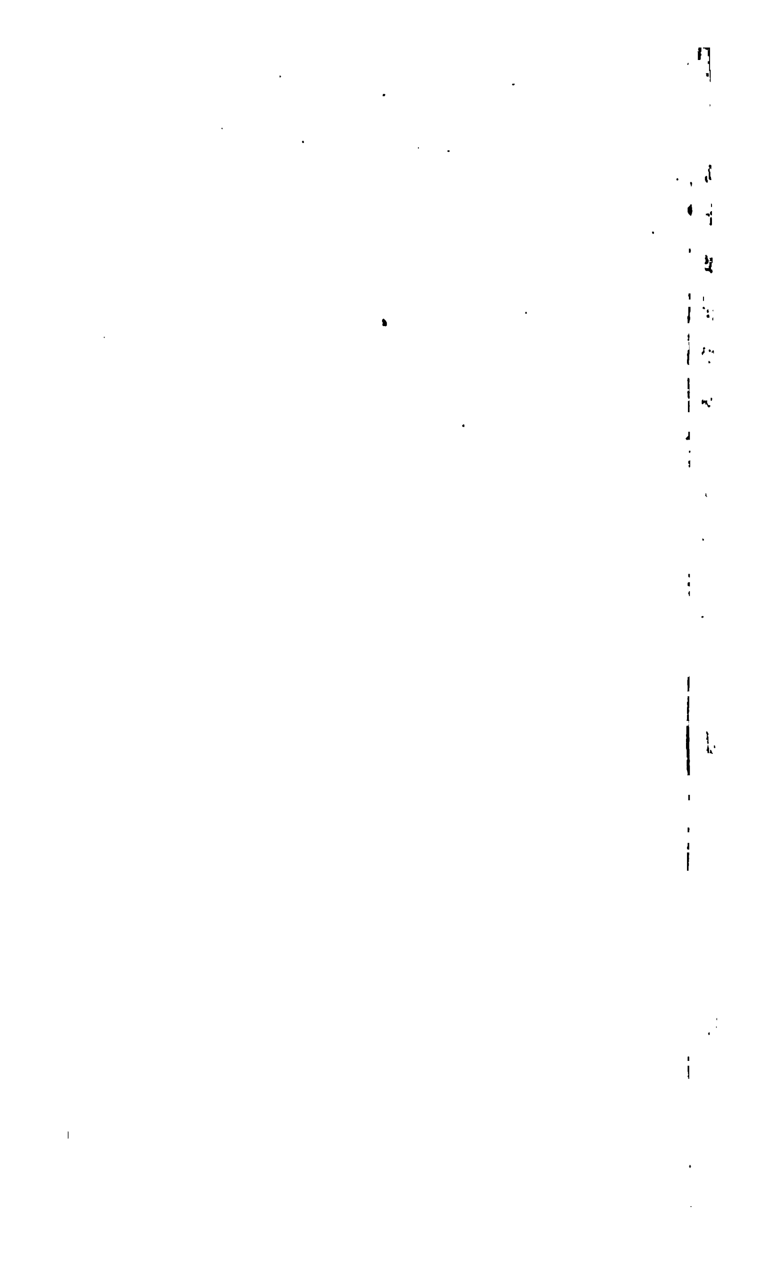
Berlin,
24 Avril
1753.

Votre très-humble &
très obéïssant Serviteur,
ETIENNE DE BOURDEAUX.

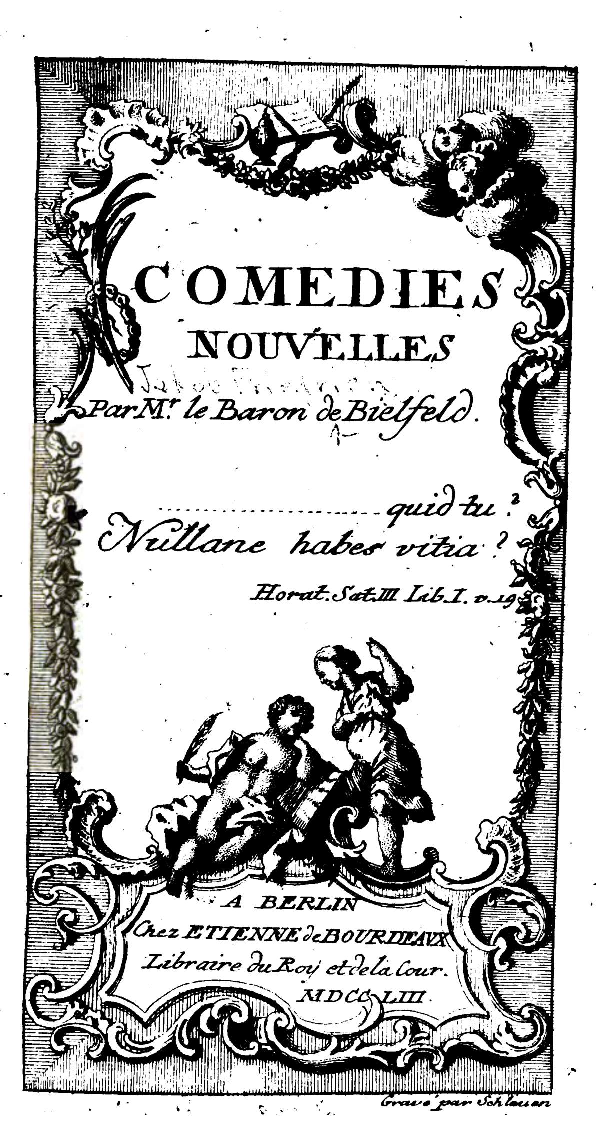


AVANT-PROPOS.

Ma vocation n'eſt aſſûrément point de faire des Comédies, & l'envie ſeule de m'amuſer à été le motif qui m'a fait écrire celles que renferme ce Volume. Dans le tems que j'y travaillai, je ne penſois pas qu'elles verroient jamais le jour; c'eſt







Gravé par Schleuen

verti les remèdes en poisons, on a pris pour malice & méchanceté ce qui n'étoit de ma part qu'un désir de corriger les mœurs en montrant leur côté ridicule. Il étoit nécessaire pour cela de faire des portraits, de peindre des caractères: comment pouvois-je faire autrement? Ne faloit-il pas prendre ces caractéres dans la nature, dans le vrai? Si j'avois fait des portraits enfantés par le caprice, si j'avois peint des fantasies, des figures baroques, des monstres, & joint à des têtes d'hommes des corps d'animaux, des queuës de poisson, comme on fait dans le grotesque, qu'eut-on dit? C'est faire l'eloge de la Piéce, que de trouver de la vèrité dans les caractères.

Au reste je n'ai eu personne en vuë, je le proteste solemnellement; mais par malheur il se trouve dans le monde les originaux de mes portraits. Qu'y faire? Le meilleur conseil que je puisse leur donner, c'est de changer promtement de conduite; le portrait ne leur ressemblera plus, & ils m'auront obligation. Je puis leur dire ce que Mr. des-Touches dit à ses Lecteurs, à la tête de ses Epigrammes:

Or écoutez, Messieurs & Dames,
Par la présente on vous fait assavoir;
Que si quelcun voïant ces Drames
S'y reconnoît comme dans un miroir,
Loin de détester la Satire,
Et de chercher à s'en venger,

Il doit commencer par en rire,
Et finir par se corriger.

Je ne me ferois pas donné la peine d'en dire tant sur cette matiére, si je n'avois remarqué que des personnes dont je respecte la façon de penser, ont été séduites par des apparences spécieuses à me croire méchant. C'est de tous les caractères celui que je déteste le plus, & dont je suis le plus éloigné. Ceux avec qui j'ai l'honneur de vivre, me rendront justice. J'ai crû devoir déclarer une fois pour toutes mon sentiment sur cet article.

Aprés les désagrémens que m'avoit donné ma première Piéce de Théatre, je n'aurois pas dû penser à une seconde; mais

mais que ne fait point faire la crainte de l'ennui à un homme accoutumé à s'occuper? J'étois tranquille à la campagne; j'y avois dans mon cabinet un Tableau qui représentoit la Matrône d'Ephése. Un jour, me trouvant tout à fait désoeuvré, je jettai les yeux sur cette Piéce; & il me vint dans l'esprit que ce Conte de Petrone pourroit faire un bon sujet de Comédie. Je crus qu'il ne conviendroit pas de s'attacher aux circonstances particuliéres de ce Conte, mais d'en prendre simplement l'idée. C'est ainsi que Mr. de Voltaire en a agi avec son Enfant prodigue. Il n'a point placé le lieu de sa Scene en Judée, on ne voit point d'Hébreux dans sa piéce, ni l'Enfant prodigue garder les pourceaux, ou se nourrir de

glandes. Tout cela est ennobli & rapporté à nos mœurs. De même dans la Matrone l'action ne pouvoit pas se passer à Ephése, & il eut été ridicule & dégoûtant de voir une potence ou un pendu sur le Théatre, ou même d'en parler. J'ai évité tous ces inconvéniens en habillant ce sujet à la moderne, & en retranchant du titre le mot d'*Ephése*. Au reste cette Piéce n'a jamais été jouée ni imprimée; mais quelques amis qui l'ont luë, ont trouvé que les caractères y étoient poussés au delà du vrai. Il m'auroit été très facile de déférer à leur avis, de refondre quelques endroits de ma Piéce, & d'adoucir ce qui paroît sortir du naturel; mais j'ai crû ne pas devoir le faire. Voici mes rai-

raiſon. Comme cette erreur eſt aſſez généra-
le, & accréditée même chez beaucoup
de gens d'eſprit, de croire que dans la
Comédie il ne faille jamais aller un peu
au delà de ce qui ſe paſſe dans la vie
ordinaire, & charger les caractéres qu'on
expoſe ſur la Scéne. Une Piéce de
Théatre, ſoit tragique, ſoit comique,
eſt un tableau d'une action humaine,
mais ce tableau eſt fait pour être vû
de loin, & demande par conſéquent
des grands traits, des touches fortes &
hardies, comme les Piéces de perſpec-
tive. Si un Auteur tragique ne vou-
loit donner à ſes Héros que des ſenti-
mens ordinaires, tels que la Nature les
produit, il eſt moralement ſûr que ſa
Piece deviendroit froide & inſipide.

Le

Le grand art, que Corneille surtout a si bien connu, & que nous découvrons dans quelques Piéces de Racine, c'est de donner aux principaux personnages des vertus un peu gigantesques, si j'ose m'exprimer ainsi. Il en est précisement de même de la Comédie. Je défie qu'on fasse rire le spectateur, si l'on se renferme trop scrupuleusement dans le naturel. L'expérience s'accorde tout à fait avec cette these. On observera que les Piéces qui ont eu le plus de succés au Théatre, sont celles où les caractéres sont changés. Le Tartuffe de Moliere est plus fourbe, plus imposteur, que tous les faux dévots qu'on voit ordinairement dans la vie; l'Avare est plus Avare, le Jouëur plus Jouëur, le

le Glorieux plus Glorieux, & ainsi du reste. Il est même remarquable que les Piéces les plus fameuses ont été universellement goûtées à mesure que leurs Auteurs y ont observé la régle que je viens de dire. Le caractère du Misantrope est le moins chargé de tous ceux que Molière a produits sur la Scéne. Mais aussi la Piéce a-t-elle pensé tomber à la représentation, & il a falu toutes les beautés de détail dont elle est parsemée, pour faire soutenir une certaine froideur, que le naturel trop bien gardé y donne, & qui lui ôtera éternellement cette vivacité si nécessaire pour amuser deux heures de suite le spectateur.

Je conviens qu'il y a quelques Piéces qui ne sortent absolument pas du naturel, & qui cependant ont eu le bonheur de plaire; mais j'ose dire que ce n'est qu'à la lecture, & point à la représentation, qui ne peut jamais manquer d'être froide, quelque excellens que puissent être les Comédiens qui la jouënt. Or ce n'est que par l'effet de l'action qu'on devroit juger de la bonté d'une Comédie: elle n'est faite que pour être jouée.

Mon idée cependant n'est nullement qu'un Auteur puisse se permettre à cet égard des licences trop grandes, comme d'outrer ses caractéres au lieu de les charger,

ger, & de ſortir tout à fait du vrai-ſemblable. Rien n'eſt plus ridicule ni plus choquant. C'eſt vouloir amuſer la populace, & lors même que les honnêtes gens rient par hazard à une telle Piéce, il ſemble qu'ils en ayent honte un moment après. D. Japhet d'Arménie, les Viſionaires, ſont déjà beaucoup trop outrés. Malgré cela ils font rire, & beaucoup de Piéces naturelles font baailler. Entre le monſtrueux & le naturel tout ſimple, il y a mille nuances. Un certain milieu qui fait la perfection en toutes choſes, eſt très difficile à attraper, mais c'eſt là le point que l'Auteur comique doit chercher. Je ne me flatte pas que les caractéres de ma Matrone, de mon Faux-brave, de mon Pédant & de ma Dé-

vote ayent cette perfection; mais je n'ai pas crû devoir leur ôter la vivacité du comique, pour leur donner plus de ce naturel qui est si froid & si glaçant.

Il s'est introduit dans ces derniers tems un nouveau genre de Dramatique, qui n'est ni Tragédie, ni Comédie, mais qui tient de l'une & de l'autre. Les Auteurs mêmes n'ont osé décider sur la nature de ce genre, & quelques-uns ont mis sur le titre au lieu de Comédie ou Tragédie, le seul nom de *Piéce*; comme par exemple, *Cenie, Piéce.* Les Critiques ont appellé ce genre par dérision, le *Genre larmoyant*, & il est assez connu sous cette dénomination. Un desir fort raison-

raisonnable, de produire du nouveau, a donné lieu sans doute à l'invention de ces sortes de Piéces. Il est aujourd'hui plus difficile qu'on ne croit, de faire une Comédie où il y ait du nouveau & du bon. Les Moliéres, les Regnards, les des Touches, les Boissys, ont écrèmé tous les bons sujets, tous les grands vices, tous les grands ridicules. Il ne nous reste plus à traiter que de petits caractères, des espéces de demiteintes de ridicules, dont les nuances ne sont pas tranchantes, & se perdent, pour ainsi dire, l'une dans l'autre. Mais le public ne veut pas toujours voir des Piéces anciennes qu'on joue depuis 50 ans, qu'il peut acheter pour 24 S. & lire tranquilement dans son Cabinet. On me dira, que le ridicule dans le Monde est iné-

puisable, & malheureusement cela n'est que trop vrai ; mais tous les ridicules ne sont pas du ressort du Théatre, & les bienséances y mettent des bornes fort étroites. On a donc imaginé un genre mitoyen ; on a pris un sujet tragique, des personages dans un état au-dessous des Princes & des Héros : La tendresse est devenuë le caractère dominant dans ces Piéces, & y tient la place du comique ou du plaisant. Ce genre nouveau a reussi à Paris ; Sidney, Mêlanide, la Gouvernante, & tant d'autres Piéces dans ce goût y ont été fort applaudies. Je croi cependant, qu'il faut attribuer ce succès à deux raisons, la nouveauté & l'élégance du stile : car pour le genre en lui-méme, j'avouë qu'il ne seroit pas de mon goût. La Tragédie a besoin de toute sa majesté, de tout l'héroïsme des

des personnages, de toute la ſublimité des ſentimens, de toute la grandeur des caractères, de la ſingularité des événemens, de l'horreur des cataſtrophes, de la vérité même de l'hiſtoire, pour m'inſpirer, ou de la pitié, ou de la terreur. De petits événemens domeſtiques, arrivés entre des particuliers, (quelque lamentables & quelque bien écrits qu'ils ſoient,) ne ſauroient jamais émouvoir mon ame à ce point. Je tâche de voir une vraye Tragédie lorsque je veux pleurer, & je vais, à la Comédie ſi j'ai envie de rire; mais il n'y a que le vrai, que le grand comique, qui puiſſe faire cet effet ſur moi. Quelle impreſſion ce genre mixte, ce genre attendriſſant, fait-il ſur mon cœur? Aucune. Je ſors du ſpectacle ſans avoir été véritablement émû, & ſans que la Piéce ait laiſſé

se montre d'accès de douleur ou de joye dans mon ame. Dans ces sortes de Comédies d'ailleurs, on est obligé de mettre ensemble des choses qui ne sont pas faites pour être unies ; & de peindre presque toujours des figures baroques ; ce qui entraîne les plus grands inconvéniens.

Lorsque je composai mon Emilie, je fis toutes ces réfléxions, & je voulus essayer s'il étoit possible de réünir dans cette Piéce le plaisant avec le tendre & le touchant. C'est au Lecteur à juger si j'ai réüssi. J'ai tâché de donner aux caractéres de Lisimon & d'Emilie des nuances tragiques, de rendre leur situation intéressante, & leur façon de penser également tendre & raisonnable, à-peu-près comme Euphémon pére, & Lise, dans l'Enfant prodigue. Mais

au

au moment que je suis tombé dans le ton tragique, j'ai taché d'en sortir au plus vite, & d'égayer le sujet par un incident, ou par une Scéne vive & comique. Ce passage soudain du sérieux au plaisant, ne doit donc point être envisagé comme un défaut, mais comme un plan, fait à dessein, & avec beaucoup de réfléxion; l'expérience m'ayant fait connoître, que cette alternative fait un très bon effet à la représentation.

Après avoir achevé la Matrone, je me suis souvenu que Mr. de la Motte a traitté le même sujet. J'ai d'abord relû sa Piéce, mais j'ai trouvé qu'elle n'avoit aucune ressemblance avec la mienne, qu'elle n'est que d'un seul Acte, que la Scene est placée à Ephése, qu'il a suivi presque mot pour mot le Conte de Petrone, & que je pouvois

hardiment donner cette Comédie, sans craindre d'être soupçonné de plagiat.

Voilà ce que j'avois à dire sur mes trois Pièces, pour épargner bien de la peine aux Critiques, qui n'entrent pas toujours dans les motifs des Auteurs, & qui ne se rendent pas volontiers aux raisons.

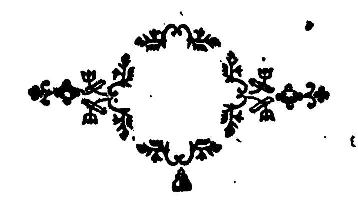
La quatriéme est une petite farce, que j'ai imitée du Théatre Hollandois, à la persuasion d'un ami respectable de ce païs-là, qui a toujours été employé dans des postes distingués de la République, & auquel elle a confié le gouvernement d'une riche & importante Province dans les Indes Occidentales. Quoique j'aye adouci bien des expressions, corrigé bien des irrégularités, changé la plûpart des Scenes, aug-

augmenté l'intrigue, & tâché d'approprier le tout à nos mœurs, je m'apperçois cependant, que cette Piéce est trop bourgeoise, qu'elle ne sauroit réüssir que dans certains Païs, & qu'elle ne và pas trop bien en Français. Elle a eu également le malheureux sort d'être imprimée à mon insçû, en Allemand, avec beaucoup plus de fautes & d'imperfections qu'elle ne paroît ici; mais telle qu'elle est je ne la défends point, je la donne pour ce qu'elle vaut; & en tout cas une couple de feuilles, qu'on peut sauter, ne sont pas capable de ruïner personne.

En général, je n'ai nulle envie de me rendre le défenseur de mes Comédies. Si elles amusent quelques personnes à la lecture, comme elles m'ont amusé en

les

les compoſant, j'en ſerai charmé; ſinon, je m'en conſolerai mieux que mon Libraire. Encore un coup, ce n'eſt pas mon métier de travailler pour le Théatre, c'eſt une petite recréation que je me fuis permiſe à des heures perduës. La ſeule difficulté que j'y ai trouvée a été du côté du ſtile: j'ai éprouvé, qu'un Etranger, qui ſait aſſez de Français, pour pouvoir rendre ſes idées, & s'expliquer dans des matiéres ſérieuſes, ou dans les affaires, eſt encore fort éloigné de poſſéder cette langue au point d'écrire pour le Théatre. C'eſt un écueil, contre lequel je crains d'avoir échoué.



LA

LE

TABLEAU

DE

LA COUR.

COMÉDIE

EN CINQ ACTES.

Les Grands hommes, COLBERT,
sont mauvais Courtisans.

Moliere.

ACTEURS.

LE VICOMTE DE BOUSCARASSE, un des grands Officiers de la Cour.

ERASTE, son fils, Amant d'ELIANTE.

LA BARONNE DE HAUTESOURCE, vieille Douaïriere demeurant à la Cour.

ELIANTE, sa fille, aimée d'ERASTE.

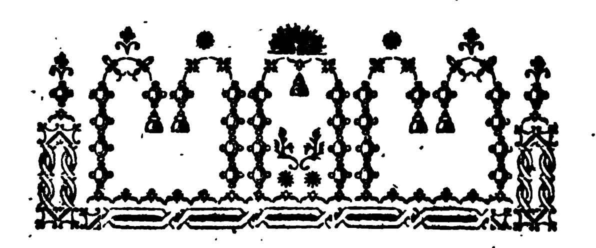
LE CHEVALIER DE LA FAVEUR, jeune Courtisan, parent d'ERASTE.

ARTEMISE, Fille d'honneur, Cousine d'ELIANTE.

CHAMPAGNE, Valet de Chambre du VICOMTE.

L'ABBE' POMPON, Aumônier de la Cour.

*La Scene est à *** dans une Sale du Chateau, qui communique aux differens Appartemens de ceux qui sont domiciliés à la Cour.*



LE TABLEAU DE LA COUR.

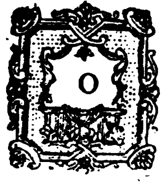
COMEDIE EN V. ACTES.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE VICOMTE (*) CHAMPAGNE.

LE VICOMTE.



O tems! O mœurs! hélas! dans quelle dépravation notre Cour est-elle tombée! Non, je n'ai pû fermer l'oeil de toute la nuit; l'incongruïté d'hier m'a roulé dans la tête. Oh! cela va trop loin. On en ressen-

(*) *En deshabillé fort riche, mais d'un goût antique, assis à côté d'une table sur laquelle on voit un grand Livre, & une Sonnette.*

ressentira tôt ou tard les malheureuses conséquences.

CHAMPAGNE.

Eh! quoi, Monseigneur! Qu'est-il arrivé? Je parie que je le devine. J'ai blanchi à la Cour, j'en connois le manége. Il me semble qu'il se forme quelque Orage. Je l'avois bien dit que nous nous laisserions entrainer: ah! cette maudite Monarchie Universelle. . .

LE VICOMTE.

Monsieur Champagne, vous avez toujours la rage de politiquer. Il s'agit ici de bien autre chose que de la Monarchie Universelle. Quand même elle existeroit, les Etats, les rangs, & les conditions ne seroient point confondus; on rendroit peut-être mieux à chacun ce qui lui convient; & l'on ne verroit pas des scandales pareils à celui dont je fus hier au soir le triste témoin.

CHAMPAGNE.

Quel scandale, Monseigneur? Son Altesse auroit-elle entrepris une expédition sans sa Fauconnerie?

LE VICOMTE.

Non, Champagne, non, mes yeux ont vû, ah! tu ne sçaurois le croire . . .

CHAMPAGNE.

Quoi? L'Ambaſſadeur Turc, & celui de Veniſe . . .

LE VICOMTE.

Non. Tu ſçais que le mariage de nôtre Princeſſe a occaſionné la Fête qui s'eſt donnée hier au ſoir. Mais que cette Fête reſſembloit peu à celles de notre ancienne Cour! Autrefois il n'étoit permis qu'à la Famille de nos Souverains, aux Grands Officiers, au Chancelier, & aux Miniſtres, de danſer à un Bal paré, à une Fête de Cérémonie; on n'admettoit à la danſe que des ſpectateurs modeſtes. Mais maintenant tout a changé de face; j'ay vû, ah! j'ai peine à le dire, j'ay vû hier juſqu'au dernier des Gentilshommes de la Chambre, & les plus jeunes Filles d'honneur, voltiger dans la Sale, & danſer des Contredanſes avec une effronterie ſans égale. Quelle indécence!

CHAMPAGNE.

Eh! bon Dieu, Monſeigneur, n'eſt-ce que cela! Il eſt vrai; j'ai vû ſouvent du tems jadis la gravelle, la goute, la ſciatique & la paraliſie, former un quadrille au bal de Cérémonie; des ſeptuagenaires ſe trainer dans les Sales en ſuivant l'air des folies d'Eſpagne, ou de

de l'aimable Vainqueur. Mais, que Votre Grandeur pardonne à la liberté d'un ancien Domestique: le Bal n'en avoit pas meilleur air pour cela. La danse est faite pour la jeunesse. . . . . Moi, je croyois tout à l'heure qu'il étoit question du Traitté d'Alliance que Schach Thamas Couli-Kan a fait avec le Roi de Corse, & qui ne peut qu'allarmer toutes les Puissances Chrêtiennes.

LE VICOMTE.

Toujours de la Politique, Monsieur Champagne. Savez-vous bien que je commence à être méeontent de vous, & à vous soupçonner de gâter l'esprit de mon fils, en lui mettant dans la tête, qu'il est permis aux jeunes gens de prétendre à de certaines préragatives, qui ne sont duës qu'aux gens en place. Mais, à propos de mon fils, je veux lui parler, & lui donner une leçon dont la journée d'hier me fournit le sujet. Je prétens que l'exemple de nos Courtisans lui fasse éviter les ridicules dans lesquels ils tombent. Qu'on appelle Eraste.

CHAMPAGNE.

S'il m'est permis de le dire, rien ne lui fera plus salutaire qu'une Mercuriale de la part de Vôtre Grandeur. Quant à moi, quoiqu'il

ſache que je ſuis un vieux Routier, il ne fait non plus de cas des inſtructions que je veux lui donner, que des neiges qui tombent en Laponie; il ne fait qu'en rire, & marmotte entre ſes dents des paroles, qui pourroient bien vouloir dire; vieux Radoteur, ou quelque choſe de pis. Mais Vôtre Grandeur oublie que l'Etat-major de la Cour doit s'aſſembler aujourd'huy pour délibérer ſur une affaire de la plus grande importance.

LE VICOMTE.

Il eſt vrai, & tu fais bien de m'en faire ſouvenir. Oüi, on va mettre en délibération; s'il ſera déſormais permis aux Cavaliers de la Cour d'y paroitre en bourſe, ou s'ils doivent noüer leurs cheveux en cadenettes; & s'il n'eſt pas indécent de la part des Dames de ſe coëffer en brun, lorsqu'elles ſe préſentent aux Souverains.

CHAMPAGNE.

Monſeigneur voudroit-il s'habiller pour aller à cette Conference?

LE VICOMTE.

Oui, Champagne. Qu'on faſſe entrer mes Domeſtiques qui ſont de ſervice aujourd'hui; & qu'en même tems on aille cher-

cher mon fils. Il pourra assister à mon grand lever.

Champagne dit un mot dans la Coulisse. Quatre Domestiques paroissent, qui portent chacun une piece de l'habillement, & qui s'approchent selon leur rang, & fort respectueusemene de Champagne, qui à son tour habille le Vicomte avec beaucoup de cérémonie. Il y a ici bien du jeu de Theatre. Pendant que cette Scene se passe, Eraste arrive.

SCENE II.

LE VICOMTE, ERASTE, CHAMPAGNE.

LE VICOMTE.

Mon fils, vous êtes-vous presenté ce matin à la toilette de la Grande Chambelane? C'est une femme à la verité ennuyeuse, & d'un mérite trés mince; mais elle a un grand crédit à la Cour, elle tient à tout, & peut ou servir, on nuire infiniment, sans qu'il y paroisse.

ERASTE.

Mon Pére, une affaire importante m'a empêché d'y aller aujourd'hui.

LE VICOMTE.

Rien n'est plus important que la fortune, mon

mon fils. Vous négligez la vôtre, vous ne serez jamais bon Courtisan. Je vois avec douleur que la vie de la Cour n'est pas de vôtre goût, je ne reconnois pas mon sang à la tiédeur, que vous faites paroitre pour vous y pousser.

Ici le Vicomte est habillé, & Champagne sort.

ERASTE.

Pardonnez, mon Pére . . .

LE VICOMTE.

Dites-moi naturellement de quel oeil vous envisagez la Cour. Quelle idée en avez-vous?

ERASTE.

Je vous prie de me dispenser de cet aveu. Je suis né sincére, & d'un autre côté je dois respecter les opinions d'un Pére. Mon sentiment pourroit choquer le vôtre, & je serois au desespoir que cette contrariété devint un sujet de vous déplaire.

LE VICOMTE.

Non, je serai charmé d'apprendre à connoitre vôtre façon de penser. Parlez moi sans déguisement, vous ne sauriez me donner une plus grande marque de confiance, & de plus je vous l'ordonne.

ERASTE.

En ce cas, je ne sçai qu'obéir; mais de grace pardonnez à ma franchise. La Cour est

un théatre qui présente plusieurs vices, & quelques vertus d'une espece singuliere. Tout y semble être contradiction. Les Objets les plus frivoles y prennent l'air de gravité. Des personnes appellées à vivre sans cesse ensemble, se rendent cette même vie amére par leurs tracasseries perpetuelles. La politique y sert de masque à la jalousie, à l'envie, & à la duplicité. La faveur est l'idole commune à laquelle tous sacrifient. Peu d'offrandes cependant sont efficaces, & en général tous les Courtisans me paroissent ressembler à des aveugles qu'une malheureuse destinée oblige à marcher toute leur vie à coté d'un précipice. Ils marchent toujours, & ne connoissent jamais le danger où le moindre faux pas les fait tomber.

LE VICOMTE *à part.*

Quel langage impertinent! Que de fausses idées!

ERASTE *continuant.*

Le mérite d'un homme de Cour réside souvent plus dans ses jarrets, que dans sa tête; & tel qui aura eu le courage de se tenir trente ans sur ses jambes dans une Antichambre, obtiendra à la fin des récompenses, qu'on refuse souvent aux hommes les plus utiles à l'Etat. Mais on appelle aussi à la Cour servir, lorsqu'un homme mange, boit, rit, dort, promene sa figure, & participe aux plaisirs du

Sou-

Souverain. Rare mérite en effet, & bien digne de récompense!

LE VICOMTE.

Ah! je n'y puis plus tenir .... Voilà, mon fils, la belle morale que vous apprenez dans le commerce de ces prétendus Savans, de ces doctes personnages, dont toute la science au fond n'est que futilité & néant devant le Maitre. A' force de vous livrer à ces beaux esprits, vous négligez les devoirs les plus essentiels de vôtre état. Vous ignorez certainement, si le Prince étoit hier de bonne, ou de mauvaise humeur. Vous vous présentez rarement chez les Ministres, vous n'avez aucune assiduïté auprés des femmes. Quelle honte! Vous ne savez pas ce qu'elles peuvent à la Cour, & combien leur protection est utile. Elles font passer un sot pour un grand génie, & un homme de mérite pour un imbecille; malheur à qui leur déplait! Comment est-il possible, que vous fassiez votre fortune avec ce train de vie-là?

ERASTE.

Si je frequente des personnes instruites, c'est, mon Pére, pour me former l'esprit & le cœur, c'est pour me rendre meilleur Citoyen, & plus agréable dans la Societé.

LE VICOMTE.

Vous avez tout le jour le nés collé sur les

Livres.

Livres. Quand vous ſaurez par cœur toute une Bibliotheque, ſi vous n'avez point de protection, que vous en reviendra-t-il?

ERASTE.

Le but des connoiſſances que je travaille à aquérir, eſt de me rendre utile au Prince & à l'Etat.

LE VICOMTE.

A' la Cour mon fils, il vaut mieux être agréable qu'utile. Croyez-moi, évitez de donner dans le Pédantiſme. Sages & heureux ceux qui ne font qu'effleurer les Sciences! Perſonne ne fait mieux fortune à la Cour que des gens qui ſont agréablement ſuperficiels. Les ſeuls mots de ſolide, de profond, ont quelque choſe de ſi péſant, de ſi plat, qu'on voit bien que les graces, & les agrémens ſont attachés à l'ecorce des Sciences. Au bout du compte, ſi vous voulez lire, liſez des Ouvrages utiles, & qui ayent du rapport à vôtre métier. Tenez, voilà un Livre qui renferme plus d'eſprit, que tous les Ouvrages anciens & modernes.

ERASTE.

Quel livre, mon Pére?

LE VICOMTE.

C'eſt le Cérémonial de l'ancienne Maiſon des Agilolfingiens. Le Ciel nous a conſervé cet unique Exemplaire pour notre inſtruction.

J'y

J'y ai marqué un Chapitre que je veux vous faire lire, & qui vous fera voir en même tems l'impertinence de ces jeunes gens, qui se presserent hier de danser au bal. C'est une faute qu'il faut éviter.

ERASTE *à part.*

Ah! Dieu!

LE VICOMTE.

Appellons Champagne; il nous servira de Lecteur.

Il sonne.

ERASTE *à part.*

A quel ennui faut-il se soumettre!

CHAMPAGNE *entrant.*

Que souhaite votre Grandeur,

LE VICOMTE *lui donnant le livre.*

Tiens, lis le Chapitre que j'ai marqué.

CHAMPAGNE.

Moi, lire . . . *à part.* Maudit soit de la lecture. Encore si c'étoit le Corps diplomatique.

Il tire ses lunettes, & les met sur le nés.

Voyons dequoi il s'agit?

Il feuillette le livre,

Commençons.

Il lit.

„Titre. Véritable Etiquette; loyales, & „honnorables Coutumes; & superlatives cé-

„rémo-

„rémonies usitées en la moult haute & sérenis-
„sime Maison des Princes Agilolfingiens.

LE VICOMTE *l'interrompant.*

Mon Enfant, lorsqu'on prononce des mots aussi respectables, il convient de faire la révérénce.

Tous les trois tirent une grande révérence.

CHAMPAGNE *continuant de lire.*

„Chapitre premier. Comme quoi nul
„Etat ou Roïaume ne sauroit subsister, ni se
„tenir en vigueur, sans Etiquette.

LE VICOMTE.

Ce n'est point cela.

CHAMPAGNE *lit.*

„Chapitre deux, où l'on demontre par 47
„preuves que la moult haute, & sérenissime
„Maison des Agilolfingiens, est entre les Sou-
„verains, ce que le Lion est entre les Quadru-
„pédes. Chapitre III. dans lequel on donne
„un Almanac contenant ce que mon gracieux
„Seigneur le Duc doit faire à un chacun jour
„de l'année; item, les plats & mangeailles,
„que les Officiers de bouche de mondit Sei-
„gneur doivent servir à un chacun jour sur sa
„table; item, un réglement pragmatique pour
„les heures où mondit Seigneur doit se lever,
„manger, boire, promener, visiter sa moult
„chére & féale Epouse, ma noble & haulte
„Dame la Duchesse, & se coucher avec icelle;
„Item

„Item, en quel tems, & en quel jour de l'an „il ſeroit bon que mesdites grandes Dames, & „Ducheſſes, à preſent & à venir, puſſent ac- „coucher le plus décemment pour ſe régler en „conſéquence.

LE VICOMTE.

Ce n'eſt point encore cela. Cherches plus loin.

CHAMPAGNE *feuilletant.*

„Chapitre IX. Des révérences; où l'on don- „ne ſalutaires enſeignemens pour faire en gen- „tille maniere les trois genouïls-flections uſi- „tées en cette Cour. Joint illec une planche „Chorographique indicative des ſaults & gam- „bades qu'il faut faire pour approcher du „Souverain.

LE VICOMTE *lui arrachant le livre.*

Ne nous ennuïe pas plus longtems avec tes Rubriques. . . .

Il feuillette, & lui rend le Livre.

Tiens, voilà un Chapitre excellent, lis.

CHAMPAGNE *liſant.*

„Chapitre XXIV. Réglement moult néceſ- „ſaire touchant le Rang, qu'un chacun des dits „Serviteurs de Monſeigneur doit tenir en ſa- „dite Cour, depuis le Maire de ſon Palais, „jusqu'à ſes fideles chiens de chaſſe incluſive- „ment; Item, de la ſubordination de chacun „d'iceux. Tout ainſi comme l'on voit au Fir-

„manent

„manent maintes Planetes, Aſtres, & Etoiles
„de grandeur & éclat divers, lesquels roulent
„& circulent par deſſus nos têtes avec autant
„d'ordre, que l'on voit, pour ainſi parler, les
„petites céder aux grandes dans leur courſe
„reſpective; ſemblablement dans la Cour d'un
„Prince Souverain, il eſt honnête, & ſalutaire,
„que tous les Aſtres, & Satellites, qui entou-
„rent le Soleil de la Majeſté, faſſent ramen-
„tevoir ſans ceſſe à leur eſprit la ſubordina-
„tion qui doit régner en tous leurs nobles faits,
„& geſtes.

ERASTE *baaille, & fait quelques dé-monſtrations d'ennui.*

LE VICOMTE *s'en appercevant.*

Je vois bien, mon fils, que vous n'êtes pas d'humeur aujourd'huy à écouter d'auſſi ſages leçons. Mais j'ai à vous entretenir d'une matiére, qui vous ſera plus de plaiſir. Sortez, Champagne, & ſerrez ce livre avec ſoin.

Champagne ſort.

ERASTE.

Mon Pére, tout ce qui me vient de vôtre part, me ſera toujours cher, & le ſentiment de mon devoir m'auroit même fait écouter avec tranquillité le Chapitre de vôtre Etiquette.

LE VICOMTE.

Il s'agit de la démarche la plus importante de vôtre vie . . . J'ai voulu vous parler . . .

Mais

Mais non, cela ne ſe peut pas maintenant . . . Il faut que je me rende à la Conférence, & que je paſſe auparavant chez la femme de Chambre favorite de la Princeſſe, pour voir ſi je ne puis découvrir la cauſe de cette froideur inſoutenable avec laquelle j'ai été reçu hier au ſoir, & s'il n'a pas été queſtion de moi à la toilette . . . Ah! je pourrois être ſacrifié tout net, ſi je n'y prenois garde.

ERASTE.

De grace, mon Pére, un ſeul mot.

LE VICOMTE.

Non, mon fils, à tantôt. Tout ce que j'ai à vous dire à l'heure qu'il eſt, c'eſt de vous habiller le mieux que vous pourrez. Tenez, vous n'aurez jamais l'air Seigneur, & c'eſt ce qui me déſole; un toupet mal arrangé, des boucles de cheveux en déſordre, un bas qui n'eſt pas bien tiré, un habit dont la coupe eſt trop bourgeoiſe, toutes ces choſes font plus de tort à un jeune Cavalier qui vit à la Cour qu'on ne le croiroit; & au bout du compte c'eſt contre le reſpect . . . c'eſt contre le reſpect . . . c'eſt contre le reſpect . . .

il ſort.

SCENE III.

ERASTE *seul.*

Le discours de mon Pére m'a jetté dans un trouble affreux. . Il s'agit, m'a-t-il dit, de la démarche la plus importante de vôtre vie. Se seroit-il aperçu de la passion que j'ai pour Eliante? Consentiroit-il . . . Mais non, ses vuës ne s'accorderont pas avec mes désirs. . . Il me vient une idée. Le Chevalier de la Faveur a toute la confiance de mon Pére, qui le regarde comme le Courtisan le plus accompli, & la meilleure tête de la Cour. J'ai envie de lui faire connoitre mes sentimens par son canal. Je risque beaucoup à la verité; car le Chevalier est d'un caractére singulier; Il ne manque pas d'esprit, mais il a peu de jugement & de solidité; il est leger, & à l'envie de dire un bon mot, il sacrifieroit le meilleur de ses Amis. N'importe, il n'y a que lui qui puisse me tirer de l'embarras où je suis. Aussi bien, faut-il toujours que les grandes choses soient mises en mouvement ou par des Fous, ou par des Avanturiers; Les gens sensés donnent trop peu au hazard. Le voici qui vient fort à propos . . . Qu'il a l'air consterné !

SCENE

SCENE IV.

ERASTE. LE CHEVALIER DE LA FAVEUR.

ERASTE.

Qu'avez-vous, Chevalier? Vous paroissez bien ému.

LE CHEVALIER.

Ah! Cousin, je viens de passer un bien mauvais quart-d'heure. Tous mes Créanciers se sont donné le mot pour faire une sortie sur moi ce matin. Ma Chambre a été remplie d'une foule d'Usuriers, & de Marchands, Juifs & Chrêtiens, Arabes pour la plûpart. Tous demandoient de l'argent, & moi-même j'étois celui qui en avoit le plus grand besoin. Il a falu amadouër un de ces assassins, donner de l'espérance à l'autre, quéreller un troisième, renvoyer un quatrieme à coups de barre, & ainsi du reste . . .

ERASTE.

Voilà, Messieurs les Courtisans, les suites de vôtre train de vie.

LE CHEVALIER.

Il y a entre autres un certain Hébreu & Archi-fripon de son mêtier, qui a osé me relancer jusques dans la ruë, pour une bagatelle de cent pistoles, ou environ, que je lui dois. J'ai envie de les lui payer par une centaine de coups de baton.

ERASTE.

Que je ſerois charmé, Chevalier, ſi je pouvois vous tirer d'embarras à l'heure qu'il eſt; une petite Bibliotheque que j'ai achetée à l'inſçu de mon Pére, vient d'épuiſer ma bourſe, Cependant . . .

LE CHEVALIER *riant.*

Oh! Couſin, mon embarras n'eſt pas grand. Ces Marauts-là ont l'heureux don d'attendre. C'eſt un plaiſir d'avoir des Créanciers & des femmes qui penſent à vous, & à qui vous cauſez des inſomnies. Sans dettes, & ſans Maitreſſes, la vie ſeroit inſipide, perſonne ne ſe ſouviendroit que vous êtes au Monde.

ERASTE.

Je n'examinerai pas, ſi votre façon de penſer eſt honnête on équitable. J'ai à vous entretenir d'une affaire de la derniere importance, & à la réüſſite de laquelle vos ſoins peuvent beaucoup contribuer.

LE CHEVALIER.

J'eſpere que vous ne doutez ni de mon zéle, ni de ma ſincere amitié.

ERASTE.

Je vais donc vous parler avec une entiere confiance. J'adore cette jeune Eliante qui vlent de paroitre à la Cour. Vous ſavez que j'ai fait mes Etudes dans la même Ville de Province où elle a été elevée. Les occaſions

aſſez

assez fréquentes de nous voir, des jeux innocens, mais bien plus encore un rapport heureux de caractére, d'humeur, & d'inclinations, firent naitre entre nous une tendresse mutuelle. La sévérité avec laquelle j'examinai son mérite & ses vertus, ne servit qu'à accorder de plus en plus mon amour avec ma raison. J'osai lui en faire la déclaration, & elle voulut bien me témoigner quelque retour.

LE CHEVALIER.

Eh! morbleu, il faut l'épouser. Quel obstacle y rencontrez-vous?

ERASTE.

Mon Pére vient de jetter le trouble dans mon ame, en me faisant soupçonner qu'il pense à m'établir par un mariage. Comme il n'y a pas d'apparence que ce soit Eliante qu'il me destine, jugez de l'inquiétude où je me trouve.

LE CHEVALIER.

Mon Cousin, on se marie pour soi, & non pour ses Parens. Il faut refuser tout net le parti qu'il vous proposera.

ERASTE.

Ah! je n'ai pas le courage d'étre rebelle à ses volontés: Mais vous n'ignorez pas la confiance que mon Pére met en vous, & le pouvoir que vous avez sur son esprit. Parlez-lui, expliquez lui mes raisons, interessez sa tendresse paternelle, employez vos heureux talens de persuader, priez, conjurez . . .

LE CHEVALIER *l'interrompant.*

Cher Eraste, une confidence en vaut une autre. Vous adorez Eliante; & moi, je brule pour Artemise. C'est, comme vous savez, un chiffon de fille assez plaisant, & je l'aime à cause de la singularité de son caractére. Elle entend parfaitement bien le manége de la Cour, & c'est ce qu'il me faut. Mais un obstacle s'oppose à nôtre bonheur. J'ai des dettes, & fort peu de cet ingrédient qui est si nécessaire en ménage. Si . . .

ERASTE *à part.*

Je le vois venir. Ame intéressée! Est-ce là cette amitié si pure?

au Chevalier.

Chevalier, si vos soins me rendent heureux, si j'épouse Eliante, mes biens suffiront pour vous tirer d'embarras, & vous procurer l'établissement que vous souhaitez. J'aurai la satisfaction de vous marquer ma reconnoissance en contribuant à vôtre bonheur, ce qui sera pour moi la consolation la plus douce que mon cœur puisse tirer des dons de la fortune.

LE CHEVALIER.

Ah! vous étes un homme tout divin, tout adorable. En vérité, ce n'est pas l'intérêt qui me guide, & si j'accepte vos présens, je ne les regarderai que comme un effet du succés de ma négociation.

ERASTE.

Et comme un foible témoignage de ma reconnoissance. Je me repose sur vos soins & sur vôtre discrétion.

LE CHEVALIER.

Sans vanité, jamais Courtisan ne fut plus discret que moi, & quant à mon zéle, vous l'excitez par vôtre génerosité. Je vais travailler incessamment pour vous. En amour tout dépend du moment. Si je ne me trompe, vous conclurez le Roman dés ce soir.

ERASTE *sortant.*

Je vous quitte. Tout mon bonheur est entre vos mains.

SCENE V.

LE CHEVALIER *seul.*

Vivent les gens d'esprit. Les Courtisans sont assez mal payés partout, mais leur état a des ressources. Heureux qui sait les employer . . . Voilà pourtant un Couple assez maussade qui va s'unir. Eraste à la verité a du mérite; mais c'est un mérite trop solide & trop peu bruyant pour faire fortune; c'est de ces mérites que la Cour ne méprise pas, mais qu'elle oublie, & qu'elle ne récompense presque jamais. Il faut plus de brillant pour parvenir. Eliante de son côté a de la beauté & des vertus; mais le Ciel lui a refusé le rare ta-

lent de faire usage de ses charmes. Elle manque de cette volubilité de Langue, de ces maniéres de Cour, de ces airs de Duchesses, qui enlevent, qui enchantent. Ah! quand je considére Eliante à côté de nos Dames de la Cour, quelle difference! c'est vouloir comparer une perdrix nourrie sur le pallier avec des perdrix rouges qui ont du fumet. Mais voici justement mon adorable Artemise. Que de graces! que d'agrémens!

SCENE VI.

LE CHEVALIER, ARTEMISE.

LE CHEVALIER.

Eh! bonjour, charmante Reine. Que vôtre parure est élégante! On a raison de dire que les beautés sont journalieres. Vous êtes aujourd'hui vis à vis du parfait. Venus ne fut pas si belle, le jour qu'elle sortit de l'onde.

ARTEMISE.

Vous voulez me persifler, Chevalier. Il seroit singulier que j'eusse mon jour couleur de rose, quand mon esprit est tout noir & tout rembruni.

LE CHEVALIER.

Quel sujet en avez-vous, divine Artemise? Auriez-vous eté offensée par quelcun de nos Cavaliers, dites, je me coupe la gorge avec lui: est-ce par une femme, nous avons d'autres

tres armes. Je suis satyrique en diable, & je sais lancer de ces traits qui portent coup jusqu'à la réputation.

ARTEMISE.

C'est tout autre chose. J'ai eu mille petits chagrins, capables de faire tourner la tête à une fille d'honneur.

LE CHEVALIER *se jettant à ses pieds.*

De grace, belle Artemise, faites-m'en confidence. Je vous servirai de mon sang.

ARTEMISE.

Ma femme de Chambre a eu ce matin les doits ensorcelés. Ce toupet est en désordre, ces marons sont dérangés, ces boucles ne jouënt point, en un mot je suis coëffée comme une folle. Et mon tailleur est un autre imbécile; il fait monter mon Corps de robe jusqu'au menton. Il croit travailler pour Hortense, qui a de bonnes raisons pour cacher sa gorge.

LE CHEVALIER.

Ah! que ce traitre de tailleur me cache de beautés!

ARTEMISE.

Ce n'est pas tout encore. Je viens de rencontrer Hortense. Elle étoit parée comme une Déesse. J'ignore d'où elle peut avoir eu une aigrette de brillans que je lui ai vûe. & une garniture de dentelles si superbe. J'eus honte de marcher à côté d'elle, un frisson me saisit,

& je suis sûre qu'elle m'enlevera ce soir les regards de toute la Cour.

LE CHEVALIER.

Que sert à Hortense toute la parure du Monde? Elle ne sait point tirer parti de ses ajustemens, & elle conservera toute sa vie son air provincial . . . Mais il faut que je vous divertisse. Vous allez mourir de rire, ha, ha, ha! Vous connoissez Eraste. Il se donne les airs d'être amoureux.

ARTEMISE.

O mon Dieu! Eh de qui?

LE CHEVALIER.

D'Eliante. Il a dessein de l'épouser, & m'a chargé d'en faire la proposition à son Pére. Plusieurs raisons m'engagent à souhaiter la réüssite de ce mariage, & vous même, belle Artemise, vous pouvez y contribuer. La qualité de Parente vous donne un libre accés auprès de la Mére d'Eliante. Avec un peu de cette glu que nous faisons à la Cour, vous prendrez aisément cette vieille folle; & soyez sure que vous & moi nous trouverons nôtre compte à servir ces amans.

ARTEMISE.

J'y consens. Je me suis déjà apperçuë que ma Cousine n'étoit pas indifferente pour Eraste; aprés tout, c'est un cœur de cire qui peut recevoir toutes les impressions qu'on veut.

LE

LE CHEVALIER.

Tâchons de trouver le Vicomte, & commençons par le gagner. En travaillant pour les autres, nous travaillerons à couronner nos propres amours.

Ils sortent.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Il y a deux fauteuils sur le théatre.

LE VICOMTE, ARTEMISE, LE CHEVALIER.

LE VICOMTE *en continuant une conversation.*

Oui, Chevalier, je vous l'ai dit, & je le répéte, je veux établir la gloire de mon nom, & je n'aurai point de repos, que je ne voye cette Cour reprendre son ancien air de dignité.

LE CHEVALIER.

Mais par où Vôtre Graudeur veut-elle commencer sa réforme?

LE VICOMTE.

Je veux commencer par faire revivre la mode de faire porter aux Pages de grandes Perruques quarrées.

LE CHEVALIER.

Bravo, ma foi, bravo. Rien n'aura l'air si res-

ſi reſpectable que de voir une table entourée d'une trentaine de vaſtes perruques. Cela va même donner une occupation à la docte Poſtérité; & dans quelques centaines d'années on diſputera de quel animal étoit la toiſon qu'on portoit ſur la tête dans le dix-huitiéme Siècle.

ARTEMISE.

A' propos de coëffure, Monſieur le Vicomte; vous nous voyez chargés l'un & l'autre d'une commiſſion importante, dont la réüſſite dépend uniquement des bontés de Vôtre Grandeur

LE VICOMTE.

Et dequoi s'agit-il?

à part.

Il n'en coute rien de promettre.

LE CHEVALIER.

D'un mariage.

ARTEMISE.

Monſieur votre fils aime la fille de Madame la Baronne de Hauteſource.

LE CHEVALIER.

Il n'attend, Monſieur, que votre conſentement pour s'unir avec elle; le comble de ſes voeux ſeroit, que vous vouluſſiez vous même en faire la demande. Nous lui ſervons ici d'interprêtes pour vous demander cette grace, ſa timidité l'ayant empêché de vous en parler.

LE

LE VICOMTE.

Il eſt vrai, c'eſt là ſon défaut. La fauſſe honte ſied mal à un homme de Cour; une noble effronterie lui eſt beäucoup plus utile. Je veux bien conſentir au mariage de mon fils; je lui avois pourtant deſtiné un parti plus avantageux.

ARTEMISE.

Que vous avez de bontés, Monſieu, & que vôtre fils aura de joïe!

LE VICOMTE *rêvant.*

Ce choix n'eſt pas mauvais. La Mére d'Eliante eſt une femme de mérite, qui connoit à fonds la Cour, alliée à tout ce qu'il y a de Gens en place. Pour ſe pouſſer, il faut entrer dans une famille accréditée. On eſt ſûr d'avoir des partiſans qui vous prônent, qui forment des cabales, & vous font parvenir à vos fins. La ſeule difficulté que j'y trouve, c'eſt qu'Eliante a été élevée en Province, & j'aurois voulu donner à mon fils une femme qui put l'entrainer dans le tourbillon du grand monde, & le détourner par là de ſon goût pour l'Etude.

LE CHEVALIER.

Ah! Monſieur, on fait tout ce que l'on veut d'une jeune perſonne comme Eliante. Madame ſe charge de la dreſſer, & de la rendre digne d'une Alliance comme la vôtre.

LE

LE VICOMTE.

Rien ne me ſera plus agréable. Voudriez-vous, Madame, vous charger d'un ſoin auſſi eſſentiel ?

ARTEMISE.

Aſſurément ; j'en fais mon affaire : trop heureuſe ſi mon zéle . . . Mais voici Monſieur vôtre fils.

SCENE II.

LE VICOMTE, ARTEMISE, LE CHEVALIER, ERASTE.

LE VICOMTE.

Vous venez fort à propos mon fils. Madame & Monſieur ſe ſont aquittés de leur commiſſion, & vos intérêts ont été en bonnes mains. Je conſens au mariage que vousvoulez conclure. Eliante a du bien & ſeize quartiers. Voilà tout ce qu'il faut pour être heureux en ménage. Je vais de ce pas chez la prétendüe lui offrir votre main. Mais il faut de vôtre côté que vous alliez chez la Baronne ſa mére. Soyez ſouple, adroit, inſinuant, & tâchez de gagner cette Dame, qui eſt une des plus reſpectables femmes de la Cour. Vous voilà aſſez bien mis. Je m'en vais encore vous envoyer un flacon d'eau de Lavande pour vous parfumer.

ERA-

ERASTE *baisant la main de son Pére.*

Que ne dois-je pas, mon Pére, à vos bontés. J'ose espérer que ma conduite vous fera connoitre toute l'étendüe de ma reconnoissance. Il est des instans dans la vie où l'homme est véritablement heureux. Vos procédés généreux me le font éprouver en ce moment.

LE VICOMTE.

Ne perdons point de tems. Eraste, allez au plus vite chez la Baronne, & je vais travailler de mon côté auprés d'Eliante. Artemise & le Chevalier seconderont nos efforts.

LE CHEVALIER *frappant Eraste sur l'épaule.*

Vas, mon Ami, tu entreras dans le grand ordre, je t'en réponds. Dépêche-toi seulement. Se marier & se pendre sont des folies qu'il faut faire brusquement, & sans y trop réflêchir.

Le Vicomte & Eraste sortent.

SCENE III.

ARTEMISE, LE CHEVALIER.

ARTEMISE.

Belle réfléxion pour un homme qui me propose le mariage!

LE CHEVALIER.

Ah! divine Artemise, je me flatte que vous savez distinguer les saillies de l'esprit d'avec les senti-

ſentimens du cœur. C'étoit un mot plaiſant, que je n'ai pû retenir non plus qu'un éternüement.

ARTEMISE.

Je vous le pardonne, Chevalier, mais à condition que vous ne ferez plus le jaloux, quand par hazard je m'entretiens un peu trop longtems avec des Chevaliers étrangers.

LE CHEVALIER.

Belle bagatelle!

ARTEMISE.

Vous ſavez que c'eſt par devoir, & par bienſéance qu'il faut que je deſennuïe ces nouveaux débarqués.

LE CHEVALIER.

Sachez, ma Reine, que c'eſt auſſi par devoir, & bienſéance, que j'affecte alors de la jalouſie. Je ſai qne mon amour n'a rien à craindre, & que vous ſeriez bien dupe, ſi vous croyiez de retenir dans vos filets un de ces Oiſeaux de paſſage.

ARTEMISE *à part*.

Malheureuſement je ne le ſai que trop!

LE CHEVALIER.

Ce ſont les charmes de vôtre eſprit & de vôtre beauté, qui vous attirent une foule d'adorateurs. Vous enchainez à vos pieds des eſclaves de toutes Nations.

ARTE-

ARTEMISE.

Ah! Chevalier, que vous jouez un beau rôle dans les intervalles de ces Amans passagers!

LE CHEVALIER.

Adorable fille d'honneur, charmante Artemise, suis-je maintenant en semestre?

ARTEMISE.

Oui, Chevalier, & ce semestre durera longtems.

LE CHEVALIER *se jettant à ses pieds.*

Et moi, je vous jure en revanche l'amour le plus sincére, le plus inviolable, qu'on ait vû à la Cour depuis un Siécle.

Artemise le releve, & le Chevalier continue.

Ne songeons donc qu'à serrer de si beaux nœuds. Puisse un même jour éclairer nôtre mariage, & celui de nos Amans transis.

ARTEMISE.

Vous êtes bien pressant, Chevalier; il faut un peu plus de tems à des gens de Cour pour se connoitre & s'épouser. Songeons au mariage d'Eraste, s'il est vrai que le nôtre en dépende.

LE CHEVALIER.

Je vais mettre tout en œuvre pour cela. Permettez que je vous quitte un instant, & que je vous laisse mon cœur en ôtage.

ARTEMISE.

Je profiterai de vôtre absence pour m'aquitter de la visite, que je dois à la Marêchale. C'est aujourd'hui l'idole de la Cour, il faut l'encenser; de là j'irai travailler pour Eraste.

le Chevalier sort.

ARTEMISE *continuant.*

En cas que mon mariage soit traversé par quelque obstacle, toujours ferois-je en sorte que celui d'Eliante réüssisse. J'aurai la satisfaction de l'avoir écartée de la Cour; il est bon d'eloigner, quand on peut, une beauté trop avantageuse.

SCENE IV.

LA BARONNE DE HAUTESOURCE, ELIANTE, ARTEMISE.

LA BARONNE *à Artemise.*

Eh! bonjour, charmante Artemise. Quel hazard vous amene de si bonne heure ici?

ARTEMISE.

Un heureux pressentiment m'a fait espérer, Madame, que j'aurois l'honneur de vous rencontrer. Chargée d'une commission que je n'ai pas crû vous devoir être désagreable . . .

LA BARONNE.

Ah, ma chére, je l'entendrai avec plaisir; rien ne peut déplaire venant de vôtre part.

Mais

Mais permettez que je dise un mot à ma fille. Je serai charmée que vous assistiez à nôtre conversation.

ARTEMISE.

Trés volontiers, Madame; je ne puis qu'y profiter.

LA BARONNE.

Eliante, êtes-vous contente de la réception qu'on vous a fait à la Cour?

ELIANTE.

Je ne saurois que me loüer de l'accueil que m'ont fait cenx qui y sont véritablement Grands, mais je suis fort peu satisfaite des procédés de ceux qui affectent de l'être.

LA BARONNE.

Expliquez-vous, ma fille.

ELIANTE.

J'esprée, Madame, que vous allez m'entendre, sur le récit que je vais vous faire. Lorsque je fus présentée l'autre jour à la Cour, l'abord d'une Princesse aussi respectable que la nôtre, & l'honneur d'un premier entretien avec elle, m'avoient émüe. Je me retirai dans l'embrasure d'une fenetre pour me remettre du trouble où j'étois.

ARTEMISE *riant.*

Ha, ha, ha! ne voila-t-il pas ma novice!

ELIANTE.

On ne me laissa pas le tems de calmer mes

esprits : une foule de jeunes Cavaliers s'approcherent de moi en gambadant, & avec un air de familiarité, qu'une longue connoissance pourroit seule rendre excusable. Ils me parurent tous fort ridicules. La dissimulation étoit peinte sur leur front. Il sembloit qu'ils se fussent donnés le mot pour mettre ma modestie à l'épreuve par les fades louänges, qu'ils donnerent à ma beauté, & à mon mérite.

LA BARONNE.

Je ne vois point de mal à cela. C'est ce qu'on appelle la Politesse, & l'air aisé de la Cour.

ELIANTE.

Mais à peine eurent-ils le dos tourné que je vis leurs gestes changer, & par les mots que je compris, je sentis bien que leur langage changea de même. Je fus critiquée depuis les pieds jusqu'à la tête. Un d'entre eux dit assez haut; tenez, Messieurs, elle a le pied joli, & moi qui vous parle, j'ai la fureur des petits pieds. Je vais me charger de cette petite Créature, & je vous réponds que j'en ferai quelque chose.

LA BARONNE.

Bagatelles, ma chére fille, bagatelles, c'est le train ordinaire de toutes les Cours du Monde. Lorsque vous y entrez, vous devenez l'objet de la critique; pendant quelque tems vous gardez la neutralité, & à la fin vous en-

trez dans la ligue offenſive de ceux qui ſont la Satire du genre humain. Vous vous ſerez à ce jeu. Je vous preſcrirai à l'avenir trois régles par jour, qui ſerviront à guider toutes vos démarches. Voici celles que je me contenterai de vous donner aujourd'hui. Ne dites jamais de mal des Grands, & flattez ceux qui ſont en faveur. Ne faites vôtre devoir que médiocrement bien, pour ne point exciter de jalouſie. Il n'en eſt ni plus ni moins pour les ſuccés. Quittez toutes vos maniéres ſimples & naturelles; que deſormais vôtre air, vôtre contenance, & juſqu'au moindre de vos geſtes, ſoit étudié avec réfléxion.

ARTEMISE.

Que de verités! Cette leçon ſeule vaut tout un livre de Morale. On n'a pas plus d'eſprit, & de raiſon! Mais, Madame, pour en revenir à ma commiſſion . . .

LA BARONNE.

Ah! il eſt vrai, ma chére, voyons dequoi il s'agit?

ARTEMISE.

Je vous dirai, Madame, qu'un Cavalier fort aimable eſt épris des charmes d'Eliante, qu'il a deſſein de l'épouſer, & que je ſuis chargée de ſonder vos intentions ſur ce ſujet.

ELIANTE *à part.*

Ciel, qu'entens-je?

LA BARONNE.

Et qui eſt-il?

ARTEMISE.

C'eſt Eraſte, le fils du Vicomte.

ELIANTE.

Dieux! je ſuis perdüe!

ARTEMISE.

Le Pére, & le Fils, ſont ſur le point de ſe rendre chez vous, pour en faire la demande dans les formes.

LA BARONNE *rêvant*.

Je les attendrai . . . La choſe n'eſt point à rejetter . . . C'eſt un fort bon parti . . . Le fils du Vicomte . . . C'eſt une fortune . . . Ouï . . . Mais, mes Enfans, je vous laiſſe enſemble. J'ai affaire chez moi; j'attends une certaine revendeuſe à la toilette qui vient me dire tous les jours juſqu'aux moindres bagatelles qui ſe paſſent dans chaque Maiſon; & c'eſt ce qui me fournit matiére à entretenir agréablement la Princeſſe, & à me ſoutenir dans ſa faveur. Un Miniſtre Etranger s'eſt auſſi fait annoncer chez moi. Je ſçai qu'il travaille à la réüſſite d'une affaire importante, & je ſerai charmée d'y mettre la main. Ah! je veux qu'on ſache que les femmes ont du

cré-

crédit, & je prétends en particulier établir ma réputation dans les Cours étrangéres.

Elle salüe Artemise & sort.

SCENE V.

ARTEMISE, ELIANTE.

ELIANTE

Je suis dans une agitation si violente que je ne sçai quel parti prendre

ARTEMISE.

Pourquoi cela, ma chére Eliante? Le mariage vous feroit-il peur?

ELIANTE.

A peine ai-je paru à la Cour, à peine suis-je entrée dans le sein de ma Famille, qu'on veut m'en faire sortir.

ARTEMISE.

Eh! vous ne quittez pas le monde, en quittant l'état de fille. Tout au contraire, vous y entrez sous les plus heureux auspices. Quant à nous autres filles d'honneur, nous croyons obtenir la plus grande félicité de l'Univers, lorsque nous entrons à la Cour; & dans le fonds du cœur nous regardons comme un beaucoup plus grand bonheur encore, lorsque nous en sortons par le mariage.

ELIANTE.

Ah! je crains tout.

ARTEMISE.

Je vois bien que vous me cachez la véritable cause de vôtre trouble. Je ne vous quitte point que vous ne m'ayez découvert vôtre cœur.

ELIANTE.

Je suis charmée de pouvoir déposer dans le sein d'une amie telle que vous, le secret qui cause mon inquiétude. Ma Mére ignore qu'Eraste me soit connu. Elle ne sait pas qu'il a vêcu dans la même Ville de Province où j'ai été élevée. Liée avec lui dés ma plus tendre enfance, je n'ai pû m'empêcher de rendre justice à son merite, & je vous avoüe que je l'aime tendrement.

ARTEMISE.

Je vous passe cet aveu, mais gardez-vous de faire pareille confidence à d'autres. On dit avec raison que le grand art à la Cour n'est pas de bien parler, mais de bien savoir se taire.

ELIANTE.

Ah! laissez-moi ignorer toute ma vie ces vaines subtilités des Courtisans.

ARTEMISE.

Je n'espere pas que vous aurez été assez imprudente pour faire connoitre à Eraste tout ce que vous sentez pour lui. Gardez-vous bien de lui donner tant d'avantage sur vous. Je vous permets de jetter sur lui à propos quelque

que tendre regard, (*) de lui faire une mine gracieuse, de le distinguer dans la foule; mais dans toutes ces petites faveurs, l'art doit toûjours effacer la nature.

ELIANTE.

Ah! je ne connois pas l'art de feindre. Eraste s'est apperçû du goût que j'ai pour lui. Il m'adore, mais je crains que son trop grand empressement à nous rendre heureux n'ait précipité les choses, & ne nous prépare quelque catastrophe; au moins le cœur me le dit.

ARTEMISE.

J'apperçois le Vicomte. Ferme, ma Cousine, soutenez le choc.

ELIANTE.

Ne m'abandonnez pas dans la situation où je me trouve.

ARTEMISE.

Non. Je vais me placer à l'écart pour laisser un libre cours à l'éloquence de vôtre beau-Pére.

(*) *Elle minaude en cet endroit.*

SCENE VI.

ELIANTE, LE VICOMTE, ARTEMISE *à l'écart.*

LE VICOMTE *faisant des révérences.*

Quoique je n'aye pas encore l'honneur d'être connu de vous, Mademoiselle, j'es-

pere cependant que ma visite n'aura rien qui puisse vous déplaire.

ELIANTE.

Monsieur, vous me faites infiniment d'honneur.

LE VICOMTE.

J'étois Ami de feu Monsieur vôtre Pére; c'est ce qui justifie le désir que j'ai de connoitre son aimable fille.

ELIANTE.

Cette expression flatteuse ne sauroit être qu'un effet de vôtre politesse. Je n'ai pas l'honneur d'être assez connüe de vous pour la mériter.

LE VICOMTE.

Nous avons le coup d'oeil infaillible, nous autres Courtisans de la vieille roche.

ELIANTE.

Que Vôtre Grandeur aye la bonté de s'asseoir.

LE VICOMTE *lui donnant la main.*

J'aurai l'honneur de m'asseoir à côté de vous.

Le Vicomte offre la droite à Eliante qui l'accepte aprés quelques compliments; il y a ici du jeu de théatre convenable au sujet.

LE VICOMTE *à part.*

Fille bien apprise! Eelle prend la droite sans façon. *à Eliante.* Ah!

Ah! le digne Pére que vous aviez, Mademoiselle! Il y a cinquante ans que nous fûmes ensemble à l'Académie des Nobles. C'étoit un dégourdi. Si vous aviez vû comme nous faisions enrager ces pédans de Recteurs, comme nous faisions des niches à toutes les filles du quartier, comme nous étions ingénieux à plumer nos parens, & à esquiver les leçons, cela vous auroit fait mourir de rire.

ELIANTE *embarrassée.*

Vous plaisantez, Monsieur le Vicomte.

LE VICOMTE.

Ce que je vous raconte est vrai, Mademoiselle. Monsieur votre Pére étoit un homme de mérite, & je suis charmé de le voir revivre dans une aussi charmante fille.

ELIANTE.

Les bontés que vous avez pour mon Pére, vous font sans doute illusion sur mon peu de mérite.

LE VICOMTE *à part.*

Ma foi, mon fils est de bon goût.

ELIANTE.

Cependant, Monsieur, votre approbation, soit feinte, soit véritable, me flatte beaucoup, & toute mon ambition est de la mériter.

LE VICOMTE *à part.*

Qu'elle est bien faite! Quel morceau délicat!

à Eliante.

Belle

Belle Eliante, ſur mon honneur, je ne connois point de Dame qui mérite plus que vous l'approbation d'un galant homme.

ELIANTE.

Que je ſerois flattée de ces éloges, ſi vous autres Courtiſans ne contractiez pas l'habitude d'en prodiguer à toutes les femmes!

LE VICOMTE *à part.*

Plus je l'examine, & plus je la trouve raviſſante. *à Eliante.*

Non, Mademoiſelle, ſur ma foi vous avez infiniment d'eſprit & de beauté.

à part.

Je ſens une émotion toute étrange!

ELIANTE.

Le peu de Converſation que je viens d'avoir avec vous, ne ſauroit vous avoir fait connoitre mon eſprit.

LE VICOMTE *à part.*

Il me prend un battement de cœur, chaque fois que je veux ouvrir la bouche.

à Eliante.

Ah! belle Eliante, que le ſort d'un Cavalier à qui vous donnerez vôtre main, ſera digne d'envie! Quel heureux mortel vous poſſedera!

ELIANTE.

Vous avez, Monſieur, trop d'expérience pour ne pas ſentir, que ce que l'on démêle dans une premiere entrevüe des agrémens de l'eſprit

l'esprit & de la figure, ne peut être un gage assuré de la felicité d'un mariage. Il faut du tems pour aprofondir les raports de l'humeur & des caractères.

LE VICOMTE *à part.*

Cette petite Créature raisonne mieux que toutes nos veilles médailles de la Cour. Ma foi, je commence à en devenir amoureux.

à Eliante.

S'il est vrai, Mademoiselle, que la conformité d'humeurs, & de sentimens, produise d'heureux mariages, vous ferez bien de choisir un Epoux qui soit revenu des égaremens de la jeunesse, dont l'esprit mur, & solide . . .

ELIANTE *à part.*

A' quoi veut-il en venir avec ce préambule?

au Vicomte.

Je ne comprends pas, Monsieur, pourquoi vous me donnez ce conseil.

LE VICOMTE *à part.*

Il n'y a honte qui tienne, il faut franchir le mot. Monsieur, mon fils, vous n'en croquerez que d'une dent, je vous demande bien pardon.

à Eliante.

Adorable Eliante, je ne saurois vous cacher plus longtems le sujet de ma visite. Ce n'est pas sans raison que je vous ai parlé du mariage. J'ai voulu sonder vôtre cœur, & je serois charmé de le trouver dans des dispositions favorables.

ELI-

ELIANTE.

Il eſt vrai que Monſieur votre fils....

LE VICOMTE *l'interrompant, & ſe levant.*

Mon Fils! il n'a rien à faire dans tout ceci. Il n'eſt non plus queſtion de lui que du Grand Turc.

ELIANTE *ſe levant auſſi.*

Dieux, qu'entends-je?

LE VICOMTE.

Mais, Mademoiſelle, comment avez-vous pû penſer à mon fils. Je vous aime trop, pour vous donner un tel mari. Il eſt jeune, & ne fréquente que ſa bibliotheque. Vous avez trop de raiſon pour vous accommoder d'une tête qui n'eſt meublée que du fatras des livres. Il vous faut un mary qui connoiſſe le monde. Mon fils d'ailleurs n'a aucun emploi qui puiſſe vous donner du relief; & vous ſeriez confondüe dans la foule de tant de femmes qui ne ſont qu'à la ſuite de la Cour. N'aimeriez-vous pas mieux avoir de grands titres, pouvoir prendre hardiment le pas ſur quantité de femmes plus âgées que vous, prétendre au tabouret, avoir des Pages qui vous portent la Robe.

ELIANTE.

Tous vos diſcours ſont des énigmes pour moi. Je n'aſpire point à ces honneurs, à ces diſtinctions de Cour, frivoles en elles-mêmes,

& qui

& qui deviennent ridicules, lors qu'on les brigue dans un âge où elles sont absolument déplacées.

LE VICOMTE.

Vous les obtiendrez cependant malgré vous, si vous voulez donner vôtre cœur à um homme, qui vous aime plus que personne au monde.

ELIANTE.

Le don de mon cœur n'est pas une chose arbitraire. Nôtre cœur obéït rarement à nôtre volonté. Mais de grace, nommez-moi celui pour qui vous le demandez, afin que je puisse consulter mes inclinations.

LE VICOMTE *se jettant à ses pieds.*

Vous voyez prosterné devant vous celui qui vous aime plus que sa vie. Cette flamme si pure & si belle ne s'éteindra que dans le tombeau. *Il se leve.*

ELIANTE.

Puis-je en croire mes yeux & mes oreilles?

LE VICOMTE.

Ouï, ma Reine, & cet amour doit vous être flatteur; il n'est pas l'effet d'une bouïllante jeunesse, mais le fruit d'une mûre réfléxion. Vous jouïrez avec moi d'un bonheur parfait. Mon rang, mon crédit, mes emplois, vous sont connus. Je vous les offre avec mon cœur, & ma main.

ARTEMISE *dans le fonds du théatre.*

Ah! je n'y puis plus tenir. Quelle extravagance!

ELI-

ELIANTE.

Monſieur, je ne puis regarder vos diſcours que comme de ſimples plaiſanteries. Vous voulez aparemment abuſer de mon peu d'expérience.

LE VICOMTE.

Non, c'eſt mon tout de bon. Je ne vous parle pas à l'heure qu'il eſt en homme de Cour. J'en jure ſur mon honneur, je veux renoncer à jamais à toute faveur ſi . . .

ARTEMISE *ſe montrant.*

La choſe commence à devenir ſérieuſe. Monſieur, qu'entens-je? Quel mot vient de ſortir de vôtre bouche?

LE VICOMTE *fort ſurpris.*

Peſte ſoit de la fâcheuſe rencontre! Meſdames, je ſuis charmé de vous voir enſemble. Je ne veux point troubler vôtre entretien.

En ſortant il dit à Eliante.

Réflêchiſſez, ma Princeſſe, à ce que j'ai eu l'honneur de vous dire. Je viendrai prendre de vôtre belle bouche une réponſe favorable.

SCENE VII.

ELIANTE, ARTEMISE.

ELIANTE.

Avez-vous tout entendu?

ARTEMISE.

Oui, il ne m'eſt pas échapé le moindre petit

tit mot. Quelle extravagance! Non, je ne puis revenir de mon étonnement.

ELIANTE.

Et moi, je ſuis dans une agitation plus facile à concevoir qu'à exprimer.

ARTEMISE.

Tâchons, ma chere, de calmer nos eſprits. J'ai une viſite à faire, & je vous prie de m'y accompagner. Rien ne pourra mieux vous diſtraire.

ELIANTE.

Oh! laiſſez-moi à mes ennuis mortels.

ARTEMISE.

Non, non. Je vous emmene malgré vous. Il faut vous remettre de vôtre trouble, & réflêchir aux moyens de détourner cet orage. Auſſi bien prend-on rarement de bonnes réſolutions, quand l'eſprit eſt agité ſi violemment.

Elles ſortent.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE VICOMTE, CHAMPAGNE.

LE VICOMTE.

Mais ne diroit-on pas, Monſieur Champagne, que c'eſt pour vous que je veux me marier?

doute, elle ne ſauroit vivre ſans vous. Mon pauvre Eraſte, ce mal épidémique a t-il auſſi gagné vôtre eſprit?

ERASTE.

Mon Pére, quel trouble vous jettez dans mon ame? Seroit-il poſſible qu'Eliante eut de l'averſion pour moi?

LE VICOMTE.

Il y a loin de la haine à l'amour. A' l'age où vous êtes, on tombe toujours dans les extrémes. Sachez qu'Eliante eſt fort indifférente à vôtre égard. D'ailleurs, à vous parler naturellement, ce n'eſt pas un parti pour vous; & cela par pluſieurs bonnes raiſons à moi connües. Vous n'avez pas ſeulement fait vos voyages, & j'ai deſſein de vous envoyer à Paris. Vous y prendrez ce petit air François, ſi impoſant avec les hommes, & ſi triomphant auprés des femmes. Un Tailleur de Paris vous fera plus de bien qu'un Philoſophe Grec. Les Françoiſes ſurtout poſſédent un talent merveilleux pour former la jeuneſſe. Quand même il s'en trouveroit une dont les charmes vous ſéduiroient aſſez, pour que vous vouluſſiez la mettre dans ſes meubles, je ſerai indulgent, je ferai comme cela.

il regarde à travers les doits.

Vous voyez, mon fils, jusqu'où s'etendent mes bontés, mais je veux être obeï. Je vous laiſſe,

laiſſe, vous pouvez faire les préparatifs néceſſaires pour vôtre voyage. *Il ſort.*

SCENE III.

ERASTE, LE CHEVALIER, CHAMPAGNE.

LE CHEVALIER.

Eh bien, Couſin, comment vont les amours? Mais quoi! je vous vois l'air bien ſombre! Qu'avez-vous?

ERASTE.

Ah! Chevalier, je ſuis perdu; mon Pére vient de me parler; il ne conſent plus à mon mariage, & pour comble de malheur, il m'apprend qu'Eliante eſt changée à mon égard, & qu'elle n'a pour moi que de l'indifference.

CHAMPAGNE *à part.*

Que j'aurois de belles choſes à leur apprendre, ſi je voulois!

LE CHEVALIER.

C'eſt une illuſion; cela ne ſe peut pas. Je crois deviner tout le nœud de l'affaire.

CHAMPAGNE *à part.*

Je ſçai bien où giſt le liévre, moi. Mais, chut . . .

LE CHEVALIER.

Pour Eliante, je parie que c'eſt la timidité qui l'aura empêché de convenir des ſentimens qu'elle a pour vous; & quant à Monſieur

CHAMPAGNE.

Monſeigneur, je ne dis point cela. Mais il y a tant d'annés que je vous ſers, que ſous vôtre bon plaiſir, je gouverne vôtre Maiſon; & maintenant une jeune femme, qui n'y entendra rien, va empiéter ſur mes droits, déranger mes plans, chicaner mes comptes, rogner mes petits revenans-bon.... Ah! je n'y puis penſer ſans verſer des larmes.

il pleure.

LE VICOMTE.

Je plains ton ſort; mais il n'en ſera ni plus, ni moins. Car je ſuis amoureux à la folie, & ce mariage m'eſt avantageux. La Mere d'Eliante eſt riche, & rien ne ſoutient mieux une belle paſſion qu'une riche dot. Je ſuis curieux de voir ce que dira mon fils; mais je ſaurai l'en faire démordre. Je l'enverrai en exil à Paris. Ce Païs-là fourmille de Coquettes; elles ſauront aſſez leur métier pour lui faire oublier Eliante. Il n'y a que les raiſonnemens de la Cour qui m'inquiétent . . . Eh bien, on en parlera, que m'importe! Auſſi bien ce ſont toujours les plus ridicules perſonnages, qui trouvent le plus à redire à la conduite des autres.

SCENE

SCENE II.

LE VICOMTE, ERASTE, CHAMPAGNE.

ERASTE.

L'impatience où je suis de savoir le succès de vôtre démarche, a précipité mon retour.

CHAMPAGNE *à part.*

Oui, l'amour lui a prêté ses ailes.

ERASTE.

Je n'ai à la verité aucun sujet de douter d'une réponse favorable; je connois toute la tendresse qu'Eliante a pour moi.

LE VICOMTE.

Eliante vous aime donc, à ce que vous dites. Et moi, je crois que vous vous trompez trés fort, Monsieur mon fils.

ERASTE.

Ciel, qu'entends-je!

LE VICOMTE.

Voilà comme vous êtes, vous autres jeunes gens. Une femme n'a qu'à vous regarder fixement, vous croyez d'abord que son cœur est épris pour vous. Si le hazard veut qu'elle vous jette quelque regard, ah! la voilà prise à coup sûr. Si sa politesse vous donne quelques momens d'entretien, vous croyez être assurés de sa Conquête. Arrive-t-il enfin qu'elle vous prenne pour remplir le vuide d'une partie de quadrille, peste! il n'y a plus de

Toute mon aubaine iroit à vau-l'eau, si je leur disois ce que je sçai. *il fort.*

ERASTE.

Je me sens agité par la crainte & l'espérance. Quels terribles momens!

LE CHEVALIER.

Je crois, en honneur, que voici la Baronne qui arrive. Courage, mon Cousin, rappellez vos esprits. Vous en avez besoin pour soutenir cet assaut.

SCENE IV.

LA BARONNE, ERASTE, LE CHEVALIER.

LA BARONNE.

Vous serez surpris, Messieurs, que je prévienne la visite que vous vouliez me rendre.

LE CHEVALIER.

C'est un excés de faveur de la part d'une Dame de vôtre rang . . .

LA BARONNE.

J'ai fait difficulté de vous recevoir chez moi. Je me suis toujours fait scrupule de donner accés chez moi à de jeunes Cavaliers. Mon âge ne me met pas encore à l'abri de la médisance.

LE CHEVALIER.

Réfléxion trés sensée!

LA

LA BARONNE.

La Cour fourmille de mauvaises langues, & une veuve doit craindre le qu'en dira-t-on. Mais cette Antichambre est neûtre; je puis vous y parler sans risque.

LE CHEVALIER.

Oui, une Dame de vôtre âge, & qui réünit tant de qualités, doit s'attendre à des assauts fort vifs de la part de ses adorateurs.

LA BARONNE.

Vous badinez toujours avec esprit, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Vous avez d'ailleurs une fille fort aimable, & c'est une marchandise de difficile garde à la Cour.

LA BARONNE.

Ah! Monsieur, pour aimable, cela vous plait à dire.

LE CHEVALIER.

Outre cela, Madame, vos soupçons ne sont pas sans fondement. Voilà un galant homme que l'amour amene à vos pieds; mais il a plus de tendresse dans le cœur que de volubilité dans la langue. Je vois bien qu'il faut que je lui serve d'interprête. Il a une déclaration à vous faire.

LA BARONNE.

Une déclaration! Chevalier, une déclaration! Ah! vous n'y pensez pas.

à part.

Ce jeune homme est d'une jolie figure.

au Chevalier.

Il auroit été convenable, que Monsieur vôtre Cousin m'eut déclaré lui même ses sentimens.

LE CHEVALIER.

La timidité . . .

LA BARONNE.

La timidité devient souvent un vice, & sied mal à la jeunesse. A' la Cour on doit savoir babiller. Il n'est pas nécessaire de dire toujours des sentences. Des riens revêtus des graces de l'expression, deviennent des choses fort spirituelles dans la bouche d'un Courtisan.

ERASTE.

Le respect, Madame, que vôtre présence m'inspire, augmente ma retenue naturelle.

LA BARONNE *souriant.*

Cela est fort respectueux, Monsieur. Je vous passe cette façon de parler dans une premiere visite; mais il faut savoir ajuster ses expressions à l'âge des gens à qui l'on parle. Que me diriez-vous, si j'avois soixante & dix ans!

LE CHEVALIER.

Son silence, Madame, n'a rien qui doive vous offenser.

LA

L'A BARONNE.

Ah! je n'ai garde de m'en fâcher. Ce que j'en dis n'est que pour son bien. Un jeune Cavalier d'une figure aussi prévenante, doit avoir des façons, & des manieres qui achevent en lui ce que la Nature a commencé. On appelle cela, sentir son homme de condition.

à part.

Quelle élégance dans les épaules, quelle jambe faite au tour!

LE CHEVALIER.

Mon Cousin est jeune, & docile.

LA BARONNE.

Vivent les femmes, pour former les jeunes gens! Monsieur ne feroit pas mal de me confier le soin de son éducation; il pourroit tomber dans de plus mauvaises mains.

à part.

Si je pouvois l'escamoter à ma fille.

LE CHEVALIER *à part.*

Je croi, parbleu, qu'elle en devient amoureuse. L'avanture est plaisante.

ERASTE.

Trop heureux, Madame, que vous voulussiez vous charger de ce soin; ce seroit une faveur dont je sentirois bien vivement le prix, & ma docilité serviroit à prouver ma reconnoissance.

LA

LA BARONNE.

Voilà qui commence à aller un peu mieux. Il faut que vous appreniez encore à animer vos complimens. Le ton & les gestes donnent la vraye vivacité à l'expression. *à part.* Le charmant jeune homme!

ERASTE.

L'objet de ma visite . . . .

LA BARONNE *minaudant.*

Si par bonté d'ame je fais la Gouvernante avec vous, n'allez pas croire au moins . . .

ERASTE.

Ah! qui pourroit, Madame . . .

LA BARONNE.

Vous n'en tirerez aucune conséquence fâcheuse. Car je prétens que vous m'estimiez tout au moins . . . .

ERASTE *faisant toujours la révérence.*

Madame, plus que cela. .

LA BARONNE *lui frappant doucement sur l'epaule.*

Et afin que mes leçons soient d'autant plus efficaces, il faudra commencer par bannir la contrainte de nos entretiens.

ERASTE.

L'excés de vos bontés, Madame, me rend confus. Mais je les regarde comme des présages de mon bonheur, & je me flatte que vous vous ne me refuserez pas la grace que j'ai à vous demander.

LA

LA BARONNE.

Que pourroit-on refuser à une bouche si persuasive? Je ferai tout ce qui dépendra de moi.

ERASTE.

Vous n'ignorez pas peut-être que j'adore Mademoiselle vôtre fille, & que j'aspire au bonheur d'unir son sort au mien.

LA BARONNE *vivement.*

Voilà un aveu fort déplacé, Monsieur. On me fait mal sa Cour par de semblables complimens. Ma fille est trop jeune pour que je pense à la marier.

Se radoucissant.

Il seroit de vôtre prudence de chercher une femme d'un certain age, qui eut de l'expérience, qui pût vous assister de ses Conseils, & qui devint vôtre amie, en devenant vôtre Epouse. Dans le mariage il faut chercher l'assistance mutuelle plus que tout le reste. Je ne sçai si je m'explique.

ERASTE *à part.*

Trop bien pour mon malheur.

LE CHEVALIER *à part.*

Quel animal ridicule qu'une vieille Coquette!

LA BARONNE.

Ecoutez-moi, Eraste; si vôtre Etoile heureuse vous donnoit une certaine femme de ma connoissance, quel homme accompli elle feroit de vous!

ERA-

ERASTE.

Ah, Madame, Eliante.

LA BARONNE.

Que vous passeriez des jours agréables avec celle dont je veux vous parler. Elle a du goût pour vous, elle possede des biens considérables, & pourroit en disposer en vôtre faveur. Mais quoi! Vous restez immobile. On vous dit les plus jolies choses du monde, & vous y paroissez insensible. Vous ignorez tout le bien que je vous veux.

LE CHEVALIER *à part.*

La Scene est comique. Sa passion croit à chaque instant.

ERASTE.

Comment puis-je, Madame, ne pas succomber à ma douleur! Votre refus me jette dans le désespoir. Quelle réponse pour un cœur qui aime!

LA BARONNE *minaudant.*

Helas! je ne sçai qui de nous deux est le plus à plaindre. Le tems vous apprendra combien je m'intéresse à vôtre bonheur.

ERASTE.

De grace, Madame, ne me refusez donc pas la premiere preuve que j'espere de vos bontés, Consentez à mon mariage avec Eliante.

LA BARONNE.

Toujours Eliante; Toujours Eliante. Je ne

ne sçai quel esprit malin vous a mis cette fille en tête, qui dans le fonds a mille défauts, & mille ridicules, que je connois mieux que vous.

ERASTE.

Quelle injustice!

LA BARONNE.

Vôtre amour me paroit singulier. Je crois qu'il est puisé dans l'Amadis de Gaule. La Lecture des Romans vous aura gâté l'esprit. Allez, vous en guérirez un jour. La tendresse & la fidelité n'ont jamais mis un Courtisan au tombeau. Croyez-m'en sur ma parole.

ERASTE.

Madame, mon amour n'est point formé sur le modele de la Cour. Je me laisse aller au simple penchant du cœur, & je suis les mouvemens qu'il m'inspire.

LA BARONNE *à part.*

Je ne le vois que trop. J'y perds mon Latin. Essayons une autre façon de le prendre.

à Eraste.

Il me paroit qu'il y a du caprice dans vôtre amour. Voyons si je puis vous en convaincre par une Comparaison, Figurez-vous que vous entrez dans un superbe Jardin, & qu'un fruit, délicieux en apparence, soit le premier objet qui vous frappe, une Orange, par exemple. Vous la demandez au maître, qui a des raisons pour vous la refuser, mais qui vous

offre

offre en échange l'arbre qui l'a porté. Seriez-vous à plaindre, & auriez-vous sujet de vous désespérer?

LE CHEVALIER. *d'un ton railleur.*

Oui, Cousin, c'est tout comme si vous voyez une belle piéce de vaisselle, dont vous auriez envie, qu'on ne voulut pas vous la donner, mais qu'on vous permit de descendre dans la mine profonde dont on a tiré ce métal; & d'y creuser tout l'or que vous pourriez.

ERASTE.

Je ne comprends pas un mot à vos comparaisons. Qu'est-ce que vos oranges, & vos mines, ont de commun avec mon amour?

LA BARONNE *piquée.*

Vous affectez de ne pas m'entendre, & la bienséance me defend de vous en dire davantage.

ERASTE.

Je vous jure Madame, que tous vos discours sont des énigmes pour moi.

LA BARONNE.

Il faut donc vous envoyer à l'Ecole.

Elle met son Evantail devant les yeux.

Quel novice, qui ne sent pas que l'emblême d'une Orange vous représente une jeune fille, & l'arbre une tendre Mére!

ôtant l'evantail.

L'aveu que je viens de faire, me fait rougir.

Elle soupire.

Si

Si la passion extravagante que vous avez pour ma fille, ne vous a point aveuglé, vous reconnoitrez tout le prix de mes bontés.

ERASTE *à part.*

Je pouvois fort bien me passer de cet aveu.

LA BARONNE.

Ces jeunes Créatures sont des boutons de fleurs encore fermés, au lieu que la rose est toute épanouie dans une femme comme moi.

LE CHEVALIER.

Vous sentez bien, mon Cousin, que Madame ne se cite que par supposition.

LA BARONNE *piquée.*

J'ai l'honneur de parler à Monsieur vôtre Cousin. . . . Voyez donc, par supposition, par supposition . . .

ERASTE.

J'avoüe, Madame, que vos discours m'ont jetté dans une surprise extréme.

LA BARONNE.

Je vous laisse le tems de la réflexion, songez à vôtre bonheur.

ERASTE.

Permettez que je vous quitte un moment; j'essayerai de faire renaître le calme dans mon esprit. Chevalier, daignez ne pas m'abandonner.

LA BARONNE.

Adieu donc. Revenez bientot. Avant

que de me quitter, recevez ce petit gage de mon amitié.

Elle lui tend la main, qu'Eraſte baiſe, & ſort avec le Chevalier.

SCENE V.

LA BARONNE *ſeule*.

Que les lévres d'un Amant ſont douces! Je crois que le fripon commence à m'aimer. Si je ne me trompe, il a appuyé ſon baiſer. Mais voyons quelle petite fraude pourrions-nous employer pour paroitre encore plus aimable à ſes yeux, lorſqu'il reviendra tantôt.

Elle tire ſon miroir & minaude,

Ah! mon rouge n'eſt pas bien mis . . . Ce blanc eſt trop plâtré . . . Il faut quatre petites veines bleues à la temple . . . Et un aſſaſſin avec ſon poſtillon là . . . Oüi, un aſſaſſin, oh! ſans doute, il faut un aſſaſſin . . . Je ſuis charmé d'avoir reçu certaine pommade à la Bergamotte de Montpellier; elle ſervira . . . . J'ai envie de mettre ma nouvelle Robe aurore. Ma femme de Chambre me dit qu'elle me va tout au mieux, & que je ſuis comme une poupée quand je l'ai. Que ne fait-on pas pour plaire à ces petits Animaux là? Je ſens que ſon abſence augmente encore mon amour. Mais voici ma fille qui arrive fort à propos.

SCE-

SCENE VI.

LA BARONNE, ELIANTE.

LA BARONNE.

Artemise n'a pas eu tort de nous annoncer la visite d'Eraste. Il ne fait que sortir d'ici; il m'a dit un mot en passant de ses intentions pour vous; mais je vous avoüe que le ton froid, & indifférent, sur lequel il m'a parlé de ce mariage, ne m'a pas persuadé qu'il eut un trop grand empressement à le conclurre.

ELIANTE.

Qu'entends-je! Eraste témoigne de l'indifference?

LA BARONNE.

Ouï, de l'indifference, ma fille, & même beaucoup. C'est aussi le premier motif qui me détermine à rejetter le mariage qu'il propose; mais j'ai encore d'autres raisons qui me confirment dans cette résolution. Eraste n'est pas un parti qui vous convienne.

ELIANTE *à part.*

Quel revers! quel coup de foudre!

LA BARONNE.

Qu'avez-vous? quoi! ma résolution a-t-elle quelque chose de mortifiant pour vous? Vous tarde-t-il d'être entre les bras d'un Epoux? Une fille bien apprise dissimule toujours ce dé-

ſir. Allez, vous devriez en rougir; il y a de l'indécence dans ce que vous faites.

ELIANTE.

Ah! Madame, je ne me plains point . . .

LA BARONNE *d'un ton doux.*

Pour vous ſatisfaire, j'ai jetté les yeux ſur un autre Cavalier, qui vous conviendra infiniment mieux. Le Marquis de Citognac vous a demandé en mariage, comme vous le ſavez. Vos caprices m'ont forcée à lui donner une eſpece de refus. Mais je ſaurai renoüer l'affaire. Ignorez-vous qu'il eſt parfaitement bien dans l'eſprit du Prince? C'eſt un Favori déclaré. Vous n'avez aucune idée à ce que je vois d'un Favori, ni des avantages attachés à un tel hymen; ce ſont d'heureux mortels que ces gens-là. Que vous allez être flattée; comme on va ramper devant vous; qu'on vous tirera de révérences de loin; comme on briguera vos bonnes graces!

ELIANTE.

Quel pénible métier, quel bonheur fragile que celui des Courtiſans! Un mot, & ſouvent une contenance, occaſionne leur chûte. S'ils voyent à leurs pieds la foule aveugle, ou intéreſſée, ils tombent eux-mêmes dans un abaiſſement affreux, lorſqu'ils ſont obligés de ſacrifier aux Princes leur liberté, leur raiſon, leur ſentiment, & de s'aſſervir à de baſſes complaiſances, qui dégradent l'ame de ſa nobleſſe. LA

LA BARONNE.

Dans quel impertinent Auteur avez-vous lû ce mauvais raisonnement? Mais vous avez beau dire; je n'en démordrai pas. Vous aurez un Favori.

ELIANTE.

Vous savez, Madame, que l'ambition n'a jamais été mon foible, & que je ne cherche point à m'attirer la haine & la jalousie des autres Dames, en m'élevant au dessus d'elles.

LA BARONNE.

Ma chére Enfant, il est plus avantageux d'exciter l'envie que la compassion. En un mot, je sens tous les avantages de cette union, & je ne négligerai rién pour la faire. Soyez docile à mes volontés. Je vous quitte pour mettre la main à un ouvrage, dont dépend tout vôtre bonheur.

SCENE VII.

ELIANTE *seule.*

Eraste est donc inconstant! Est-ce là cet amour éternel qu'il me juroit hier? Une flamme si pure a-t-elle pû s'éteindre en un instant? Oui, il n'est pas seulement venu se présenter chez moi de tout le jour . . . Mais peut-être suis-je injuste à son égard. Dans le moment que ma raison le condamne, mon

cœur le justifie. Je l'aime trop pour le trouver coupable . . . . Vaine illusion ! Helas ! nous excusons trop facilement, ceux que nous voudrions voir innocens . . . Ne nous flattons point. Eraste est volage. Mais, Ciel le voici !

SCENE VIII.

ELIANTE, ERASTE,

qui entre d'un air triste & rêveur, & s'eloigne d'Eliante.

ELIANTE *à part.*

Ouï, il s'éloigne de moi, il se sent coupable.

ERASTE *à part.*

Hélas ! ma disgrace est certaine. Elle ne jette aucun regard sur moi. Elle parle tout bas.

ELIANTE.

Il ne s'est point attendu à me trouver ici. Ma présence lui est à charge. Il m'évite. Son cœur lui fait des reproches.

ERASTE.

J'ai le sort d'un fâcheux. J'arrive mal à propos. Peut-être attend-on mon rival. Ayons du moins la triste consolation de lui être importun.

ELIANTE.

Qaelle perfidie !

ERASTE.

Hier nos yeux se rencontroient déjà de loin.

ELIANTE.

Peut-on changer en un jour?

ERASTE.

Voyons quel prétexte elle pourra prendre pour se justifier. *il tousse.*

ELIANTE.

Monsieur . . .

ERASTE.

Mademoiselle?

ELIANTE *d'un ton ironique.*

Est-ce bien vous, Monsieur? Par quel hazard a-t-on le bonheur de vous voir, aprés nous avoir privé tout un jour de vôtre présence?

ERASTE.

Ah, Mademoiselle, je ne m'apperçois que trop, que je suis incommode, & que ma visite vous gêne.

ELIANTE.

Vous prenez à merveille les airs de la Cour, & vous aurez sans doute passé la matinée à la toilette de quelque Beauté nouvelle. Une courte visite en passant, suffit pour les anciennes connoissances. Aprés tout, rien n'est plus ennuïant que de voir toujours les mêmes visages; on a épuisé tout ce qu'on avoit à leur dire.

ERASTE.

Vous attendez sans doute compagnie. Quel

peut être l'heureux mortel à qui vous destinez ces précieux momens? Son bonheur me fait juger de son mérite; & je serai charmé de faire sa connoissance. . .

ELIANTE.

Ne suffit-il pas, Monsieur, de me donner les preuves les plus fortes de vôtre legéreté? Faut-il encore y ajouter l'outrage de vos soupçons ?

ERASTE.

L'evidence, Mademoiselle. . . .

ELIANTE. *vivement.*

Je parois peut être criminelle à vos yeux!

ERASTE *à part.*

Helas! que trop!

à Eliante.

Mes soupçons se fondent sur vôtre conduite. Non contente de m'avoir banni de vôtre cœur, vous y placez un rival heureux. C'est sans doute ce nouvel Adorateur que vous attendez, & qui me rend importun. Mes allarmes, mes inquiétudes, sont dignes de blâme, il en faut convenir.

ELIANTE.

Des conjectures aussi mal fondées, ne sauroient que m'être injurieuses. Mais supposé qu'elles soyent véritables, que vous importe? Je n'aurois donné aprés tout qu'un cœur dont vous dédaignez la possession.

ERA-

ERASTE.

Moi, Eliante.

ELIANTE.

Oüi, vôtre réfroidiſſement, votre infidélité même, n'eſt que trop manifeſte. Semblable au reſte des Courtiſans, vous n'aſpirez qu'à augmenter le nombre de vos conquêtes, & vous cherchez une vaine gloire à attacher tous les jours quelque cœur novice à vôtre Char de triomphe.

ERASTE.

Que vos crayons ſont noirs, & qu'ils peignent mal un cœur comme le mien. Ce cœur que vous dénigrez ſi fort, eſt animé de plus nobles ſentimens. Helas! peut-être n'a-t-il d'autre foible, qu'un trop grand excés de conſtance. Le moindre ſoupçon le bleſſe; plus il aime, plus il ſent vivement les traits de la jalouſie.

ELIANTE.

Une telle délicateſſe de ſentimens eſt bien flatteuſe pour celle qui fait l'objet d'un Amour ſi tendre! Mais, Eraſte, s'il étoit vrai que vôtre jalouſie n'eût d'autres ſources que celle-là, mon cœur goûteroit un repos dont il eſt privé.

ERASTE.

Ah! Madame, ſi vous aviez conſervé un reſte de bonté pour moi, mes inquiétudes, & mes allarmes, ne vous paroitroient pas ſi criminelles.

ELIANTE.

Que trouvez-vous donc dans ma conduite qui puisse vous allarmer?

ERASTE.

Mon Pére y a donné lieu, en me faisant confidence des dispositions peu favorables où il vous a trouvé pour moi, & vôtre Mére a achevé de me désesperer.

ELIANTE.

Eraste, cessez de feindre. Ma Mére ne m'a point caché les sentimens que vous lui avez témoignés. C'est d'elle que je sçai toute l'indifference que vous avez fait paroitre pour nôtre mariage.

ERASTE.

Quel mistère fâcheux est caché sous tant de faux rapports? Eliante, est-il possible que vous sentiez encore pour moi ces tendres mouvemens, que j'ai osé apercevoir en vous depuis nôtre premiere jeunesse, & qui ont toujours fait le seul bonheur de ma vie?

ELIANTE.

Si j'etois persuadée que vôtre cœur me fut fidole, je ne ferois aucun scrupule de vous reïterer l'aveu de mes sentimens.

ERASTE *prenant sa main.*

Ah! donnez cette consolation à l'Amant le plus tendre & le plus affligé.

ELIANTE *tendrement.*

Eraste, vous êtes aimé.

ERAS.

ERASTE *se jettant à ses pieds.*

Généreuse Eliante, mes soupçons ont mérité vôtre haine, & me rendent indigne de vôtre tendresse. Mais si jamais un repentir a mérité le pardon d'une offense, j'ai droit de prétendre au retour de vos bontés. La douleur & la confusion me réduisent au silence. Je ne quitterai point vos genoux, que je n'aïe obtenu ma grace, & que vous n'ayez dit; Eraste, tout est pardonné!

ELIANTE *le relevant tendrement.*

Oui, cher Eraste, tout est oublié.

ERASTE.

Quel instant fortuné! Daignez, aimable Eliante, m'assurer encore qu'aucun évenement fâcheux ne fera changer désormais vos sentimens pour moi.

ELIANTE *lui donnant la main.*

Recevez mon cœur avec ma main. Rien au monde ne sera capable de diminuer la tendresse que je sens pour vous.

ERASTE.

Et moi, je vous jure une fidelité éternelle. Tous les obstacles, tous les malheurs ensemble, ne seront pas capables d'empêcher nôtre union.

ELIANTE.

L'opposition de nos parens m'inquiete.

ERASTE.

L'obeïssance que je dois à mon Pére, m'attache

tache à ſes volontés, autant que mon amour à vous. Parens trop cruels, que vous nous préparez de pleurs! Eliante, armons-nous de constance, l'amour vaincra tous les obſtacles.

ELIANTE.

Des ſentimens auſſi purs devroient-ils être accompagnés de tant de peines! Mais quelle eſt la cauſe de la réſolution que nos parens ont priſe?

ERASTE.

Je vous dirai . . .

SCENE IX.

ELIANTE, ERASTE, ARTEMISE, LE CHEVALIER, CHAMPAGNE.

LE CHEVALIER *riant à gorge déployée.*

Ma foi, voilà la Scene la plus plaiſante du monde. Il me prend envie d'en faire une Comédie. Le Comte, dites-vous, eſt amoureux fou d'Eliante. Ha, ha, ha!

ARTEMISE.

Oui, ces vieilles gens radotent.

ERASTE.

Chevalier, j'ai oſé me flater de vôtre amitié; mais je ne vois que trop, quel cas on doit faire des Amis de Cour. Dans le tems que la douleur m'accable, vos ris inſultent à mon malheur.

LE

LE CHEVALIER.

Eh, qui Diable ne riroit pas d'une pareille avanture? Malgré vôtre mélancolie, je gage que je dériderai ce front, si je vous conte cette histoire.

ARTEMISE.

Vous y êtes interessés, mes Enfans, plus que personne, nous sommes venus pour vous déveloper le mistère, & vous offrir nos services.

ELIANTE.

Ne perdez point de tems en préambules, & tirez-nous de nôtre inquiétude.

LE CHEVALIER.

Voici la chose en deux mots. Madame la Baronne de Hautesource est éprise d'Eraste, & vos charmes, belle Eliante, ont rendu le Vicomte éperdûment amoureux. Vôtre Mére veut épouser vôtre amant, & Monsieur le Vicomte, devenu Rival de son fils, s'est mis en tête de vous garder, en vous prenant pour femme.

ARTEMISE.

Madame vôtre Mére vous a fait accroire, Madame, qu'Eraste vous méprisoit, & le Vicomte de son côté a insinué à Monsieur, que vôtre inclination pour lui s'étoit évanouïe. Voilà tout le mistère.

ERASTE.

J'en avois deviné la moitié.

ELI-

ELIANTE.

Et moi l'autre . . . .

CHAMPAGNE.

Eh bien, joignez les deux moitiés ensemble, & je vous réponds que vous formerez un tout. Mais il n'est pas question ici, ni de rire, ni de pleurer. Il s'agit de trouver un promt remède au mal.

ERASTE.

Je ne sai à quoi me déterminer.

ARTEMISE.

Je suis donc plus habile que vous, car je le sçai, moi. Apprenez, mes Enfans, à dissimuler: c'est le premier talent du Courtisan, & la clef des affaires. Il faudra qu'Eraste affecte d'avoir conçu de l'amour pour la Baronne, & qu'Eliante en témoigne autant au Vicomte.

LE CHEVALIER.

Cela formera un contraste des plus divertissans.

ARTEMISE.

Vous verrez bientôt naître entre vous quatre une dispute comique sur le rang, qui sera suivie de plusieurs démêlés à l'egard de vos biens. Les vieilles gens sont âpres aux especes, & la Baronne voudra retrancher à sa fille l'argent q'elle destine, pour acheter l'amour & les faveurs de son jeune mari.

LE

LE CHEVALIER.

Admirable! Oh! je prévois mille disputes, qui pourront contribuer à rompre cet assemblage extravagant.

ERASTE.

Je sens une répugnance insurmontable à employer la feinte & la ruse.

ELIANTE.

Et moi, je prévois aussi que je ne pourrai jamais dissimuler mes véritables sentimens.

LE CHEVALIER.

Ne voila-t il pas de ces scrupules déplacés? Vos grands sentimens vous rendront malheureux à coup sûr, & un petit stratagême ingénieux peut faire réüssir tous vos desseins. Un homme raisonnable doit-il balancer entre de pareilles alternatives?

CHAMPAGNE.

Sil m'est permis de le dire, le projet de Madame Artemise est trés bon, pourvu que les rôles soient bien joués, & l'intrigue soutenüe jusqu'au bout. Mais il me vient encore une idée.

ERASTE.

Voyons.

CHAMPAGNE.

Vous connoissez l'Abbé Pompon, notre Aumonier.

ERASTE.

Ouï, eh bien!

Champagne rit.

ERASTE.

Et dequoi riez-vous?

CHAMPAGNE *riant toujours.*

Quand il a un œil tourné vers le Ciel, & l'autre vers la terre, la tête panchée sur l'epaule, & les mains croisées sur l'estomac, ne diriez-vous pas que c'est un Saint?

ERASTE.

Il a l'air d'un homme de bien.

CHAMPAGNE *riant encore.*

Sous cet air imposant, c'est pourtant ce qu'on nomme un Maitre vaurien, intriguant comme un Diable, adroit à se glisser dans les Maisons, grand Négociateur dans les petites affaires de famille, glorieux, intéressé, & hypocrite.

LE CHEVALIER.

Qui diantre vous a appris, Monsieur Champagne, à faire des Portraits!

CHAMPAGNE.

Toutes les fois que je viens chez lui, il me fait mille questions sur tout ce qui se passe à la Cour, & chez mon Maitre. Mais moi qui ne suis pas dupe, je lui fais des contes bleus, & je bois son vin.

LE CHEVALIER.

Comment, son vin?

CHAM-

CHAMPAGNE.

Oh, ouï-dà. Il a dans ſon Cabinet, derriére ſes grands livres, une bibliotheque de petites bouteilles de differentes ſortes de vin doux excellent, qu'il dit venir de la Montagne de Chypre, & de l'Isle du Cap; mais qui, entre nous, ne ſont que les tributs que lui paye la conſcience de ſes bigotes. Sa Ménagére, qui eſt jolie comme un cœur, nous en verſe des lampées, il faut voir.

ERASTE.

Mais au fait.

CHAMPAGNE.

Or donc, je vais mettre ce galant homme dans vos intérêts; je l'engagerai à parler à vos parens; il a la langue bien affilée, & je parie qu'il leur perſuadera qu'ils grilleront au feu d'enfer comme une Cuiſſe de Dindon, s'ils font le mariage biſcornu qu'ils on en tête.

LE CHEVALIER.

Fort bien, la penſée eſt bonne; & moi je tâcherai de parler en vôtre faveur au Prince. Equitable & gracieux, comme il l'eſt, un mot de ſa part vous rendra heureux.

ERASTE.

Je reconnois votre zéle comme je le dois, & je ſuivrai exactement vos conſeils. Charmante Eliante, je vois que la diſſimulation eſt inévitable. Témoignez à mon Pére autant d'amour

que vous le pourrez, mais ne me perdez jamais de vûe.

ELIANTE.

Puisque nôtre bonheur l'exige, j'y consens, quoiqu'à regret. Cher Eraste, je compte sur vôtre fidelité. *Elle sort avec Artemise.*

ERASTE.

J'ai envie de prendre conseil dans cette affaire importante, de mon ancien Gouverneur: voulez-vous m'accompagner chez lui?

LE CHEVALIER.

Je n'aime pas trop les vieux Mentors. Ces Moralisseurs ne connoissent guères ce qui se passe dans le cœur d'un homme du monde, & leurs conseils se ressentent toujours de leur façon de penser .... Mais, quoiqu'il en soit, il faut avoir de la complaisance pour ses amis. *Ils sortent.*

CHAMPAGNE.

Par ma foi, il faut que cette affaire aille, ou que le Diable s'en mêle. Tous les fers sont au feu. Nous employerons la ruse, & le déguisement, le secours d'un Prêtre, le Conseil d'un Gouverneur, l'adresse de Monsieur le Chevalier, & de Madame Artemise, l'autorité du Prince, & par dessus tout, le savoir-faire de vôtre trés-humble serviteur Champagne.

Fin du troisième Acte.

ACTE

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ELIANTE, CHAMPAGNE,
qui est suivi de quatre Laquais portant une grande Corbeille.

ELIANTE.

Laissez, laissez. Il ne me convient point d'accepter des présens de sa part.

CHAMPAGNE *bas à Eliante.*

Au nom de Dieu, Madame, joüez mieux vôtre rôle, & laissez-moi faire le mien devant ces valets.

Il fait quelques révérences, aprés quoi il met son chapeau à la maniére des Ambassadeurs, & dit tout haut.

Madame. Le Vicomte mon Maitre, qui est épris de vos charmes tout-puissants, m'a député vers vous en qualité de son Plénipotentiaire, pour vous assurer de sa haute estime, pour vous demander une prompte entrevûe, & pour être le porteur de ces présens, qu'Il vous offre, comme des arrhes de sa tendresse. La Lettre de créance, dont je suis muni,

il lui remet une grande Pancarte.

vous expliquera plus parfaitement les sentimens de Monseigneur & Maitre. Quant à moi, Madame, il ne me reste qu'à desirer que,

ni ma Perſonne, ni l'objet de ma miſſion ne vous ſoient

ôtant le chapeau qu'il tend

deſagréables, & que vôtre généroſité . . . .

ELIANTE.

Je vous prie, Monſieur Champagne, finiſſez vôtre harangue. Cette éloquence m'ennuïe,

à part.

autant que le ſujet de ſon Ambaſſade.

CHAMPAGNE.

Mais, Madame, daignez au moins, jetter un regard favorable ſur ce poulet.

ELIANTE *lit.*

Pour aſſiéger de vôtre Cœur
L'inexpugnable Citadelle,
Champagne, mon bras droit fidèle,
Plus vaillant que Richard ſans peur,
Va vous jetter, Beauté cruelle,
Des Bombes dont la force eſt telle
Qu'en embraſant vôtre froideur
J'eſpere à la Place rebelle
D'aller attacher le Mineur.

CHAMPAGNE.

Eh bien, ne voila-t-il pas du galant?

ELIANTE.

Ouï, de la plus fine Galanterie de la vieille Cour.

CHAMPAGNE.

Mais, ce n'eſt pas le tout. Permettez de grace,

grace, que nous passions en revûe les présens que Monsieur le Vicomte vous destine.

ELIANTE *à part.*

Autre ennui auquel il faut se prêter.

CHAMPAGNE *aux Laquais.*

Approchez mes Ensans, & aidez moi à étaler nôtre Marchadise . . . Mais il n'en est pas besoin, puisqu'en voici l'Inventaire.

ELIANTE.

Tant mieux.

CHAMPAGNE *lit.*

„Mémoire des effets dont Monsieur le Vi-
„comte fait donation à la Reine de son Cœur,
„comme un hommage qu'il rend à ses charmes.

„*Primo.* Une Piece d'Etoffe, couleur de
„feuïlle-morte, à fleurs pourpre & or, pour
„en faire une Robe. Cette Etoffe est fort pré-
„cieuse à cause de son antiquité, ayant subsisté
„depuis plus d'un siécle dans sa famille, & étant
„parvenüe jusqusqu'à lui par *fidei-commis.*

2. „Une Cassette artistement travaillée, &
„qui renferme plus de cinquante préservatifs
„& autres Remèdes, desquels on s'est servi
„avec succés contre la peste qui ravagea le païs
„l'an de grace 1597.

3. „Un Ecrein, contenant plusieurs pierres
„précieuses de differentes grosseurs, prêtes à
„être taillées.

4. „Une Montre de vermeil quarrée, fort „grande, & travaillée en bas relief.

5. „Un bois de Cerf à ſoixante Cors, dont „la bête a éte tuée par Monſieur le Vicomte, „dans ſon Parc où il a la haute Chaſſe.

6. „Une Courte-pointe de Satin, ſur la„quelle eſt brodée ſon Arbre Genéalogique, „ſelon les plus exactes régles du Blazon: Meu„ble fort utile en ménage, & ſous laquelle „Monſieur le Vicomte ſe flatte de procréer „une nombreuſe famille, tous vrais enfans de „qualité.

7 . . .

ELIANTE.

Arrêtez, Champagne, nous examinerons le reſte à loiſir. Je vous prie de faire tranſporter tous ces Meubles dans mon Cabinet; car je n'oſerois déſobliger Monſieur le Vicomte par un refus.

CHAMPAGNE *faiſant ſigne aux Laquais.*

Vous pouvez maintenant partir en liberté, & remettre ce panier aux Domeſtiques de Madame.

Les Laquais emportent la Corbeille.

Dieu merci, nous voila ſeuls.

ELIANTE.

Votre Maitre me tüe avec ſa galanterie romanesque, ſes vers & ſes préſens.

CHAM-

CHAMPAGNE.

Ah, Mademoiselle, la galanterie & les présens sont de lui; mais pour les vers, Diantre, c'est bien un autre qui les a faits.

En cet endroit il répéte les vers, & les chante.

Pour assiéger de vôtre cœur.
L'inexpugnable Citadelle
&c. &c.

Convenez pourtant que cette pensée est ingénieuse, & le tour délicat.

ELIANTE.

Mais, qui en est donç l'Auteur?

CHAMPAGNE.

Je suis dans vos intérêts, ainsi je ne vous cache rien, Mademoiselle, mais j'espére que vous ne me trahirez point. Or donc il faut vous dire, que c'est le Seigneur Panurge qui a fait les Vers en question.

ELIANTE.

Comment Panurge, le Bouffon de la Cour?

CHAMPAGNE.

Ouï, le premier Bouffon de la Cour. Et c'est son Chef d'oeuvre, vraiment. Aussi l'a-t-on bien payé. Oh! Mademoiselle, si vous le connoissiez à fond, c'est un joli garçon; il n'y a pas longtems que pour gagner une gageure, il mangea la cuisse d'un Juif nouvellement pendu. Quelquefois il est obligé de se

battre contre l'Ours blanc de Monſeigneur. Il eſt excellent Magicien, jusqu'à prédire l'avenir. Il peut boire un ſeau de vin, dans un repas. Rien n'eſt plus plaiſant que de lui voir faire le Loup-garou, & joüer de la Gibeciére. Pour de l'eſprit, il en a en Diable; déjà il eſt fort bon Poëte, comme vous voyez, & il capotiſe les Courtiſans les plus fins & les plus ruſés; en un mot, c'eſt une reſſource, & il amuſe Monſeigneur, on ne peut pas mieux.

ELIANTE.

Voilà des talens admirables en effet; mais je ne ſaurois croire que les fades plaiſanteries d'un bouffon de profeſſion, ſoient des amuſemens dignes d'un grand homme.

CHAMPAGNE.

A propos de grands hommes; j'ai donné rendés-vous à notre Aumonier, & je vais lui expliquer vôtre affaire, pendant que mon Maitre ſera ici.

ELIANTE.

Comment, le Vicomte veut me faire viſite?

CHAMPAGNE.

Oui, j'ai ordre de vous l'annoncer.

ELIANTE.

Que je crains cet entretien, & que j'aurai de peine à diſſimuler mes ſentimens!

CHAMPAGNE.

Je le vois venir. Il a mis ſon rouge & ſes mou-

mouches. Je vous quitte, Mademoiselle, pour travailler à vos intérêts. *Il sort.*

SCENE II.

ELIANTE, LE VICOMTE, *fort ajusté.*

LE VICOMTE *riant.*

Ha, ha, ha! ma petite Reine. Vous m'aimez; plus que vous ne croyez. Je suis bon Prophéte, & j'aurois parié ma Noblesse que, toutes réfléxions faites, vôtre indifference ne tiendroit pas contre mon artillerie.

ELIANTE.

Personne ne connoit mieux que moi les mouvemens de mon cœur, & je suis forcée malgré moi de vous assurer, Monseigneur, que je ne vous hais point.

LE VICOMTE.

Ah, de grace, ma belle enfant, épargnez le mot de Monseigneur.

ELIANTE.

Ce mot est si beau à prononcer.

LE VICOMTE. *se bouffissant.*

Vous avez raison, & grace à Dieu, personne ne peut me le contester. Il est des occasions où nous sentons bien, que le Vous est bien plat, & que les Epithétes de Grandeur, & d'Excellence, sont des prérogatives qu'il ne faut pas

négliger. Auſſi accoutumons-nous nos inferieurs à nous les donner de bonne heure; mais je dois m'attendre à des noms plus doux de vôtre part.

ELIANTE.

Il m'en coûte, pour oublier les égards qui vous ſont dûs.

LE VICOMTE *à part.*

Timidité charmante, que celle que donne la jeuneſſe!

à Eliante.

Vous avez de la peine à avouër ce que vôtre cœur ſent pour moi. Mais une action ſenſée ne doit jamais faire rougir. Permettez-moi que je vous faſſe connoitre toute la ſageſſe de celle que vous ferez en m'épouſant.

ELIANTE.

Lorsqu'une fois on a le don de perſuader, on fait croire les plus grands paradoxes.

LE VICOMTE.

Quel bonheur frivole que celui que vous goûterez avec un mari tel qui Eraſte! Avant les nôces un jeune Cavalier aime éperdûment, & tous ſes entretiens ne ſont qu'une quinteſſence de la plus fine galanterie. Les premiers jours du mariage il continuë ſes careſſes parce que la nouveauté du titre d'Epoux le flatte, mais bientôt il penſe que l'amour conjugal eſt ſifflé par la bonne compagnie, pour en éviter

le

le ridicule, il fait la cour à quelque autre Dame, ce nouvel engagement l'eloigne de sa femme, le réfroidissement dégénére en mépris, & par raison de bien-séance le mariage devient infortuné.

ELIANTE.

Voilà justement le portrait de la plus-part des mariages de la Cour, & ce sont aussi ces raisons qui m'ont déterminée à ne point donner ma main à un Courtisan.

LE VICOMTE.

Ah! mon adorable Eliante, vous ne risquez rien à me prendre pour Epoux. Je suis une exception vivante de la régle. Vous serez heureuse avec moi, car je sens tout le ridicule de cette manie naturelle aux jeunes gens.

ELIANTE. *à part.*

Mais il est aveuglé sur les siennes.

au Vicomte.

Je ne doute point, Monsieur, que vous ne fassiez tout mon bonheur.

LE VICOMTE. *vivement.*

Oh! que cela est bien dit, divine Eliante, & que nôtre mariage sera doux! Je me flatte qu'avant un an vous me donnerez un petit Vicomte, qui me ressemblera comme deux goutes d'eau. Mon fils en fera la grimace, mais c'est le moindre de mes soucis.

ELI-

ELIANTE.

Eh! Monſieur, je ne vois point encore que nôtre mariage ſoit une choſe entierement réglée.

LE VICOMTE *à part.*

Ma foi, je crois qu'elle commence à languir elle-même aprés la concluſion.

à Eliante.

Mon petit Ange, il n'y manque que vôtre conſentement. J'ai oſé vous envoyer quelques petites bagatelles, qui ne ſont que les avant-coureurs des préſens que je vous deſtine.

ELIANTE.

Ah! Monſieur, ſouffrez que je vous en témoigne ma reconnoiſſance.

LE VICOMTE.

Cela n'en vaut pas la peine. Permettez-moi d'y ajouter cette bague pour gage de ma foi. Vous admirerez ſans doute la beauté du brillant; il eſt de la premiere eau.

ELIANTE.

En effet il me paroit trés beau.

LE VICOMTE.

De ma vie je ne me ſuis ſenti une ſi forte envie d'épouſer, qu'aujourd'hui. Il me ſemble que je n'aye que trente ans. Vos yeux, ma Reine, rallument en moi tout le feu de la jeuneſſe. De grace, ne laiſſez pas brûler en vain cette belle flame. Donnez-moi vôtre main, & acceptez cette bague. Qu'elle ſoit le ſçeau de nôtre union!

ELI-

ELIANTE.

Avez-vous, Monſieur, informé ma Mére, de vos intentions? Vous a-t-elle donné ſon agrément?

LE VICOMTE.

Oh! les Méres ſont toujours les derniéres que l'on conſulte en pareil cas; mais comme c'eſt un uſage qu'il faut ſuivre, je veux bien en faire la Cérémonie. Commençons par conclurre la choſe entre nous. Voici, belle Eliante, la bague & la main.

ELIANTE. *à part*

Je crains que cette Comédie n'ait des ſuites fâcheuſes. Mais il faut finir ce que j'ai commencé. *au Vicomte.*

J'accepte l'un & l'autre, ſous la condition que ma Mére & mes Parens y donnent leur conſentement, & que vous ne preſſiez point la concluſion de nôtre mariage.

LE VICOMTE.

Je me ſoumets, quoiqu'à regret, à vos volontés. *Il lui donne la bague.*

Que mon bonheur eſt grand! Ah! divine Eliante, un petit baiſer à compte des mille, que je vous donnerai par jour.

ELIANTE. *l'eloignant.*

Arrêtez, Monſieur le Vicomte, vous étes trop preſſant.

LE VICOMTE.

Belle Enfant, rendez-vous dans vôtre appartement. Vous y trouverez des Marchands que j'y ai envoyé. Nous ferons les emplettes que l'usage demande en pareille occasion.

ELIANTE.

Je suis vôtre trés-humble servante.

à part.

Que la dissimulation m'est insupportable. Je bénis le Ciel de pouvoir me débarasser de sa présence. *Elle sort.*

LE VICOMTE.

Quel mortel est plus heureux que moi! J'aime, je suis aimé, je suis promis. Par ma foi, cette fille est un Chef d'œuvre de la Nature. Comme je la houspillerai, quand je l'aurai entre mes bras! Mais voici le Chevalier.

SCENE III.

LE VICOMTE, LE CHEVALIER.

LE VICOMTE.

Eh! d'où venez-vous, Chevalier?

LE CHEVALIER.

Quelle question pour un ancien Courtisan! Je sors de l'Autichambre. . . .

LE VICOMTE

A' cette noble assiduité je reconnois mon sang.

ſang. Embraſſez-moi, cher Couſin. Rapportez vous de la Cour quelque nouvelle importante?

LE CHEVALIER.

Ma foi, en manque-t-on là?

LE VICOMTE.

C'eſt une belle choſe que l'Antichambre! Indépendamment des nouveautés qu'on y entend, c'eſt un Tribunal ſévére, où toutes les foibleſſes, & tous les ridicules des hommes, ſont expoſés au jugement du Courtiſan. Il faut qu'un accuſé ſoit un homme bien redoutable, s'il eſt mis hors de cour & de procès.

LE CHEVALIER.

Eſt-il quelqu'un, Monſieur, qui connoiſſe mieux la Cour que vous, & qui ſache mieux combien elle eſt équitable & éclairée? Auſſi n'y a-t-il eu qu'une voix ſur la nouvelle qui court ſur vôtre ſujet.

LE VICOMTE.

Eh! qu'y dit-on de moi?

LE CHEVALIER.

Je ne l'ai pû croire, & je craindrois de vous déplaire, ſi je . . .

LE VICOMTE.

Dites, dites.

LE CHEVALIER.

Eh bien! ſi j'oſe vous en faire l'aveu, on on dit que vous vous mariez.

LE VICOMTE.

Je me marie. Eh! qu'y a-t-il là de si extraordinaire?

LE CHEVALIER.

Quoi! à votre âge se marier!

LE VICOMTE.

Comment, à mon âge! Y pensez-vous, Chevalier? C'est l'âge où tout homme raisonnable devroit prendre ce parti, où l'esprit est parvenu à sa maturité, où l'on est capable de faire un choix sensé. D'ailleurs, je me porte aussi bien que je me portois à trente ans, & je n'ai point ruïné ma santé par les débauches si ordinaires aux jeunes gens d'aujourd'hui.

LE CHEVALIER.

Mais, quelle est donc la Belle, sur qui vous avez jetté les yeux? C'est apparemment une personne d'un certain âge.

LE VICOMTE.

Il est vrai. C'est un jeune tendron, que je veux dresser de ma main.

LE CHEVALIER.

Encore mieux. Ai-je l'honneur de la connoitre?

LE VICOMTE.

Oui, c'est Eliante que mon fils avoit couché en joüe. Il a levé le liévre, & je l'ai pris, moi.

LE CHEVALER.

Mais, mon cher Oncle, que pensera le monde, & que dira la Cour? Vous allez devenir l'objet de la médisance publique, on se moquera . . .

LE VIÇOMTE.

Tout le monde se'moquera de moi, dites-vous; & moi, je me moquerai de tout le monde. Eiiante me tient lieu de tout.

LE CHEVALIER.

C'est donc ainsi que vous méprisez le qu'en dira-t-on de la Cour? Voilà un blasphéme que j'entends sortir pour la premiere fois de votre bouche. Ignorez-vous que ce mariage peut occasionner vôtre ruïne? Avez-vous oublié cette Maxime d'un illustre Courtisan: Qu'un grand vice est plus supportable à la Cour que le plus petit ridicule.

LE VICOMTE.

Agissez bien, mal; la Cour y trouve toujours à redire.

LE CHEVALIE.

En qualité d'ami & de serviteur, souffrez que je vous prédise le sort qui vous attend. Le proverbe dit:

Un vieux Epoux, de femme de vingt ans,
Ne manque point de panache & d'enfans.

Je ne sçai si vous me comprenez?

LE VICOMTE.

Que trop bien, Monsieur le Chevalier!

LE CHEVALIER.

Quel beau sujet de satyre, qu'un assemblage aussi mal-assorti! Gare, s'il se trouve quelque bel-esprit à la Cour. Les brocards, les Chansons, vont pleuvoir comme grêle. D'ailleurs vous réduirez votre fils au désespoir. Et enfin, que voulez-vous, que le Prince pense d'une démarche, qui vous fera tant de tort dans l'esprit du Public? Si donc un véritable ami ose . . .

LE VICOMTE.

Arrêtez, Chevalier. Vôtre Rhétorique m'inquiète, mais ne me persuade point. Un regard de ma belle est plus fort que tous les argumens du monde Je vous laisse pour voler vers elle. Mais tous ces propos ont manqué de me faire négliger la Cour.

il sort.

SCENE IV.

LE CHEVALIER *seul.*

Ce bon-homme veut à toute force se donner en spectâcle. Les mariages les mieux assortis fournissent matiére à la Cour de gloser; & que ne font pas les ridicules! . . . Mais réfléchissons un peu à ce qui nous touche de plus prés. Il est arrivé un Etranger dont

tout

tout le Monde vante l'eſprit & le mérite. On dit même qu'il amuſe le Prince par ſes ſaillies. Cet homme peut ſe trouver tôt ou tard dans mon chemin, & me nuire. Un Courtiſan doit prévoir les malheurs de bien loin, & ſavoir les parer. Comme il n'eſt guères d'homme, dont la naiſſance, la figure, l'eſprit, ou la conduite, ſoient à l'abri de toute critique, il faudra étudier ſon côté foible, & l'expoſer dans tout ſon jour. Le défaut le plus leger ſuffit pour donner un ridicule, lors qu'il eſt adroitement relevé. Veuïlle le Ciel, que celui-ci ait quelque travers! Voilà plus qu'il ne m'en faut pour empêcher ſon élévation, reünit-il même tous les talens.

SCENE V.

LE CHEVALIER, ERASTE, CHAMPAGNE.

LE CHEVALIER.

Ah! c'eſt vous, cher Eraſte. Eh bien! tout eſt préparé pour faire joüer la mine qui doit bouleverſer le deſſein bizarre de votre Pére. La Cour en eſt inſtruite, & toute ma Cabale travaille à le faire échoüer.

ERASTE.

Je vous en ai mille obligations, pourvû que vos meſures ſoient priſes, de manière qu'il n'en arrive à mon Pére, ni affront, ni diſgrace.

LE CHEVALIER.

Ne craignez rien, dès que je me mêle de la chose.

CHAMPAGNE *à part.*

Ah! l'excellente tête!

ERASTE.

L'affaire est délicate, & demande bien de la précaution.

LE CHEVALIER.

C'est pour cela que je l'ai remise entre les mains d'un de mes meilleurs amis qui est un bel-esprit. Ainsi tranquillisez-vous, car vous savez que ces Messieurs voyent au delà de la portée des autres hommes, & que c'est par là qu'ils réüssissent.

ERASTE.

Mais en revanche les beaux-esprits vont pour l'ordinaire au delà du but, & c'est par là qu'ils échoüent. Il faut du bon-sens pour le succés des affaires.

LE CHEVALIER.

Diable, vous raisonnez comme un Anglois. Pour moi, je trouve le bon-sens fort plat, je me déclare pour le brillant de l'esprit, & je bénis le Ciel de m'avoir fait naitre dans un Climat, où il s'en trouve beaucoup. Car, ceci soit dit entre nous, il est sûr qu'il n'y en a point au delà du 50me degré vers le Nord. Il n'est pas croyable que l'esprit y puisse aquérir la matu-

maturité que le Soleil y a refusée aux fruits de la Nature.

ERASTE.

Ah, cher Chevalier, le bel-esprit n'est que trop commun. Il se glisse par tout, comme la fausse monoye, aussi est-il leger comme elle. Mais dites-moi, avez-vous pris des précautions pour empecher que cette affaire ne se divulguât?

LE CHEVALIER.

Oui, tout se traite dans le plus profond secret, & par des gens dont la discrétion est à toute épreuve.

CHAMPAGNE *à part.*

Sans doute, par trois jeunes Courtisans de ses Amis, une couple de vieilles Matrones, quelques jeunes filles, & une ou deux Chambrieres.

ERASTE.

Avez-vous eu la bonté de parler à mon Pére, & que dit-il?

LE CHEVALIER.

Je l'ai mis dans des transes mortelles. Vous auriez été edifié de Sermon pathétique que je lui ai fait. Je crois l'avoir ebranlé; au moins m'a-t-il quitté d'un air si consterné, que vous l'eussiez pris pour un Courtisan, à qui le Prince vient de donner une mercuriale.

ERASTE.

Si mon Pére vouloit ouvrir les yeux sur sa foiblesse, qu'il s'épargneroit de chagrins!

LE CHEVALIER.

Ce n'est pas vôtre Pére qui m'inquiète. La vieille Baronne m'allarme bien d'avantage. Car quand l'amour se niche une fois dans le cœur de ces femmes surannées, le Diable ne l'en feroit pas déguerpir. Il y fait le même effet que la rouïlle dans une vieille Carabine. Je vous le repéte encore, Eraste, feignez de l'aimer; c'est le meilleur conseil que je puisse vous donner. Mais joüez finement vôtre rôle. La voici qui paroit. Je reste pour être témoin de vôtre conduite.

SCENE VI.

LA BARONNE, ERASTE, LE CHEVALIER, CHAMPAGNE.

LA BARONNE *fort parée.*

Eh bien! Monsieur, comment vous portez-vous depuis tantôt?

ERASTE.

Fort bien, Madame, & tout prêt à vous rendre mes hommages.

LA BARONNE *à part.*

Je crois que le petit fripon a quelque chose à me dire. *à Eraste.*

Tout

Tout cela n'est qu'un compliment de stile, & ces hommages que vous voulez me rendre, sont de ces hommages communs, que vous autres, méchans petits hommes, rendez à tout le beau Sexe.

ERASTE.

Je sai, Madame, ce que je vous dois en particulier, & si vous le permettez, j'y joindrai l'offre de mes trés-humbles services.

LA BARONNE.

Cette offre s'etend-elle sur tous mes besoins, & puis-je disposer de vous en toute occasion?

ERASTE.

En tout ce que je pourrai.

LA BARONNE.

Comment! A' vôtre age on peut tout ce qu'on veut. Vous êtes jeune, & paroissez . . .

à part.

Sa timidité l'empêche de parler.

ERASTE.

Je ferai tous mes efforts pour vous plaire.

LA BARONNE.

Je crois qu'il commence à y avoir quelque petite sympatie entre nous. Par exemple, tout à l'heure, il m'a pris des inquiétudes, qui ne m'ont laissé de repos nulle part. J'ai dit en moi-même; je gage qu'Eraste m'attend dans l'Antichambre. Cette idée m'a conduite ici, & effectivement vous voilà

ERASTE.

Je suis trés charmé de cette heureuse rencontre, & j'aurois dû prévenir vos bontés.

LA BARONNE *à part.*

Il faut enhardir ces jeunes gens. C'est le sort ordinaire d'une femme qui a vecû.

à Eraste.

Et comment va l'amour?

ERASTE.

Un bonheur inopiné nous éblouït souvent, au point que nous manquons l'occasion de nous en saisir.

LA BARONNE.

Ainsi vous croyez avoir eu tort de témoigner tantôt toute la froideur, l'indifference, que vous avez fait paroitre pour moi?

ERASTE.

J'avoüe, Madame, que je n'ai pas été d'abord assez sensible à vos bontés.

LA BARONNE.

De la façon que vous vous exprimez, on diroit que vous abandonnez l'orange pour l'oranger.

ERASTE *à part.*

Mon cœur me dit, que je ne dois pas la tromper. *à la Baronne.*

A peu prés, Madame.

LA BARONNE.

Cet à peu prés ne vaut rien.

ERAS-

ERASTE *à part.*

La présence de mon Cousin m'empêche de reculer. *à la Baronne.*

Pardonnez à ma timidité.

LA BARONNE.

La timidité, & la dissimulation, sont également hors de saison dans l'affaire dont il s'agit.

ERASTE *à part.*

On me fait violence!

LA BARONNE.

Il faut parler à bouche ouverte, & savoir dire ce que l'on sent pour les gens.

ERASTE.

Eh! Madame, je sens que je vous aime.

LA BARONNE *allant à lui, & battant des mains.*

Bon, bon. Voila comme j'aime à vous entendre parler . . . Cet aveu ingenû a fait rougir le petit bon-homme, mais la rougeur lui sied bien. Il a un tein de lis & de roses . . .

elle lui passe la main sur la joüe.

C'est un vrai satin que sa peau.

ERASTE *à part.*

Je joüe ici un personnage aussi sot qu'ennuyeux.

LA BARONNE.

Vous m'aimerez passionnément, quand vous saurez par expérience ce que je vaux. Une femme de mon âge est si reconnoissante du bien

 qu'on

qu'on lui fait, & rien n'est plus animé que ses caresses.

ERASTE.

Oh! je n'en doute pas.

LA BARONNE.

Mon cher cœur, bannissez désormais les cérémonies de nôtre commerce, & mettez plus de vivacité dans vos façons d'agir.

ERASTE.

Je tâcherai, Madame, de vous satisfaire par ma conduite.

LA BARONNE *lui donnant son Portrait.*

Acceptez ce Portrait, je me flatte qu'il vous fera plaisir. Voilà positivement, comme j'étois faite autrefois. Je n'ai pas beaucoup changé; tout l'essentiel y est encore.

ERASTE.

Je vous rends mille graces de ce présent magnifique.

LE CHEVALIER *à part.*

Il est tems que je commence à joüer mon rôle, & que j'arrête les progrés de ces foles amours. *à la Baronne.*

Vous croyez donc, Madame, que vôtre Mariage est entiérement réglé?

LA BARONNE.

Mais vraiment! Et quel obstacle y pourroit-on mettre, Chevalier?

LE CHEVALIER.

Cette affaire me paroit encore fort douteuse. Ignorez-vous donc, que Mademoiselle vôtre fille s'est promise en secret avec le vieux Vicomte?

LA BARONNE.

Qu'entends-je! Ma fille s'est promise? Quelle audace! quelle temerité! C'est un Monstre.

LE CHEVALIER.

Considérez, Madame, je vous en conjure, les suites funestes qui résulteront de ce double mariage. Quel sujet de triomphe pour vos ennemis! Que dira la Princesse? D'ailleurs, vous voudriez peut-être disposer de tous vos biens en faveur de vôtre amant, mais vous savez que nos Loix s'y opposent. Enfin, (considération la plus importante,) songez que vôtre fille, en épousant le Vicomte, aura à la Cour le rang sur sa Mére. Il y a dequoi fremir!

LA BARONNE.

Je ne sais où la colére m'emporte! Ma fille me joüe un tour pendable. Mon Dieu! quels chagrins n'a-t-on pas de ses enfans, quand ils sont parvenus à l'âge de se marier? Mais elle me payera cher tous les maux qu'elle me fait. Un Couvent m'en vangera.

LE CHEVALIER.

Je crains bien, Madame, que le Couvent ne soit un remede aprés coup.

LA

LA BARONNE.

Ma douleur est inexprimable, & j'en mourrai. Messieurs, pardonnez, si je vous prie de me laisser seule un instant, pour me remettre de mon trouble, & pour penser aux moyens de me venger de ma fille. Eraste, revenez bientôt, & seul.

ERASTE.

Adieu, Madame.

à part, en sortant avec le Chevalier.

Quel supplice que la dissimulation, pour un homme né sincére!

CHAMPAGNE *sortant aussi.*

Nous allons voir encore des scenes . . .

LA BARONNE.

Si je pouvois donc trouver Artemise, pour lui demander ses conseils. Mais la voici.

SCENE VII.

LA BARONNE, ARTEMISE.

LA BARONNE.

Ah, ma chére amie, vous ne sauriez arriver plus à propos. Vous êtes instruite des intentions qu'Eraste a eu d'abord pour ma fille; mais la raison lui est venue; son amour a changé d'objet, & c'est pour moi qu'il soupire maintenant. Mais il nous survient une étrange catastrophe. La Cour est le théatre des avantures;

tures; cependant je défie qu'on y ait jamais entendu parler d'un tour plus piquant que celui-là. Savez-vous bien que . . .

ARTEMISE.

Oui, je sai tout. Le Vicomte s'est promis avec Eliante.

LA BARONNE.

Mais d'où avez-vous pû savoir cette avanture?

ARTEMISE.

Elle est dans la bouche de plus de cent personnes. Pour l'amour de vôtre propre réputation empêchez que la chose n'aille plus loin.

LA BARONNE.

Mais que faire pour le prévenir?

ARTEMISE.

Rompre les deux mariages. Si l'affaire n'a pas lieu, tous les mauvais raisonnemens tomberont d'eux-mêmes.

LA BARONNE.

Ma chére Artemise, je n'ai pas besoin de Gouvernante. Vôtre proposition n'est pas acceptable.

ARTEMISE.

Vous aimez donc mieux sacrifier vôtre ancienne gloire, que votre nouvelle passion. Comme on va rire à vos dépens! La Cour se plait à de semblables Comédies, mais je suis fâchée que vous soyez les Acteurs. Quand je pense

pense à tous les malheurs qui naîtront de vos mariages, je tremble. Vous allez vous enfoncer dans les procès, & vous ruiner mutuellement. Dés qu'une fois la justice se mêlera de vos affaires; adieu vôtre repos, & vos biens.

LA BARONNE.

Vous me causez des tourmens affreux.

ARTEMISE.

Je vois arriver l'Abbé Pompon, nôtre Aumonier.

LA BARONNE.

Peut-être pourra-t-il calmer mon esprit par ses saintes consolations.

SCENE VIII.

LA BARONNE, ARTEMISE, L'ABBE POMPON.

L'ABBE'.

Que la paix de l'Ame & la santé du Corps soient, & demeurent éternellement avec vous!

LA BARONNE.

Par quel hazard a-t-on le bonheur de vous voir, Monsieur l'Abbé?

L'ABBE'.

La charge des Ames qui m'est confiée, & surtout de celles des gens de la Cour, est une charge bien pénible. Comme bon Pasteur, je

revois souvent mon troupeau, j'en fais le tour, je visite toutes mes oüailles, & je leur donne de tems en tems un coup de houlette.

LA BARONNE.

Vous avez perdu un peu de cet embompoint, de cet air de prosperité, qui vous alloit si bien, Monsieur l'Abbé.

L'ABBE'.

Ce sont les jeûnes, & les priéres que je fais pour mon troupeau, qui fatiguent mon Corps.

ARTEMISE.

Vous avez, dit-on, vos heures de priére réglées.

L'ABBE'.

Oüi, Madame, & j'ai la satisfaction de voir par plusieurs effets miraculeux, que mes oraisons sont des offrandes de bonne odeur.

LA BARONNE.

Comment?. des effets miraculeux?

L'ABBE'.

Oüi, Madame, j'ai eu plus d'une révélation en ma vie, & j'en ai su faire un usage salutaire, pour remettre dans le bon chemin des brébis qui s'en étoient égarées.

ARTEMISE *à part.*

Je vois où il en veut venir.

L'ABBE'.

Il m'arriva même quelque chose de singulier hier au soir, & c'est en partie la cause qui m'améne auprés de vous.

LA

LA BARONNE.

Vous m'effrayez, Monsieur l'Abbé. De grace, racontez-moi cette singularité.

L'ABBÉ.

Je m'étois levé cette nuit, selon ma coûtume, entre minuit & une heure, pour vaquer à des devoirs pieux.

LA BARONNE.

Le saint homme!

ARTEMISE.

Le bon Israëlite!

L'ABBÉ.

Au milieu de mes Oraisons, & lorsque j'étois dans la plus grande extase de ferveur, j'entendis une voix qui me cria par trois fois, *Abbé Pompon, Apôtre de la Cour!*

LA BARONNE.

Vous eutes bien peur, je crois.

ARTEMISE.

Je gage que vous crûtes, que c'etoit le Diable qui venoit vous emporter.

L'ABBÉ.

Point du tout; une conscience aussi pure, aussi nette que la mienne, ne craint rien. Je répondis avec fermeté; *Me voici. Ombre fugitive, bienheureuse ou infortunée, quelle que tu sois, j'écoute.* En même tems je levai les yeux, & je vis devant moi le fantôme de Monsieur vôtre défunt mary.

AR-

ARTÉMISE *à part.*

Ah! le fourbe insigne!

LA BARONNE *criant.*

Misericorde! Feu Monsieur le Baron de Hautesource vous est apparu, dites-vous! Ah! Monsieur l'Abbé, vous me faites trembler. Je n'oserai plus coucher seule, de crainte qu'il ne vienne aussi me faire visite. J'en aurois la mort; voilà une grande raison de plus pour accélérer le mariage que j'ai projetté avec Eraste, & je ne ferai point lit à part, car je suis fort peureuse.

L'ABBÉ.

Monsieur le Baron de Hautesource m'est donc apparu, & m'a dit ces propres paroles. *La femme que j'ai laissée sur la terre, est sur le point de conclurre un Mariage, qui l'exposeroit à violer les sermens que j'ai emportés au tombeau. Allez au plutôt vers elle, & dites-lui, qu'il n'y a pour elle de repos, ni jour, ni nuit, si elle persiste dans un engagement si contraire à la foi solemnelle qu'elle m'a jurée.*

LA BARONNE.

Eh! de quoi s'avise Monsieur de Hautesource, de vouloir troubler mon sommeil aprés la mort, lui qui me laissoit dormir si tranquillement de son vivant!

L'ABBÉ.

Ah! n'allez pas, Madame, vous mettre un

mort sur les bras. Renoncez-y, je vous en conjure, à ce nœud fatal.

LA BARONNE *piquée*.

Cela ne se peut, Monsieur l'Abbé, s'il vous vient une seconde vision dans le même goût, saluez mon defunct mary de ma part, dites-lui que je suis sa trés-humble servante, & priez-le qu'il ne se mêle point de mes affaires.

L'ABBE' *d'un ton d'emphase*.

A Dieu ne plaise que ma bouche soit l'organe d'un pareil compliment! Quoi! Madame, ne frémissez-vous point de vouloir faire une réponse aussi pleine de fiel à un Epoux au tombeau, & ne craignez-vous pas, que son ame sans cesse errante & désolée, ne fasse pleuvoir sur vous des malédictions sans nombre, comme le sable de la Mer, & les Etoiles du Firmament?

LA BARONNE *vivement*.

Eh! morte la bête, mort le venin; le défunt m'a fait donner au Diable pendant sa vie; mais je ne le crains guères aprés sa mort.

L'ABBE'.

Un discours aussi prophane ne sauroit que blesser les oreilles du juste. Mais quoiqu'il en soit, Madame, je vais remplir les devoirs de ma vocation, & en qualité de Directeur de conscience fidéle & zelé, vous prédire, que vous irriterez le Ciel, que vous révolterez la terre,

[illegible], & que vous vous préparez l'Enfer, par le mariage bizarre que vous allez conclure.

LE CHEVALIER.

Eh! la raison, Monsieur l'Abbé?

L'ABBE'.

Point de raison, Madame, point de raison! Rien n'est plus pernicieux que la raison; aussi n'en donné-je jamais. Quand l'Oracle parle, c'est aux mortels de suivre ses décisions, sans raisonner. Ecoutez donc encore aujourd'hui les exhortations qui découlent de ma bouche, comme le miel; gravez mes paroles dans vôtre cœur, suivez mes salutaires Conseils; ou bien, vous courez risque de vous précipiter à jamais dans ce gouffre profond, séjour de Beelzebut, où les ames brulent dans des fleuves de souffre & de bitume.

En sortant il dit bas à Artemise.

Etes-vous contente de moi?

Il sort.

ARTEMISE.

Monsieur l'Abbé Pompon met de l'onction dans tout ce qu'il dit.

LA BARONNE.

J'aurois voulu qu'il eut gardé son onction pour une meilleure occasion. Je suis dans la plus grande consternation. Il semble que les Morts, & les Vivans m'envient le bonheur d'épouser le plus charmant petit homme du

Monde, & qu'il se soyent donnés le mot pour venir me tourmenter.

UN LAQUAIS *entre.*

Madame, on a servi la Collation.

LA BARONNE.

Allons, chére Amie, prendre quelque nourriture, & réflêchissons mûrement au parti que nous avons à prendre.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LA BARONNE, ARTEMISE, ERASTE.

LA BARONNE.

Mon cher Eraste, je suis encore de la vieille Cour, & j'aime à en suivre les usages polis. Il faudra tantôt que vous vous pariez de vos plus beaux ajustemens, que vous preniez vôtre meilleur équipage, & que vous alliez par toute la Ville notifier nôtre mariage.

ERASTE.

Je n'ai pas eu le tems de dresser la Liste de ces visites.

LA BARONNE.

Vous me paroissez un peu indolent sur l'article de nôtre mariage. J'ai quelque sujet de plainte

plainte contre vous. De mon tems, un Promis faisoit paroitre plus d'assiduïté auprés de sa Belle; il venoit se présenter à ses pieds, trois ou quatre fois par jour. Les gens de Cour renchérissoient encore sur cet usage commun; on les voyoit toute la journée voltiger autour de leurs Maitresses, & la nuit, ils soupiroient sous leurs fenêtres au bruit des Serénades. Ah! cela étoit édifiant.

ERASTE.

Madame, autant que j'ai pû voir, la vieille Cour se livroit trop à ces politesses froides & gênantes, qui ne sont que des effets de l'habitude, & qui persuadent si peu des véritables sentimens du Cœur. L'usage moderne proscrit ces demonstrations extérieures, bannit la contrainte, & choisit des moyens plus naturels pour témoigner aux personnes le respect, ou l'estime, que l'on sent pour elles.

LA BARONNE.

Comment, vous osez blâmer les maximes de la vieille Cour?

ERASTE.

Je n'aurois jamais osé vous en dire si librement mon sentiment, si j'avois crû que vous y prissiez quelque intérêt. Vôtre esprit, & vôtre mérite, vous font tenir un rang distingué à toutes les Cours anciennes & modernes.

LA BARONNE.

Le petit fripon sait donner un joli tour à tout ce qu'il dit !

ARTEMISE.

Mais, vous parlez toujours de vôtre mariage comme d'une chose assurée, & vous oubliez que l'engagement de Mademoiselle vôtre fille peut rompre tous vos desseins.

LA BARONNE.

Je cherche à m'étourdir sur des réflexions si affligeantes. D'ailleurs, j'ai mis en campagne tous les Espions que je tiens à mes gages, dans tous les recoins du Palais. Ils redoubleront d'attention, ils me rendront compte de tout ce qui se passe, & des moindres minuties qui se sont dites. Je vais entendre leur rapport, & je verrai quelles sont les idées des Grands, & du Public, sur mon compte. Je réglerai ma conduite sur ce qu'ils diront. Que peut-on faire de plus ?

ARTEMISE.

Ne point s'exposer à la Critique ; conserver son rang & son ancienne réputation à la Cour ; rompre le mariage du Vicomte & d'Eliante ; enfin, céder Eraste à vôtre fille.

LA BARONNE.

C'est là la chose impossible. Je vous prie de ne m'en parler plus. Au reste, j'ai fait ordonner à ma fille de se rendre en ces lieux, & je vais

vais lui chanter sa game, comme il faut. Mais il sera nécessaire que vous me laissiez seule avec elle.

ERASTE.

De grace, Madame, ne la maltraittez point pour l'amour de moi. Je voudrois pouvoir lui éviter ce chagrin.

LA BARONNE.

Elle m'en donne de bien plus cuisants. Vous êtes, cher Eraste, l'unique consolation qui me reste. Venez, beau garcon, avant de partir, baiser ma main, & que ce baiser parte du cœur.

Elle lui tend amoureusement la main, qu'Eraste baise, quoique froidement. Pendant que ce jeu de Théatre dure, le Vicomte paroit avec Eliante.

SCENE II.

LA BARONNE, ERASTE, ARTEMISE, LE VICOMTE, ELIANTE.

LE VICOMTE. *au fond du theâtre, tenant la main d'Eliante.*

Que vois-je? Mon fils lui baise la main, sans qu'elle s'en défende. Elle paroit même y prendre plaisir?

à la Baronne.

Madame, que veut dire ceci? En vérité, vous avez trop de bonté pour mon fils. Je vous demande mille pardons pour lui. Il s'oublie.

LA BARONNE.

Nullement, Monsieur le Vicomte. Si vous appellez cela, s'oublier, je lui permets de s'oublier encore beaucoup plus.

LE VICOMTE.

Quel énigme est ceci?

LA BARONNE.

Point d'énigme, Monsieur. Je vais vous en donner l'explication en deux mots. J'aime vôtre fils, & il m'adore. Il m'a proposé le Sacrement, & je l'épouse.

LE VICOMTE.

Madame, avec le profond respect que je vous dois, cela est impossible, de toute impossibilité. Jamais je ne pourrai donner mon consentement à un pareil mariage.

LA BARONNE. *ironiquement*.

Il est des gens qui croyent avoir un privilége exclusif de séduire les Enfans d'autrui.

LE VICOMTE.

J'ignore, Madame, ce que vous prétendez dire par le mot de séduire, ni sur qui votre réflexion peut porter.

LA BARONNE *vivement*.

Ah! Monsieur le Vicomte, je sai de vos nouvel-

nouvelles, & je viens d'apprendre vos promesses. Vous vous êtes promis en secret avec ma fille, sans demander mon consentement; mais j'ai l'honneur de vous dire que c'est une promesse en l'air, dont je saurai empecher l'effet.

LE VICOMTE.

De grace, Madame, moderez vôtre colere. Souvenons-nous toujours, que nous sommes gens de condition, & de plus, gens de Cour, & que nôtre langage doit répondre à nôtre état.

LA BARONNE.

Il est vrai, Monsieur, mais les mots ne sont pas de trop, pour dire les choses. Comment pourrez-vous justifier l'action d'avoir ainsi suborné ma fille?

LE VICOMTE.

Encore une expression choquante! Nous étions venus en ces lieux, vôtre fille & moi, pour solliciter vôtre agrément & vôtre benédiction,

LA BARONNE.

Ma bénédiction! Quoi, ma bénédiction! Ah! Monsieur le Vicomte, avec la bénédiction que je vous donnerai, vous ne manquerez jamais de malheurs.

LE VICOMTE.

Mais, Madame, puisque rien ne peut flé-

 chir

chir votre colére ; souffrez que je vous déclare à mon tour, que je désapprouve souverainement les liaisons que mon fils vient de contracter avec vous ; que vos promesses de mariage sont nulles, & que je défends à mon fils de certaines familiarités indécentes, dont je viens d'être témoin,

LA BARONNE.

Vous oubliez, Monsieur, les égards qui sont dûs au sèxe & que demande mon rang. Au reste, si vôtre fils m'idolâtre, est-ce ma faute? On a de certains attraits . . . Et après tout, s'il me fait quelques caresses, c'est à bonnes enseignes devant Dieu & devant les hommes. N'est-il pas vrai, mon cher?

ERASTE.

Il n'est pas tems encore que je découvre la vérité de mes sentimens.

LA BARONNE.

Vous abasourdissez le petit bon-homme. Cela n'est pas bien.

à Eliante.

Quant à vous ma fille, je saurois vous faire ressentir toute mon indignation, Vous êtes donc bien pressée. N'y avoit-il plus de jeunes Cavaliers dans le monde? Les rides d'un Amant ne justifient gueres le choix qu'on en fait. Ouf . . .

LE

LE VICOMTE.

De grace, Madame, quittez ce ton choquant, qui ne sert qu'à aigrir les esprits. Eh! que dois-je dire à mon fils? Quels reproches n'ai-je pas à lui faire, pour s'être engagé avec une Dame, dont l'âge lui ôte tout espoir de postérité, lui qui est mon unique enfant, qui devroit perpétuer ma race, & qui va laisser éteindre mon ancienne Maison.

LA BARONNE. *ironiquement.*

Il est vrai, la Société y perdra beaucoup. Car on n'a jamais vû dans le Monde de grands hommes, avant qu'il y eut de vieilles maisons.

LE VICOMTE.

Or ça, Eraste, raisonnons. Je vais tâcher de vous tirer de vôtre égarement par de solides argumens. Ecoutez-moi avec attention, aussi bien vôtre amour ne sauroit être assez violent pour vous distraire.

ERASTE *l'interrompant.*

Mon Pére, avant de parler, daignez m'accorder un moment d'audience. Permettez que je justifie ma conduite.

LE VICOMTE.

Mon fils, votre devoir vous réduit au silence, quand un Pére vous parle.

ERASTE.

Cette raison m'engage à vous faire remarquer, que vous allez être demain mon gendre,

& que

& que je puis, sans blesser le respect qui vous est dû, anticiper de vingt-quatre heures les droits de Beau-Pére.

LE VICOMTE.

Il a morbleu raison. Voilà une maudite circonstance à laquelle je n'avois pas réfléchi. Oui, il est mon fils aujourd'hui, & demain je l'appellerai Monsieur mon Pére. Cela ne se peut pas, oh! cela seroit ridicule.

ARTEMISE.

Et vous, Madame, par la même raison, si vous épousez Eraste, souvenez-vous que non seulement vôtre fille aura sur vous l'autorité d'une Mére, mais même que l'Etiquette vous obligera de lui céder le pas.

LA BARONNE.

J'aimerois mieux mourir. Oh! nous parlerons au Grand-Maitre des Cérémonies, qui décidera ce point important. C'est le plus habile homme de l'Europe. Aprés tout il est bon aussi de vous avertir, Monsieur, que je suis dans l'impossibilité de doter ma fille, & qu'elle n'aura pas le sol.

LE VICOMTE

Et moi, Madame la Baronne, je vous jure que je dèsheriterai mon fils.

ARTEMISE.

En vérité, vos mariages commencent sous de favorables auspices. Vous allez former

une

une famille bien unie, dont l'harmonie & l'amitié réciproque feront la douceur. Mais, Monſieur & Madame, ceſſez donc de vous aveugler ſur vos deſſeins extraordinaires. Le plan de vos mariages eſt peut-être ſans exemple; & qui plus eſt, vous vous faites illuſion l'un & l'autre ſur le point le plus eſſentiel. Vous vous croyez aimé de vos jeunes Amans; & je gage que rien n'eſt plus faux.

LE VICOMTE.

Ce ſeroit là le contretems le plus fâcheux.

LA BARONNE.

Cela n'eſt pas poſſible. Si Eraſte étoit perfide, je l'abandonnerois à ſa triſte deſtinée; car je ne ſuis pas dupe, & je prétens moi . . . .

SCENE III.

LES ACTEURS PRECEDENS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALER.

Eh bien! ma Prophétie n'eſt que trop accomplie. Votre Mariage a éclaté, la Cour en rétentit, & vous connoiſſez ſa marotte. Cette avanture eſt peinte avec les plus noires couleurs, & on l'aſſaiſonne de toutes les pointes, qui peuvent en rendre le récit comique. Ces ſortes de traits laiſſent toujours de fâcheuſes impreſſions.

LE VICOMTE.

Maudite soit la Cour, & sa Critique.

ERASTE.

Voilà, Monsieur, le fruit de ces Antichambres, que vous me recommandiez de fréquenter si assiduëment, où le Courtisan est occupé à ne rien faire, où il ne s'informe que des modes, où il médit des femmes, où sa Satyre attaque les gens de mérite, & où il est rempli de ces attentions, qui ne sont, ni agréables à un Prince éclairé, ni utiles à un Etat.

LE CHEVALIE.

Tout cela est plus utile que vous ne le croyez. Ce n'est que par la Critique, qu'on corrige le genre humain de ses vices, & de ses ridicules. Vous ne tarderez point à en ressentir les effets. Mais, pour revenir à vôtre affaire, je crains que vôtre avanture ne soit parvenüe aux oreilles du Prince, & que vous ne vous attiriez une disgrace complette.

LE VICOMTE.

Il ne faudroit que cela pour achever mon infortune. J'ai déjà remarqué que je ne suis pas bien en Cour, & j'ai l'œil trop fait à son manége, pour m'y tromper. Cependant, je ne saurois deviner la cause de mon malheur. Je suis constamment assidû . . . .

au Chevalier à demi-bas, & d'un air de confidence.

Je

Je prête la main à mille choses, dont bien d'autres se feroient un scrupule; je ne me souviens point d'avoir fait connoître mon véritable sentiment sur quoi que ce fût; je m'attache toujours au parti qui domine; dès qu'un homme a eu le malheur de déplaire au Prince, je l'accable davantage. Voilà pourtant les fondemens solides de la fortune d'un Courtisan. Mais je me rappelle une circonstance. Mon ancien Ami, le Marquis de Belleville, est en disgrace. J'ai eu l'imprudence de lui adresser la parole en présence de tout le monde, & malheureusement je lui serrai la main.

LE CHEVALIER.

Ah! voilà plus qu'il n'en faut pour deviner la source de vôtre disgrace.

LE VICOMTE.

Mais quel remède apporter à ce nouveau revers qui me menace? Assistez-moi de vos sages conseils, cher Chevalier, je vous en conjure au nom de vôtre constante amitié. Mes inquiétudes m'ôtent le pouvoir de la réfléxion.

LE CHEVALIER.

Le remède que j'ai à vous proposer, est infaillible. Renoncez tous deux à vos amours, & mariez Eraste avec Eliante. Les mauvais bruits tomberont alors d'eux-mêmes, & il vous sera facile de desabuser le Public, qui confondra leur mariage avec le vôtre.

LE

LE VICOMTE.

Conſeil excellent, ſi la perte de ma charmante Eliante n'y étoit attachée!

LA BARONNE.

Et moi, je ſerois obligée de renoncer à mon aimable petit Eraſte.

LE VICOMTE.

Adorable Eliante, je crois que vous feriez inconſolable, ſi pour la conſervation de ma fortune, je me voyois réduit à prendre la dure réſolution de continuer à vivre dans le veuvage?

ELIANTE.

Je ferois tous mes efforts, pour me conſoler de ce malheur. Les ſecours de l'aimable Eraſte pourroient à la verité y contribuer beaucoup.

LA BARONNE *riant.*

Ha, ha, ha! le bon Seigneur eſt pris pour dupe. Il n'eſt point aimé. Je crois qu'il enrage dans le fonds du cœur.

à Eraſte.

Mais vous, petit homme, ſi quelque funeſte accident vous arrachoit d'entre les bras de vôtre fidéle Baronne, ſans doute que le chagrin vous mettroit au tombeau?

ERASTE.

Rien au monde ne feroit capable de m'en con-

consoler que la possession de la belle Eliante. Je retrouverois la Mére dans la Fille.

LA BARONNE.

Ame perfide! Dieu te punira.

LE VICOMTE *riant.*

Ha, ha, ha! Me voilà admirablement vengé.

SCENE IV.

LES ACTEURS PRECEDENS, L'ABBÉ POMPON.

L'ABBÉ.

Salut à toute la vénérable Compagnie.

LA BARONNE.

Voici encore nôtre Aumonier. Il ne nous manquoit que lui.

LE VICOMTE.

Ah! bon-soir, Monsieur l'Abbé. Par quel hazard a-t-on le bonheur de vous voir?

L'ABBÉ.

C'est pour remplir un des principaux devoirs de ma vocation.

LE VICOMTE.

Comment, chez moi! Je n'espére pas que vous veniez me préparer à la mort. Je n'ai commis, ni crime de Leze-Majesté, ni autre . . .

L'ABBE'.

Je commencerai par vous donner ma béné-diction.

ARTEMISE.

Avec cette bénédiction là, je crains bien qu'il ne nous arrive quelque mesavanture aujourd'hui.

L'ABBE' *déclamant.*

Parmi les Cohortes infernales, chaque sujet a sa destination, & sa charge particuliere. Il n'y a point d'état dans la vie, point de vice, qui n'ait son propre Diable, & je suis le dépositaire d'une Liste, où l'on peut voir tous leurs noms, avec les emplois qui leur sont commis.

LE CHEVALIER.

Celui qui posséde les gens d'Eglise, doit être bien noir.

L'ABBE'.

Point du tout; c'est un assez bon Diable. Mais il n'y en a point qui soit plus rusé, plus intriguant, plus tenace, & plus difficile à exorciser, que le Diable de la Cour. Je lutte contre lui jour & nuit, je cherche les occasions de le chasser des lieux, où il veut exercer sa tirannie; & comme je sçai qu'il s'est introduit dans cette famille, pour y semer le trouble & la désunion, mon zéle m'a engagé à m'acheminer vers vous, pour vous apporter ce baume de

paix,

paix, ce julep de concorde, cette panacée divine de réflexion, cette poudre si rare de bon sens, & ce sudorifique de grace, dont la mixtion forme le spécifique souverain pour l'expulsion de l'esprit immonde & perturbateur.

LA BARONNE.

Quelle éloquence triomphante!

LE VICOMTE.

Mais, au fait, Monsieur l'Abbé.

L'ABBE'.

Au fait. Or ça, Monseigneur, il m'est donc revenu que les desirs terrestres, qui sont si communs aux enfans du Siecle, ont aussi répandu leur poison venimeux dans le cœur de Vôtre Grandeur, ainsi que dans celui de Madame la Baronne, de maniere que l'un & l'autre, vous sentez une tentation à vous unir avec les jeunes personnes ici présentes. Mais le Ciel irrité par le projet de cet assemblage, m'a inspiré de porter mes pas vers vous, pour vous annoncer tous les fléaux, dont il ne manquera point de vous châtier, si vous ne renoncez à ce dessein fatal. Je suis venu tantôt porter la trompette de mon Ministére, dans le cœur de Madame. Je lui ai rendu compte de l'apparition que j'ai eu à ce sujet, je l'ai exhortée, mais en vain; elle a regimbé contre l'aiguillon.

LA BARONNE.

Cela vous plait à dire, Mr. l'Abbé. Ce n'est pas là mon foible.

LE VICOMTE.

Comment! le Ciel se déclare aussi contre nous? Je commence à chanceler sur le dessein que j'avois pris. L'aveu équivoque qu'Eliante vient de faire, m'engage presque à y renoncer, mais ses beaux yeux ont trop de pouvoir sur mon cœur.

L'ABBE'.

Ah! Monseigneur, c'est à de semblables tentations, qu'une ame telle que la vôtre doit apprendre à resister. Que je sois, moi, le type, le prototype de vôtre fermeté. Lorsque Satan & ses Pompes, la Chair, & ses Convoitises, viennent m'assaillir, c'est alors que je me roidis le plus, j'arme ma main contre eux, je leur livre bataille, & je remporte la victoire. Aprés les mouvemens les plus vifs, aprés la plus forte contrition, suit l'état de la plus suave beatitude.

ERASTE *à part.*

Quel scelerat!

LE VICOMTE.

Que mon ame est agitée! Mais quel nouveau Messager de malheur!

SCENE

SCENE V. ET DERNIERE.

LA BARONNE, ERASTE, LE VICOMTE, ELIANTE, ARTEMISE, LE CHEVALIER, L'ABBE POMPON, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE *portant une lettre.*

Un Domestique vient de me remettre la lettre que voici, & m'a chargé de la rendre en diligence à Votre Grandeur. Si c'est quelque bonne nouvelle, j'espére qu'il y aura dequoi boire un coup, à l'honneur de vôtre santé.

LE VICOMTE.

Elle vient de la part du Chancelier; j'en connois les armes.

LE CHEVALIER.

Du Chancelier. Je parierois bien, qu'il s'agit de vôtre mariage.

LE VICOMTE.

Voyons.

il lit.

„Notre très gracieux Seigneur & Maitre,
„voulant se montrer plus le Pére de ses bons
„& loïaux sujets, que leur Souverain absolu,
„Son Altesse ne sauroit voir d'un oeil indiffe-
„rent qu'aucun d'iceux s'engage dans une dé-
„marche contraire aux régles de la prudence,

„& à son propre bonheur. Or comme Son „Altesse vient d'être informée que vous avez „dessein, Monsieur le Vicomte, de contracter „un mariage avec la fille unique de la Baronne de „Hautesource, & qu'en revanche cette Dame „prétend épouser vôtre fils; c'est par un effet „de cette même sollicitude paternelle, qu'Elle „m'a commandé de vous faire savoir, qu'Elle „ne verra pas avec plaisir la consommation de „ce double mariage, mais qu'au contraire il „lui sera trés agréable, si par une Alliance „plus naturelle, & plus convenable, vous vou„lez unir les deux jeunes personnes. La pré„sente n'etant à autre fin, que pour executer „les ordres de Son Altesse, je ne la ferai plus „longue que pour vous assurer de l'estime, „avec laquelle je suis, Monsieur, votre trés „humble & trés affectionné serviteur, *Zoro„siastre, Chancelier.*

Que la volonté de Monseigneur soit faite! Dieu nous garde d'être rebelle! Je ne perdrai pas ma fortune pour si peu de chose; j'accorde tout ce qu'on veut . . . . Mais! je perds Eliante!

Il pousse un grand soupir.

LA BARONNE.

Pour moi, connoissant l'infidelité d'Eraste, il m'en coutera beaucoup moins de le ceder à ma fille.

LE

LE VICOMTE, *aprés avoir rêvé quelque tems.*

Madame, je me vois contraint de changer de résolution. Le Prince le veut, & mon repos le demande. L'inégalité de nos mariages, leurs suites apparentes, les dissensions qui régneroient dans nos Familles, la médisance du Public, les exhortations apostoliques de Monsieur l'Abbé, les conseils de nos Amis, tout cela me force à renoncer aux droits que j'avois sur Eliante. Mais le plus puissant motif qui me détermine à cette douloureuse démarche, c'est l'aveu que je viens d'entendre, que nous ne sommes aimés, ni l'un, ni l'autre.

LA BARONNE.

C'est là le malheur. Le reste ne formeroit que de médiocres difficultés. Le tems, & la constance, auroient pû les vaincre. A la Cour on trouve reméde à tout.

à Eraste.

Allez, Amant volage, je vous rends la parole donnée. Il paroitra bientôt quelque jeune Cavalier, qui aura du goût, qui me dédommagera de vôtre perte, & me vengera de vôtre infidélité.

LE VICOMTE.

Et vous, Eliante, vous pouvez dès à présent disposer de vôtre main, & de vôtre cœur. Je me

me désiste de tous les droits que vôtre promesse m'avoit donnée sur vous. Je tâcherai de noyer mes chagrins dans les plaisirs de la Cour.

ARTEMISE.

Ce n'est pas tout encore. Il s'agit maintenant de conclure le mariage de vos Enfans. Le Prince le demande, ils s'aiment mutuellement, & vous devez les rendre heureux.

LE VICOMTE.

Est-il vrai, belle Eliante, que vous avez de l'inclination pour mon fils?

ELIANTE.

Je voudrois en vain dissimuler le penchant que je sens pour lui; mes yeux ont déjà trahi mon cœur. Oui: j'aimais Eraste dès ma plus tendre jeunesse, & cet amour ne finira qu'avec ma vie.

LA BARONNE.

Et vous, Eraste, se peut-il que vous aimiez ma fille?

ERASTE.

Je ne vis que pour elle, & sa possession est le seul bonheur où j'aspire.

LE VICOMTE.

Hâtons-nous, Madame, de conclure leur hymen, & cela pour cause.

LE

LE CHEVALIER.

En effet, une union si belle mérite un bonheur parfait.

LA BARONNE.

Puisque la chose n'est plus à changer, je consens à tout. Vivez heureux, vivez contens, & tâchez de vous aimer aussi sincérement que des Epoux peuvent le faire à la Cour.

LE VICOMTE.

Mes Enfans, recevez ma benédiction; & vous, mon fils, promettez-moi de renoncer aux Etudes, & de devenir meilleur Courtisan.

ERASTE.

Je tâcherai d'éviter tous les excès.

Il embrasse les genoux de son Pére.

Mon Pére, que ne vous dois-je point? La vivacité de ma reconneissance ne sauroit s'exprimer. J'en ai le cœur si pénétré, que ma bouche s'efforce en vain de vous la peindre. Mon silence doit vous paroître plus éloquent que toutes les protestations.

ELIANTE.

Que de bonheur dans un jour! Non, jamais je n'oublierai tous les bienfaits, dont vos cœurs généreux nous comblent, & qui font la plus vive impression sur mon ame.

Ils s'embrassent tous quatre, & Eraste donne la main à Eliante.

LE CHEVALIER.

Chers Amis, agréez mes félicitations.

ARTEMISE.

Soyez assurés de la joye sincére, que me cause cet heureux événement.

L'ABBÉ *s'approche aussi pour embrasser Eliante & Artemise, après quoi il dit en déclamant.*

Que cet heureux Hymen devienne pour vous une source intarissable de prospérités; que vôtre bonheur soit ferme & durable, comme le roc au milieu des flots de la Mer, & que vôtre lignée pousse des rejettons jusqu'en mille & mille générations! Mais, au milieu de vôtre fortune, souvenez-vous toujours des besoins de l'Eglise, & de ceux qui, en la desservant, auront soin de vous dans leurs priéres!

LE CHEVALIER *à Artemise.*

Mais, Madame, comment vont nos Amours?

ARTEMISE.

Ah! ce sont des amours de Cour. Vous en connoissez l'allure.

LE CHEVALIER.

Oui, mais les amours de Cour aboutissent pourtant à la fin à quelque chose. Voici un bel exemple à suivre.

ARTE-

ARTEMISE.

Vous avez sçû gagner mon cœur, disposez aussi de ma main.

LE CHEVALIER *au Vicomte & à la Baronne.*

Vous venez de faire une action, qui sera peut-être la plus belle de vôtre vie; mais ne restez pas en si beau chemin. J'aime Artemise, & elle ne me hait point. Daignez signer nôtre mariage à la suite de celui de vos enfans. Nous épargnerons les frais d'une double nôce.

LE VICOMTE.

J'y consens en qualité d'Oncle, & vous en félicite comme vôtre Ami.

LA BARONNE.

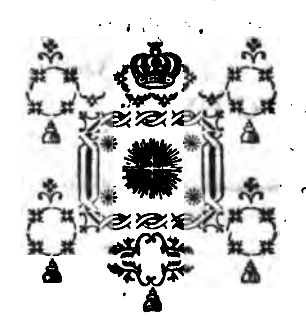
Et moi, je m'engage à établir Artemise dans son nouveau ménage.

CHAMPAGNE *sur le devant.*

Graces au Ciel! nous voilà parvenus à nôtre but; tous nos desseins réüssissent. Deux mariages extravagans en ont produit deux raisonnables, & je garde l'Intendance souveraine dans la Maison. Mais, plus j'y pense, plus la manie des Courtisans me paroit singulière. Enfanter des projets bizarres, les soutenir avec opiniatreté, fermer l'oreille à la voix de la raison;

ſon ; au plus fort de l'entrepriſe, ſacrifier l'objet que l'on déſire avec le plus grande ardeur, à la paſſion de pouſſer ſa fortune, & de conſerver la faveur ; voilà ce que l'on voit arriver ici tous les jours. On n'a pas tort de dire ; le Courtiſan propoſe, & le Prince diſpoſe. *C'eſt là le Tableau de la Cour.*

Fin du cinquiéme & dernier Acte.



LA
MATRONE,
COMÉDIE,
EN CINQ ACTES.

ACTEURS.

MELINDE.
DORUS son mari, crû noyé.
LE MARQUIS DU CARNAGE, Officier.
M. DU PINDE, Bel Esprit.
SERPENTINE, fille Devote, parente de DORUS.
TOINON, Suivante de MELINDE.
CARLIN, Valet de DORUS.
MADAME GOBERT, } parens & amis de MELINDE.
MADEM. GOBERT,
MADAME AGATHE,
M. BONIFACE,
Un Esclave.
Deux suivantes. } personages müets.
Plusieus personnes en deuïl

La Scene est à Tarascon en Provence.



LA MATRONE, COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Il y a un Sopha sur le Theâtre, qui y reste pendant toute la Piéce.

TOINON, CARLIN.

CARLIN *entre en pleurant.*



Ahi, ahi, ahi.

TOINON *riant.*

Ha, ha, ha, . . . Eh dequoi pleures-tu mon pauvre Carlin!

CAR-

CARLIN.

Comment, Coquine, tu ris? Tu n'es donc pas au desespoir d'avoir perdu un si bon Maitre?

TOINON.

Eh, c'est sa faute au bout du compte s'il s'est noyé. Que ne restoit-il à terre?

CARLIN.

Hélas, c'est par un zéle veritablement pieux qu'il a fait armer un Vaisseau à ses propres fraix pour donner la chasse aux Turcs. Il vouloit exterminer ces Mécréans par charité.

TOINON.

Voilà une plaisante charité.

CARLIN.

Si tu avous entendu les louanges que Monsieur le Curé lui a donné, si tu savois les belles choses qu'il lui a dit sur cette entreprise, tu tiendrois bien un autre langage.

TOINON.

Je ne suis qu'une fille fort simple, moi; mais je m'imagine qu'il y a conscience d'attaquer par piété des gens qui ne nous font point de mal.

CARLIN.

Il est vrai que nous ne comprennons pas trop bien nous autres, qu'il soit permis de tourmenter, & même d'assommer des gens, pour les obliger à penser comme nous, sur des cho-

ses

ses où ni toi ni moi ne voyons pas trop clair: mais aussi ne sommes nous que de pauvres innocens; & Monsieur le Curé te prouvera prouvera tout cela par un million d'argumens.

TOINON.

Je l'en dispense. Il a beau dire: je ne courrai jamais sur un Turc. Ces entreprises prennent ordinairement mauvaise fin. Tu en vois l'exemple. Voilà nôtre Maitre péri avec son Vaisseau & toute sa pacotille.

CARLIN *pleurant.*

Ne me rappelles pas ce triste souvenir. Quand j'y pense, je suis prêt à me jetter aussi dans la mer la tête premiére.

TOINON *riant.*

Mais voyez donc le Butor! Se noye-t-on pour n'avoir plus de Maitre? Es-tu si friand de coups de baton, que tu veuïlles les aller chercher jusques dans l'autre monde?

CARLIN.

Ah! que je regrette encore le tems où le pauvre défunct me grondoit, me souffletoit, ou me bâtonoit, & le tout pour mon bien à ce qu'il disoit! Qu'il m'aimoit tendrement!

TOINON.

C'est donc par ces caresses-là que tu juges de son amitié?

CARLIN.

Ouï, c'eſt qu'il vouloit faire de moi ce qu'on appelle un joli garçon.

TOINON.

Va, va, Carlin, tu ne ſeras toute ta vie qu'un imbecille, qui ne connoitras jamais les hommes. Quand notre défunct maitre te maltraitoit, ce n'étoit que par un effet de cette humeur bourruë qu'il avoit contractée ſur Mer. Quand il venoit dès le point du jour tracaſſer dans toute la Maiſon, fureter depuis la cave jusqu'au grenier, & chicaner ſur tout ce qu'il voyoit, ce n'étoit que par léſine. Lorsqu'il quitta ſa jeune femme, ſes biens & ſa tranquillité, pour aller faire le héros ſur Mer, ce ne fut que par une folle ambition.

CARLIN.

Vois-tu, Toinon, tous ces propos me déplaiſent. Il y a là-dedans quelque choſe qui me dit que ce n'eſt pas bien fait à nous autres Domeſtiques de critiquer la conduite de ceux qui nous font gagner nôtre vie.

TOINON.

Pauvre innocent! Ne ſais-tu pas que nous ſommes les Juges-nés de nos Maîtres? C'eſt une charge que je ne voudrois pas perdre pour tout l'or du monde.

CARLIN.

Puisque cela eſt ainſi, dis-moi, que penſes-tu de notre Maitreſſe?

TOI-

TOINON.

Je dis que c'eſt une femme adorable, une Archi-Lucréce, une véritable Matrone.

CARLIN *riant.*

Ma bonne Toinon, tu n'y vois pas ſi clair que moi.

TOINON.

Tu l'adorerois pourtant comme moi, ſi tu ſavois comme moi combien elle eſt indulgente & libérale. Ce ſont là les deux grandes qualités que doivent avoir nos Maitres. Tout ce qui me fâche, c'eſt de la voir ſi affligée de la perte de ſon Mary. La douleur la mettra ſûrement au tombeau. Ma chere Maïtreſſe, hélas, que je vous plains!

CARLIN *chantant.*

Va-t-en voir s'ils viennent, Jean, va-t-en voir s'ils viennent.

TOINON.

Comment? oſerois-tu douter de la ſincérité de ſes regrets? Ne comptes-tu pour rien dix mouchoirs qu'elle a remplis de ſes larmes, & un évanouïſſement qui a duré plus d'une heure, en apprenant hier au ſoir la mort de ſon Epoux?

CARLIN.

N'oublies pas que tu m'as établi Juge de nôtre Maitreſſe & qu'ainſi je puis dire ce que je penſe.

TOINON.

Voyons donc. Qu'en penſes-tu?

CARLIN.

Te ſouvient-il encore du malheur que j'eus d'être mordu par nôtre grand chien de la baſſe Cour.

TOINON.

Si je m'en ſouviens?

CARLIN.

Eh bien! la playe ne feroit jamais guérie, ſi je n'y avois appliqué du poil de la bête.

TOINON.

Je t'entends. Tu crois que Madame en fera de même.

CARLIN.

Vraiment oui. Elle eſt trop jeune & trop jolie pour mourir de cette mort-là, & à travers de ſa grande affliction. . . .

TOINON.

Tu fais le mauvais plaiſant. Apprens à mieux connoitre nôtre Maitreſſe. Cette femme aime les livres; les livres donnent de grands ſentimens, les grands ſentimens font naitre l'amour conjugal, & cet amour conjugal eſt ſi fort en elle, que la mort pourra à peine l'éteindre. Ah! Madame! je vous perdrai à coup ſur.

Elle pleure.

CAR-

CARLIN *chante & rit.*

Va-t-en voir s'ils viennent, Jean, va-t-en voir s'ils viennent.

SCENE II.

MELINDE, TOINON, CARLIN, DEUX SUIVANTES.

Deux battans s'ouvrent tout à coup au fond du Théatre, & Milinde paroit habillée en profond deuïl avec des voiles. Elle est appuyée sur deux Suivantes, & semble marcher en tremblant.

MELINDE.

Hélas! soutenez-moi, mes forces m'abandonnent, & mes genoux se dérobent sous moi . . . Je succombe à ma douleur . . A peine vois-je encore le jour qui m'éclaire . . .

Elle s'asseoit sur le Sopha.

Que cette triste parure me fatigue, & que ce voile m'est insupportable!

Elle léve son voile.

CARLIN.

Ma foi, son affliction me fait ressouvenir de la mienne. *il pleure.*

TOINON *se jettant aux pieds de Melinde.*

Ah! Madame, quel malheur est le nôtre!

MELINDE.

Tes larmes, ma chére Toinon, ſont un effet de ton bon caractère.

TOINON.

Quelle funeſte nouvelle, & que vous avez raiſon de vous affliger!

MELINDE.

Si mon cœur étoit ſuſceptible de conſolation, j'en trouverois dans les regrets que mes Amis, mes Parens, & juſqu'à mes Domeſtiques, donnent à la mémoire de mon Epoux.

CARLIN.

Hélas, il eſt défunct!

MELINDE.

Mais toi, Carlin, ne t'ai-je pas entendu chanter en entrant?

CARLIN *ſe jettant auſſi à ſes pieds.*

Ah! Madame, après avoir pleuré toute la nuit des larmes groſſes comme le pouce, je chantois un Cantique des morts pour le repos de l'ame de Monſieur.

MELINDE.

Le bon Enfant! Je t'en ſais bon gré, mon pauvre Carlin.

CARLIN.

Quel Maitre généreux! Quel cœur de Roi! Que de préſens il me faiſoit! Juſqu'à me promettre qu'il ſe ſouviendroit de moi dans ſon Teſtament. *il ſanglotte.*

MELINDE.

Tu n'y perdras rien. Je te donne toute sa Garderobe.

CARLIN.

Ah! Madame, un aussi brave homme que lui méritoit bien une aussi brave femme que vous.

MELINDE.

Je te fais encore présent de ses Arquebuses & de sa Bibliotheque . . . Hélas! . . .

CARLIN.

Ah! Madame, vous êtes une Sainte. Vous irez droit en Paradis si vous continuez comme cela.

MELINDE.

Je te donne encore . . .

TOINON *criant.*

Ahi, ahi, ahi.

MELINDE.

Quel transport! de quoi pleures-tu si fort?

TOINON.

C'est que je me souviens aussi tout d'un coup du défunct.

Carlin fait connoitre par ses gestes, qu'il est fâché que Toinon ait interrompu sa maitresse.

MELINDE.

Ma chére Toinon, tes larmes flattent mon chagrin; le souvenir, le triste souvenir de

mon Epoux est la seule joye qui me reste desormais en ce monde.

TOINON.

Ciel, quand j'y pense, que Monsieur m'aimoit! Il m'est doux encore de rappeller ses bontés passées. Quel digne Maitre!

MELINDE.

Je me souviens qu'il a eu de bonnes intentions pour toi, mais elles ne demeureront par sans effet.

TOINON.

Ah, Madame, ce n'est pas l'intérêt qui me fait parler.

MELINDE.

Levez-vous, mes Enfans. Et toi, ma fille, pour te souvenir de mon Epoux, je te donne cent pistoles qu'il avoit laissées dans sa Cassette.

TOINON.

Madame, vôtre générosité me fait rougir. Vous gravez profondement dans mon cœur la mémoire de Monsieur. Oh! qu'il avoit un excellent caractére. Il n'étoit pas de ces gens hautains, qui croiroient déroger en parlant avec humanité à leurs domestiques.

MELINDE.

Je te donne encore ma robe couleur de rose avec ma garniture de blondes.

TOINON.

C'en est trop, Madame. Chaque grace que vous

vous me faites est un nouveau coup de poignard que vous me plongez dans le sein.

MELINDE.

A' quoi me sert desormais toute la parure du monde, puisque Dorus n'est plus? Mais je m'arrête trop. Malgré le chagrin qui m'accable je suis obligée de me prêter à un Cérémonial frivole. Il faut que j'essuye aujourd'huy tous ces complimens qui ne font qu'irriter la douleur, bien loin de la calmer. Allez, Toinon & Carlin, attendre dans le Vestibule, & avertissez moi s'il arrive quelque visite. J'y suis pour tout le monde.

Toinon & Carlin sortent.

SCENE III.

MELINDE *seule.*

Puis-je survivre à la perte que je viens de faire? Non, cher Epoux, je te suivray bientôt dans le tombeau . . . Au moins te sacrifierai-je les restes d'une vie languissante . . . Oui, prenons une résolution, quittons le monde, & retirons-nous dans un Couvent . . . C'est dans cette solitude que je pourrai me rappeller toutes les douceurs de la plus tendre union qui fut jamais. J'aurai devant mes yeux le portrait de Dorus. Je l'arroserai tous les jours de mes pleurs, chaque instant

me retracera ſes traits, jusqu'à ce que la mort nous rejoigne.

SCENE IV.

MELINDE, CARLIN, MAD. GOBERT, MADEM. GOBERT.

CARLIN.

C'eſt Madame Gobert & Mademoiſelle ſa fille.

MELINDE.

Qu'elles entrent.

MAD. GOBERT *avec emphaſe.*

Plût au Ciel, ma chére Couſine, que dans la viſite que je vous rends aujourd'huy j'euſſe à vous féliciter d'un évenement agréable, & à vous en temoigner ma joye.

MADEM. GOBERT *d'un ton de voix tremblant.*

Plût au Ciel, Madame ma Chére Couſine, que dans la viſite que je vous rends aujourd'hui, j'euſſe à vous féliciter d'un évenement déſagréable . . .

MAD. GOBERT *continuant.*

Mais une ame réſignée doit ſe ſoumettre aux arrêts du Ciel.

MADEM. GOBERT.

Mais une femme rechignée doit ſe ſoumettre . . . .

MAD.

MAD. GOBERT.

Le destin a disposé de la vie de feu Monsieur vôtre Epoux.

MADEM. GOBFRT.

Le feu a disposé du destin de Monsieur vôtre Epoux.

MAD. GOBERT *à sa fille lui donnant un coup de poing dans le dos.*

O la sotte! Il est noyé ... Ah ça! le destin ....

MADEM. GOBERT *continuant.*

St ... le destin a disposé de Monsieur vôtre Epoux.

MAD. ET MADEM. GOBERT *ensemble.*

Ma douleur me fait juger de la vivacité de la vôtre.

MELINDE *les interrompant.*

Je reconnois, comme je le dois, la part que vous daignez prendre à ma juste affliction.

MAD. ET MADEM. GOBERT *ensemble.*

Veuille le Ciel essuïer vos larmes, & vous conserver longues années en santé & prospérité.

MELINDE.

Prenez la peine de vous asseoir. Des Sièges à ces Dames.

Carlin donne des Siéges. Madame & Mademoiselle Gobert s'asseïent.

Mad.

MAD. GOBERT *se relevant.*

Je me recommande auſſi à la continuation de votre précieuſe amitié.

MADEM. GOBERT *se relevant auſſi.*

Je vous recommande auſſi la continuation de ma précieuſe amitié.

MAD. GOBERT.

Encore à rebours. Excuſez, ma chére Couſine. Mademoiſelle Gobert n'a point de mémoire.

MELINDE.

Elle en eſt dédommagée par l'eſprit. Il faut avouër que Mademoiſelle vôtre fille ne fait que croitre & embellir.

MAD. GOBERT.

Ah! pour embellir, Madame, cela vous plait à dire. Pour croitre, ouï. Tous ſes habits lui deviennent trop courts. Cela coûte beaucoup à Monſieur Gobert. Nous diſons ſouvent; mauvaiſe herbe croit volontiers.

MELINDE.

On dit quelle apprend tout ce qu'elle veut.

MAD. GOBERT.

Ouï, graces à Dieu, cela va aſſez bien, quand elle veut, la petite Coquine. Elle ſait déjà par cœur une demi-douzaine de quatrains de Pibrac, & presque toutes les Litanies des Saints. Mais ce n'eſt rien en comparaiſon du petit Benjamin ſon frere. Cet enfant ſait toutes les

Scien-

Sciences. Il vient toujours me réciter ce qu'il a appris, & encore hier il me racontoit que l'Empereur Charles VI. n'avoit pas été fils de l'Empereur Charles V. Je n'en sçai rien moi, mais lui, il vous connoît tous ces Empereurs, comme s'il avoit vecû avec eux.

SCENE V.

MELINDE, MAD. GOBERT, MADEM. GOBERT, CARLIN, MAD. AGATHE, M. BONIFACE, *Plusieurs Personnes en deuïl.* TOINON

CARLIN.

Il y a là Madame Agathe, Monsieur Boniface, & une foule de Cousins & de Cousines dont j'ay oublié les noms.

MELINDE.

Faites-les entrer.

MAD. AGATHE *pleurant.*

Ah, Madame, pardonnez si je donne l'essor à ma douleur, ahi, ahi, ahi, . . .

MELINDE.

Madame . . .

MAD. AGATHE.

Toutes les fois que je vois une veuve, il m'est impossible de retenir mes larmes. Cet aspect me renouvelle la douleur que j'eus en perdant mon

mon Epoux, & me retrace trop vivement le triste état du Veuvage où je suis réduite.

MELINDE.

Vôtre douleur, Madame, n'est que trop excusable; quand on perd un Mari, on perd tout. Helas! nous sommes Compagnes de malheur.

MAD. AGATHE.

Ah! ma Chére! vous êtes bien moins à plaindre que moi. Quand on est jeune & riche, c'est une bagatelle que le veuvage. Le Ciel alors sait réparer bien vite la perte qu'on vient de faire, Mais, mon Dieu, jugez donc; j'ai six Enfans, & rien ne rebute plus les bons Partis. Ce n'est pas que je sois friande d'un Mari, mais, hélas! on est bien à plaindre quand on n'a personne pour voir à ses affaires; les enfans deviennent grands, & une femme n'est guéres en état de les moriginer, surtout les garçons qui sont insupportables . . . . ahi, ahi . . .

M. BONIFACE *s'approchant.*

Madame, je suis faché de tout mon cœur de la perte que vous venez de faire. J'étois hier au soir à souper avec cinq on six bons Enfans comme moi, lorsqu'on vint nous dire que le pauvre Dorus étoit péri avec son Vaisseau. Ma foi, nous restames tous comme submergés. Il ne fut pas possible de rappeller la joye, & nous

étions

étions tristes comme des bonnets de nuit. Quand on a du chagrin, le vin donne facilement à la tête. Aussi à minuit nous étions bien conditionnés. Oh! parbleu, nous primes bien de la part à vôtre affliction.

MELINDE.

Je sçai que vous avez le cœur excellent, Monsieur Boniface, & je ne doute point de la sincérité de vos regrets.

M. BONIFACE.

Je suis un homme rond, là, franc, & je m'en pique. C'est la seule bonne qualité que j'ay. J'aimois vôtre défunct Mari, & je plains sa perte de tout mon cœur. C'est, ma foi, vrai. Tenez, je donnerois bien la meilleure pièce de vin que j'ai en cave pour le faire revivre.

Toutes les personnes en deüil s'aprochent l'une aprés l'autre de Melinde, & lui adressent un Compliment. Elles marmottent entre les dents quelques mots, qui finissent par ces paroles, veüille vous conserver. *Toinon termine cette Procession en faisant un Compliment tout semblable.*

MELINDE.

Faites asseoir ces Dames & ces Messieurs.

Carlin & Toinon apportent des Siéges, & toute la Compagnie s'asseoit en formant un demi-cercle autour de Melinde.

Toinon

Toinon se tient debout à côté de sa maîtresse, & Carlin se place vis à vis.

MAD. GOBERT.

Je crois que le défunct M. Dorus avoit un pressentiment du malheur qui le menaçoit. Il étoit si sérieux quand il venoit chez moi.

M. BONIFACE.

Pardonnez-moi, Madame Gobert. Il n'étoit pas sérieux, au moins lorsqu'il se trouvoit avec nous autres. Vous auriez été enchantée de lui, si vous l'aviez vû le verre à la main. Il possedoit le talent de rendre agréables les matiéres les plus graves. Aprés avoir parlé de choses solides il savoit rappeller la gayeté. Il avoit le mot pour rire, la petite chanson à boire, & jamais homme n'a sablé une razade de Champagne avec autant de grace. Ah! c'étoit un bon vivant, un brave homme!

Toute la Compagnie repéte.

Ah! c'étoit un brave homme!

MADEM. GOBERT.

Mais, Monsieur Boniface, vous direz tout ce qu'il vous plaira, il y a eu bien des présages de la mort de Monsieur Dorus. Mademoiselle l'a encore dit ce matin. Peu avant son départ la Chouëtte est venuë crier dans sa cour. En mettant le pied dans la Chaloupe pour aller à bord, il est tombé sur le nés. Pas une hirondelle ne s'est nichée contre ses fenêtres

cette

cette année. Carlin est là vivant qui peut le dire.

CARLIN.

Je ne me souviens pas de tout cela. J'ai abbatu les nids des Hirondelles pour qu'elles ne salissent pas les fenêtres.

MAD. GOBERT.

Voilà comme les Domestiques font toujours des impertinences. Savez-vous bien que c'est un grand peché de détruire les nids d'Hirondelles? Vôtre Maitre vous auroit bien grondé s'il l'avoit sçu, lui qui étoit si humain.

Toute la Compagnie fait chorus:

Pour cela ouï, il étoit bien humain.

MAD. AGATHE.

Ce qui doit vous consoler, Madame, c'est que peut-être feu Monsieur vôtre Epoux n'auroit pas vêcu longtems. Helas! nous sommes tous mortels! Mon défunct Mari mourut d'apoplexie; la même chose auroit pû arriver au vôtre. N'étoit-il pas sujet à la Colique, Toinon?

TOINON.

Non, Madame.

MAD. AGATHE.

Ni à la Gravelle?

TOINON.

Jamais.

MAD. AGATHE.

Ni à la fiévre tierce?

TOINON.

Pour cela non.

MAD. AGATHE.

Ni à la maligne?

TOINON.

Non, Madame.

MAD. AGATHE.

Ni à l'hydropisie?

TOINON.

Point du tout.

MAD. AGATHE.

Ni à l'Epilepsie?

TOINON.

Non.

MAD. AGATHE.

Ni à la Paralisie?

TOINON.

Non.

MAD. AGATHE.

Ni à l'Hypocondrie?

TOINON.

Non.

MAD. AGATHE.

Ni à la Phtisie?

TOINON.

Non, non, non. Pas même à l'Hérésie.

MAD. AGATHE.

Que diable avoit-il donc ?

TOINON.

Rien.

MAD. AGATHE.

Cela est impossible. Nous naissons tous avec le germe de la Maladie qui nous met au tombeau.

M. BONIFACE.

Il étoit donc né avec le germe de la soif, & je l'aime encore par cet endroit là. Tout ce qui me fait de la peine, c'est qu'il ne s'est point noyé dans le vin, comme dit la Chanson. Il l'aimoit tant, le pauvre malheureux. C'étoit un galant homme!

Toute la Compagnie repète:

Oh! le galant homme!

MAD. GOBERT.

Ce qui devroit le plus affliger Madame, c'est qu'il est mort sur mer. On y jure beaucoup, dit-on, surtout dans les gros tems.

MELINDE.

Son ame étoit toujours préparée à la mort, & je ne doute pas qu'il n'ait conservé jusqu'à la fin les sentimens qui l'ont fait estimer pendant sa vie, & qui le font regretter de tous les gens de bien.

Toute la Compagnie répond:

Oh! pour cela oui, il mérite les regrets de tous les gens de bien

TOINON *à part.*

Oh! dès qu'un homme meurt, vous remarquerez toujours qu'on lui trouve quelque bonne qualité qui le fait regretter.

MAD. GOBERT *à sa fille.*

Merci de ma vie! quelle abominable tache avez-vous là, ma fille? Voilà encore une robe toute neuve de gâtée. Je n'oserai jamais le dire à M. Gobert. O la mauffade! Pardon, si je la gronde en votre présence, mais c'est qu'elle est d'une mal-adresse qui me met au désespoir.. Venez-vous en au logis vous faire essuyer. Je vous laisse, ma chére Cousine, il faut que je m'en retourne. Je continue à faire des voeux pour vôtre conservation.

Elle sort.

MADEM. GOBERT *en pleurant.*

Dieu veuille vous avoir en sa sainte garde, ma trés chére & trés honorée Cousine . . . . Ah! mon habit . . . Que je suis malheureuse!

Elle suit sa Mére & sort.

MELINDE.

Adieu, mes Dames.

MAD. AGATHE.

Madame, permettez que je vous quitte aussi. Je m'en vais m'enfermer pour pleurer à la fois votre mari & le mien. Je vous souhaite toutes sortes de prospérités, & je suis vôtre trés-humble servante.

Elle sort.

M. BO-

M. BONIFACE.

Ma foi, je ne sçaurois rester seul avec vous. Je n'aime pas la tristesse, & j'en ai pour huit jours d'avoir passé seulement quelques momens dans une maison de deuïl. Consolez-vous, ma chére, & quand vous aurez un peu plus de disposition à la joye, venez boire un coup à ma Maison de campagne.

Il lui donne la main qu'il secoue & sort. Toutes les Personnes en deuïl s'approchent l'une aprés l'autre de Melinde, & se retirent aprés lui avoir fait un Compliment en marmottant quelques mots.

MELINDE.

Va, Carlin, reconduire ces Dames ces Messieurs. Tu passeras ensuite chez mon Directeur, & tu le prieras de venir me parler au sortir de son diner.

Carlin sort.

SCENE VI.

MELINDE, TOINON.

TOINON.

Voilà au moins une kyrielle de Complimenteurs hypocrites expédiée.

MELINDE.

Graces au Ciel! me voici seule, & je puis

encore sans contrainte donner quelques soupirs à la mémoire de Dorus, Cher & tendre Epoux! que ne puis-je partager la mort avec vous! Mais helas! Tout m'est ravi, jusqu'à la triste consolation d'arroser vôtre tombeau de mes larmes.

TOINON.

Au nom des Dieux! Madame, modérez vôtre douleur.

MELINDE.

Non, mon Enfant, il n'y a plus pour moi de joye en ce monde. Le seul parti qui me reste à prendre, c'est la retraitte. Dès demain nous allons au Couveut. Tu n'as qu'à t'y préparer.

TOINON.

Au Couvent! Qnoi! Madame, est-ce vôtre sérieux? Vous badinez, je pense.

MELINDE.

Eh quoi! n'auras-tu pas le courage de m'y accompagner?

TOINON.

Ah! Madame, je vous suivrois jusqu'aux Antipodes, s'il faloit, mais je déteste le Couvent, & je suis prête à tomber en syncope toutes les fois qu'on le nomme. Il faudroit en vérité qu'il m'arrivât un terrible malheur pour me faire renoncer à la societé humaine. Helas! que n'ai-je aussi un mari noyé! Je pour-

pourrais alors vous accompagner jusqu'à la Trape, & j'aurois la consolation de pleurer avec vous mon Epoux. Mais vous savez qu'on est jeune, qu'on est fille, qu'on n'aime pourtant pas à quiter la vie, sans savoir un peu ce que c'est que le mariage: & qui diantre me viendra chercher au Couvent?

MELINDE.

Tu veux donc m'abandonner?

TOINON.

Non, Madame, je n'ai garde, je voudrois seulement vous détourner de vôtre dessein.

MELINDE.

Cette entreprise est vaine. Rien ne sçauroit changer la résolution que j'ai prise. Si tu n'es pas assez résignée pour me suivre, j'irai m'enfermer toute seule. Je verrai que tout me quitte, & ma douleur n'en sera que plus sensible. Peut-être serai-je d'autant plutôt délivrée d'une vie si malheureuse.

TOINON.

Non, ma chére Maitresse, je ne vous quitterai jamais; j'aime mieux mourir Vierge & Martyre.

MELINDE.

Tu n'as donc qu'à prendre tes arrangemens. Demain au plus tard nous partons pour le Couvent.

Elle sort.

TOINON *la suivant.*

O Amour conjugal! combien est grande ta Puissance!

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CARLIN, *seul, un grand Crêpe noir au Chapeau.*

J'ai une dent contre cette Coquine de Toinon. Madame étoit tantôt en train de donner, & moi j'étois en train de recevoir en loüant son defunt Mari. A force d'éloges je lui aurois encore tiré bien des plumes, si Toinon n'étoit pas venuë se jetter à la traverse de sa générosité & de mon éloquence. Mais me, je m'en vengerai. Il n'y a si petit poil qui n'ait son ombre, comme l'on dit. Une seule chose me fâche, c'est que je ne saurois être tout de bon en colère coutre cette friponne-là. Elle a des regards qui remuent jusqu'au fond des entrailles, & qui changent d'abord mon couroux en certain je ne sçai quoi. Mais la voici avec Madame.

SCENE

SCENE II.

MELINDE, TOINON, CARLIN.

MELINDE *à Carlin.*

Qu'on tienne ma voiture prête, & que toutes choses soyent arrangées pour un petit voyage que j'ai à faire dès ce soir.

CARLIN.

Fort bien, Madame . . . *à part.* Il y a là dessous du mistére. Où Diantre veut-elle aller?

MELINDE.

Est-on venu anoncer encor quelque visite.

CARLIN *tirant un grand rouleau.*

Oui. Monsieur le Marquis du Carnage & Mademoiselle Serpentine sont dans votre antichambre.

MELINDE.

Qu'ils entrent. Ouvrez.

SCENE III.

MELINDE, MADEM. SERPENTINE, LE MARQUIS, TOINON, CARLIN.

LE MARQUIS. *à Melinde.*

Diable m'emporte, Madame, si je ne suis au desespoir de la mort de M. votre Epoux.

SERPENTINE.

O Ciel! o Ciel! Monsieur, vous jurez:

LE MARQUIS.

Voudriez-vous que je prisse le ton plaintif & langoureux?

TOINON *à part.*

Ce seroit contre la dignité d'un si grand héros.

LE MARQUIS.

Nous n'avons pas le cœur si tendre, nous autres. J'ai aimé Dorus, il est vrai, c'étoit mon Camarade de bataille, nous avons essuyé bien des coups de fusil, mais je ne saurois le plaindre. Il est mort au lit d'honneur. J'ai toujours dit qu'il étoit heureux.

SERPENTINE.

Helas! Peut-on appeller mourir heureusement, quand un homme est emporté au milieu du torrent de ses pechés, sans confession & sans viatique. Finir sa vie en pénitent sur la paillasse des Capucins, c'est là le vrai lit d'honneur. Tout ce qui me console, c'est que Dorus a été tué dans un combat contre les Infideles. C'est par là qu'il a mérité la Couronne du Martyre.

MELINDE.

Vous vous consolez l'un & l'autre de la mort de mon Epoux par des motifs fort singuliers.

LE MARQUIS.

Croïez-vous, Madame, que j'aïe un cœur de poule? La guerre nous endurcit nous autres.

tres. Quand on est accoutumé à voir des milliers de morts étendus sur le carreau, on se familiarise avec ces objets. Parbleu! si vous aviez été avec moi à la Bataille d'Almanza, vous en auriez bien vû d'autres. C'étoit un beau spectacle pour un homme de guerre de voir un champ de bataille tout jonché d'Anglois. Oh! nous en fîmes une terrible déconfiture. Berwick nous commandoit. C'étoit un Démon que cet homme là. On disoit à l'Armée qu'il avoit un pacte avec le Diable.

CARLIN.

Il me fait trembler.

LE MARQUIS.

Mais pour en revenir à ce brave Dorus, il me semble le voir dans le Combat contre ces chiens de Corsaires. Ma foi, je m'imagine y être. Le voilà qui range son monde, depuis le tillac jusqu'à la sainte barbe. Le voilà qui lache des bordées de stribord & de bas-bord! Entendez-vous quel terrible feu de Mousquéterie il fait de ce côté là; mais voilà ces Coquins qui lui donnent un coup fourré à fleur d'eau, & qui coulent le vaisseau à fond.

SCENE

SCENE IV.

MELINDE, SERPENTINE, LE MARQUIS, TOINON, CARLIN, M. DU PINDE.

M. DU PINDE.

Dorus n'eſt plus. La Nouvelle accablante eſt venuë juſqu'à nous.

MELINDE.

Vous ſavez donc, Monſieur, tout le malheur qui m'arrive.

DU PINDE.

Lors qu'au milieu d'une ſombre forêt on voit tomber un Chêne formidable, le bruit de ſa chute effraye tous les côteaux d'alentour, on entend gémir les Arbres voiſins, & les Echos l'annoncent aux contrées les plus lointaines. Dieux! quel coup affreux!

MELINDE.

Les regrets que vous donnez à ſa mort adouciroient les miens, s'ils pouvoient être adoucis.

LE MARQUIS.

Je vois bien, Monſieur, que vous n'êtes pas du mêtier. Dorus eſt mort dans ſa vocation, en ſe battant comme un Lion, & c'eſt ce qui peut nous conſoler.

DU PINDE.

J'en conviens. Sa mort lui donne l'immortalité. Je voudrois pouvoir par mes foibles accens porter ſon nom juſqu'aux ſiécles futurs.

ME-

MELINDE.

Helas! Monsieur, vous en êtes bien capable. Vous êtes le seul Poëte qui puisse chanter dignement le mérite de Dorus, & le faire passer à la postérité.

DU PINDE.

Et vous, Madame, la seule femme au monde qui sache juger sainement d'une piéce de Poësie. Aussi-tôt que j'ai appris le malheur de vôtre Epoux, ma verve s'est enflammée, mes Vers ont coulé avec abondance, & en moins de rien j'ai composé une Elégie, un Sonnet, & une Epitaphe, que je viens offrir à la mémoire de Dorus, & à vous, Madame, que le Ciel a conservé pour faire l'ornement de vôtre sexe & les délices du genre humain.

MELINDE.

Vous savez combien j'aime la Poësie, & tout ce qui peut tendre à la gloire de mon Epoux ou me rappeller sa mémoire, sera toujours cher à mes yeux.

DU PINDE.

Permettez donc, que je vous en fasse la lecture. *il lit.*

AUX MANES DE DORUS. *ELEGIE.*

„Dorus est mort. Helas! d'un homme incomparable
„Muses, pleurez ici la perte irréparable,
„Helas! Dorus n'est plus, & les monstres marins . . .

LE

LE MARQUIS *l'interrompant.*

Ah! Monsieur, cessez, je vous en conjure, cela est par trop lugubre, & je vois d'ailleurs que vôtre Piéce est si longue.

DU PINDE.

Vous avez raison; il seroit inutile de faire pour vous tant de dépense d'esprit; & Madame pourra lire mon Elégie dans son Cabinet.

MELNDE.

Mais vous nous aviez parlé d'un Sonnet.

DU PINDE.

En voici le commencement, Madame.

il lit.

SONNET.

O Dieux! qui résidez sur la voute azurée
Daignez sauver Dorus des ombres du tombeau.
N'ayant pû de ses jours prolonger la durée,
Placez-le au Firmament, comme un Astre nouveau.
Toujours, o Jupiter . . .

SERPENTINE *l'interrompant.*

Je crois en verité, Monsieur, que vous êtes Payen. Invoquer ainsi les Dieux de la Fable? C'est une idolatrie. L'Inquisition devroit s'en mêler. Au lieu de ces horreurs-là, dites nous plutôt l'Epitaphe. J'aime les Epitaphes, cela inspire toujours quelque bonne pensée.

DU

DU PINDE.

Je vais vous satisfaire. *Il lit.*

ÉPITAPHE.

Sous ce Tombeau d'élégante structure
Du grand Dorus ne gissent point les os.
Dans un caveau choisir sa sépulture
Eût été voeu peu digne d'un Héros.
Il envioit le sort de Palinure.
Après avoir sans trève & sans repos
Des Maroquois fait la déconfiture,
Il eut plus loin poussé son avanture,
S'il n'eut enfin au beau milieu des flots
Payé si tôt tribut à la Nature.

MELINDE *d'une voix foible.*

Helas! je ne saurois entendre prononcer le nom de mon Epoux, ni le louër d'une maniere touchante, sans ressentir un trouble . . . qui me prive . . . de l'usage . . . de . . . mes sens.

elle tombe dans les bras de Toinon.

TOINON *jettant un cri.*

A l'aide, au secours, Madame se meurt.

DU PINDE *à part.*

Voyez la force de la Poësie! *il s'approche.* N'avez-vous rien à donner à Madame? Personne n'a-t-il un peu d'Elixir des rayons du Soleil? C'est un spécifique admirable. J'ai lû que les Dames Romaines s'en servoient avec le plus grand succés dans les évanouïssemens.

LE

LE MARQUIS.

Ah! morbleu, ſi on pouvoit lui donner un peu de poudre à canon délayée dans de l'eau de vie. Il n'y a rien de meilleur, & j'en ai vû des effets ſurprenants dans nos Campagnes.

SERPENTINE.

L'Eau bénite vaut mieux que tout cela.

MELINDE *revenant à elle.*

Ce n'eſt rien, Meſſieurs ; voilà qui eſt paſſé. Je ſuis trés-ſenſible à vos attentions & à vôtre zéle.

LE MARQUIS.

Si vous vouliez avaler une Noix de Muſcade toute entière, cela vous feroit un bien infini. Tenez, Madame, en voilà une, que je porte ſur moi depuis plus de vingt ans, & que j'ai avalée en bien des batailles. La ſouhaitez-vous ?

MELINDE.

Trés obligée, Monſieur, me voilà tout à fait remiſe. *à du Pinde.*

Vos vers ſont charmants, mais trop flatteurs.

LE MARQUIS.

Je les crois fort beaux, mais cela eſt trop ſublime.

SERPENTINE.

Et trop mondains pour moi. J'aime la Poëſie, lorsqu'elle ſert à détacher l'ame des choſes terreſtres, & à l'élever vers le Ciel.

CAR-

CLORLAIN.

Il faut bien que ces Piéces soyent admirables, car je veux être pendu si j'y ai compris un mot. C'est de l'hébreu pour moi.

DU PINDE.

Généreuse Melinde, vous êtes ma Muse. C'est vous qui m'inspirez cet enthousiasme qui anime tous mes chants.

MELINDE.

Helas! que peut inspirer une Veuve désolée?

LE MARQUIS.

O! cela vous plait à dire, Madame; vous inspireriez du courage à qui n'en auroit pas. Morbleu, auriez-vous besoin par hazard de mon bras pour venger la mort de vôtre Mari? Vous n'avez qu'à parler. Dites un mot, & j'extermine ces perfides Corsaires. J'armerai un Vaisseau, & bientôt tout Alger sera en combustion. La guerre est mon élément, & je serai invincible en combattant pour une personne que j'estime autant que vous.

DU PINDE.

Monsieur le Marquis, modérez vôtre ardeur guerrière. Que peut faire un mortel contre toute une Nation? Troye fut-elle assiégée par le seul Achille? Non, il faut des efforts réünis. Laissez-moi le soin de confondre ces barbares Pirates. Je quitterai le chalumeau pour

 enton-

entonner la Trompette épique, & je ferai un Poëme si touchant des avantures de ce Héros que tous les intrépides Chevaliers se réuniront sous les Etendarts de Melinde pour venger son Epoux.

TOINON.

Je suis extasiée d'entendre Monsieur. Il parle comme un Oracle.

DU PINDE.

Je rumine à mon plan. Il faudra commencer à peu prés ainsi . . . Je chante . . . Oui, je chante . . . Je chante ce terrible: bon . . . ce terrible & malheureux Capitaine . . . Non le vers n'y est pas, c'est dommage, la pensée est belle. N'importe, je le trouverai dans mon Cabinet; pour peu que j'y ronge ma plume, ma veine s'ouvre à l'instant, & c'est par cet organe qu'Apollon m'envoye ses heureuses influences.

LE MARQUIS.

Ventrebleu, Monsieur, ce n'est pas avec des plumes qu'on extermine les Pirates. Il faut des organes de 24. livres de bales, des fauconneaux & des bombardes, des mortiers. Il faut un grand courage, & non pas du bel esprit.

SERPENTINE.

Et moi je vous dis qu'il faut la grace efficace, sans quoi tout est néant. Si cela peut

faire

faire plaisir à Madame, mon Directeur & moi nous unirons nos vœux, & nos prières contre ces Infidéles. On les verra bientot exterminés.

LE MARQUIS.

Par la morbleu, Mademoiselle, ce sont les gros bataillons qui font de nos jours des miracles. Oh! que n'ai-je une bonne fregate, je donnerois de rudes estocades à ces Ecumeurs de mer. En un mot, Madame, comme en mille, il n'y a rien au monde que je n'entreprenne pour vous venger & vous plaire.

MELINDE.

Je reconnois, comme je le dois, vos offres généreuses; mais, la plus terrible vengeance ne me rendroit pas mon Epoux, & je serois fâchée d'exposer inutilement des Amis tels que vous. Si je voulois être vengée, soyez persuadé, Monsieur, que j'aimerois à l'être par votre main.

LE MARQUIS.

Si cela étoit ainsi, vous n'auriez qu'à paroître, Mores & Algériens, & vous verriez ce que c'est que d'avoir affaire au Marquis du Carnage. Adieu, Madame; vous entendrez quelque jour parler de moi.

SCENE V.

MELINDE, M. DU PINDE, MADEMOISELLE SERPENTINE, TOINON, CARLIN.

DU PINDE.

C'est donc le Marquis que vous préférez, Madame?

De la veuve d'Hector le vengeur fortuné,
Pyrrhus, je te verrai par sa main couronné.
Que ton destin est doux! . . . Atis est trop heureux

MELINDE *à part.*

Que veut dire ceci? *à Monsf. du Pinde.* Votre discours, Monsieur, me surprend autant que celui du Marquis. C'est en pure perte que vous prodiguez l'un & l'autre votre galanterie à une femme qui n'a pas envie de venger avec tant d'éclat la mort de son Epoux, & qui se contentera de la pleurer tranquilement dans un couvent.

DU PINDE.

Eh! Madame, que dites-vous? Quel dessein est le vôtre? De l'Aurore de vos jours vouloir en faire le Crépuscule! La seule pensée en est coupable. Une personne sur laquelle les Dieux ont versé tant de charmes, ne sçauroit les ensévelir sans crime; & pêtrie exprès, comme vous

vous l'êtes, par les mains des Graces & des Amours, pour faire le bonheur de la société, vous n'oseriez résister à une si belle vocation.

MELINDE.

Au moins, Monsieur, daignez épargner ma modestie.

DU PINDE.

Les Couvents sont des Magasins où l'on n'enferme que la marchandise de rebut. Il est vrai qu'il y a des gens si peu faits pour le monde que le meilleur parti qui leur reste est de se cantonner dans la dévotion.

SERPENTINE.

Vous devriez rougir, Monsieur, de tenir ces propos libertins, & de vouloir détourner Madame d'un si pieux dessein.

DU PINDE.

Pardon, Mademoiselle, si j'attaque les Dévotes. Je n'ai pas eu dessein de vous déplaire. Mais je vous avoüe franchement, que je suis en guerre ouverte avec les Dévots de profession, je les attaque en Prose & en Vers, & j'ai juré surtout de sapper tous les Couvens.

SERPENTINE.

Et Satan est vôtre Adjudant.

MELINDE.

De grace, mes amis, point de disputes!

DU PINDE.

Vous avez raison, Madame, & d'ailleurs un

tout autre objet m'occupe ; ce n'est pas Mademoiselle, c'est vous que je voudrois convertir, & ramener à d'autres sentimens.

MELINDE.

Et à quels sentimens, s'il vous plait ? Je ne crois pas que les miens soyent déraisonnables.

DU PINDE.

A Dieu ne plaise que j'en aye la pensée, Vous êtes doüée également de beauté & de raison. Ces qualités vous attirent tous les cœurs, vous y régnez en Souveraine, & vous voudriez, Madame, renoncer à cet Empire ?

SERPENTINE *à part.*

En vérité ce discours n'est pas équivoque.

MELINDE.

Je connois fort bien la valeur d'un pareil compliment. Mais voulez-vous que je vous dise ma pensée ? Vous n'avez coutume, vous autres Messieurs les beaux Esprits, de débiter ces sortes de fleurettes, que pour voir l'effet qu'elles feront

DU PINDE *d'un ton animé.*

Non, Madame, non. Je ne suis point dans ce Cas.
J'en jure par l'Amour, le plus puissant des Dieux
Ou si c'en ést trop peu, j'en jure par vos yeux.

SERPENTINE *à part.*

Surement il en tient. Que je suis malheureuse ! Mais je saurai faire un bon usage de ce que je vois.

DU

DU PINDE *continuant.*

Mais, Madame, supposé que nous eussions la coutume que vous nous reprochez, la Nature ne vous a-t-elle point formée pour être une exception à la régle.

SERPENTINE *à part.*

Il est trop piquant d'entendre de pareils discours.

Elle regarde à sa montre, & dit à Melinde d'un ton ironique.

Il est heure de me rendre à la Congrégation. J'etois venuë, Madame, pour vous consoler dans vôtre affliction, mais je vois que Monsieur remplira fort bien ma place.

MELINDE.

Adieu donc, Mademoiselle. Trés obligée de votre visite charitable.

SERPENTINE *à part en sortant.*

C'est dommage que ce Monsieur du Pinde soit si libertin!

SCENE VI.

MELINDE, M. DU PINDE, TOINON, CARLIN.

M. DU PINDE.

Bon voyage à la pieuse Serpentine. Puisque la Congrégation nous en délivre, je vous prie, parlons raison, Madame.

MELINDE.

Oui, Monſieur, mais ne parlons que raiſon. Souvenez-vous toujours que je ſuis une Veuve affligée.

DU PINDE.

Ah! ceſſez, Madame, de vous repréſenter ſans ceſſe cette image lugubre. Votre Mari étoit un homme de mérite; c'eſt par cette raiſon que vous devez avoir moins de répugnance à le remplacer par un ſecond qui lui reſſemble. D'ailleurs les larmes qu'on répand pour un Epoux ne doivent pas être ſemblables à la ſource intariſſable de l'Euphrate.

MELINDE.

Vous donnez des graces à tout ce que vous dites. Vous voulez me prendre par mon foible, vous ſavez combien l'eſprit a de pouvoir ſur moi.

DU PINDE.

Vous prenez, Madame, pour langage d'eſprit ce qui n'eſt que l'expreſſion naturelle du ſentiment, & la voix de la raiſon.

MELINDE *ſoupire.*

Ah! . . . Carlin, allez dire à mon Directeur qu'il n'a pas beſoin de ſe preſſer pour venir me voir.

CARLIN.

Fort bien, Madame.

à part en ſortant.

Tout

Tout ceci me brouille le timbre.

DU PINDE.

Voilà un beau début. Courage.

à Melinde.

J'en conviens, Madame, Dorus est digne de vos regrets. L'amour que vous lui avez porté *pendant deux ans de mariage*, & les larmes que vous avez répanduës à sa mort, font honneur à vos sentimens ainsi qu'à sa mémoire. Mais n'avez vous pas aquitté par là tout ce que vous deviez à l'hymen ; & à quels sacrifices pourroit-on vous condamner encore ? Vous avez donc rempli tous vos devoirs. Vous voilà libre.

MELINDE.

Toinon, mon Enfant, qu'en dis-tu ?

TOINON.

Monsieur a raison, je vous le jure.

DU PINDE.

La retraitte d'ailleurs que vous méditez seroit peu propre à faire renaitre le calme dans vôtre ame. Toutes les passions acquiérent plus de violence dans les Couvents, qui ressemblent à ces Golfes où la Mer resserrée dans des bornes trop étroites, en devient d'autant plus agitée, au lieu que l'Ocean du monde, quoique sujet aux orages, ne laisse pas de conduire le vaisseau du Sage au port de la félicité.

TOINON.

Voilà ce qui s'appelle parler comme un Ange. Tenez, Madame, moi qui ne suis qu'une pauvre sotte, & qui ne savois pas un mot des Golfes & de l'Océan, j'ai toujours eu une véritable antipathie contre les Couvens. Je ne sçai ce que je n'aurois par fait pour me dispenser de vous y suivre. J'aurois, Dieu me le pardonne, plutôt épousé Carlin.

MELINDE.

Mais, Monsieur, supposé que je me déterminasse à suivre vos conseils, que ferois-je dans le monde?

DU PINDE.

Ce que vous y feriez, Madame? Vous tâcheriez de vous consoler de la mort du défunct par un second hymen.

TOINON.

Ma foi, voilà qui est sensé. C'est mettre une emplâtre d'onguent divin sur la playe.

MELINDE.

Vous allez me faire évanouïr de nouveau, si vous me parlez d'un second mariage.

DU PINDE.

Songez, Madame, qu'il n'y a point d'état dans le monde aussi facheux que celui d'une Veuve jeune & belle. On empoisonne ses actions les plus innocentes. Une dévote dira: *oui, Dorus est noyé, mais Valere, Damis, Cronte,*

& Dieu

& Dieu sçait combien d'autres, vivent encore. Ce discours, tout frivole qu'il est, accompagné d'un sourire malicieux, amusera les mauvais plaisans; & par malheur le monde en est rempli.

TOINON.

Il y a dequoi faire trembler à tout cela.

MELINDE.

J'aurois toujours par devers moi le sentiment de ma vertu, je m'envelopperois de mon innocence, & je mépriserois la calomnie.

DU PINDE.

Mais, Madame, il y a plus encore; c'est l'état de vos affaires. L'homme le plus actif a toutes les peines du monde pour conserver ce qu'il a, ou pour acquérir ce qu'il n'a pas. Ce sont de ces soins pénibles qu'il seroit injuste d'exiger d'un séxe qui n'est point élevé au tracas des affaires?

MELINDE.

Allez, Toinon, dire à mon Cocher qu'il n'a pas besoin de mettre les chevaux au Carosse. J'ai résolu de differer mon départ.

TOINON.

Oui, Madame, avec le plus grand plaisir du monde.

MELINDE.

N'oubliez pas de revenir au plutôt.

Toinon sort.

SCENE

SCENE VII.

MELINDE, M. DU PINDE.

MELINDE.

Mais, Monsieur, quand toutes vos réfléxions seroient justes, elles ne pourroient que m'inquièter. Que me sert-il de savoir que mon état est triste?

DU PINDE.

A' vous inspirer la resolution de le rendre meilleur.

MELINDE.

Et par quel moyen?

DU PINDE.

Par un second mariage. Je vous l'ai déja dit, Madame, vous y trouverez à la fois l'agréable & l'utile.

MELINDE.

Eh, dispose-t-on à son gré de sa propre fortune?

DU PINDE.

Oui, Madame, avec un mérite tel que le vôtre, la plus séduisante figure, les attraits des plus aimables mortelles, toutes les perfections des Dieux, on peut se flatter impunément de faire son bonheur, & celui des autres.

MELINDE.

Je ne suis point assez vaine pour donner dans de pareilles illusions.

DU

Quoi! Madame, les hommages que l'on rend à vos celestes appas ne vous le disent-ils pas assez?

MELINDE.

Et de qui, Monsieur, recevrois-je ces hommages?

DU PINDE.

De tous ceux qui savent rendre justice au mérite. Si j'osois vous avouer, Madame, que je suis à la tête de cette foule d'adorateurs, éblouis de l'éclat de vos vertus & de vos charmes . . . .

MELINDE *l'interrompant.*

Ah! Monsieur, quel langage me tenez-vous?

DU PINDE *se jettant à ses pieds.*

Oui, belle Melinde, vous voyez à vos piés un téméraire qui a bravé jusqu'ici l'Amour & sa puissance, qui se couvrant du bouclier de Minerve, croyoit être en sureté contre les flêches du Dieu de Cythére. Monté au sommet de l'Hélicon, je contemplois d'un oeil tranquile les Orages que l'Amour formoit sous mes pieds. Mais, Madame,

„Un moment a vaincu cette audace impuissante,

„Cette ame si superbe est enfin dépendante.

Depuis plus d'un an que je porte vos chaines, j'ai lutté contre vous & contre moi-même. Trop timide pour vous découvrir les senti-

mens

mens de mon cœur tant que vous avez été asservie aux loix de l'hymenée, j'ai espéré de pouvoir me distraire par l'Etude. Mais maintenant que Dorus est passé dans l'Empire des morts, je me crois moins coupable de vous faire l'aveu de ma flamme, & de vous offrir mon cœur avec ma main.

Il lui prend la main.

SCENE VIII.

MELINDE, M. DU PINDE, TOINON.

TOINON *à part en rentrant.*

En vérité voilà bien du chemin fait en peu de tems. Poussons à la rouë.

MELINDE.

Mon Dieu, Monsieur, levez-vous. Si quelqu'un vous surprenoit dans cette attitude.

DU PINDE *se levant.*

Il ne tiendra qu'à vous de la rendre convenable & légitime.

MELINDE.

Helas!

TOINON.

J'ai exécuté vos ordres, vos Chevaux ne sortiront point de l'écurie. *à part.* J'en ai fait enclouër un pour plus de sureté.

MELINDE.

Ma chére Toinon, je ferois beaucoup

mieux

mieux de fuir loin d'ici, & de m'enfermer dans le fonds d'un Monastère, car Monsieur me tient un langage qui me met dans la plus cruelle agitation.

TOINON.

Comment ? Monsieur parle toujours si sensément.

DU PINDE.

Ah! ça, Mademoiselle Toinon, vous qui êtes le plus bel Esprit des filles du Canton, je vous établis Juge de nôtre différent. Je fais tous mes efforts pour détourner Madame du dessein de se mettre en retraitte, je lui propose la vraie Panacée des veuves : Elle est inéxorable.

TOINON.

Avec le respect que je dois à ma Maitresse, voilà une obstination cruelle.

MELINDE.

Helas, Monsieur, vous n'avez que trop ébranlé ma résolution ; La bienséance ne permettroit point quc mon changement fut aussi subit que vous le désirez. Laissez-moi du moins quelques instans de réfléxion.

TOINON.

Oh! pour le coup, voilà qui est raisonnable.

à part à Mons. du Pinde.

Par ma foi, Monsieur vous avez gagné beaucoup de terrain, un peu de patience achevera le reste. Il n'y a pas de chemin trop long pour celui qui va lentement.

DU

DU PINDE.

Quoique tous les momens qui me laissent dans l'incertitude de ma destinée soyent des siècles pour moi, je me soumets cependant à vos volontés. Mais, songez, Madame, que vous avez fait une profonde blessure à mon cœur, & une blessure mortelle, si vous n'y mettez bientôt un appareil salutaire.

MELINDE.

Je vous quite pour me livrer à mes réflexions. Peut-être est-ce déja une faveur, si je vous prie de venir me revoir encore aujourd'hui. *elle sort.*

DU PINDE.

Ma joye est aussi inexprimable que mon amour. Je vous ai mille obligations, Mademoiselle Toinon, de l'assistance que vous voulez bien me prêter dans cette affaire. *Il tire son porte-feuille.* Voici une Ode de ma façon que personne n'a encore vuë. Je vous en fais présent. Vous pourrez vendre ce petit Manuscrit fort cher à un Libraire. Il y a dequoi vous enrichir. *il sort.*

SCENE IX.

TOINON, CARLIN.

TOINON.

Mais voyez-donc, une Ode ! Je croyois que c'étoit un Billet de Banque qu'il alloit me donner.

CAR-

[illegible]

[illegible] aux écoutes, & j'ai entendu [illegible] pour moi tout ce que Monsieur du Pinde a dit à Madame.

TOINON.

Tu es un plaisant Original de te donner ces airs-là. Eh bien! qu'as-tu entendu? voyons.

CARLIN.

Ma foi, de bien belles choses; aussi tout cela m'est-il entré dans le cœur. J'ai l'imagination forte, & je viens de prendre trois résolutions; la premiére, de quitter Madame si elle veut encore aller au Couvent; la seconde, de ne plus vivre comme un ladre dans l'état de Garçon; & la troisiéme d'oublier tous les tours d'espiégle que tu m'as joués & de t'aimer de bon cœur.

TOINON *d'un air affecté.*

Comment, Monsieur Carlin, vous osez me parler d'amour, à moi qui veux me mettre en retraite, à moi qui ai senti toute ma vie une répugnance invincible pour le mariage en général, & pour vous en particulier.

CARLIN.

Si tu avois entendu de Monsieur du Pinde quelle chétive Creature est une femelle sans Epoux, que le Couvent pousse . . . les passions, beaucoup plus . . . en dedans . . . que le monde, va, tu changerois bien vîte de langage.

N TOI-

TOINON.

Tu as plus de mémoire que tu ne dis.

CARLIN.

Point du tout; car, si je savois arranger tout cela comme lui, ta fermeté ne tiendroit pas un instant contre mon éloquence.

TOINON.

Sache que je suis tout aussi inébranlable que ma Maitresse.

CARLIN.

Recule un tant soit peu; car il me faut de la place. *à part.*

Donnons le coup de grace à son indifférence.

Il se jette comiquement aux pieds de Toinon.

Tu vois à tes pieds un pauvre hère dont la tragique avanture va être mille fois racontée dans les Cabarets. Oui, Toinon, j'ai ri souvent au nez à nos Laquais, quand ils venoient me battre les oreilles de leurs intrigues amoureuses. La cave m'a toujours servi d'azile contre les attaques des yeux fripons de toutes les jolies suivantes. Mais, vois-tu, un moment a mis du mic-mac dans tout ceci. J'ai crû être fort comme un tigre, & je suis foible comme un agneau. Depuis que je me sens le cœur égratigné pour toi, toute autre chose m'ennuïe. Je baaille à la Guinguette, le vin me répugne, & les cartes me tombent des mains. Ton image me suit par tout, & me tarabuste

la caboche. Il faudroit que tu eusses un cœur de rocher, une ame de caillou, si tu n'avois compassion du pauvre Carlin qui t'adore.

TOINON *à part.*

Le Faquin m'attendrit.

CARLIN.

Console-moi donc un peu, dis-moi que je suis joli Garçon, que je te chatouille le cœur quand je te raconte tout cela, que tu m'aimes, que tu veus m'avoir pour mari, & que tu me seras fidéle.

TOINON.

Leve-toi Carlin. Que diroit Madame, si elle te voyoit faire ces folies? Va, je ne te donne ni refus ni espérance. Notre mariage dépend de celui de notre Maitresse. Si tu n'es pas un Nigaud, tu sentiras ce que cela veut dire, & tu travailleras à le faire réüssir. Viens me trouver tantôt dans ma chambre. Nous parlerons d'affaires.

elle sort.

CARLIN.

Victoire! Victoire! La souris est dans la souricière.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SERPENTINE *seule*.

Ne trouverai-je donc nulle part ce Capitaine sans soldats, ce fanfaron, ce Marquis du Carnage? J'ai cependant grand besoin de lui pour faire réüssir mon dessein. Hélas! pourquoi le fier du Pinde ne veut-il pas s'appercevoir de cette tendresse innocente que je sens pour lui depuis longtems? De combien de ruses & d'expédiens ne me suis-je point servie pour le faire lire dans mon cœur: mais il est sourd à ma voix. La dévotion où le désespoir m'a jettée, n'a fait qu'empirer mon mal. Pour comble de disgrace je le vois épris de Melinde, & il lui déclare son amour en ma présence. Peut-on s'imaginer quelque chose de plus piquant? Non, il faut m'opposer aux progrés de cette inclination. Du moins ne verrai-je pas ma rivale heureuse. J'ai remarqué que le Marquis en tient également pour nôtre jeune Veuve, & je le cherche pour lui faire part de ma découverte, & piquer sa jalousie. Je me servirai adroitement de lui pour arriver à mon but. C'est une tête legère, il

entrera dans tous les desseins que je lui suggérerai. Mais le voici fort à propos.

SCENE II.

SERPENTINE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS *se jettant sur le Sopha.*

Serviteur. Je suis las comme un chien. Le Roi n'a morbleu point d'Officier qui le serve comme moi.

SERPENTINE.

D'où venez-vous donc?

LE MARQUIS.

Je viens de faire une patrouille tout autour des ouvrages extérieurs. On ne sait ce qui peut arriver. Les partis bleus . . .

SERPETINE.

Tandis que vous vous êtes amusé en pleine païs à battre l'estrade, il s'est passé tout autre chose dans cette maison.

LE MARQUIS *se levant.*

Et quoi? Cela me regarde-t-il?

SERPENTINE.

Je crois qu'oui. Vous y prenez intérêt, ou j'ai le coup d'œil bon.

LE MARQUIS.

Qu'est-ce donc, Mademoiselle?

SERPENTINE.

Je ne veux point faire de tracasseries, au moins.

LE MARQUIS.

Je vous en crois, mais . . . .

SERPENTINE.

Mais je vous avoue que j'ai toujours eu pour vous une véritable estime.

LE MARQUIS.

Fort obligé.

SERPENTINE.

Vous seriez un homme accompli, si vous vouliez vous corriger d'un défaut.

LE MARQUIS.

Et duquel, s'il vous plait?

SERPENTINE.

De jurer & de proférer de certains mots impies, qu'une *fille intérieure* comme moi ne sauroit entendre sans scandale.

LE MARQUIS.

Oh, ventredié si ce n'est que cela . . . Mais au fait.

SERPENTINE.

Or donc, avec l'estime que je vous porte, il y a longtems que je vous ai mis au nombre de ceux dont je fais mention dans mes priéres.

LE MARQUIS.

Je vous remercie; mais qu'est-ce que cela a de commun avec l'avanture que vous voulez me conter?

SERPENTINE.

Vous pourriez croire que je suis médisante.

Mais

Mais point du tout; c'est par pure charité que je crois devoir vous avertir. . . . .

LE MARQUIS.

Le préambule est intéressant!

SERPENTINE.

Je crois avoir remarqué que Melinde ne vous est pas indifférente.

LE MARQUIS.

Qui, moi?

SERPENTINE.

Je n'examine point si vôtre choix est bon. On n'est pas parfait, chacun a ses défauts. Ce n'est pas à moi à voir si la vertu de cette jeune Veuve est équivoque, ou non. Il ne faut pas toujours croire les mauvais discours des hommes.

LE MARQUIS.

Laissons cela.

SERPENTINE.

A' la bonne heure. Mais il faut sçavoir, que vous avez un Rival trés dangereux en la personne de Monsieur du Pinde.

LE MARQUIS.

Pour rival il peut l'être, mais pour dangereux non, personne ne l'est pour moi. Corbleu, si un homme tel que lui avoit l'audace d'attaquer un cœur que j'aurois dessein de battre en bréche, je vous le réduirois sur un si petit pied. . .

SERPENTINE.

Propos que tout cela. Un homme en vaut toujours un autre. Je vous dis, moi, que du Pinde fait de grands progrès dans le cœur de la Veuve, qu'elle est prête à l'epouser, qu'il n'y a point de tems à perdre, & que vous devez chercher à rompre ce mariage, sans faire de l'éclat.

LE MARQUIS.

Par la mort, il me la payera. Comment, Monsieur du Pinde, vous osez aller sur mes brisées, vous frotter à moi?

SERPENTINE.

La chose presse, vous dis-je. Il ne faut point perdre de tems en menaces inutiles.

LE MARQUIS.

Mais je m'en vais tuer du Pinde. Ce sera le plus court.

SERPENTINE.

Vous allez me faire évanouïr. Hélas! ne serai-je donc jamais qu'une Colombe gémissante, dans les rochers de ce monde pervers? Est-ce ainsi que vous récompenseriez mon zéle? Deviendrai-je la cause d'un pareil crime? Voudriez-vous me livrer à des remords éternels?

LE MARQUIS.

Tranquillisez-vous. Cela n'est pas fait encore. Laissez-moi ruminer un peu.

SER-

SERPENTINE.

Pourvû que nous gagnions du tems.

LE MARQUIS *rêvant.*

Non . . . ce n'est point cela . . . oui justement . . . admirable . . . ma foi, cela ira . . . non . . . il n'y a aucun inconvenient.

SERPENTINE.

Eh! bien, à quoi rêvez vous?

LE MARQUIS.

J'ai trouvé un expédient qui est infaillible. Je viens de rencontrer un homme qui a été pendant quelque tems Esclave à Algen. Je l'engagerai à aller trouver Melinde pour lui dire que Dorus n'est point mort, mais qu'il a été pris & conduit à l'esclavage. C'est un Grivois rusé, qui vous fera là dessus un Conte tout plein de vrai-semblance, & cet incident suspendra au moins pour un tems le mariage.

SERPENTINE.

Mais vraiment, l'expédient est ingénieux. Oui, c'est le moyen de gagner du tems & de penser à d'autres moyens.

LE MARQUIS.

Ce stratagéme aura l'air tout à fait naturel. Mon drôle porte encore la livrée de son Esclavage.

SERPENTINE.

Tout dépend ici de la promptitude, & peut-être une heure plus tard le coup seroit manqué.

 LE

LE MARQUIS.

Ne craignez rien; Nôtre homme s'amuse à boire avec mes Laquais. Je n'ai qu'à lui faire sa leçon, & dans un instant il sera ici.

SERPENTINE.

C'est à vous, Monsieur, à faire réüssir vôtre affaire. Je vais invoquer le Ciel pour qu'il vous donne un bon succés.

En sortant elle dit.

Ha, ha, ha! La scene sera plaisante. J'aimerois à voir la mine qu'ils feront lorsqu'on leur donnera la pilule à avaler.

LE MARQUIS *riant.*

Oui, ma foi, cela sera plaisant . . . . Cette fille pourtant est diablement attachée à mes intérêts. C'est une bonne Créature. Je n'ai jamais vû de Dévote avoir le cœur si bien fait.

SCENE III.

LE MARQUIS, M. DU PINDE.

DU PINDE *à part.*

Comment? que fait ici ce fier à bras? Il me semble qu'il y vient bien souvent.

LE MARQUIS *à part.*

Tâchons de l'intimider.

DU PINDE.

Vous attendez sans doute Melinde en ces lieux?

LE

LE MARQUIS.

Il se peut. Ce n'est pas vous au moins que je croyois y trouver.

DU PINDE.

Voilà qu'il est bien brusque.

LE MARQUIS.

Têtebleu, je ne suis pas doux, moi.

DU PINDE.

Ah ! n'effarouchez point par votre voix hautaine
Un paisible habitant des rives d'Hippocrène !

LE MARQUIS.

Les habitans de ce Païs devroient rester dans leurs Cantons, & laisser en repos les Veuves de notre Garnison.

DU PINDE.

Que voulez-vous dire par-là ?

LE MARQUIS.

Que je suis instruit de toutes vos menées.

DU PINDE.

Des miennes ?

LE MARQUIS.

Oui, oui. Je sçai quels sont vos desseins sur la jeune Veuve ; mais il est bon de vous avertir que vous avez un rival terrible.

DU PINDE.

Il faut se croire amant, pour se croire un rival.

LE

LE MARQUIS.

C'est un Officier de marque, favori du Roi & des Maréchaux, & qui pourroit se vanter d'avoir contribué plus qu'homme du Royaume à la gloire de la Nation, si sa modestie ne lui lioit la langue.

DU PINDE.

Oseroit-on vous demander le nom d'un mortel si respectable?

LE MARQUIS.

Il se nomme le Marquis du Carnage.

DU PINDE.

Je suis le très humble valet de Mons. le Marquis du Carnage, & l'admirateur de ses brillans exploits; mais si j'avois le bonheur d'être aimé de Melinde, sa superbe valeur ne m'empêcheroit point d'employer tous les moyens possibles pour la captiver.

LE MARQUIS.

Vous voudriez entrer en lice avec moi?

DU PINDE.

En amour je ne le céde à personne, & je romprois une lance avec quiconque voudroit me disputer un cœur.

LE MARQUIS.

Morbleu! vous risquez de vous faire échiner de ma main, si vous ne renoncez à Melinde.

DU PINDE.

Et vous, Monsieur, vous risquez d'être abimé,

mé, anéanti par trois traits de plume de ma façon, si vous formez les moindres prétentions sur son cœur.

LE MARQUIS.

Savez-vous bien qu'avec un quart de conversion & une bonne salve, je réduirois en atomes tous les beaux Esprits du monde?

DU PINDE.

Savez-vous bien qu'avec un Sonnet, une Balade, un Madrigal, une Epigramme, je ferois mourir de desespoir une Armée entiére?

LE MARQUIS.

Quelle extravagance!

DU PINDE.

Vous ne connoissez pas, à ce que je vois, la puissance de la Poësie.

LE MARQUIS.

Et vous ne connoissez, ni les régles de l'attaques & de la défense, ni les ruses de guerre, que je sçaurai mettre en oeuvre pour vous enlever Melinde?

DU PINDE.

Ah! Il vous seroit plus aisé d'enlever la massue à Hercule.

LE MARQUIS.

Parbleu, vous n'êtes point un Hercule. Il étoit guerrier, je le respecte; mais vous de quel métier êtes-vous?

DU

DU PINDE.

Du métier des grands hommes, d'Homere, d'Horace, de Virgile . . .

LE MARQUIS.

Qu'appellez-vous grands hommes? Je ne connois point ceux que vous me nommez là. Il faut bien qu'ils n'ayent pas six pieds de haut, sans quoi je les aurois déjà dans ma Compagnie, car j'ai une liste . . .

DU PINDE *à part*.

Quelle ignorance . . . . Connoissez-vous donc Locke, Descartes, Neuton?

LE MARQUIS.

Non. Sont-ils grands hommes aussi ceux-là?

DU PINDE.

Sans doute. Ce sont ces hommes-là qui changent à leur gré le Ciel & la Terre: Sans eux sauriez-vous seulement ce que c'est que l'attraction en raison inverse du quarré des distances?

LE MARQUIS.

Vous me la baillez belle. Vous croyez donc que je ne connois pas le bataillon quarré, ni les distances que les rangs doivent tenir.

DU PINDE *riant*.

Ha, ha, ha . . .

LE MARQUIS.

Mais vous qui riez, avez-vous donc aussi inventé quelque nouveau bataillon quarré?

DU

DU PINDE.

Non, Monsieur, je n'invente point de manœuvre de guerre ; je ne sçai que chanter les Héros qui s'y distinguent. Je suis du métier qui seul est en possession d'assigner aux Guerriers les places qu'ils doivent occuper dans le Temple de Mémoire. Oui, Messieurs les Militaires, vous avez beau faire des actions de valeur, vous travaillez en pure perte, si vous avez contre vous le Bel-esprit. Tôt ou tard vous tombez entre nos mains. On n'est porté à l'immortalité que par les Nourissons d'Apollon.

LE MARQUIS.

On entre donc dans votre Temple de Mémoire, comme mon Compagnon, le Prince Eugene, entra dans Crémone, par la poterne . .

DU PINDE.

Mauvaise pointe ! Monsieur le Marquis, vous m'attaquez par une saillie. C'est me prendre par mon fort. Mon Arsenal est meublé de bons mots, vous ne gagnerez point contre moi à ce jeu-là.

LE MARQUIS.

Il faudra donc jouer avec vous un autre jeu : aussi bien je perds ici mon tems en paroles inutiles. Il me faut des actions. Adieu, Monsieur, préparez-vous à entendre bientôt de mes nouvelles. *il sort.*

DU

DU PINDE *criant après lui.*

Je suis homme à vous damer votre pion de toutes les maniéres . . . Voilà en vérité un rival que je ne crains guiéres. Un tout autre soin m'occupe. Melinde m'a ordonné de me trouver ici pour entendre de sa bouche l'arrêt de ma vie ou de ma mort . . . O Ciel! là voici.

SCENE IV.

MELINDE, M. DU PINDE, TOINON.

Mélinde paroît sans voile & dans un deuil moins profond. Elle saluë en entrant fort gracieusement Mons. du Pinde.

DU PINDE.

Ah! Madame, ces atours sont un peu moins lugubres, voilà un changement favorable.

MELINDE.

Vous remarquez tout, Monsieur du Pinde . . . Hélas! Le profond deuil des Veuves ne dure que quelques jours. C'est la mode.

DU PINDE.

Il faut bien qu'à la fin le tems & la raison triomphent de tous les deuils du monde. Mais, incomparable Veuve, oserois-je vous demander ce que vous avez fait depuis tantôt?

MELINDE.

J'ai lû vos Ouvrages.

DU PINDE.

Mes ouvrages, Madame! Vous avez donc pensé à l'Aûteur. Ah! si mon ame avoit pû se peindre dans mes vers . . .

MELINDE.

Un bel esprit a de grands avantages sur le cœur d'une femme qui pense.

DU PINDE.

Et une femme qui pense comme vous a un empire tout-puissant sur un homme raisonnable. Oui, Madame, il ne dépend que de vous de faire ma félicité ou mon malheur. Un mot, un seul mot . . .

MELINDE.

Que vous êtes pressant!

DU PINDE.

La Grece assemblée n'attendoit pas avec plus d'impatience la reddition de la superbe Troye, que j'attends la reddition de la divine Melinde.

MELINDE.

Depuis que je vous ai quitté, Monsieur, je me suis livrée aux réflexions les plus sérieuses, sur-tout ce que vous m'avez dit tantôt.

DU PINDE.

Pourrai-je espérer que le résultat m'en ait été favorable?

MELINDE.

Il seroit injuste d'abandonner trop long-

tems au ſupplice de l'incertitude, un galant homme qui nous témoigne tant d'eſtime.

DU PINDE.

Dieux, pourrai-je me flatter . . . . .

MELINDE.

Il eſt vrai que des Loix incertaines d'une fauſſe bienſéance m'aſſerviroient à une réſiſtance plus longue, mais mon cœur plaide pour vous.

DU PINDE.

La joye la plus vive s'empare de mes ſens. Je demeure immobile . . .

MELINDE.

Ouï, mon cœur triomphe de tous ſes ſcrupules; je cede aux conſeils qu'il me donne.

DU PINDE *ſe jettant à ſes pieds.*

Ah! l'Amour ſecouë ſur moi ſon flambeau, il ranime mes eſprits, je reſpire, & ne reſpire que pour vous.

MELINDE.

Je ſerai contente ſi ce langage eſt celui de vôtre cœur.

DU PINDE.

Ouï, Madame, je vous adore. Vous régnez en Souveraine ſur moi, je ne ceſſerai jamais d'être fidele & ſoumis à vôtre Empire.

MELINDE.

M. du Pinde, levez vous.

DU PINDE *se levant.*

Ah! trop aimable Melinde, hâtons-nous de conclurre le plus bel hymen que l'Amour ait jamais fait!

MELINDE.

Maitresse de moi-même & de mon choix, je ne balance plus à vous donner ma main. Jamais une femme ne s'est repentie d'avoir épousé un homme d'esprit. Cependant pour faire taire le monde j'ai résolu de vous emmener à ma Campagne. C'est là où nous conclurrons notre hymen; nous éviterons la gêne des compliments, & au bout d'un mois nous reparaitrons dans la Ville.

DU PINDE.

Divine Melinde, la sagesse parle par vôtre bouche, & vous me rendez le plus heureux des mortels, comme je suis le plus passionné des Amans. Non, je ne troquerois point mon sort pour la Couronne des Rois.

il lui donne la main.

Jurons-nous donc, Madame, une flamme éternelle.

MELINDE.

Oui, Monsieur, j'ose sans rougir vous faire l'aveu de toute ma tendresse. Je vous promets que nôtre mariage ne fera qu'augmenter les sentimens que j'ay pour vous.

DU PINDE.

Et moi, Madame, je jure que je vous aimerai au delà du tombeau. J'en atteste les Dieux habitans de l'Olympe, je laisserai à la race future l'exemple d'un Epoux passionné jusqu'après le trépas.

Il lui baise tendrement la main; elle y répond par des coups d'oeil passionnés.

SCENE V.

MELINDE, M. DU PINDE, TOINON, CARLIN, UN ESCLAVE.

CARLIN.

Madame, voici un Esclave qui vient d'arriver à Tarascon, & qui est fort empressé de vous parler.

DU PINDE, MELINDE, ET TOINON *ensemble*.

Un Esclave!

MELINDE.

Ciel, que veut-il? Je me sens le cœur saisi.

L'ESCLAVE *s'approchant*.

Je suis sûr, Madame, que vous allez bientôt quitter ce deuil quand vous saurez la Nouvelle que j'ai à vous apprendre.

MELINDE.

Et quelle nouvelle?

L'ESCLA-

L'ESCLAVE.

Ah! vous ſauterez de joie.

MELINDE.

Pourquoi? Comment? Qu'y a-t-il donc? Dites.

L'ESCLAVE.

Je ſerois déjà venu une heure plutôt, mais en entrant dans la Ville, j'ai rencontré un certain Franciſque, un charmant garçon, qui étoit mon ami intime avant de m'enrôler dans la marine, & par conſéquent avant mon eſclavage.

MELINDE.

Où avez-vous donc été fait Eſclave?

L'ESCLAVE.

Hélas! à Alger. Or ce Franciſque a été ſi charmé de me revoir qu'il s'eſt mis à pleurer de joie, & moi j'ai auſſi pleuré à mon tour. Tant y a donc que nous avons fait partie d'aller enſemble au Cabaret, pour célébrer mon heureuſe délivrance.

MELINDE.

Mais finiſſez donc; je meurs d'impatience.

L'ESCLAVE.

Vous allez voir. Nous nous ſommes fait donner chopine, & comme on a beaucoup à raconter quand on vient de loin, le tems s'eſt paſſé, Dieu ſçait comment; & voilà la raiſon pourquoi je viens ſi tard vous dire, Madame,

 que

qne j'ai laiſſé à Alger en trés bonne ſanté, mais en trés mauvais équipage, Monſieur vôtre Epoux.

MELINDE *jettant un cri.*

Mon Epoux?

L'ESCLAVE.

Ouï, vôtre Epoux.

TOINON.

C'eſt le Diable.

DU PINDE.

Ciel! qu'entends-je! Soutiens moi, Carlin, ce coup de foudre eſt grand.

Carlin ſoutient Mons. du Pinde d'un côté du Théatre.

MELINDE.

Toinon, je ſuccombe. Le ſaiſiſſement me prive de l'uſage de mes ſens.

Toïnon de l'autre côté du Théatre s'aproche de Melinde, qui s'appuye ſur elle.

TOINON.

Eh! Madame, cela ne ſe peut pas. Monſieur vôtre Mari eſt noyé, je vous en doune ma parole. Ce drôle là n'eſt qu'un yvrogne, qu'un Impoſteur.

L'ESCLAVE.

Impoſteur vous-même. Si vous ne voulez pas m'en croire, allez-y voir.

MELINDE.

Que de mouvemens s'élevent à la fois dans mon

mon ame! Peut-on ſe figurer une ſituation auſſi biſarre, auſſi terrible, que la mienne?

L'ESCLAVE.

Vous m'en croirez, ou non; mais j'ai vû un nommé Dorus, qui venoit d'être mené priſonnier à Alger peu de jours avant mon départ. On le diſoit Capitaine de Vaiſſeau François, & on ajoutoit qu'il s'étoit vaillamment défendu avant de ſe rendre.

CARLIN.

Mais comment ſavez-vous tout cela, mon Ami?

L'ESCLAVE.

Je vous le dirai. Le Conſul de France ayant reçu des charités pour rançonner quelques Eſclaves de ſa Nation, nous fûmes tous conduits ſur le port, & j'eus le bonheur d'être compris dans le nombre de ceux qui obtinleur liberté. Ce fut alors que Dorus, paſſant près de moi pour être ramené chez ſon Maitre, me conjura de vous aller trouver, Madame, pour vous expoſer l'état de ſon malheur, & vous prier de couvertir au plutôt vos meilleurs effets en argent comptant pour payer ſa rançon.

MELINDE *d'une voix mourante.*

Cher du Pinde, nous ſommes perdus!

DU PINDE *déclamant.*

„Non, jamais on n'a vû le ſort & ſon caprice,
„Accabler un mortel avec plus d'injuſtice.

TOINON.

Ma foi, j'ai eu tort; ce garçon-là n'eſt pas yvre, il ya bien de la vraisemblance à tout ce qu'il dit. L'affaire devient ſérieuſe.

DU PINDE.

Comment, Dorus n'eſt point mort? Le coup eſt traitre.

MELINDE.

Hélas! je perds ou un mari, ou on amant, l'un & l'autre tendrément aimé. Mon cœur doit-il ſe livrer à la joye ou à la douleur?

TOINON.

Ce qu'il y a de bon dans cette avanture, c'eſt que vous garderez toujours un mari, & ce n'eſt pas là une bagatelle. Mais au reſte Dorus a tort. Puisqu'il étoit une fois mort, il ne devoit pas reſſuſciter.

L'ESCLAVE *à part.*

Il faut que ce Mari-là ait été un Demon incarné, puisqu'on eſt ſi fâché de le ſavoir en vie.

MELINDE.

Concevez toute l'horreur de mon état. Peu s'en faut que je ne ſois obligée de pleurer dans un même jour la mort & la vie d'un Epoux.

DU PINDE.

Au nom des Dieux, conſolez-vous, Madame. Si vous m'aimez, tout n'eſt point perdu encore.

ME-

MELINDE.

Qu'osez-vous me dire? Puis je penser à vous si mon mari est vivant?

DU PINDE.

Eh! Madame, qu'en auroit-il été si cet Esclave maudit fut arrivé un jour plus tard?

MELINDE.

Hélas! cela n'est point.

TOINON.

Si cela eût été, on auroit pû garder le meilleur des deux. Au moins auroit-on eu la piéce de comparaison.

DU PINDE.

Auroit-il été probable que vous eussiez envoyé chercher un mari à Alger, pour en chasser un autre que vous aviez à la main.

MELINDE.

Si nous avions été mariés, j'aurois pû vous garder sans blesser ma conscience, mais maintenant . . .

TOINON.

Voilà aussi ce que c'est que d'attendre trop longtems à se déterminer. Voyez ce qu'on gagne à lambiner. Je sai une vieille chanson qui dit :

Entre la bouche & le verre
Le vin tombe souvent à terre.

C'est là précisément vôtre cas.

DU PINDE.

Mais il ne tient qu'à vous, Madame, de traitter cette affaire sur le même pied que si nous étions mariés. Nos promesses solemnelles faites à la face du Ciel valent bien de frivoles Cérémonies.

MELINDE.

Et que deviendroit Dorus?

DU PINDE.

Il restera en Barbarie jusqu'à ce qu'on puisse le rançonner commodement, & vous trouvant mariée à son retour, sans doute il renonçera à ses premiers droits sur vous.

MELINDE *à l'Esclave.*

Mon Ami, dites-moi, Dorus a-t-il un bon Maitre?

L'ESCLAVE.

C'est le meilleur de tous les Algériens.

MELINDE.

Tant mieux. Le Ciel en soit béni. Sa condition en sera moins dure, & on ne le fera pas souffrir.

DU PINDE.

La vie est partout sujette à tant de chagrins & à tant de traverses, qu'on est également infortuné en Europe comme en Afrique.

MELINDE.

Ouï, & l'on se fait à tout. Avec un peu de morale on peut être à Alger aussi heureux qu'à

qu'à Tarascon. Ce monde-ci ne nous offre nulle part une felicité parfaite.

DU PINDE.

Si nous laissions donc Dorus quelque tems en Barbarie? Qu'en dites-vous? Les plus grands hommes, des Rois mémes, ont été sujets à ces petits contre-tems, & les ont fait servir à leur gloire.

MELINDE *à l'Esclave.*

Combien croyez-vous qu'on demandera pour sa rançon?

L'ESCLAVE.

Madame, ces Algériens sont madrés. Ils lui ont tâté les mains, & lui sentant la peau douce, ont conjecturé qu'il n'a pas été appliqué à des travaux pénibles, & qu'il est riche. Ils demanderont une somme exorbitante.

MELINDE.

Et combien par exemple?

L'ESCLAVE.

Pour le moins dix mille Ecus.

MELINDE, DU PINDE ET TOINON *ensemble.*

Dix mille Ecus!

MELINDE.

Eh! mon Dieu, nous ne garderions donc rien pour vivre. Perdre un Vaisseau tout équipé, & payer encore dix mille Ecus de rançon! Nous serions réduits à la mendicité.

DU PINDE.

Il vaut mieux laiſſer Dorus à Alger. Indigent pour indigent, je crois qu'il aimera mieux lui-même l'être en Barbarie qu'à Taraſcon. où ſes Amis l'ont vû dans l'opulence.

MELINDE.

Je pourrai d'ailleurs lui envoyer toutes ſortes de petits ſecours qui ne laiſſeront pas de lui être agréables, au lieu que ſi je donne tout pour ſa rançon, nous nous trouverons aprés ſans aucune reſſource.

DU PINDE.

Vous parlez comme un Oracle.

Tirant Melinde à part.

Mais il s'agit d'un article. Il faudra fermer la bouche à cet Eſclave. Vous m'entendez. Si la nouvelle éclate, c'en eſt fait de nôtre mariage.

MELINDE *à l'Eſclave.*

Ami, j'ai des raiſons pour cacher que mon Epoux eſt vivant, juſqu'à ce que mes facultés me permettent de payer ſa rançon. Si vous voulez vous engager à garder le ſecret ſur cette affaire, & à quiter le païs, voici vingt louïs que je vous offre.

L'ESCLAVE.

Ah! Madame, donnez. Il n'y a pas d'homme auſſi diſcret que moi, & je vous jure que dans nne heure je ſerai hors des portes de Taraſcon.

ME-

MELINDE *lui donnant une bourse.*

Voici la somme. Mais si vous nous manquez de parole . . .

DU PINDE.

Si vous nous trahissez, j'ai assez de crédit pour vous faire mourir dans les fers.

à Melinde.

Généreuse Melinde, que ne vous dois-je point?

MELINDE.

Je tâcherai aussi de faire tout ce que je pourray pour le pauvre Dorus. Il sera bien à Alger . . . Mais, Monsieur, avant de m'engager plus loin, je crois devoir consulter mon Directeur sur une affaire aussi délicate. Je me flatte que, vû les circonstances, on trouvera moyen de casser mon premier mariage, & alors je ne balancerai plus à vous donner ma main, puisque vous avez déjà mon cœur. Mais il faut mettre ma conscience en repos.

Elle presente la main à du Pinde.

Cher Ami, venez m'accompagner.

DU PINDE.

Volontiers. L'Amour m'enchaine à vos côtés. *Ils sortent.*

TOINON *les suivant.*

Il y a pourtant dans tout cela quelque chose qui me révolte; mais n'importe, ce sera le moyen de faire réüssir mes desseins. Adieu, Carlin.

SCENE

SCENE VI.

CARLIN, L'ESCLAVE.

CARLIN.

Adieu . . . Or ça, Monſieur l'Eſclave, je n'ai pas encore dit un mot, moi. Mais, vous ſavez que je vous connois depuis long-tems. Vous étiez un maitre fourbe avant vôtre Eſclavage; j'eſpére que vous malheurs vous auront fait changer.

L'ESCLAVE.

Ah! mon Enfant, que veux-tu? je vais toujours . . . Mais ces chiens de Turcs m'ont bien fait manger de la vache enragée.

CARLIN.

Je le crois bien, morbleu. Nos Almanacs ſont tous remplis des choſes extraordinaires que ces gens-là font. On dit qu'ils mangent les hommes.

L'ESCLAVE.

Oh! pas tout à fait. Cela eſt trop fort.

CARLIN.

Mais ne vous ont-ils pas coupé la langue? Voyons.

L'ESCLAVE.

Pauvre innocent. N'entens tu pas que je parle?

CARLIN.

Eh! bien, puis que vous parlez, racontez-nous

nous un peu ce que disoit mon pauvre Maitre. Quel air avoit-il?

L'ESCLAVE *hésitant.*

Oh! . . . Il étoit gros & gras.

CARLIN.

Comment diable! Il faut donc que la misére fasse engraisser, car il a été maigre & sec toute sa vie.

L'ESCLAVE.

Quand je dis, gros & gras, ce n'est pas à dire qu'il soit comme un Ortolan, mais j'entens qu'il n'est ni gras ni maigre.

CARLIN.

Mon drôle, je commence à douter de la vérité de tous vos Contes . . . Que je vous examine un peu . . . voyons . . . quel âge peut avoir Dorus?

L'ESCLAVE.

Mais là, entre deux, de vingt à quarante.

CARLIN.

Bravo. Il en a cinquante . . . Est-il grand ou petit?

L'ESCLAVE.

Il me semble qu'il est comme vous.

CARLIN.

Cet *il me semble* est admirable. Il a un pied de plus que moi. Quelle espèce de visage a-t-il?

L'ESCLA-

L'ESCLAVE.

Autant que je m'en ſouviens, le nés retrouſſé, les yeux grands, le teint couperoſé.

CARLIN.

Il n'y a pas un mot de vrai. De quel poil?

L'ESCLAVE.

D'un blond un peu ardent.

CARLIN *prenant un bâton.*

Ah! ça, mon Ami, convenez que vous étes un inſigne menteur, ou bien j'appellerai tous les Domeſtiques de la Maiſon, & je vous ferai conduire au cachot.

L'ESCLAVE.

Mais, Monſieur Carlin, ce n'eſt pas ainſi qu'on en agit avec un pauvre Eſclave qui devroit inſpirer la compaſſion.

CARLIN.

Point de miſéricorde pour un Impoſteur. Avouëz, ou je . . .

L'ESCLAVE.

Monſieur Carlin, laiſſez moi partir en paix. Je vous remettrai la moitié des 20. Louis que Madame m'a donnés.

CARLIN.

Comment, Coquin, tu crois donc corrompre un Domeſtique auſſi fidéle que moi. Vite en priſon. A' moi, Jaques, La Fleur, François, Matthieu, St. Jean, la Brie, l'Epine . . .

L'ESCLA-

L'ESCLAVE.

Miſéricorde, Monſieur Carlin, miſéricorde. Permettez que je ſorte en paix, & je vous donnerai tous les 20 Louïs.

CARLIN.

Donnes-donc.

L'ESCLAVE *lui donnant la bourſe*

Ce que vous faites là n'eſt pas Chrêtien.

CARLIN.

Voilà qui eſt bien. Mais dis-moi encore qui eſt-ce qui t'a engagé à mentir ſi impudemment?

L'ESCLAVE.

Puiſque vous voulez tout ſavoir, c'eſt Monſieur le Marquis du Carnage qui a inventé ce beau Conte, & qui m'a promis dix Ecus pour le débiter.

CARLIN.

Il eſt donc certain que tu n'as pas vû mon Maître à Alger?

L'ESCLAVE.

Ni lui, ni ſon ombre.

CARLIN.

Dorus eſt donc bien mort.

L'ESCLAVE.

Mort & noyé. C'eſt le Marquis, te dis-je, qui eſt l'Auteur de toute ma Rélation.

CARLIN *le chaſſant à coups de bâton.*

Montres-nous donc les talons, Maraud. Voi-

là comme il faut payer & renvoyer les Imposteurs de la sorte.

SCENE VII.

CARLIN, LE MARQUIS

Tandis que l'Esclave se sauve, & que Carlin le poursuit en le rossant, le Marquis paroit, qui attrape quelques coups en passant.

LE MARQUIS.

Arrêtes-donc, Carlin, que diable fais-tu?

CARLIN.

Ah! Monsieur, je vous demande pardon. C'etoit un de mes Créanciers insolens, que je faisois déguerpir, & par malheur vous vous êtes rencontré dans mon chemin.

LE MARQUIS.

Si tu étois mon égal, je serois obligé de te massacrer; mais ne l'étant pas je puis te faire grace.

CARLIN *faisant la réverence.*

Dieu vous le rende.

LE MARQUIS. *à part.*

Voyons si la bombe est crevée.

à Carlin.

On dit par la Ville que mon bon Ami Dorus est plein de vie, detenu captif à Alger.

CAR-

CARLIN *à part.*

Pour pouvoir garder mes 20. Louïs, il ne faut sonner mot. *au Marquis.*

Ouï, Monsieur, & vous nous en voyez le cœur rempli de joye. Un Esclave est venu raconter la chose de point en point à nôtre Maitresse. La bonne Dame en est toute hors d'elle-même. Je crois qu'elle ira en personne à Alger pour racheter son cher Epoux,

LE MARQUIS *s'en allant, & riant à gorge déployée.*

Ha, ha, ha! Le tour est plaisant . . . . Mais il faut que je revienne tantôt pour l'empêcher de partir. Celà gâteroit tout ce que nous avons fait de bien. *il sort.*

CARLIN *riant aussi.*

Ha, ha, ha . . . Va, va. Tu n'es qu'un Nigaud, & tes intrigues sont cousuës de fil blanc. Mais irons-nous avertir ma Maitresse de tout ceci? . . . Voyons . . . Non, parbleu, non. Pour garder l'argent, il faudra tenir bouche close; & d'ailleurs à quoi cela serviroit-il? Tant que Madame persistera dans la resolution d'épouser Monsieur du Pinde, je ne dirai rien; mais si je vois qu'elle change d'avis, ou qu'elle veuille envoyer de l'argent à Alger, pour lors je la desabuserai, & je saurai bien à mon

tour inventer quelque bon conte qui m'exemtera de restituer mes chers 20 Louis.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DORUS *seul.*

Est-ce un songe, ou une réalité? Ne revois-je pas ici mon ancien domicile? Oui, c'est dans ces Murs que j'ai passé des jours si heureux & si serains. Mais, insensé que j'étois! pourquoi quittai-je tous ces avantages, toutes ces douceurs de la Vie? Hélas! les biens de la fortune procurent le repos à ceux qui ont l'esprit tranquille, mais ils l'ôtent à ceux qui sont inquiets & remuans. Etoit-ce l'appas d'un gain nécessaire à ma subsistance, qui m'a engagé dans cette périlleuse entreprise? Non, si je n'avois pas été riche, je n'aurois point armé un Vaisseau à mes propres dépens, & je ne serois pas tombé dans ce cruel Esclavage. Mais puisque nous voila échapé du péril, bénissons-en la Providence, & de nos malheurs passés prenons des leçons pour l'avenir. Dans le fonds je n'ai perdu qu'une petite portion de mon superflu, dont je puis me consoler aisément,

ment, puisque je retrouve amis, domestiques, maison, livres, amusemens, & surtout une tendre Epouse que j'adore. Oui, fidéle Melinde, je vais oublier dans vos bras tous les maux qu'un mauvais sort m'a fait essuyer.

SCENE II.

DORUS, CARLIN.

CARLIN *au fond du Théatre.*

Ha, ha! Voici apparemment un second émissaire de Monsieur le Marquis du Carnage, qui vient nous faire des contes bleus & qui ne sçait pas le sort de son Collégue; mais je lui apprendrai à ne plus vouloir nous prendre pour dupes. Ses épaules s'en ressentiront.

à Dorus.

Vous venez apparemment d'Alger, Monsieur?

DORUS.

Oui, mon Ami. *à part.*
Il me semble que c'est mon vieux & fidele Carlin; je suis charmé de le voir.

CARLIN.

Monsieur l'Algérien, vous venez trop tard. Vous avez eu pour votre malheur un devancier qui a voulu nous jouer le même tour, & qui nous a appris à connoître ainsi qu'à récompenser des fripons de votre espéce. Ainsi décampez au plus vîte.

DORUS.

Quel langage eſt ceci? Comment, Carlin, méconnois-tu ton ancien Maître?

CARLIN.

Décampez, vous dis-je, & ne raiſonnez point ou bien . . .

DORUS.

Au moins, Carlin, regarde-moi en face.

CARLIN *le regardant fixement & s'effrayant.*

O Dieu! Miſéricorde! En voici d'une autre. Ce ſorcier-là a pris la phyſionomie de mon défunt Maître pour nous mieux tromper.

DORUS.

Embraſſe-moi, pauvre Garçon; je veux bien permettre ce transport à ta joye.

CARLIN.

Moi vous embraſſer? Je m'en garderai bien. Vous pourriez être le Diable ſous la figure de Dorus, & puis vous diſparoîtriez entre mes bras . . . Voyons, n'avez-vous point par hazard quelque marque de Satan?

DORUS.

Défais-toi de tes craintes puériles. Viens me toucher. C'eſt ton Maître que tu vois.

CARLIN *s'approche de lui en tremblant.*

Vous avez bien ſon air & ſa voix. Mais vous êtes noyé, Monſieur, & vous feriez mieux

de

de rester au fond de la Mer que de venir nous effrayer ici.

DORUS.

Non, mon cher Carlin, je ne suis point noyé, j'excuse ton erreur. J'ai été attaqué dans mon voyage par des Pirates qui m'ont emmené captif à Alger. J'y ai trouvé un Maitre fort dur qui m'a réduit à la nécessité de rompre mes fers. Je me suis échapé, & aprés mille dangers j'ai gagné, à la nâge, un Vaisseau qui partoit pour Marseille, & qui y a conduit beaucoup d'Esclaves rançonnés. Voilà un Abregé de mes malheurs, & de ma délivrance presque miraculeuse.

CARLIN.

Monsieur, tout cela est beau & bon. Mais on avoit pourtant assuré que vous étiez mort, & la voix du Peuple est la voix deDieu,comme on dit.

DORUS.

On dit est un sot, & vous aussi, Monsieur Carlin.

CARLIN.

A' ce style énergique je reconnois mon Maitre.

DORUS.

C'est aussi trop m'impatienter.

CARLIN.

Excusez, Monsieur, mais qui diantre aussi vous auroit reconnu en si piétre équipage!

DORUS.

Hélas ! comment puis-je paroitre autrement ? Dépouïllé de tout ce que j'avois, je ſuis arrivé à Marſeille dans un état ſi miſérable que j'ai eu honte de m'y montrer aux yeux de mes anciens amis, & mon impatience m'a fait marcher à pied jusqu'à Taraſcon.

CARLIN *embraſſant ſes genoux.*

Ah ! mon cher Maitre, que vôtre ſort me fait pitié ! Je vous aime encore plus après vos malheurs. Un bon Domeſtique ſent toujours un certain retour de reſpect pour un ancien Maitre.

DORUS.

Leve-toi, Carlin, je reconnois ton bon cœur. Mais pour parler de ce qui m'intéreſſe d'avantage, que fait ma chére Epouſe ? Pourquoi ne l'ai je point encore rencontrée ?

CARLIN. *à part.*

Voilà un Article ſcabreux. *à Dorus.* Monſieur, elle ſe porte . . . bien . . . là . . . comme les Dames ſe portent. Elle eſt ſortie. Peut-être eſt-elle allée à l'Egliſe, que ſait-on ? Qu'elle va être étonnée de vôtre retour ! Je crois que vous feriez bien de ne pas la ſurprendre tout d'un coup. Cela ſeroit capable de lui donner la mort. Combien d'exemples n'avons-nous pas que l'apparition imprévuë d'un mari a mis une femme tout ſans deſſus deſſous.

DO-

DORUS.

Non, Carlin, la ſurpriſe ſera un vrai plaiſir pour elle, & d'un autre côté, aprés tous mes malheurs, je trouverai une conſolation bien douce à être le témoin de cette joye vive & tendre, qui va tout à coup ſe ſaiſir de ſon ame, & qui ſe répandra enſuite dans un torrent de careſſes & d'embraſſemens. Oui, chére Melinde, je connois toute la délicateſſe des ſentimens que vous avez pour moi. Que je vais vous rendre contente!

CARLIN.

Pour des ſentimens elle en a terriblement, & c'eſt ſon fort que la diſpoſition à l'amour conjugal.

DORUS.

Courons donc par tout chercher cette tendre Epouſe. C'eſt l'unique ſoin qui m'occupe. Garde-toi, Carlin, de lui rien dire.

il ſort.

CARLIN *ſeul.*

Non, je ne puis revenir de mon étonnement! Tout mon corps tremble encore de frayeur. Que ſon retour va cauſer de deſordre dans cette Maiſon! Quoiqu'il m'ait dit, tâchons de rencontrer quelque part Toinon, pour l'avertir de ce qui ſe paſſe. Mais où diantre la trouver? *il ſort.*

SCENE III.

MELINDE, LE MARQUIS, TOINON.

LE MARQUIS *riant.*

Ha, ha, ha! Vous avez donc donné dans le panneau?

MELINDE.

Mais, Marquis, je ne vous comprens pas. Vous êtes instruit de toutes les particularités de cette affaire Vous savez que Dorus est vivant à Alger, vous en riez, & vous me faites en même tems une déclaration d'Amour, vous me proposez le Sacrement? Comment concilier des choses si contraires?

LE MARQUIS.

Voici la solution du problème en deux mots. Mon amour est vrai, mais la résurrection de vôtre Mari est fausse, ou le Diable m'emporte.

MELINDE.

Et cet Esclave qui est venu tantôt m'assurer qu'il a vû Dörus en personne . . .

LE MARQUIS.

Cet Esclave, ha, ha, ha! Cet Esclave . . . Ah, Madame, s'il ne tient qu'à cela, vous pouvez vous tranquiliser.

MELINDE.

Selon vous, un Mari vivant n'est donc qu'un petit obstacle?

LE MARQUIS.

Quand même il feroit vivant, je faurois bientôt m'en défaire. Je le menerois à la guerre avec moi, dans quelqu'endroit où il feroit chaud; vous le verriez bien vite fur la Lifte des morts. Il n'auroit qu'à fe tenir à mes côtés dans une affaire meurtriére; mais il n'eft pas queftion de tout cela, Madame. Puisqu'il n'y a que vôtre Mari qui vous embaraffe, il faut vous détromper, & vous avouër ingénuëment qu'il eft mort, trés mort, & que c'eft moi qui l'ai fait reffufciter.

MELINDE.

Je ne comprens pas un mot à cette Enigme.

LE MARQUIS.

Je vois bien qu'il faut tout vous dire. Il y a longtems, Madame, que je vous couche en vuë, & que vous avez fait l'unique objet de mon plan d'opérations. Mais vous aviez un Mari qui défendoit la place, je n'ai ofé m'en approcher, je fuis refté en panne.

MELINDE.

Ce difcours me furprend étrangement. Je ne vous comprens pas.

LE MARQUIS.

Oui, Madame, vous êtes une fortereffe importante, dont mon amour voudroit faire la Conquête.

MELINDE.

Votre Amour!

LE

LE MARQUIS.

Tant que Dorus a vécu je n'ai fait que vous investir de loin, maintenant j'attaque les ouvrages extérieurs, & je ne desespére pas de pénétrer bientôt dans la place.

MELINDE.

Vos expressions, martiales me font frémir, Monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

J'en ai bien fait frémir d'autres; mais tant mieux, Madame, j'espére que vous ne tarderez pas d'arborer le drapeau blanc.

MELNDE.

Etant attaquée par un Héros tel que vous, il seroit honteux de ne pas faire une résistance opiniâtre.

LE MARQUIS.

Oh! Madame, mon enceinte & mes parallèles sont achevées, toutes mes piéces sont en batterie, je puis foudroyer vos remparts, mais j'espére que vous battrez la chamade, sans me forcer de monter à l'assaut, & d'entrer par la brêche.

TOINON.

J'enrage, ah! nous ne voulons point d'escalade.

LE MARQUIS.

Mais j'apprends, qu'il y a ici un certain partisan

tisan qui veut se jetter avec son renfort dans la place, & s'ériger en Commendant.

TOINON.

C'est Monsieur du Pinde.

LE MARQUIS.

C'est sur cette nouvelle que j'ai mis en oeuvre une ruse de guerre, & que j'ay envoyé un Espion déguisé pour vous faire donner dans le panneau. Mon stratagéme m'a réüssi.

TOINON.

Eh! Monsieur, réduisez tout cela au naturel, dites-nous tout uniment, si Dorus est mort ou non? Si c'est vous qui avez dépêché l'Esclave pour venir nous faire des Contes borgnes?

LE MARQUIS *montrant le front du doit.*

Oui, mon Enfant, tout cela sort de là. J'ai imaginé ce trait de politique pour suspendre le mariage que ta Maitresse avoit projetté avec Mons. du Pinde, & pour gagner le tems de lui faire l'aveu de mes tendres amours.

TOINON *à part.*

Bon. Voilà tout ce que je veux savoir. Le Ciel en soit loué.

MELINDE.

Je vous fais bon gré, Monsieur, de cette attention. On ne fait pas pour une personne indifférente des efforts d'imagination & des stratagémes aussi composés. Il est flatteur de mériter de pareils soins; surtout d'un aussi brave homme que vous.

LE

LE MARQUIS.

Oh! cela vous plait à dire. Mais sans vanité, Madame, pour vous plaire on attaqueroit l'Empire Ottoman. Lorsque je fis mes Campagnes contre les Turcs, mes Camarades me nommerent le petit Scanderberg. Si vous étiez curieuse, je pourrois vous montrer une paire d'oreilles que je coupai à un certain grand Visir.

MELINDE.

Mais un homme d'honneur tel que vous doit connoitre mieux que personne combien une parole donnée est inviolable.

LE MARQUIS.

D'accord, & je suis même trés délicat sur cet article. Mais que voulez-vous dire par là?

MELINDE.

Hélas! Monsieur, c'est que j'ai engagé ma parole à M. du Pinde, j'ai promis de l'épouser.

LE MARQUIS.

Est-on obligé de tenir des paroles d'honneur données à ces demi-héros de bibliotheques?

MELINDE.

Sans contredit: & d'ailleurs nos engagemens sont si solemnels, qu'il m'est impossible de les rompre.

LE MARQUIS.

Que je suis infortuné! Morbleu, faut-il que ce Marchand d'esprit distillé m'enleve ce que

toutes

toutes les forces combinées de l'Europe n'auroient pû m'arracher !

MELINDE.

Hélas! Monsieur, on n'en peut épouser qu'un. Ne prétendez pas l'impossible.

TOINON.

C'étoit un grand sot que celui qui a réduit une femme à un Mari. On voit bien que les hommes, & encore les hommes ignorans, ont fait les Loix.

MELINDE.

Par bonheur les sentimens du cœur ne sont pas sous l'Empire des Loix.

LE MARQUIS.

Mais que me servent ces sentimens du cœur, s'il faut renoncer pour toujours à la personne? Un tel amour ressemble à une Campagne d'hyver, qui fatigue beaucoup & ne décide rien. Nous sommes diablement pour le solide, nous autres Militaires.

MELINDE.

Et moy je défends à vôtre esprit militaire de tirer de mes discours des conjectures qui pourroient m'outrager. Tout ce que je puis vous dire, c'est que je sens pour vous une parfaite estime.

LE MARQUIS.

Parfaite estime n'est pas mal, pas mal, pour un début. *à Melinde.*

Mais

Mais jarnibleu, Madame, pourquoi avez-vous été si pressée? Pourquoi engager si vîte vôtre parole à du Pinde.

MELINDE.

Pour trois raisons. Premièrement je l'aime. En second lieu, j'ai trouvé que nous nous convenions mutuellement; & enfin j'ai jugé que la vie étant si courte, il ne falloit pas perdre son tems en grimaces ou en délibérations.

LE MARQUIS.

La premiere de ces raisons vaut plus que cinquante autres. Je l'aime. Cette franchise me fait plaisir.

MELINDE.

Il y a plus, Monsieur. Depuis la perte de mon premier Mari je suis fermement résolue de ne plus épouser un Officier. Quelle inquiétude! Quelle vie errante!

LE MARQUIS.

Mais moi, Madame . . .

MELINDE.

Vous, Marquis, moins qu'un autre. J'aurois risqué un second Veuvage. Votre valeur prodigieuse vous coûtera la vie au premier jour, & vous rencontrerez quelque Grand Vizir qui ne se laissera pas couper si tranquillement les oreilles

LE

LE MARQUIS *riant*.

Ha, ha, ha! je ne les crains pas, ces Grands Vizirs là, & aussi n'y en a-t-il pas beaucoup. Le dernier que je vis, ce fut à la bataille de Negrepont. Je le tenois déjà d'une main, ayant l'autre bras levé pour le fendre en deux. Ma foi, une bombe vint tomber entre nous, écarta ma main, & le Vizir se sauva; sans quoi son affaire étoit faite.

MELINDE.

Eh bien! soyez sûr que M. du Pinde, ne se frottera jamais aux bombes, ni ne tuera des Visirs.

TOINON.

Les gens de Lettres ne risquent jamais leur vie; c'est tout au plus leur réputation.

LE MARQUIS.

S'il n'y a pas moyen de rompre vôtre mariage avec du Pinde, continuez-moi au moins cette estime que vous m'avez promise. Permettez que je demeure l'Ami de la maison, & s'il se peut, du cœur.

MELINDE *soupirant*.

Vous me faites pitié. Oui, Marquis, vôtre présence me sera toujours chére. Venez me voir souvent. Il peut arriver tant de changemens dans la vie. Que sait-on? . . .

LE MARQUIS, *lui prenant tendrement la main.*

Ah! Madame, j'adorerai toujours vos bontés.

MELINDE.

Mais, Marquis, pour premiere marque de vôtre amitié, rassurez mon cœur sur une inquiètude qui l'agite encore. Dites-moi en termes simples & clairs, si c'est vous qui m'avez joué le tour de l'Esclave supposé, & si Dorus est bien mort. Je vous aurai l'obligation de ma tranquillité.

LE MARQUIS.

S'il ne tient qu'à cela, Madame, vous pouvez dormir en repos. Je vous jure par l'ame de votre mari, que c'est moi qui ai inventé toute cette histoire: Dorus est mort, trés mort, noyé, pourri, ou le Diable m'emporte.

Dans le tems que le Marquis parle, Dorus paroit au fond du Théatre. Le Marquis l'apperçoit, il reste immobile, & marque par ses gestes la frayeur où il est.

O Ciel! ayez pitié de moi. J'en ai menti, oh! oui, j'en ai menti.

il s'enfuit en criant.

A' moi Grenadiers, à moi Grenadiers.

SCENE

SCENE IV.

MELINDE, DORUS, TOINON.

Melinde, aprés avoir bien envisagé Dorus, tombe comme morte sur le Sopha.

DORUS.

O Ciel! Quel spectacle! & que veut dire cecy? Le Marquis s'enfuit, Melinde tombe sans connoissance. Mon retour inopiné inspire-t-il tant de joye, ou tant de crainte?

il veut aller au secours de Melinde.

TOINON *l'arrêtant.*

Halte là! mon Ami. Sortez au plus vite de céans, & allez demander la charité ailleurs; ou bien j'enverray chercher la Marechaussée & on vous mettra en lieu de sureté. Vous n'avez déjà causé que trop de désordre ici . . . Ce drôle pourroit fort bien nous dévaliser . . .

DORUS.

La misére nous fait toujours méconnoitre de nos meilleurs Amis. C'est le train de la vie.

TOINON *toujours sans regarder Dorus.*

Vous venez apparemment d'Alger nous apporter des nouvelles de Dorus?

DORUS.

Oui, mon Enfant.

TOINON.

Si cela est ainsi, déguerpissez d'ici. Nous n'en voulons point.

DORUS.

Dieux! qu'entens-je! Mais, Toinon, ne reconnois-tu pas la voix de ton Maitre?

TOINON.

Je ne reconnois, ni ne veux reconnoitre personne. Vous étes tous des fourbes, vous autres Algériens. J'ai la tête rompuë de tous les sots contes, que vous & vos Camarades sont venus faire ici aujourd'hui. Il en viendra, je parie, encore une douzaine de ces Coquins-là avant qu'il soit nuit.

DORUS.

Quoi! tous mes domestiques me maltraitent. Hélas! le seul espoir qui me reste, c'est de trouver ma chére Melinde tendre & fidele . . . Volons à son secours.

Il s'approche du lit de repos. Toinon veut l'en empêcher. Il la repousse & lui dit.

Retires-toi, Coquine, je sçaurai punir ton audace.

TOINON.

Ma foi, je commence à croire que c'est lui même. Il n'entend pas raillerie.

DORUS *se jettant aux pieds de Melinde, & lui prenant la main.*

Chére Epouse, ma voix seroit-elle capable de vous rappeller à la vie?

MELINDE *soupirant.*

Hélas!

DORUS.

DORUS.

Ce tendre ſoupir me fait eſpérer que ma préſence a encore ſur vôtre ame le même pouvoir qu'elle a toujours eu depuis nos premieres amours.

MELINDE *revenant à elle.*

Toinon, donnez-moi vôtre flacon d'eau de la Reine.

DORUS.

Quoi! de l'eau de la Reine?

MELINDE *à part.*

Je ſuis outrée.

DORUS.

Je demeure immobile, Madame, vous detournez vos regards.

MELINDE.

Vous aviez donc reſolu de me donner la mort?

DORUS.

C'eſt la joye ſoudaine qui la trouble, & qui ſuſpend les opérations de ſon Ame.

MELINDE *à part.*

Je ſuis piquée au vif.

DORUS.

J'aurois dû, j'en conviens, vous faire prévenir ſur mon arrivée. Mais la tendre impatience de vous revoir, m'a fait voler dans vos bras.

MELINDE.

Ce vol m'a causé une frayeur, dont je me ressentirai toute ma vie.

DORUS.

Hélas! dans mes malheurs il ne m'étoit resté, ni domestique pour m'annoncer, ni dequoi payer un Message.

MELINDE.

Ce sont là, Monsieur, les fruits d'une entreprise aussi singuliere que la vôtre.

DORUS.

Melinde!

MELINDE.

Vous m'aviez quittée pour entreprendre un voyage auquel je me suis toujours opposée.

DORUS.

C'est donc là l'accueil que vous me faites? Des reproches au lieu de consolations.

MELINDE.

Mon cœur ne sauroit feindre, & dans ce premier mouvement je ne pourrois vous faire que des caresses affectées . . . *à part.* Son retour me fait perdre le plus aimable des Amans.

DORUS.

Madame, il s'est fait un terrible changement dans vôtre cœur!

MELINDE.

Ne craignez pas que j'oublie ce que mon devoir

voir exige, ou que j'y manque jamais. Vous retrouvez vôtre épouse. Soyez satisfait si le tems & vos procedés vous rendent auprés d'elle ce que vous avez risqué si legèrement.

DORUS.

Mais, Madame!

MELINDE *d'un ton plus doux.*

J'espére, Monsieur, que vous m'accorderez quelques momens de tranquillité pour me remettre de ma surprise. Permettez que je passe dans mon Cabinet. Je reviendrai bientôt ici, & je tâcherai d'y rapporter ce calme, & tous ces sentimens que je ne trouve point à l'heure qu'il est dans mon ame.

En sortant elle dit un mot à l'oreille de Toinon.

TOINON *sortant par un autre côté.*

Oui, Madame, je n'y manquerai pas. Que de beaux projets vont s'en aller en fumée!

DORUS.

Non, je ne puis revenir de mon trouble! Quelle réception, grands Dieux! L'ingrate me fait des reproches, & me fuit. Mais malgré ses procédés perfides, mon cœur veut l'excuser, & je sens que je l'aime encore. Non, Melinde, n'a point trahi son devoir. Les discours qu'elle m'a tenus ne sont point le langage d'une femme qui se sent coupable. Le crime est plus allarmé. Je connois trop d'ail-

leurs ses sentimens pour oser soupçonner sa vertu. Il faut que quelque évenement singulier ait causé une révolution si étrange dans son ame. Tachons d'éclaircir un mistére qui me met au désespoir. Melinde, que vous déchirez mon cœur!

SCENE V.

DORUS, M. DU PINDE.

DU PINDE *au fond du Theâtre.*

Je viens de rencontrer Toinon, qui m'a dit que Dorus . . . Mais voici la confirmation d'une si funeste nouvelle . . . Il faut feindre.

DORUS *sans se tourner & comme enfoncé dans une profonde reverie.*

Qui est-là?

DU PINDE.

Que vois-je? O Ciel! C'est Dorus. Quoi! Les Nymphes des eaux nous ramenent un Ami que la Divinité à cent bouches avoit déjà envoyé aux rives du noir Cocyte, & dont la conservation fait l'objet de tous mes vœux.

DORUS.

Il m'est doux, cher du Pinde, de rencontrer enfin un Ami sincère. Vôtre accueil prévenant me fait oublier une partie de mes malheurs. Vous êtes le seul qui semblez être char-

charmé de mon retour, dans le tems que Femme, Amis & domestiques, me tournent le dos.

DU PINDE *à part.*

Le Diable n'y perd rien: je suis le plus à plaindre. *à Dorus.*
Ah! Cher Pilade, permettez que je vous embrasse. *ils s'embrassent.*

DORUS.

Vôtre façon naturelle d'agir m'inspire une si grande confiance, que je ne balance point à vous ouvrir mon ame. Depuis mon retour je vois régner dans toute ma maison une terrible consternation. J'ignore qu'elle en peut être la cause, mais je crains qu'il ne soit arrivé quelque accident funeste. Ne sauriez-vous me donner le moindre éclaircissement si nécessaire à mon repos?

DU PINDE.

Vôtre question est embarrassante. Il est difficile de vous satisfaire en termes clairs & précis. Mais voyons si la gracieuse métaphore me prêtera des secours pour porter doucement dans vôtre esprit des lumières dont l'éclat soudain vous frapperoit trop. Ecoutez une Fable que j'ai composée, il n'y a pas long-tems, & qui vous peindra vôtre situation. *Le Milan, l'Aiglette, & les Oiseaux de proïe . . .*

DORUS *l'interrompant.*

De grace, cher Ami, parlez-moi naturellement, sans emprunter le secours de la Fable. Un langage si sublime passe ma portée.

DU PINDE.

Vous voulez donc que je renonce à l'esprit?

DORUS.

Point du tout. Mais ne prenez point pour esprit ces façons de parler sentencieuses, ces pointes épigrammatiques, ces comparaisons perpétuelles. L'abus qu'on en fait les rend fades & insuportables dans le commerce de la vie. Pour imiter vôtre stile, je vous dirai que ce sont des éclairs dont l'œil ne sçauroit soutenir longtems la vuë.

DU PINDE.

Voilà le langage ordinaire de tous ceux à qui la Nature a refusé le génie & le talent de s'énoncer avec grace. Mais je suis surpris, Monsieur, que vous, qui n'êtes surement pas dans ce cas, parliez ainsi.

DORUS.

Tréve de complimens.

DU PINDE.

Vouloir parler esprit, c'est vouloir jouër gros jeu. Tout le monde n'en a pas les facultés.

DORUS.

Défaites-vous de cette erreur. Ce prétendu

du talent s'acquiert par l'habitude. Le vrai homme d'esprit cherche à donner des bornes à la fougue de son imagination ; & c'est une affectation que de raisonner sur des choses communes, ou de demander ses besoins par saillie ou par épigramme.

DU PINDE *haussant les épaules.*

Vous n'admirez donc pas un discours tout étincelant ?

DORUS.

Je l'admire comme j'admire les sauts périlleux d'un voltigeur. Le bon esprit au contraire me charme, comme la danse noble qui vole terre à terre, & qui plait par ses graces simples & naturelles.

DU PINDE.

Il est plus facile de mettre des entraves à l'esprit que de lui donner l'essor.

DORUS.

Penser juste & s'exprimer nettement, voilà mon sublime.

DU PINDE.

Pour vous plaire il faut ceder.

DORUS.

Mais voyons, qu'aviez-vous à m'apprendre pour calmer mes inquiétudes ?

DU PINDE.

Que voulez-vous que je vous dise ? Ce sont ordinairement les personnes qu'une femme voit,

voit, qui lui gâtent l'esprit. Pour un homme sensé je ne conçois pas comment vous avez pû permettre que Madame vôtre Epouse vit les gens qu'elle a vû pendant vôtre absence.

DORUS.

Je lui avois pourtant choisi quelques Amies respectables pour sa compagnie.

DU PINDE.

Oui, la devote Serpentine qui jouë agréablement de la prunelle en disant son chapelet. Le Marquis du Carnage, le Cesar du Siécle, qui se fit entourer, dit-on, à la derniére bataille de Chevaux de Frise, & qui avoit l'air d'un hérisson. Madame Gobert & sa grande Haquenée de fille, deux plaisans visages, qui ont le vrai ton de la mauvaise Compagnie. Monf. Boniface qui a tout son esprit dans son estomac & dans ses mâchoires. Madame Agathe, qui depuis son veuvage ne cesse de pleurer un mari imbecille, qu'elle a fait enrager pendant sa vie. Plus, un Directeur coquet & petit-maitre. Plus, Monsieur Lazare, qui est devenu par le crédit de ses amis un Savant de profession, sans jamais rien avoir apris. Plus Mademoiselle Helene la Prude, qui fit tordre le col à son Perroquet pour avoir dit des obscénités. Puis Monsieur Richard, un sot à prétensions. Puis . . .

DO-

DORUS.

Au nom de Dieu, cessez, Monsieur. Parmi tous les honnêtes gens que vous déchirez-là, il n'y en a point qui me paroisse aussi dangereux & aussi plat, qu'un médisant qui fait l'agréable aux dépens de tout le genre humain.

DU PINDE.

Mais comment voulez-vous que Melinde n'ait pas donné dans des travers, en voyant tous les jours des Originaux de cette force là.

DORIS.

Peut-être a-t'elle encore vû un homme qui lui a nuï plus que tous les autres.

DU PINDE.

Et qui, par exemple?

DORIS.

Je vous laisse le tems d'y réflêchir. Je vais chercher ailleurs de plus solides éclaircissements. Ad ieu, Monsieur. Par amitié pour vous-même & pour moi, réprimez la méchanceté de vôtre langue, baissez vôtre magnifique langage, & vous serez un Ami charmant.

il sort.

SCENE VI.

DU PINDE *seul.*

Que ces Marins sont lourds & grossiers! Doras a de l'esprit, on n'en sauroit disconve-

convenir, mais c'est un froid moraliseur! Que son retour me rend infortuné! Du faîte de la félicité, il me précipite dans un abîme de désespoir. Sur le point d'épouser Melinde, ce funeste malheur me prive d'un objet que j'adore. Cachons nôtre honte & nôtre désespoir aux yeux de l'Univers . . . . Allons-nous retirer dans quelque désert, gémir au milieu des Faunes & des Sylvains . . . Mais non, il est d'une grande ame d'affronter les malheurs. Muses, vous serez desormais mes uniques délices.

SCENE VII.

MELINDE, DU PINDE.

MELINDE.

Il faut nous séparer, il faut rompre tous nos liens. Ainsi le veut le sort, ainsi l'exige mon devoir. Cher du Pinde, recevez pour la derniére fois un titre si doux. Que mes larmes vous apprennent, combien il m'en coute de vous dire un éternel adieu. Evitez desormais ma présence.

DU PINDE.

Chaque mot est un coup de poignard que vous portez dans mon sein. Que je suis malheureux!

MELINDE.

Je suis plus à plaindre que vous. L'Etude

vous

vous occupe, & le Monde peut vous distraire; mais moi, j'essuye en un jour les plus grandes révolutions de la vie, & je finis par perdre un Amant que j'adore pour retrouver un mari que je dois aimer.

DU PINDE.

Le mal est-il sans remède?

MELINDE.

Vous avez vû Dorus: c'est tout vous dire. Je vous ai fait connoitre toute la foiblesse de mon cœur. Estimez-moi assez pour ne pas attendre de moi le moindre égarement dans ma conduite.

DU PINDE.

Eh bien! Madame, souvenez vous au moins, que j'eus pour vous la plus forte tendresse, & que je vous adorerai jusqu'au dernier soupir de ma vie dans un respectueux silence.

MELINDE.

Tâchez de m'oublier.

DU PINDE.

Vous exigez l'impossible.

MELINDE. *le regardant tendrement.*

Du Pinde, qui l'auroit dit?

DU PINDE.

Melinde, qui l'auroit crû?

MELINDE.

O miracle d'amour!

DU PINDE.

O! comble de miséres!

ME-

MELINDE.

Hélas! que d'efforts me coûtera un rigoureux devoir!

DU PINDE.

Aimons-nous toujours, Madame.

MELINDE.

Qu'osez-vous me proposer? Adieu, du Pinde. Adieu à jamais.

DU PINDE.

Je me meurs d'amour & de déseſpoir. Viens Phœbus, viens à mon ſecours!

Ils ſe retirent, chacun de ſon côté, dans la couliſſe en ſe ſuivant amoureuſement des yeux le plus longtems qu'ils peuvent.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS *ſeul.*

Ouf! je viens d'avaler une poudre contre la frayeur, mais c'eſt l'Onguent Miton-Mitaine. J'en aurai ſurement la mort, . . Helas, peut-être cette frayeur m'eſt elle ſalutaire. Ma nourrice me diſoit autrefois, que le Ciel nous envoye ſouvent des revenans pour nous

nous faire rentrer en nous-même. Il en faut toujours revenir aux sentences des Nourrices, on se les rappelle jusques dans la vieillesse. Je pense donc que le sort irrité par tout le sang que j'ai repandu à la guerre, & fâché du stratagème dont je viens de me servir pour tromper Melinde, m'a mis l'ombre de Dorus à dos, pour amortir mon grand courage. Suivons, sans regimber, la voix qui nous appelle. Je cherche pour cet effet Mademoiselle Serpentine. Cette fille est bien avec tous les Saints du Calendrier. Je veux lui demander sa protection pour avoir entrée dans les pieuses Congrégations des ames dévotes . . . . Mais qu'entens-je? Seroit-ce encore le spectre? Non, je respire. C'est elle-même.

SCENE II.

SERPENTINE, LE MARQUIS.

SERPENTINE.

Qu'avez-vous, Monsieur le Marquis? Vous paroissez tout émû. Ma présence vous effraye-t-elle?

LE MARQUIS.

Rien n'effraye le Marquis du Carnage.

SERPENTINE.

Eh! qu'y a-t-il donc? Vous n'êtes point

comme vous avez coutume d'être. Seriez-vous dans les mêmes sentimens de du Pinde, qui me regarde comme un objet odieux, & que tous mes soins ne peuvent guerir des préjugés que l'Esprit malin lui suggère contre moi. Ah! je joue de malheur avec les hommes! Qu'on seroit à plaindre, si on n'avoit pas devers soi l'amitié du Ciel! *elle pleure.*

LE MARQUIS.

Qui vous dit, que vous m'étes odieuse? Vous vous mettez une vision, une chimére en tête, & vous partez de là pour faire une sortie sur moi.

SERPENTINE.

Hélas! je ne sçai que trop comment sont faits les hommes du siécle; je le vois bien à du Pinde qui me hait.

LE MARQUIS.

Mais laissez donc là vôtre du Pinde. Je vous assure que, bien loin de vous haïr, j'allois vous chercher pour vous demander vôtre amitié, vos conseils, & vos secours.

SERPENTINE.

Paroles emmiellées, discours ordinaires des hommes, qui ne me séduisent point. Du Pinde m'a parlé autrefois sur le même ton, mais aujourd'hui que ce vient au fait & au prendre . .

LE MARQUIS.

Mort de ma vie! encore un coup, il n'est pas question ici de du Pinde. SER-

SERPENTINE.

Oh! il n'en eſt que trop queſtion pour moi. L'Infidéle m'aimoit autrefois; au moins m'a-t-il donné lieu de le croire, mais maintenant cette folle de Melinde lui fait tourner la tête.

LE MARQUIS.

J'enrage.

SERPENTINE.

Mais ſi l'on pouvoit lire dans le cœur . . .

LE MARQUIS.

Mademoiſelle, voulez-vous m'écouter ou non?

SERPENTINE.

Volontiers. Voyons.

LE MARQUIS.

Laiſſez donc là vôtre du Pinde, & ſachez que, pour épargner le ſang des hommes, je ne veux plus continuër le métier de la guerre. J'en ai été détaché d'une maniére preſque miraculeuſe. Le brave Dorus eſt revenu de l'autre monde, & m'eſt apparu pour opérer ma converſion. Une Armée de cent mille combattans ne m'auroit point fait peur; & la plûpart des Puiſſances de l'Europe ſavent que le Marquis du Carnage ne craint pas les hommes; mais, je vous avouë que lorsqu'il s'agit de lutter contre des ſpectres, le courage me manque.

SERPENTINE.

Vous m'étonnez, Monsieur. L'ombre de Dorus vous est apparuë? Ah! si du Pinde, pouvoit avoir une semblable apparition pour le ramener vers moi . . . Mais, c'est un ingrat incorrigible.

LE MARQUIS.

Encore du Pinde! Ecoutez donc Mademoiselle; cet évenement singulier a fait une telle impression sur moi, que j'ai résolu de quitter le monde & de me faire Capucin.

SERPENTINE.

Capucin! le Ciel en soit béni. Petite Brebis égarée, venez rentrer dans le bercail des fidéles, dont vous avez deserté pour vous jetter à corps perdu parmi les Loups de ce Monde pervers.

LE MARQUIS.

Comme je sai que vous êtes en bonne odeur chez les bonnes Ames qui ont troqué le Monde contre la retraitte, je viens vous prier d'avoir pitié d'un Pécheur contrit, de me prendre sous vos auspices, de me faire ouvrir les portes des saintes Cellules, & recevoir au nombre des gens de bien.

SERPENTINE.

Ah! mon Frère, que je serois heureuse si vôtre bonne opinion étoit veritable!

LE MARQUIS *à part.*

Comment diable! elle m'appelle déja son frère.

SERPENTINE.

Je ne suis encore qu'une foible Novice dans cette douce Communauté. Mais, quoiqu'il en soit, vos sentimens me charment, & je sens déja que je vous aime.

LE MARQUIS.

Que je suis heureux! Je me jette à corps perdu entre vos bras, & je m'abandonne à votre direction.

SERPENTINE.

Vous êtes un tout autre homme. Je vous trouve fort aimable comme cela.

à part.

Puisqu'il n'y a pas moyen d'avoir du Pinde, ce Marquis-ci seroit assez mon fait.

LE MARQUIS.

Que me conseillez vous, de me faire ou Capucin, ou Hermite? Qu'est-ce qui feroit le plus vîte mon affaire . . . là . . .

SERPENTINE.

Ni l'un, ni l'autre. En vous faisant Hermite, le Malin viendroit encore vous tenter dans le désert.

LE MARQUIS *tremblant.*

Ma chére sœur, ne m'en parlez donc pas.

SERPENTINE.

Si vous prenez l'habit de Capucin, je ne

pourrai pas vous voir pendant votre Noviciat, & vous avez besoin de mes conseils.

à part.

En acquérant la gloire d'avoir opéré une conversion, j'obtiendrai en même tems un mari.

LE MARQUIS.

Que faudra-t il donc que je fasse, ma chére Directrice ?

SERPENTINE.

Il faut rester dans le Monde ; votre conversion n'en sera que plus méritoire. Pour bien faire, il faudroit commencer par sortir de cet état de garçon qui est un état de perdition. Ce seroit là le premier pas que vous feriez dans votre nouvelle carriére.

LE MARQUIS.

Moi, me marier ? Le mariage me feroit retomber plus que jamais dans le Monde.

SERPENTINE.

Point du tout. Le mariage est un reméde qu'il faut prendre avec toutes sortes de précautions, si vous ne voulez pas qu'il opére à contre-sens. Je ne veux pas aussi que vous épousiez une de ces Créatures mondaines, qui courent les bals & les spectacles. Il faut choisir une personne sage, adonnée uniquement aux exercices de piété, & qui ne fréquente que des gens chez lesquels la grace opére.

LE

LE MARQUIS.

Où trouver un pareil trésor? Les femmes de bien sont si rares. Et d'ailleurs voudroit-on de moi, vieux pécheur?

SERPENTINE.

Une fille pieuse préferera toujours un vieux pécheur repentant à un jeune dévot dont la vocation n'est pas encore décidée.

LE MARQUIS.

Ah! Mademoiselle, ne seriez-vous pas cette fille de bien?

SERPENTINE *à part.*

Cela va bien. Tâchons de conclure avec celui-ci, quand ce ne seroit que pour me venger de l'autre. *au Marquis en soupirant.* Hélas! mon frére, je fais tous mes efforts pour la devenir.

LE MARQUIS.

Tâchez donc d'aquérir le mérite de ma conversion.

SERPENTINE.

Que ne feroit on pas ....

LE MARQUIS.

Ah, chaste Serpentine! Ah, ma sœur! Expliquons-nous en termes moins ambigus. J'aime les courtes expéditions, je tiens encore cela du militaire. Seriez-vous assez charitable, assez résignée, pour vous charger de moi? Vous êtes fille, je suis garçon; vous êtes dévote, je veux

veux le devenir ; vous cherchez à faire une œuvre méritoire en convertissant un pécheur, je suis ce pécheur tout trouvé.

SERPENTINE.

Je ne rejette point l'offre que vous me faites. Mais quoique les mariages entre gens religieux soit un état d'austérité, il faut pourtant que l'amour y entre. Nous saurons concilier tout cela. Vôtre cœur vous parle-t-il en ma faveur ?

LE MARQUIS *se jettant à ses pieds.*

Ah ! Mademoiselle, je vous adore indépendamment de vôtre caractére de Convertisseuse, & je sens qu'en se mariant le spirituel n'est pas nôtre unique objet.

SERPENTINE *le relevant.*

Si cela est, j'accepte vôtre proposition, & je veux bien vous avouër que j'ai toujours eu une douce prédilection pour vous : vôtre état, vos juremens, vôtre vie dissoluë, tout cela m'avoit rebuté ; mais maintenant que je trouve dans vous un changement si avantageux, je ne balance point à vous donner ma main . . .

LE MARQUIS.

Que je suis heureux ! Je gagne le Ciel par un chemin bien agréable.

SERPENTINE.

C'est au moins un engagement solemnel & & irrévocable que vous venez de prendre avec

moi.

moi. Il faudra commencer d'abord par quitter le service, vous défaire de ces habits chamarrés, & en choisir de modestes. Je vous donnerai aprés cela un Directeur & un Confesseur de ma main, qui sont des Anges tout purs, & qui vous guideront dans la voye de la Vertu. Vous renoncerez ensuite à toutes les Compagnies mondaines, & nous vivrons ensemble comme deux tourterelles.

LE MARQUIS.

Je suivrai exactement vos conseils; je me sens déjà une espece d'extase.

SERPENTINE.

Je suis curieuse de sçavoir ce que du Pinde dira de tout ceci, s'il ne sera pas un peu piqué.

SCENE III.

SERPENTINE, LE MARQUIS, DORUS.

LE MARQUIS.

Ah! voilà encore l'ombre de Dorus qui vient me persécuter.

Il se cache derriére Serpentine.

SERPENTINE.

Oui, c'est lui-même. Nous sommes perdus.

LE MARQUIS.

Je vous conjure, ma divine Serpentine, d'em-

ployer tout vôtre crédit pour nous délivrer de ce vilain ſpectre-là.

Serpentine fait des ſignes.

Cela n'aide point encore. Plus fort. Doublez la doſe. Parlez. Vous allez voir qu'il va diſparoitre.

Serpentine fait trois tours autour de Dorus, & marmotte quelques mots.

DORUS.

Ces gens-là ſont devenus fous indubitablement. Dites-nous, je vous prie, à quoi ſervent ces ſimagrées & toutes ces extravagances?

LE MARQUIS.

Ecoutez: il parle.

SERPENTINE.

Ombre errante, je vous conjure & vous ordonne de diſparoitre à nos yeux, & de quitter pour jamais ce ſéjour.

DORUS.

Quel jargon eſt le vôtre? Pourquoi m'appellez-vous une Ombre? Pourquoi vouloir me bannir de ma propre maiſon?

SERPENTINE.

C'eſt que nous n'aimons pas à habiter avec des Eſprits?

DORUS.

Faites-vous ſaigner; c'eſt le meilleur conſeil que je puiſſe vous donner. Vous verrez après que je ſuis votre ancien ami Dorus, en

per-

personne, qui ne sait que d'arriver d'un voyage dangereux.

SERPENTINE.

Seroit-il bien possible ? Mais non, cela ne se peut pas . . . Il faut pourtant prendre courage. Ah! je veux tâter moi.

Elle s'aproche comiquement de Dorus, & aprés l'avoir touché, elle s'ecrie.

Ah! c'est de la chair toute pure. Je ne m'y trompe pas.

LE MARQUIS.

Ce seroit bien le diable.

Il se redresse, & les bras lui tombent.

DORUS.

Que je suis charmé de vous revoir, mes chers Enfans! venez que je vous embrasse.

Ils font encore des gestes pour marquer leur surprise, & pour donner à connoitre qu'ils ne s'y fient pas. A la fin ils embrassent Dorus en tremblant.

SERPENTINE *à part.*

Puisque Dorus n'est pas mort, j'ai été trop vite en besogne: du Pinde ne peut plus penser à Melinde.

LE MARQUIS *à part.*

Ma foi, j'ai eu une terreur panique. Ceci change la these.

DORUS.

Et par quel heureux hazard, vous trouvez-vous ici l'un & l'autre? SER-

SERPENTINE.

Nous venons de prendre un engagement, Monsieur & moi.

DORUS.

Peut-on savoir de quelle nature il est?

SERPENTINE.

Oh! de nature trés honnéte. Nous allons nous unir par les liens sacrés du mariage.

DORUS *riant.*

Je vous en fais mon compliment de tout mon cœur. Mais vôtre dessein ne laisse pas de me surprendre. Vous paroissiez autrefois d'un caractére assez opposé.

SERPENTINE.

Les choses ont bien changé de face. La conversion du Marquis est décidée, & c'est nôtre union qui l'opére.

LE MARQUIS *à part.*

Je vois qu'une foiblesse peut conduire les plus braves à des pas bien fâcheux.

DORUS.

Le Marquis dévot!

LE MARQUIS.

Mon cher Camarade, puis-je vous demander, si c'est vous même en personne qui êtes venu tantôt dans cet appartement lorsque j'étois à parler avec Madame vôtre Epouse, ou si c'est le Diable qui avoit pris vôtre figure.

DO-

DORUS.

Quelle question pour un homme sensé! Oui, c'étoit moi-même. Il est vrai, j'ai vû quelcun qui vous ressembloit fort, s'effrayer à ma vuë, & s'enfuïr en criant. Les chagrins qui me sont survenus depuis, m'ont fait oublier de demander qui ce pouvoit être.

LE MARQUIS.

Eh! bien, Camarade, c'étoit moi. Mais je ne fuyois point. Non certes. Je faisois simplement une marche forcée pour gagner la porte, & pour atteindre un Corps de mes gens, afin d'être en état de défense au cas qu'il yeut eu du danger.

DORUS.

Je suis bien fâché de vous avoir donné l'allarme.

LE MARQUIS.

Oh! je n'avois pas peur; mais je vous avouë qu'on n'est pas à son aise vis à vis d'un revenant. J'aimerois mieux me trouver à la bouche d'une Couleuvrine.

DORUS *riant.*

On pourroit donc bien vous jouër piéce.

LE MARQUIS.

Si je savois qu'un mortel fut assez osé pour me faire un pareil tour, par la mort, je vous en ferois une telle Anatomie . . .

DO-

DORUS.

Mais depuis vôtre prétendu changement, êtes-vous toujours au ſervice?

LE MARQUIS.

Vraiment ouï, & je ſuis occupé, à l'heure qu'il eſt, à diſpoſer un bataillon dont la figure repréſentera le Chiffre du Roi.

DORUS *riant.*

Ha, ha, ha!

LE MARQUIS.

De quoi riez-vous?

DORUS.

De vôtre idée.

LE MARQUIS.

Elle ſera ſurement approuvée par les gens du mètier; malgré tout cela je veux quitter, épouſer Mademoiſelle, & vivre déſormais en retraitte. Mais on verra ce que l'Etat y perdra . . . Car, ſans me vanter . . . Si je mourois . . .

DORUS.

Sachez, mon Ami, qu'il ne meurt pas d'homme qui ne ſe remplace. Mais voulez-vous, qu'avec ma franchiſe ordinaire je vous donne un bon conſeil.

LE MARQUIS.

Eh! quoi?

DORUS.

C'eſt de quitter plutôt ce ton militaire que vous affectez toujours.

LE

LE MARQUIS.

Ce ton eſt reſpectable.

DORUS.

Le mêtier l'eſt; mais les grands hommes qui l'exercent, ſe font reſpecter par leurs actions, & non pas par un jargon affecté. Vous ſavez qu'il y a des petits-maitres militaires, comme il y a de petits-maitres, de ruelle.

LE MARQUIS.

Ce n'eſt pas moi au moins que vous pouvez avoir en vuë.

DORUS.

Vous ne parlez jamais de vos prouëſſes, vous n'avez pas le ton dur & choquant, vous n'aſſaiſonnez pas vos diſcours de juremens inutiles, vous ne témoignez pas pour les autres honnêtes gens un mépris ridicule. C'eſt le moyen d'être eſtimé de tout de monde.

LE MARQUIS.

J'aurois beaucoup à répondre à tout cela, mais je ne veux plus faire les honneurs d'un métier que j'ai réſolu de quitter.

DORUS.

Souffrez donc l'un & l'autre, que je vous témoigne la joye que vôtre prochaine union me cauſe, & que je vous en félicite de bon cœur . . . Mais, Mademoiſelle, je ne ſens pas la même ſatisfaction, & la même tranquillité d'eſprit que vous. J'ai trouvé un cruel changement

gement dans Melinde. Vous, qui êtes son Amie, n'en sauriez-vous pas la cause?

SERPENTINE.

Je n'aime pas à médire de mon prochain.

DORUS.

Soyez sûr de ma discrétion, & par charité tirez-moi de mes inquiétudes.

SERPENTINE.

Puisque ma conscience ne me permet pas de vous dissimuler plus longtems un secret que vous apprendrez tôt ou tard, je veux bien vous avertir, que vôtre fidele Epouse, vous croyant surement noyé, a eu dessein de se remarier.

DORUS.

Juste Ciel! que dites! vous? . . . Ce sera le bruit de ma mort, si souvent confirmé, qui l'aura séduit. Mais, sait-on avec qui elle vouloit conclure ce second hymen?

SERPENTINE.

Entre nous soit dit, c'étoit avec Mons. du Pinde.

DORUS.

Je connois trop la vertu de Melinde, pour qu'aucun soupçon jaloux puisse entrer dans mon ame. Tout ce que je trouve, c'est qu'elle s'est déterminée trop promptement. Ah! si je puis regagner son cœur, elle me fera bientôt oublier la foiblesse où elle est tombée. La voici

voici justement. Que sa vûe me fait sentir de mouvemens!

SERPENTINE.

Au moins n'allez pas lui dire que je vous ai parlé.

SCENE IV.

MADEM. SERPENTINE, LE MARQUIS, DORUS, MELINDE, TOINON.

MELINDE.

Cher Epoux, je viens vous rendre un cœur que vous possédiez depuis longtems, & qui n'est pas indigne de vous être offert de nouveau. Rien n'étoit plus naturel que la surprise où vous m'avez vû tantôt. Je vous ai demandé du tems pour rappeller mes sens éperdus, & je dois maintenant vous rendre raison de ma conduite.

DORUS.

Ah! Madame, je vous en dispense: Il suffit que vous m'aimiez.

MELINDE.

Non, Monsieur, c'est une satisfaction que je vous dois autant qu'à moi-même, & qui

me mettra à l'abri de tous les mauvais discours . . . Je vous ai cru mort, Dorus, & la nouvelle de vôtre naufrage a été confirmée d'une maniére si positive, qu'il ne m'étoit plus permis d'en douter. Que vous m'avez coûté de larmes! que ma douleur étoit sincere! Au milieu de mes transports ma raison s'est égarée, & j'ai succombé à ma foiblesse en acceptant la main d'un honnête homme qui me proposoit un second hymen. J'étois fondée de me croire libre: si j'ai commis une faute, je vous en demande un généreux pardon.

Elle se jette à ses pieds. Dorus la releve tendrement.

Presqu'au moment que je venois d'engager ma foi à du Pinde, vous êtes revenu, & vôtre présence m'a jetté dans la derniére consternation. Je vous ai fuï pour m'enfermer dans mon Cabinet. Le sentiment de mon devoir, mais bien plus encore l'amour, n'a pas tardé de rentrer dans mon cœur. C'est vous seul qui l'occupez maintenant.

DORUS *avec transport.*

Ah! Melinde!

MELINDE.

Si je vous parois encore coupable, j'irai dans un Convent expier ma faute par une retraitte éternelle. *Elle répand des larmes.*

Mais

Mais si vous me rendez, cher Epoux, vôtre estime & vôtre tendresse, je serai la plus heureuse des femmes.

DORUS *l'embrassant.*

Et moi je suis dés à présent le plus fortuné des maris: si j'avois un reproche à vous faire, ce seroit de vous être trop promptement déterminée pour un second mariage.

TOINON.

Ah! Monsieur, la chair est fragile, & Satan n'est pas sot.

DORUS.

Mais, chére Melinde, ne croyez pas que mon amour pour vous en soit diminué. Vous venez de réparer tout, & vous retrouvez en moi un Amant plutôt qu'un Mari.

TOINON.

Bon; la paix est faite, & les préliminaires sont signés.

SCENE V.

SERPENTINE, LE MARQUIS, MELINDE, DORUS, TOINON, M. DU PINDE.

DU PINDE.

Je viens, Monsieur, me justifier . . .

DORUS.

Monsieur, il n'en est pas besoin. Je sçai tout. Vous avez aimé, Melinde, & vous n'aviez pas tort, car je l'aime aussi. Vous êtes trop honnête homme pour ne pas étouffer ces sentimens depuis que vous me voyez de retour.

DU PINDE.

Oh! pour cela . . .

DORUS.

Ainsi approchez vous, & ne m'enviez pas le bonheur que j'ai d'avoir fait une seconde fois la conquête du cœur d'une Epouse chérie.

DU PINDE.

En verité, je m'en rejouïs trés sincerement. J'ai aimé Madame, je n'oserois le nier, mais j'aime aussi Monsieur. Vivez desormais heureux, & ne vous remettez plus en Mer. Car ma foi, mon doux Ami, vous l'avez échapé belle, & si vous eussiez encore tardé quelques jours . . . Au bout du compte c'eut été vôtre faute.

DORUS.

Je vous permets de l'épouser, si je la quitte une seconde fois pour aller combattre contre les Algériens.

DU PINDE.

Non, voilà qui est fait, pour me consoler de la perte de Melinde, j'irai coqueter tour à tour avec les Muses.

SER-

SERPENTINE.

Une Mortelle n'aura donc pas le bonheur de vous ranger ſous ſes loix? Il n'y faut point penſer.

DU PINDE.

Non, Mademoiſelle, mon cœur eſt deſormais inſenſible à tous les traits de l'amour. Je défie Venus & ſon fils de me réduire ſous leur Empire.

SERPENTINE *à part.*

En ce cas-là j'épouſe mon Marquis. Cela vaut mieux que rien.

LE MARQUIS.

Mademoiſelle, tâchons de célébrer le retour heureux de notre Ami commun par un Acte ſolemnel. Concluons nôtre mariage, & que ce jour ſoit un jour fortuné pour tout le monde.

SERPENTINE.

J'y consens. Vous avez déjà mon cœur, recevez auſſi ma main.

DU PINDE *riant à gorge déployée.*

O le bizare aſſortiment! Mais, mes Enfans, vous n'y penſez pas; c'eſt vouloir marier l'eau & le feu.

SERPENTINE.

Point du tout. Monſieur rabattra un peu du ton militaire.

LE MARQUIS.

Et Mademoiſelle un peu du ton dévot.

MELINDE.

Le Mariage alors ne ſera plus extraordinaire, & je vous pronoſtique des jours heureux.

SCENE VI. ET DERNIERE.

LES ACTEURS PRECEDENS, CARLIN.

CARLIN.

Ah! Monſieur, j'entens que tout le monde eſt ſi content, & que tout le monde veut ſe marier. Or, rien n'eſt ſi contagieux que le mariage, & l'envie m'en prend auſſi. Je ſuis un vieux Domeſtique, & j'ai eu bien du mal en ma vie. On veut pourtant faire une fin.

DORUS.

Et avec qui voudrois-tu te marier, mon cher Carlin?

CARLIN.

Avec cette Coquine de Toinon-là, ſi elle veut m'avoir. Je ne doute point que ſon petit cœur ne lui diſe un mot pour moi. Madame, je vous en conjure, faites lui avouër tout haut ce qu'elle penſe tout bas.

MELINDE.

Qu'en dites-vous, Toinon?

TOINON.

Madame, je dis ce que les filles diſent en pareille occaſion; qu'elles ſont trop jeunes, qu'on

qu'on a le tems d'y penſer encore, qu'il faut parler à Papa, & à Maman.

MELINDE.

La folle! je vois bien que ſon parti eſt pris.

DORUS.

Mais, mon pauvre garçon dequoi nourriras-tu la femme?

CARLIN.

J'ai envie d'aller faire fortune à la guerre. Je me ſens une vocation pour la Cavalerie, & je viens de parler à un Officier qui veut m'engager dans ſon Eſcadron.

LE MARQUIS.

Eſt-ce dans les Chevaux-legers?

CARLIN.

Oh! Monſieur, je ne les ai point peſé.

DORUS.

Quel plan de fortune! Mon Enfant, j'en ai un meilleur. Si tu épouſes Toinon, je te ferai un établiſſement avantageux dans une de mes Terres.

CARLIN.

Eh! bien, Toinon, qu'en dis-tu?

TOINON.

Snr ce pied là, Carlin, tiens, voici ma main. C'eſt un métier bien plat de reſter éternellement fille.

DORUS.

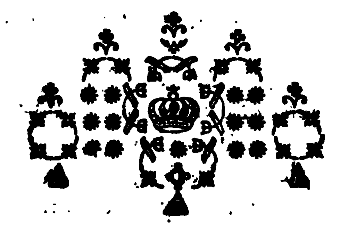
Puiſque vous êtes tous contens, ne cher-

chos qu'à rendre ce jour mémorable par des Fêtes & des réjouïssances. Que ce soit le premier d'une longue suite de jours heureux !

DU PINDE.

Il n'y a que moi qui reste ici surnuméraire ; mais je m'en console. L'Etude me dédommagera amplement des plaisirs frivoles de l'amour. Pour me dissiper, je vais me mettre à l'écart dans mon jardin, sous un Cabinet de verdure orné de tous les dons de Flore. Dans cet endroit délicieux je m'amuserai à écrire une Comédie. Car en vérité, il n'y a pas, je crois, de plus grand plaisir au monde que de composer une Piece de Théatre, de la voir représenter par d'habiles gens, & applaudie d'un Parterre éclairé.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.



EMILIE,
OU
LE TRIOMPHE
DU
MÉRITE.

COMÉDIE
EN CINQ ACTES.

ACTEURS.

LISIMON.

MADAME LISIMON.

ANGELIQUE } leurs filles.
EMILIE }

VALERE.

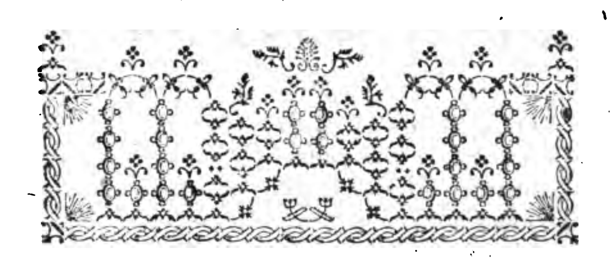
GERONTE.

LOUISON.

PASQUIN.

UN NOTAIRE.

La Sçene est à * * * dans la Maison de Lisimon.



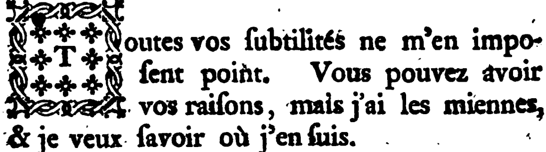
EMILIE, OU LE TRIOMPHE DU MÉRITE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MADAME LISIMON, VALÉRE.

MAD. LISIMON.



Toutes vos ſubtilités ne m'en impoſent point. Vous pouvez avoir vos raiſons, mais j'ai les miennes, & je veux ſavoir où j'en ſuis.

VALERE.

Il faut donc . . . .

MAD.

MAD. LISIMON.

Oui, Monsieur, il faut vous déclarer. Si j'avois été la Maitresse, je vous aurois évité l'embarras du choix, & je sçai bien laquelle de mes filles je vous aurois donné.

VALERE.

Pourquoi, Madame, n'auriez-vous pas voulu avoir pour moi la même bonté que Monsieur Lisimon?

MAD. LISIMON.

Vous êtes trop irrésolu. Huit jours après vôtre mariage, vous serez fâché de n'avoir pas pris l'autre.

VALERE.

On ne sauroit trop réfléchir sur un sujet d'où dépend tout le bonheur de nôtre vie.

MAD. LISIMON.

Il y a bien des cas dans la vie où trop de réfléxions ne valent rien. Combien de gens n'auroient jamais fait leur fortune; combien d'hommes ne se seroient jamais mariés, s'ils ne s'étoient pas abandonnés aveuglement à leur destinée?

VALERE.

Je ne sçai pas faire dépendre mon bonheur du hazard, je veux qu'il soit un effet de ma conduite; & si Monf. Lisimon m'a laissé le choix entre ses filles, permettez, Madame, que j'en profite. Mais, helas! c'est ce même choix qui

qui déchire aujourd'hui mon cœur, & qui le fait flotter entre les attraits d'Angelique, & le mérite d'Emilie.

MAD. LISIMON.

Du mérite! Comment? Mes filles en ont toutes deux.

VALERE.

J'en conviens; mais je crains . . .

MAD. LISIMON.

Quoi? . . .

VALERE.

Je crains . . .

MAD. LISIMON.

Vôtre crainte est impertinente . . .

VALERE.

Non, Madame, tranquillisez vous; je crains uniquement d'éprouver cette métamorphose bizarre que je remarque dans les jeunes Epoux, & qui change souvent l'amant le plus aimable en un fort triste mari.

MAD. LISIMON.

Passe pour cela; mais ce changement peut vous arriver avec toutes les femmes.

VALERE.

Un homme prend toujours l'esprit de sa maison. D'où vient qu'on voit tant de maris devenir acariâtres, taciturnes, jaloux, avares, chicaneurs dans leurs ménages, insipides frondeurs dans la société? . . .

MAD.

MAD. LISIMON.

Avec ces ſcrupules-là, il ne faut point ſe marier.

VALERE.

Non, Madame, ce n'eſt point là le but de ma morale. Mon deſſein eſt pris, je renonce au célibat. Le mariage eſt un tribut que la Société nous demande, mais que je ne voudrois payer qu'à bonnes enſeignes. Tout y dépend de l'aſſortiſſement des caractéres. Si vous me voyez balancer, ce n'eſt que ſur le choix dont Monſ. Liſimon m'honore. Vos deux filles s'emparent tour à tour de mon cœur. Pour bien approfondir l'humeur de l'une & de l'autre, & pour pouvoir mériter à mon tour de leur plaire, il faut du tems. En un mot, Madame, combien m'accordez-vous . . .

MAD. LISIMON.

Pas un jour. Je n'ai eu que trop d'indulgence pour vos ſcrupules. Je deviens la fable de tout le quartier. Il eſt rempli de mauvaiſes langues, qui dans leurs aſſemblées ne font que me déchirer. Depuis que vous avez paru ici, tout le voiſinage eſt aux aguets. Je vois nos ſurveillantes du quartier, qui nous lorgnent de leurs fenêtres depuis le matin jusqu'au ſoir, & qui font le plongeon dès qu'elles ſont apperçües.

VALE-

VALERE.

Faiſons bien, & ne craignons jamais la médiſance.

MAD. LISIMON.

C'eſt bien dit; mais parlons vrai. La bienſéance permet-elle que vous logiez plus longtems chez nous? N'eſt-ce pas enfermer le Loup dans la bergerie? Dieu! qu'en croira mon Oncle, lui qui craint ſi fort le qu'en dira-t-on? Quelle mine allongée ne fera pas ma vieille Tante, qui avec ſon air de Megère, & ſon menton branlant, marmotte toujours quelques moralités? Que diront tous nos grands flandrins de Couſins, toutes nos begueules de Couſines. En un mot comme en mille, il faut Monſieur, ou quitter la Maiſon, ou vous déclarer en trois heures de tems. Adieu.

elle ſort.

VALERE *ſeul.*

Serons-nous donc la dupe eternelle des prejugés? Les parens pourront-ils me faire un crime de ma prudence?

SCENE II.

VALERE, LOUISON.

LOUISON *à part.*

Tâchons de lui tirer adroitement les vers du nés. *à Valere.*

Je

Je vous importune peut-être? Je ferois conſcience de vous interrompre dans vos douces rêveries.

VALERE.

Ah! c'eſt vous, Louiſon? Approchez, mon enfant.

LOUISON.

J'aurois bien une grace à vous demander. Vous ſavez que dans ce monde chacun a ſes petits intérêts.

VALERE.

Eh! bien, Louiſon, que me voulez-vous?

LOUISON.

Hélas! la timidité a toujours été mon défaut. Tenez, le cœur me bat.

VALERE.

Eh que craignez-vous? Ai-je donc l'abord ſi terrible?

LOUISON.

Nenni certes, Monſieur. Vous êtes doux, poli, affable, bienfaiſant, généreux. Ah! que j'ai béni le Ciel, quand je vous ai vû arriver dans la Maiſon! Dame, je ſoutiens envers & contre tous, que c'eſt un bonheur très rare dans ce ſiécle maudit, quand une Demoiſelle peut obtenir un Epoux tel que vous. C'eſt un langage que je tiens à tout moment à ces Dames là haut.

VALE-

VALERE.

Trêve de complimens. Vous avez l'ame charitable, Mademoiselle Louïson, vous excusez mes fautes, & vous appuyez trop sur mon peu de mérite. *à part.* Faisons-la jaser.

LOUISON.

Il ne faut pas être sorcière pour vous prédire, que vous n'echouerez pas auprès des Belles. Je connois le cœur des femmes.

VALERE.

Vous me raillez, je pense.

LOUISON.

Non, c'est en vérité mon sérieux.

VALERE.

Mais, bref; à quoi puis-je vous être bon?

LOUISON.

En vérité! Monsieur, je ne crois pas qu'il y ait sous le Ciel un être plus tarabusté, qu'une fille de chambre, qui sert deux Maitresses dont les humeurs & les goûts sont opposés, dont l'une n'aime que les pompons; & l'autre les livres.

VALERE.

Le contraste est grand en effet: vous êtes dans le cas aparemment?

LOUISON.

Je ne dis point cela tout à fait. Mais j'ai deux Maitresses, dont l'une passe la moitié de

ſa vie dans un grand fauteuïl, vis à vis d'un miroir de toilette: j'ai l'honneur d'être la Directrice de ſes graces, elle ne place pas une mouche ſur laquelle je ne ſois conſultée. L'autre, enfoncée dans l'étude, me demande mon avis ſur de ſavantes ſornettes, qu'elle lit ou qu'elle me veut faire lire. L'une me fait fouïller cinquante tiroirs par jour, pour trouver un ruban, un bouquet; l'autre m'oblige à trotter comme un barbet pour chercher quelque bouquin.

VALERE.

Vous en faites-là des portraits paſſablement ridicules, Mademoiſelle Louïſon.

LOUISON.

Je ne vois point de ridicule à cela. Je peins d'après nature deux filles du monde & du bel air, mais dans des goûts differens.

VALERE.

Quoi! du monde & du bel air?

LOUISON.

Ouï, Monſieur, je vous ſoutiens qu'une Dame ne ſauroit ſe faire remarquer & goûter dans le monde, ſi elle ne porte tous ſes ſoins, toute ſon étude, à tirer parti ou de ſa figure ou de ſon eſprit. On peut briller par l'une ou par l'autre. Mais il n'y a point de milieu: malheur à ces femmes qui ne cherchent, pour ainſi dire, qu'à paſſer *incognito* par la vie.

VA-

VALERE.

Pourquoi vous plaignez-vous donc de ces Dames, si vous approuvez leur façon d'agir?

LOUISON.

Mes Maitresses ont l'une & l'autre de l'esprit, des manières, & des vertus. Il n'y a que le contraste de leurs humeurs qui me désole, & qui me fera déserter un beau jour, si vous ne voulez vous intéresser pour moi, & obtenir par vôtre crédit de Monsieur Lisimon qu'on me donne une Compagne, & qu'il me permette de m'attacher à l'une de ses filles.

VALERE *à part.*

Bon, la voilà au point où je voulois l'avoir *à Louïson.*

Il n'y a rien que je ne fasse pour vous obliger, ma chére Louison. Mais dites-moi à laquelle de ces Dames aimeriez-vous à vous attacher par préférence?

LOUISON.

C'est là encore un de mes grands embarras. Je les aime toutes deux. Mais vous savez, Monsieur, qu'une Suivante en s'attachant à sa Maitresse, épouse ses goûts & contracte ses inclinations. Il s'agiroit de savoir, si je serai plus heureuse en donnant dans l'étude ou dans le bel air; s'il me sera plus aisé de trouver un jour un mari petit-maitre, ou bel esprit?

à part.

Voyons de quel côté penche la balance.

à Valere.

Vous m'avez toujours temoigné tant de bonté, Monsieur, que j'ose avec confiance vous demander encore vos conseils à cet égard.

VALERE.

Comment? Vous connoissez ces Dames mieux que moi.

LOUISON.

D'accord: mais vous avez plus de discernement; je ne suis qu'une étourdie, moi.

VALERE.

Mais, mon enfant, tout ce discernement là, supposé que je l'eusse, ne m'aidera de rien, si je ne connois pas le caractère de l'une & de l'autre; & je n'ai pas eu assez de tems pour cela. Vous qui les servez depuis longtems, vous en devez savoir plus que moi. Un héros, dit-on, n'est point héros pour son valet de chambre; y auroit-il une femme parfaite pour sa suivante?

LOUISON.

Parfaite, non. Qui est-ce qui est parfait? Je ne le suis pas seulement, moi. Mais aussi que feroit on d'une femme parfaite?

VALERE.

Ne me chicanez pas sur les expressions; vous n'entendez que trop bien ce que je veux dire, Mademoiselle Louïson.

LOUI-

LOUISON.

Moi; non.

VALERE.

Eh bien, je vais vous l'expliquer: personne n'etant parfait, chacun a ses défauts.

LOUISON.

Cela est clair.

VALERE.

Chacune de vos Maitresses a donc aussi ses défauts. Or, si vous voulez que je vous donne des conseils pour vous déterminer en faveur de l'une ou de l'autre, il faudra bien que vous me disiez quels sont ces défauts que vous avez remarqué, soit dans Angelique, soit dans Emilie, afin que je puisse les comparer, & vous en dire mon sentiment.

LOUISON.

Ah! Monsieur, je n'ai pas les yeux assez bons pour remarquer les défauts de mes Maitresses.

VALERE.

Et moi je n'ai pas l'art de lire dans le cœur des filles, pour pouvoir deviner leur caractère. Je vous baise les mains.

LOUISON.

J'ai l'honneur d'être vôtre humble servante. N'oubliez pas de grace mes intérêts auprès de Monsieur Lisimon.

VALERE.

Je ferai mon possible, à condition cependant que vous me parlerez tantôt plus à cœur ouvert.

SCENE IIII.

LOUISON *seule.*

Fin contre fin n'est pas bon à faire doublure. Je crois qu'il vouloit me sonder, & j'avois précisément la même intention. Me voilà cependant assez embarassée. Il est un certain Monsieur Geronte, qui tout fraichement débarqué de la Chine, en a rapporté des millions, à ce qu'on dit. Je remarque qu'il fait les yeux doux à mes Maitresses. Si tout alloit selon mes vœux, je voudrois qu'il put épouser Angelique. Un Millionaire & une femme qui aime la dépense, cela quadreroit bien. Il y auroit bien là quelque revenant bon pour la suivante. On peut encore gagner quelque chose avec ces Indiens ; mais avec ces jolis hommes, tel que Valere, il y a peu de fortune à faire. En tout cas Valere pourroit s'accommoder d'Emilie.

SCENE

SCENE IV.

EMILIE, LOUISON.

EMILIE.

N'avez-vous pas vû mon Pére ici?

LOUISON.

Non, Mademoiselle. Le bon homme n'a pas encore paru; il est sans doute enchainé à son bureau vis à vis de Monsieur son Fermier, revoyant ses vieux comptes, & faisant l'inventaire de ses dindons.

EMILIE.

Vous vous émancipez sans cesse à tourner en ridicule un homme auquel vous devez tant de respect; sachez, Louïson, que bien loin de me faire par là vôtre cour, je desapprouve fort une pareille liberté, & vous me ferez plaisir de ne dire desormais en ma présence que du bien, d'un pere qui mérite autant que lui mon amour & ma vénération.

LOUISON.

Vous n'êtes pas aujourd'hui de bonne humeur, Mademoiselle.

EMILIE.

Je crois que mon humeur est toujours assez égale.

LOUISON.

Avez-vous quelque chagrin?

EMILIE.

Non.

LOUISON *à part.*

Je vais la prendre par son foible.

à Emilie.

Vôtre Relieur vient de raporter les Livres.

EMILIE.

Vous pouvez les ferrer.

LOUISON.

Il y en a plus de trente, ils sont fort proprement reliés.

EMILIE.

Tant mieux.

LOUISON.

Ne voudriez-vous pas les voir?

EMILIE.

Non pas maintenant.

LOUSON.

Ils sont dorés sur tranche & partout.

EMILIE.

C'est le moindre de mes soucis, pourvû qu'ils renferment de bonnes choses.

LOUISON.

Vous avez peut-être un peu de migraine. Voulez-vous, pour vous distraire, que je vous lise là un petit Chapitre dans ce livre qui peint si drôlement les femmes?

EMILIE.

Je ne sçais ce que vous voulez dire.

LOUISON.

Oui, là, vous savez bien; cet Auteur qui di-
soit

ſoit entr'autres; *qu'il faut juger des femmes depuis la chauſſure jusqu'à la coëffure excluſivement, à peu près comme on meſure le poiſſon entre queuë & tête.*

EMILIE *ſouriant.*

Ah! la Bruyére.

LOUISON.

Eh bien, ne l'avois-je pas dit que ce la Bruyére vous rendroit votre gayeté?

EMILIE.

Vous vous trompez, Louiſon. Le goût que j'ai pour l'étude n'eſt pas une paſſion. Je lis pour m'inſtruire, pour prévenir l'ennui, & pour n'être pas contrainte d'avoir recours à des amuſemens frivoles.

LOUISON.

Je n'y ſçai donc point de reméde. Je ne me ſens pas en train de vous réjouir par une dépenſe d'eſprit tirée de mon propre fonds. J'ai trop de choſes en tête, & tantôt ce Monſ. Valére m'a auſſi miſe de mauvaiſe humeur.

EMILIE *vivement.*

Quoi! Valére! Où l'avez-vous vû?

LOISON.

Ici.

EMILIE.

Eh, qu'y venoit-il faire ſi matin?

LOUISON.

Apparemment qu'il y cherchoit Mademoiſelle Angélique.

EMILIE.

Quoi, ma sœur?

LOUISON.

Mais je le juge ainsi. Tout le monde dit qu'il est venu pour l'épouser; & en vérité je doute qu'en la voyant il ait changé de dessein.

EMILIE.

Il vous a donc fait là-dessus quelque confidence?

LOUISON.

Lui des confidences? O! non. Il est sur ces sortes de matiéres d'une réserve à désespérer.

SCENE V.

EMILIE, LOUISON, ANGELIQUE, *en Cornettes & en négligé.*

ANGELIQUE *riant.*

Bon-jour ma Sœur. Vous me voyez rire encore de notre souper d'hier; je n'en puis revenir. Assortiment bizarre de Conviés! Façon maussade de servir! Mauvais ton de conversation!

EMILIE.

Ayons, ma chére Sœur, quelque indulgence pour des hôtes, qui sans avoir beaucoup de goût, nous ont reçuës avec toute la cordialité possible.

ANGE-

ANGELIQUE.

Un peu moins de bon cœur, & un peu plus de choix, n'y auroit rien gâté. Je renonce à tous les soupers du monde, s'ils ne sont gais, si l'on n'y médit un peu, si l'on n'y lâche pas le mot pour rire.

EMILIE.

J'en conviens.

ANGELIQUE.

Ce qui faisoit mourir d'ennui hier, me paroit bien comique aujourd'hui. Nos bonnes vieilles gens qui mangeoient & buvoient comme quatre, toujours se plaignant de la misere du tems; Ariste, qui nous étaloit sa profonde science dans l'histoire, qu'il a apprise au theâtre; Lisidor, qui déclamoit ses Odes à la glace; l'Abbé, grand puriste, qui le reprenoit sur ses phrases, & déclaroit la guerre aux mots & aux paroles; Araminte, qui sous un air devot tiroit des brocards insipides sur la moitié des femmes de la ville; mon Oncle, qui se rappelloit agréablement ses bonnes fortunes de cinquante ans.

EMILIE.

Le beau tableau! Continuez, ma Sœur, voilà qui va à merveille.

ANGELIQUE.

Oui, n'oublions pas, que tout ce galimathias fut agréablement relevé par une demi-

dou-

douzaine d'anciennes chanſons basques, que nous chanta d'une voix rauque & en nazillant, le vieux Conſeiller au Parlement.

LOUISON.

Sans vous interrompre, Mademoiſelle, quelle robe & quelle coëffure mettrez-vous aujourdhui? Il commence à ſe faire tard.

ANGELIQUE.

Vous êtes bien preſſée. Je n'y ai pas encore penſé. Un fauteuïl.

Louïſon aporte deux fauteuïls.

ANGELIQUE.

Aſſëyons nous, ma ſœur; auſſi bien l'ennui d'hier au ſoir m'a donné la Migraine.

EMILIE *s'aſſayant auſſi.*

Ma tête n'eſt pas ſi délicate. Je tâche de m'amuſer avec tout le monde.

ANGELIQUE *d'un ton indolent.*

Mes Nœuds.

LOUISON.

Les voici, Mademoiſelle.

ANGELIQUE.

Quoi, la petite navette! Mais, ma chére, tu ſens bien qu'il n'y a plus moyen de travailler avec cette navette là. Si quelqu'un entroit, cela me donneroit du ridicule.

LOUISON *aporte une grande navette, & Angelique fait des noeuds.*

EMI-

EMILIE.

Valere me parut hier beaucoup plus sérieux qu'à son ordinaire.

LOUISON.

Cela n'est pas surprenant. Je crois qu'il y a actuellement deux amours à la fois dans sa tête qui se font la guerre, & qui veulent se détruire l'un l'autre. Il y a bien là dequoi devenir rêveur.

ANGELIQUE.

A propos, ma sœur, quels progrès faites-vous sur le cœur de Valere? On dit que mon père lui a laissé le choix entre nous deux. Ainsi nous voilà rivales.

EMILIE.

Vous êtes l'ainée, ma chère sœur; & je ne suis pas assez simple pour ne point m'appercevoir de tous les avantages que la Nature vous a donné sur moi du coté de la beauté & de ses charmes. Il seroit imprudent de lutter contre vous.

ANGELIQUE.

Fort obligée du compliment. Mais, ma chére Emilie, quand vous m'enleveriez cette Conquête, je n'en serois point fâchée.

à Louïson.

Mon miroir!

EMILIE.

Valere cependant ne me paroit point un

parti

parti à mépriser. Il a du bien, de la naissance, & du mérite.

Louïson apporte une petite table avec un miroir de toilette, qu'elle place à côté d'Angelique.

ANGELIQUE.

J'en conviens. Mais il n'est pas le seul dans le monde qui ait ces qualités-là, & sans me flatter je crois que je trouverai un mari quand je le voudrai. Ainsi, si Valere vous préfére, je ne porterai aucune envie à vôtre bonheur.... J'ai les yeux battus.

LOUISON.

Ma foi, il faut être bien sure de son fait.

EMILIE.

Voilà qui est généreux.

ANGELIQUE.

Je n'ai jamais regardé l'hymen comme un ouvrage de l'amour, mais comme celui de la raison. C'est un établissement qu'on fait, pour avoir un état, un nom, une maison, & pour éviter le ridicule que le préjugé attache à l'état de vieille fille.

EMILIE.

Vous n'aimerez donc point vôtre mari? En vérité, je ne vous connoissois pas cette façon de penser là.

ANGELIQUE.

Pardonnez-moi. Je l'aimerai comme le meil-

meilleur de mes amis, s'il s'en rend digne . . mon rouge! mes mouches!

EMILIE.

Et que deviendra votre cœur? Seriez-vous capable d'en diſpoſer en faveur d'un autre.

Louïſon apporte le rouge & les mouches.

ANGELIQUE.

Non. Je ſuis incapable d'aucun ſentiment qui puiſſe bleſſer la vertu. Mais je ne me ſens aucune diſpoſition à aimer perſonne. J'eſtimerai un mari, comme je le dois, je vivrai dans le monde, j'y déployerai tous les avantages que la Nature m'a donné du côté de la beauté, je ne ſerai pas fâchée de me procurer des Admirateurs, je me divertirai à faire des jalouſes, à enlever les Amans aux Coquettes, je ne donnerai mon cœur à perſonne, & du reſte je jouïrai de la vie, ſans avoir jamais aucun reproche à me faire.

Elle met un grand aſſaſſin.

EMILIE.

Ce plan-là me paroit fort dangereux. Il faut être bien ſûr de ſoi, pour vouloir toujours marcher à côté du précipice.

LOUISON.

Mes-Dames, le tems ſe paſſe: ne ſongerez-vous point à vous habiller.

ANGELIQUE *ſe levant.*

Vous avez raiſon, entrons dans mon Cabinet.

LOUISON.

Mais que mettrez-vous?

ANGELIQUE *prenant le miroir.*

A bien considérer les choses, je crois que l'air languissant ne m'ira pas mal aujourd'hui. Je me coëfferai en *choux surmonté d'un Lapin*; & je mettrai ma robe blanche avec la garniture gris-de-lin.

LOUISON.

Et demain, voulez-vous avoir l'air vif?

ANGELIQUE.

Oui; & vous me préparerez ma coëffure *en Rinoceros*, avec mes agrémens couleur de Souci.

LOUISON.

Et vous, Mademoiselle Emilie, avez-vous quelque ordre à me donner?

EMILIE.

Non. Je suis habillée, & j'en suis charmée. Je ne change pas mon air tous les jours.

ANGELIQUE.

Adieu, ma Sœur. Jusqu'au revoir.

Elle sort avec Louison.

SCENE VI.

EMILIE *seule.*

Plus je m'examine, & plus je trouve de changement dans mon cœur. Je rougis du desordre que j'y sens régner. Quoi! cette raison que

que je croyois si forte en moi, n'a donc pû me garantir d'être sensible! Faut-il parce que Valere a du mérite, que j'en sois touchée? Et qui sait si je n'aime pas un ingrat? Que deviendrai-je s'il préfére ma Sœur!

SCENE VII.

EMILIE, LISIMON.

LISIMON.

Eh! quoi, ma fille, je vous trouve seule? Vous paroissez émuë, vos yeux sont mouïllés: qu'avez-vous?

EMILIE.

Moi, mon pére? hélas! rien.

LISIMON.

Non, non, je remarque depuis quelques jours que vôtre ame est violemment agitée, & je voudrois en savoir la cause.

EMILIE.

Vous savez, Monsieur, que l'esprit des filles est journalier.

LISIMON.

Vous n'êtes point fille à cet égard. J'ai toujours été charmé de l'égalité d'humeur & de la sérénité d'ame que j'ai vû régner chez vous.

EMILIE.

Que cet éloge est flatteur dans vôtre bouche!

LISIMON.

Je sçai que mon aprobation vous a toujours

été chere, mais vous savez aussi que dès vôtre plus tendre enfance je vous ai donné plus de marques de mon amitié sincere, que de mon autorité paternelle. Ma façon d'agir auroit dû, ce me semble, vous inspirer plus de confiance, & vous devriez m'ouvrir vôtre cœur comme au meilleur de vos amis.

EMILIE.

Ah! mon pére, soyez persuadé que si j'avois quelque chagrin secret, je vous le découvrois, ou je le cacherois à moi-même.

LISIMON.

C'est une défaite, ma chére Enfant. Vôtre inquiètude est peinte dans vos yeux.

EMILIE.

Permettez-moi donc que je tâche de me calmer, & que j'ose vous quitter un instant. Mon Maitre de Musique m'attend, ses leçons pourront me distraire, & vous me trouverez tranquille à mon retour.

LISIMON.

Chansons, ma fille, que tout cela. Non, vous ne m'échaperez point. Je veux savoir la cause de l'ennui que je vous vois; & depuis que Valere . . .

EMILIE *avec vivacité.*

Valere. Eh! mon Dieu Valere ne fait rien à tout ceci. Croyez-vous que Valere soit capable de porter le moindre changement dans mon ame?

LISI-

LISIMON.

Là, là, tout doucement. Cette vivacité avec laquelle vous prononcez son nom ne quadre pas trop bien avec l'indifference que vous affectez.

EMILIE.

Ai-je donc dit quelque chose qui ne fut pas bien ? Hélas! depuis quand, mon cher pére, repandez-vous sur mes discours une amertume qui en corrompt l'innocence.

LISIMON *souriant*.

Non, ma chere Emilie, vous n'avez rien dit que je puisse blâmer; mais la Nature vous a trahie dans vôtre ton. Je vois que Valere vous est odieux. Depuis son arrivée vous n'êtes plus la même. Mon amitié pour vous me rend attentif à tout ce qui peut vous plaire ou vous déplaire.

EMILIE.

Mon Dieu, vous me donnez la mort en me parlant toujours de Valere.

LISIMON.

Je vais donc l'éloigner. Il partira dès demain, puisque vous haïssez jusqu'à son nom.

EMILIE.

Mon cœur est incapable de haïr personne. Vous me connoissez mal.

LISIMON.

Je vous connois mieux que vous ne croyez.

Votre façon solide de penser vous donne un trop grand penchant pour le Célibat, & vous êtes assez clairvoyante pour remarquer que Valere n'est pas ici pour rien.

EMILIE.

Mais vous allez faire un affront cruel au pauvre Valere, en le faisant sortir ainsi du logis.

LISIMON *à part.*

Ha, ha! je m'en doutois.

à Emilie.

Puisqu'il vous déplait, il faut bien que j'aye cette complaisance. Vôtre Sœur en sera fort fâchée . . .

EMILIE *l'interrompant.*

Croyez-vous que ma Sœur & Valere s'aiment?

LISIMON.

Je n'en sçais rien, mais . . .

EMILIE.

Et moi je n'en crois rien.

LISIMON.

Je vais vous confier tous mes desseins. Vous savez que les liens du sang m'attachent au pére de Valere, qui va laisser un jour à ce fils une fortune éclatante. Il y a longtems que ce Vieillard m'a demandé une de mes filles pour ce fils qu'il idolâtre, & dont l'éducation a fait tout l'objet de ses soins. La Nature semble avoir formé ces nœuds, mais je n'ai pas voulu

les

les serrer avant de connoître Valere, & de savoir si votre goût, ou celui d'Angelique, approuveroit mon choix.

EMILIE *à part.*

Hélas! chaque mot est un poignard qui s'enfonce dans mon sein.

LISIMON.

Il est venu. Son air, son esprit, ses talens, ses vertus, m'ont charmé. Je lui ai laissé le choix entre vôtre Sœur & vous. Mais, hélas! mon espoir & ma joye sont vains. Angelique le traitte avec indifference, & vous le haïssez. Je le renvoye.

EMILIE *répandant des larmes.*

Ah! Monsieur, qu'allez vous faire!

LISIMON.

Vous obliger.

EMILIE *se jettant à ses pieds.*

Non, mon père, je serois indigne de vos bontés, si je voulois vous dissimuler mes sentimens. Permettez que je répande dans vôtre sein les secrets de mon cœur. Mais quel aveu vais-je vous faire! J'en rougis, & mes larmes doivent vous prouver combien il m'en coûte.

LISIMON.

Levez-vous, ma fille, & ne craignez point de me déconvrir vôtre ame.

EMILIE.

He bien! mon père, puisqu'il faut vous l'a-

vouer, j'aime Valere, en faisant tous mes efforts pour cacher cette foiblesse à tout le monde, à vous, à moi-même & à mon amant.

LISIMON.

Approchez, ma chére fille, venez embrasser un pére à qui vous donnez la consolation la plus grande qu'il pouvoit recevoir dans sa vieillesse.

EMILIE.

Que vous calmez mon esprit! Ah! je ne vous parois donc point coupable?

LISIMON.

Non. Un amour vertueux, fondé sur la raison, & appuyé des suffrages d'un pére, ne peut que mériter l'approbation du monde & les faveurs du Ciel.

EMILIE.

Vous me rendez la vie; mais que je prévois encore d'obstacles à mon bonheur! La beauté d'Angelique, la prédilection que ma Mére témoigne pour cette Sœur, l'incertitude du penchant de Valere, tout me cause aujourd'hui des allarmes & des inquiétudes.

LISIMON.

Mon enfant, le plus grand obstacle est levé pour moi. Je suis sûr de tes sentimens, & me voilà tranquille. Déja depuis long tems mon cœur se déclarant pour toi, te destinoit à Valere. Ton aveu comble mes souhaits. Le

tems,

tems, la raison, mes soins & le Ciel, feront le reste.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LOUISON, PASQUIN.

LOUISON.

Quelle heureuse rencoutre!

PASQUIN.

Ainsi va le monde: les hommes se rencontrent, mais les clochers ne se rencontrent pas.

LOUISON.

Que je vous examine un peu, Monsieur Pasquin. Vous n'avez pas beaucoup changé, hors ce teint qui me paroit rembruni.

PASQUIN.

C'est l'effet d'un coup de Soleil que j'attrapai sous la Ligne. Peste! si tu voyois ce Soleil là . . . Quand nous fumes au troisième degré, à la hauteur de Madagascar . . .

LOUISON.

Il y fait bien chaud, je pense.

PASQUIN.

Chaud en diable, Oh! par ma foi, j'étois frit comme une carpe. Il est surprenant qu'il

m'en soit resté de si belles couleurs . . . Car sans vanité j'ai eu quelques bonnes fortunes à la Chine, moi qui vous parle, & la femme d'un certain Mandarin . . . Mais il ne faut pas être indiscret dans ce monde. Oh! nous avons fait tourner plus d'une tête Chinoise, mon Maitre & moi.

LOUISON.

Mais ces Mandarines-là sont-elles aussi généreuses? Etes-vous revenus riches ou gueux de la Chine?

PASQUIN.

Qu'appellez-vous gueux, Mademoiselle Louïson? Parlez avec plus de respect à un marin tel que nous. Si vous aviez vû seulement les Pacotilles que j'ai rapporté de ce voyage, par la mort-bleu, vous tiendriez un autre Langage . . . Voyez donc un gueux? Savez-vous bien que c'est le plus grand affront que vous pouvez faire à un homme qui revient de Nanking, de l'appeller gueux?

LOUISON.

Ne vous fâchez point, Monsieur de Pasquin, je vous fais réparation, & je vous crois riche comme le Mogol.

PASQUIN.

Ah! voilà qui s'appelle parler.

LOUISON.

Mais sur ce pied-là votre Maitre doit être un Crésus?

PAS-

PASQUIN.

Bon . . . il est riche comme l'Empereur de la Chine même. Ecoutez-le seulement parler. Il a dequoi acheter un Royaume à Paris.

LOUISON.

Et Monsieur Pasquin sera le Vice-Roi?

PASQUIN.

Je parie que Mademoiselle Louïson voudroit être Vice-Reine. Je vous trouve assez aimable pour cela. Lorsque je partis vous étiez à peu près à trois pieds de terre, mais là ce qu'on apelle un joli petit laidron. Travestie en garçon vous auriez pû servir de Mousse. Cela auroit été bien le fait d'un Capitaine de Vaisseau allant aux Indes.

LOUISON.

Mais voyez dont le fat! Un joli petit laidron? Ce sont là aparament des douceurs Chinoises.

PASQUIN.

Pardon, mon enfant, ce n'est pas pour vous offenser. Je vous trouve en revanche bien changée à vôtre avantage. Peste, quels yeux! Que ce tein est éclairci! Quel ratelier! quelle bouche! quelles . . . . Ma foi, les plus laides guenuches deviennent ordinairement les plus jolies filles, quand elles sont faites . . . belle Louïson . . . mais chut, voilà mon maitre.

SCENE

SCENE II.

GERONTE *en habit fort riche, mais d'un goût bizarre*, LOUISON, PASQUIN.

GERONTE.

Monsieur Pasquin, Monsieur Pasquin, nous ne sommes pas ici à la Chine, il me semble que vous vous émancipez, vous prenez de certains airs libres auprès de cette adorable. . .

à Louïson.

C'est donc vous, Mademoiselle, dont la Renommée publie de toutes parts les perfections & les charmes!

LOUISON.

La Renommée me fait trop d'honneur, & à vous aussi, Monsieur . . .

GERONTE.

Point du tout, Mademoiselle. Vôtre beauté est au dessus de toutes les loüanges.

à part à Pasquin.

Ma foi, elle est charmante. Je lui trouve seulement les yeux un peu trop fendus.

PASQUIN *à part.*

Le benêt! Il la prend pour une de ses Maîtresses.

GERONTE.

J'ai beaucoup voyagé en ma vie, mais je puis vous protester, Mademoiselle, que depuis

Paris

Paris jusqu'à Pequin, je n'ai rien vû d'aussi aimable que vous.

LOUISON.

Pasquin m'avoit deja fait l'éloge de vôtre mérite & de vôtre politesse, mais je trouve, Monsieur, qu'il en a fait un Portrait fort au dessous de la réalité.

GERONTE.

Pasquin est un bon enfant. Il sait mieux que personne combien j'ai été caressé partout. Te souvient-il, Pasquin, de cette Princesse à Congo qui se brula toute vive, parce que je ne voulois pas répondre à sa passion?

PASQUIN.

Ah! Monsieur, elle étoit folle.

GERONTE.

Savez-vous bien que je suis homme à vous sacrifier une douzaine de ces Princesses-là, & que toute mon indifference ne sauroit tenir contre vos attraits?

LOUISON.

Voilà en vérité un amour bien subit qui s'empare de vous.

GERONTE.

Ah! Mademoiselle, pensez que je reviens de la Chine, & que nous avons resté neuf mois en mer.

LOUISON.

Les Marins sont pressants à ce que je vois.

GE-

GERONTE.

Aussi sans vanité je n'ai pas été pour rien à la Chine; je n'y ai point fait mes affaires comme un nigaud, j'en rapporte quelques petites bagatelles, qui tenteroient en vérité plus d'une Marquise Européenne.

LOUISON.

Tout cela, Monsieur, est bel & bon; mais nôtre modestie françoise repugne à ces sortes de déclarations soudaines.

GERONTE.

C'est une belle chose que la modestie, mais elle n'empêchera point que je ne vous offre mon cœur & mes richesses. Considérez donc neuf moins en mer!

LOUISON *à part.*

Oh! je vois Madame Lisimon. Ce contretems détruit tous mes projets.

SCENE III.

MADAME LISIMON, GERONTE, LOUISON, PASQUIN.

GERONTE.

En vérité, Madame, je suis charmé d'avoir l'honneur de faire vôtre connoissance. On m'avoit dit tant de bien de vous & de Mesdemoiselles vos filles, que j'étois impatient

tient d'en juger par moi-même. Mais je vois bien qu'on ne m'a point fait un portrait flatté, car la beauté de vôtre fille est incomparable.

MAD. LISIMON.

Vous me surprenez, Monsieur, comment ma fille a-t-elle l'honneur d'être connue de vous?

GERONTE *à part.*

En voici bien d'une autre, ha, ha, ha! je ne connois pas sa fille que voilà.

à Madame Lisimon.

Vous croyez donc, Madame, qu'on prend la berlue en passant la Ligne.

MAD. LISIMON *à Lisimon.*

Louïson, expliquez ce mistère; auriez-vous présenté Monsieur à mes filles sans ma permission.

LOUISON.

Ah! Madame, voici le mistère en deux mots. Monsieur me croit vôtre fille, & il ne m'a pas donné le tems de le détromper.

à Geronte.

Vous m'avez prise, Monsieur, pour ma Maitresse; je vous en demande bien humblement pardon.

GERONTE.

Mais voyez donc . . . Quoi qu'il en soit, il n'y a point de mal. Tranquillisez-vous, mon Enfant, il y a bien des maitresses qui ne sont pas si jolies que vous. MAD.

MAD. LISIMON.

Mes filles sont à leur toilette. J'aurai l'honneur de vous les présenter tantôt.

GERONTE.

J'ai une extrême impatience de les voir.

MAD. LISIMON.

Vous revenez donc nouvellement de la Chine?

GERONTE.

Oui, tout *novissime*.

MAD. LISIMON.

Quel bonheur de pouvoir voyager! Que vous devez avoir vû là de belles choses!

GERONTE.

Non seulement vû, mais rapporté, Madame.

MAD. LISIMON.

C'est le païs de la Porcelaine. Oh! pour moi, j'ai la fureur de la Porcelaine. J'en ai des Pyramides hautes comme cela.

GERONTE.

Que j'aurois souhaité que vous eussiez été avec moi dans ce païs-là! Vous auriez eu le plaisir de vous promener sur le lac de *Sikou* dans des gondoles de porcelaine.

MAD. LISIMON.

Des Jondoles de porcelaine?

GERONTE.

Oui, Madame, tout est porcelaine dans ce Païs-là. N'est il pas vrai, Pasquin?

PAS-

PASQUIN.

Vraiment, oui. Aussi vous avez eu tort, Monsieur, de ne pas raporter à Madame une douzaine de ces chemises de porcelaine que les Dames de qualité portent à la Chine.

MAD. LISIMON.

Cela se peut-il? Mon Dieu, voilà qui doit être charmant en Eté.

GERONTE.

Mais pour en revenir à Mesdemoiselles vos filles . . . .

MAD. LISIMOE.

Vous les verrez tantôt. Allez, Louïson, les avertir que je leur menerai Monsieur.

Louïson sort.

GERONTE.

Et vous, Pasquin, passez à la Douane, retirez-en mes coffres, & prenez garde que rien ne se casse.

PASQUIN.

Fort bien, Monsieur.

il sort.

SCENE IV.

MADAME LISIMON, GERONTE.

GERONTE.

Madame, j'ai assez tracassé dans le monde pour penser à un établissement tranquille,

Il y a bien longtems que je connois Monsieur Lisimon. Nôtre amitié date de loin, & j'ai crû ne pas pouvoir mieux faire que de m'allier à sa famille.

MAD. LISIMON.

J'ai deux filles, je souhaite qu'elles méritent vôtre aprobation; soit que vous vous déclariez pour l'ainée ou pour la cadette, vous leur ferez bien de l'honneur.

GERONTE.

L'ainée ou la cadette, tout cela est la même chose pour moi. Ne sont-elles pas filles toutes deux? Les gens de mer n'y prennent pas garde de si près. Au surplus celle que vous me donnerez, ne sera pas malheureuse avec moi. Je suis un bon Diable, & sans vouloir vanter mon mérite, j'ai raporté des Indes des biens considérables.

MAD. LISIMON.

Sur ce pié-là, ma fille cadette . . . Mais voici mon Mari lui-même.

SCENE V.

GERONTE; MAD. LISIMON, LISIMON.

LISIMON.

Eh! bon-jour, Monsieur Geronte. Vous voilà donc revenu heureusement d'un si long voyage. Que j'en suis charmé!

GE-

GERONTE *embrassant Lisimon.*

Salut au vieux & cher ami Lisimon, & futur beau-père.

LISIMON.

Qu'appellez-vous beau-père?

GERONTE.

Oui, touchez-là, je viens d'entamer avec Madame Lisimon une négociation qui pourroit bien en douceur faire entrer un million dans vôtre famille.

LISIMON.

Rien que cette bagatelle-là. Mais par quel moyen?

GERONTE.

Par un moyen très honnête.

LISIMON.

Qui est?

GERONTE.

Qui est le mariage de mon petit individu avec une de vos filles.

LISIMON.

Vous me surprenez. Quel début! Quoi! sans me dire un mot de vôtre voyage, sans autre préambule, vous me demandez une de mes filles?

GERONTE.

C'est que je suis pressé.

LISIMON.

Et laquelle donc a eu le bonheur de vous plaire?

GERONTE.

De me plaire? Aucune, car je ne les ai pas vuës.

MAD. LISIMON.

Monsieur veut bien s'en rapporter à moi à cet égard.

GERONTE.

Mon vieux ami, écoutez-moi. Tout le monde dit que vos filles sont charmantes. La voix du peuple est la voix de Dieu. Vous êtes d'ailleurs de si braves gens, que vous n'aurez pas manqué de leur donner une bonne éducation, & voilà tout ce qu'il me faut.

LISIMON.

Je ne rejette pas vôtre proposition, elle me fait au contraire beaucoup de plaisir; mais je voudrois que mon gendre futur témoignât un peu moins d'indifférence sur le choix.

MAD. LISIMON.

Oh! mon poulet, cela n'en vaut que mieux. Monsieur nous laisse les Maitres, & puisque cela est ainsi, je suis d'avis de lui donner nôtre Emilie.

LISIMON.

Mon Dieu, ma femme, n'allons pas si vite.

MAD. LISIMON.

Pourquoi non. Ce sera le moyen de fixer en même tems l'irrésolution de Valere. Il sera obligé de prendre, bon gré, mal gré, nôtre

Ange-

Angelique, & nous établirons nos enfans à la fois.

LISIMON.

Rien n'est plus aisé que de procurer un établissement à ses enfans, mais rien n'est plus difficile que de les rendre heureux. Je veux commencer par consulter le goût de mes filles. Gourmander ses Enfans pour contraindre leur inclination, & leur arracher un consentement forcé, c'est changer l'autorité paternelle en tyrannie; mais dans une démarche si importante, guider leurs sentimens par les conseils de la sagesse & de l'expérience, leur présenter la raison quand on voit que leur cœur s'égare, ou qu'un faux brillant les séduit, voilà à mon avis jusqu'où s'étend le pouvoir d'un père.

MAD. LISIMON.

Les maris sont en vérité de vrais corrupteurs d'enfans. Quand tout ce que vous dites-là seroit vrai, faudroit-il le leur faire sentir?

LISIMON

Combien d'Epoux ne s'appercoivent que trop de la cruelle contrainte de leurs parens! Si leur inclination a été forcée, tous les objets qui se présentent dans le ménage, prennent l'air sombre & le goût d'amertume. L'esprit de contradiction & de chicane ne cesse jamais de fermenter dans leur cœur. Mais si leur choix a été libre, ils sont obligés de s'imputer à eux-

mêmes tous les chagrins qui leur arrivent. Leur tendresse réciproque, & l'amour propre concourent à leur rendre tous les maux supportables.

GERONTE.

On ne connoit pas cette Philosophie à la Chine. Cela va bien autrement dans ce païs-là. Un pére donne à sa fille le mari qui lui convient, & on a grand soin de captiver les pieds des femmes dans de fort petits souliers, pour les empêcher de gagner le large, de se répandre dans le monde, & d'y prendre des volontés.

LISIMON.

A' la Chine, comme à la Chine.

MAD. LISIMON.

Je ne veux point vous contredire; cela nous engageroit peut-être dans quelque dispute que je tache d'éviter. Mais j'espére que vous me permettrez d'emmener Monsieur Geronte, pour lui faire connoitre nôtre Emilie. Je vous rendrai compte du succés de mes soins.

GERONTE *en sortant avec Madame Lisimon.*

Adieu, Monsieur Lisimon, ne craignez rien. Nous saurons bien nous rendre agréable. Moi & mon argent, nous en valons deux autres.

SCENE

SCENE VI.

LISIMON, LOUISON.

LISIMON *s'aprochant de la Coulisse.*

Louïson, Louïson, venez-ici.

LOUISON *arrivant.*

Que souhaitez-vous, Monsieur?

LISIMON.

Allez promptement appeller mes filles.

LOUISON.

Oui, Monsieur, elles seront ici tout à l'heure.

elle sort.

LISIMON.

Ce mariage Chinois n'est pas du tout de mon goût. Encore si c'étoit avec Angelique. Mais l'esprit solide d'Emilie ne s'accordera jamais avec celui de Geronte.

SCENE VII.

LISIMON, ANGELIQUE *fort parée,* EMILIE *plus simplement vetuë.*

LISIMON.

Vous voilà bien parée, ma fille. Vous avez apparemment dessein de sortir?

ANGELIQUE.

Si vous voulez bien le permettre.

LISIMON.

A quoi destinez-vous vôtre après-dinée ?

ANGELIQUE.

J'ai l'embarras du choix. La Comtesse voudroit me mener à l'Opéra. Ma Tante m'a proposé une partie de Comete. Il y aura Concert chez Belise. Mon Cousin Ariste m'a fait inviter à souper. Un dessinateur de Lion doit y porter un nouveau dessein d'étoffe sur lequel je dois décider. La Marquise veut que j'arrange avec elle un Cabinet de Pantins.

LISIMON.

Ma chère Angelique, allez consulter là dessus vôtre Mère : elle a peut-être une proposition à vous faire, où il ne s'agit pas de Pantins.

ANGELIQUE.

Il m'en est déjà revenu quelque chose. Je crains qu'il ne soit question de mariage.

LISIMON.

Eh! bien, quand il en seroit question? Le mariage vous fait-il peur, mon Enfant?

ANGELIQUE.

Je ne dis pas cela, mon père. Je ne suis pas assez bégueule pour frémir au mot de mariage, ni pour faire des simagrées. Vous connoissez d'ailleurs le juste respect que j'ai pour vos ordres. Mais, à vous parler franchement, je me trouve une parfaite indifférence sur cet article. Pourquoi voudriez-vous me marier!

Vôtre

Vôtre fortune me suffit pour vivre avec un certain éclat, & je vous jure que je n'aime, ni les hommes en général, ni aucun d'eux en particulier, qu'autant qu'ils tiennent à la Societé.

LISIMON *montrant Valere qui entre.*

Peut-être que Monsieur vous fera perdre cette indifférence.

EMILIE *à part.*

O! Ciel, c'est Valere!

SCENE VIII.

LISIMON, ANGELIQUE, EMILIE, VALERE.

ANGELIQUE *à son père.*

Changeons de propos, je vous en conjure, mon cher Père . . .

à Valère.

Je gage que Monsieur voudra être des nôtres ce soir?

EMILIE.

Quoi! Pour arranger des Pantins?

ANGELIQUE.

Eh! mon Dieu, ma chère Sœur, ce n'est pas pour des Pantins, mais je voudrois mener Monsieur chez ma Tante faire une partie & souper gayement.

VALERE.

Quoique je ne sois pas d'une grande res-

ſource au jeu, je ſerai cependant trop flatté de pouvoir vous accompagner.

EMILIE *à part.*

Je l'avois bien crû.

VALERE.

Mademoiſelle Emilie, ne ſera-t-elle point des nôtres?

EMILIE.

Non Monſieur, je ſuis engagée dans une autre partie, & j'avois deſſein de vous propoſer d'en être.

ANGELIQUE.

C'eſt apparemment pour entendre lire l'Ouvrage de quelque nouvel Auteur?

EMILIE.

Non, je n'ai garde de courir après les nouveaux Livres, je leur donne le tems de venir me trouver dans mon Cabinet.

ANGELIQUE *jettant un regard animé ſur Valère.*

Voyons, pour laquelle de nous deux vous déclarerez-vous aujourd'hui?

VALERE.

Mais, n'y auroit-il pas moyen de vous accorder? J'aimerois à paſſer ma ſoirée avec vous deux.

EMILIE.

J'en ſuis contente, ſi ma ſœur y conſent.

ANGELIQUE.

Quoique ma complaisance m'ait deja fait passer hier une soirée fort ennuyeuse, je le veux bien cependant. Il faut se sacrifier pour ses amis ; car je sçai déjà d'avance que vous n'aimez pas le grand monde.

EMILIE.

Je n'y figure peut-être pas trop bien, mais je sçai du moins me plaire partout.

ANGELIQUE.

Eh! bien, ma sœur, voyons donc, quelle seroit votre idée ?

EMILIE.

Mais nous pourrions d'abord après-diner faire un tour au Cours. De là nous descendrions chez mon Cousin, le Fermier général pour voir son nouveau Cabinet de Tableaux, & si nous y trouvons bonne compagnie . . .

LISIMON.

Je crois, mes Enfans, que nous avons aujourd'hui quelque chose de mieux à faire qu'à sortir.

Il prend Valere à l'écart.

Vous savez, Valere, les termes où nous en sommes. J'attends vôtre résolution au plutôt, ou bien je retire ma parole.

VALERE.

Monsieur, je me sens pénétré de vos bontés, & je n'abuserai pas plus longtems de vôtre in-

dulgence. Daignez de grace faire tous les apprêts de la noce, & permettez que j'ose vous porter tantôt la déclaration que vous m'avez permis de vous faire.

LISIMON.

Je vous attendrai, mon cher Valere. Si j'ose encore vous donner un conseil, visez au solide. *Il sort.*

EMIEIE.

Mon pére sort ; & nous ferions bien, ma Sœur, de suivre ses pas.

ANGELIQUE.

Vous faites la scrupuleuse! Je ne vois pas qu'il y ait du mal à rester ici avec Monsieur.

VALERE.

Que cela est bien dit! Quoi! charmante Emilie, vous-voulez me fuir? J'ai donc le malheur de vous déplaire?

EMILIE.

Je ne vous ai point appris à tirer des conséquences.

ANGELIQUE.

Et moi j'aime la compagnie d'un homme de mérite, aussi longtems qu'il ne prend pas le ton langoureux. Voyons-nous souvent, Valere, badinons, médisons un peu du prochain, amusons-nous mutuellement ; mais ne vous mettez jamais sur le pied de vouloir m'en conter.

VA-

VALERE *d'un ton animé.*

Ce projet me paroit d'une exécution bien difficile.

ANGELIQUE.

Ha, ha! je crois en verité . . .

VALERE.

Oui, je crois que ces beaux yeux, ces traits gracieux, cette taille élégante, détruiroient bien vite les résolutions qu'on auroit prises . .

ANGELIQUE.

Ah! Monsieur, vous gâtez tout.

Elle lui jette un regard tendre.

Ma Sœur, retirons-nous.

EMILIE.

Volontiers. C'est mon dessein.

VALERE.

Vous voulez donc me quitter aussi, Emilie?

EMILIE.

J'ai été la premiere à le proposer.

VALERE.

Je vous suis donc odieux!

EMILIE.

En cherchant à vous éviter, je vous en dis peut-être plus que je ne voudrois. C'est à vous à lire dans mon cœur.

Elle sort.

ANGELIQUE *la suivant.*

Vous voyez, Monsieur, que vous m'avez mis

mis dans la nécessité de vous quitter, & de suivre l'exemple de ma Sœur.

SCENE IX.

VALERE *seul.*

Que mon cœur est agité! Dieu! quelle est belle, cette Angelique, & qu'Emilie à de mérite! Les charmes, les graces, la vivacité de l'ainée, m'enchantent. L'esprit, les talens, la douceur de la cadette, me ravissent. Le langage d'Emilie s'insinüe dans mon ame, & y allume les plus tendres sentimens. Un regard des beaux yeux d'Angelique perce jusqu'au cœur, & semble vouloir y détruire les impressions du mérite de sa sœur. Combat d'un côté aimable, & de l'autre cruel! Quelle douce satisfaction de pouvoir choisir entre deux objets charmants! Quel supplice affreux, de sentir son cœur partagé, & d'être réduit au cruel embarras de ne pouvoir se déterminer!

SCENE X.

VALERE, LOUISON.

LOUISON.

Eh! quoi, Monsieur, vous paroissez tout émû.

VA-

VALERE.

Je n'ai pas en effet l'ame fort tranquille.

LOUISON.

Vous feriez-vous apperçu de quelque chose ?

VALERE.

Et de quoi aurois-je pû m'appercevoir ?

LOUISON.

Mais là . . . .

VALERE.

Quoi là ? Qu'eſt ce à dire ?

LOUISON.

Mais . . . Du Chinois.

VALERE.

Expliquez-vous, Louïſon ! Votre diſcours m'inquiéte.

LOUISON.

Vous ſerez indiſcret, ſi je vous avertis de quelque choſe.

VALERE.

Non, je vous donne ma parole d'honneur que je ne vous trahirai point.

LOUISON.

Vous ſavez dans doute que Geronte eſt revenu de la Chine. Croyez-vous que c'eſt pour rien qu'il cherche d'avoir entrée dans cette maiſon ?

VALERE *vivement.*

Quel peut être le deſſein de Geronte ?

LOUI-

LOUISON.

Que sait-on ? Geronte est un vieux garçon ? Il y a ici deux jeunes & jolies Demoiselles. Cependant tout cela n'est que conjecture. Je ne vous dis rien de positif. On peut se tromper ; il faut juger charitablement.

VALERE.

Vous me mettez dans des inquiétudes cruelles.

LOUISON.

Ce Geronte est riche, & Madame aime furieusement les especes.

VALERE.

Je ne sçai pas trop quel parti prendre.

LOUISON.

N'allez pas au moins faire de l'éclat, & me trahir.

VALERE.

Non, mais je veux savoir où j'en suis. Est-ce pour l'ainée ou pour la cadette qu'il soupire ?

LOUISON.

Je crois qu'il soupire pour toutes les deux, puisque soupirer y a.

VALERE.

Il faut donc que je me déclare au plutôt. Monsieur & Madame Lisimon m'ont permis de choisir. Que Geronte soit mon beau-frere, à la bonne heure.

LOUISON.

Cet expédient ne seroit pas de mon goût, si

j'étois

j'étois un joli jeune homme. Un rival de cette espece humilieroit fort mon amour propre, & je saurois faire si bien qu'il ne put précipiter mon choix. Monsieur Geronte, je ne vous bannirois point de la maison, mais vous seriez le spectateur de mon bonheur. . . .

VALERE.

Louison, laissez-moi faire, je saurai récompenser le zéle que vous témoignez pour mes intérêts. Ayez l'oeil à tout, & tâchez de découvrir si c'est Angelique ou Emilie, qui fait l'objet de ses vœux *il sort.*

LOUISON.

Voilà un assez bon commencement. J'ai soufflé la jalousie dans le cœur de Valere, & j'ai disposé mes Maitresses à favoriser mes desseins sans le savoir . . . A' bien considérer la chose, il n'y auroit rien là de si extraordinaire . . . . Ce ne seroit pas la premiere fois qu'un vieux richard Indien auroit épousé une fille comme moi.

SCENE XI.

LOUISON, PASQUIN.

PASQUIN *portant une grande pagode sur ses épaules.*

Les petits présents entretiennent l'amitié, Mademoiselle Louison, & je viens vous offrir

offrir un leger échantillon de mes captures Chinoises.

LOUISON.

Appellez-vous cela un petit présent. C'est un vrai Colosse.

PASQUIN.

Eh! que diriez-vous donc, si vous voyiez le grand Confucius de porcelaine, qui est placé à l'entrée de la Cathédrale de Pequin ? Cela fait trembler, mais ceci n'est qu'une petite bagatelle que je vous prie d'accepter comme un gage de ma tendre amitié.

LOUISON.

Mais, que voulez-vous que je fasse de cette énorme poupée ?

PASQUIN.

Vous en pourrez orner votre toilette. Cela vous retracera mon image, & vous penserez souvent à moi.

LOUISON.

Le beau meuble de toilette! Vous avez raison, Monsieur Pasquin, il y a là dequoi penser à vous.

PASQUIN.

On dit à la Chine qu'on aime les gens quand on pense à eux.

LOUISON.

Cela n'est pas une conséquence en Europe.

PAS-

PASQUIN.

Je me flatte pourtant que vous nous ferez cet honneur-là.

LOUISON.

Pasquin est galant.

PASQUIN.

Ha ! nous savons pousser la fleurette, nous n'avons pas oublié cet art-là.

LOUISON.

Et moi, je n'aime pas les hommes qui possedent une si grande habileté dans ce métier.

PASQUIN.

Aimez-vous donc mieux les grands sentimens?

LOUISON.

Ce n'est pas en tout cas chez vous que je les chercherois. Les grands sentimens ne sont pas assez dupes pour s'aller loger dans le cœur d'un Pasquin.

PASQUIN.

Tout doux, ma Mignonne. On a le cœur fait comme un autre, & les voyages nous polissent autant que bien des Seigneurs hupés. Il feroit à souhaiter que le cœur de bien des Soubrettes fut formé comme celui de bien des Pasquins.

LOUISON.

Ne vous fâchez point, Monsieur Pasquin. Ce que j'en dis au bout du compte n'est que par délicatesse, je voudrois qu'un amant fut tendre, fidele . . .

PASQUIN *se prosternant à ses pieds.*

En ce cas-là vous avez en moi un amant tout trouvé. Fidele comme l'Etoile polaire, franc comme l'or, tendre.

LOUISON.

Mais leves-toi donc, vieux fou; si quelcun voyoit là ces deux pagodes à mes pieds, le groupe lui paroitroit plaisant.

PASQUIN.

Permets moi donc de t'assurer que je t'aime plus que tous les trésors du Japon, & prens ce petit présent pour gage de mes amours.

LOUISON.

Je ne me détermine pas si vite. Cependant je ne veux pas te rebuter. J'accepte ton présent. Mais gardes-toi surtout de me jamais dire la moindre douceur en présence de ton Maitre, ou de mes Maitresses.

PASQUIN.

Soit, j'y ferai attention; mais ne crois pas aussi me berner . . . J'aime les promptes expéditions, & je n'ai pas le tems de filer le parfait amour.

LOUISON *à part.*

Il ne faut rebuter personne; il est bon d'avoir toujours plus d'une corde à son arc.

PASQUIN.

Qu'est-ce que tu marmottes-là?

LOUI-

LOUISON.

Je réfléchis . . . Tu-es si pressant.

PASQUIN.

Un cœur bien malade hait les longues cures.

LOUISON.

Tu sauras tantôt ma dernière résolution. Adieu, Monsieur Pasquin.

PASQUIN.

Adieu, incomparable Louison. N'oublies donc pas ce premier gage de mes chastes amours, je t'en donnerai d'autres avec le tems.

Louïson prend la pagode, & s'enfuït jusques dans la Coulisse où l'on entend tomber cette pagode & se casser. Pasquin veut sortir de l'autre côté du Théatre.

LOUISON *reparoissant au fond du Théatre.*

Ah! ma foi, voilà le gage fragile en mille pièces.

PASQUIN *sortant.*

Peste soit de l'étourdie! Cet accident est de fort mauvais augure pour mes amours.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, LOUISON.

LOUISON.

D'où vous vient donc tout d'un coup cette mauvaise humeur?

ANGELIQUE.

N'en ai-je pas sujet? Voyez comme je suis mise & cœffée. Vous prenez bien d'autres soins quand il s'agit d'habiller ma Sœur.

LOUISON.

Vous savez trop bien, Mademoiselle, quelle préférence je vous donne.

ANGELIQUE.

La bouche est pour Angelique, & le cœur pour Emilie.

LOUISON.

Je vous jure que c'est tout le contraire. Mais en vérité je ne vous ai jamais connu cette jalousie là contre votre sœur.

ANGELIQUE.

De la jalousie contre ma Sœur! Oh! vous vous trompez très fort, Mademoiselle Louïson. Et à propos de quoi l'aurois-je? Voilà comme vous êtes, on n'oseroit dire un mot que vous n'y donniez une facheuse interprétation.

LOUI-

LOUISON.

Miséricorde! Quelle vivacité extraordinaire! Ma chére Maitresse, je ne vous quitte point que vous ne m'ayez avoué le sujet de vêtre chagrin. Quelcun vous a-t-il offensée?

ANGELIQUE.

Ah! laissez-moi, votre curiosité me fatigue.

LOUISON *se jettant à ses pieds.*

Je vous conjure de me faire votre confidente.

ANGELIQUE.

Vous êtes une indiscrete.

LOUISON.

Non, Mademoiselle, vous pouvez hardiment me confier votre secret.

ANGELIQUE.

Leves-toi donc. Lis dans mon cœur: qu'il est agité par des mouvements dont je ne l'ai jamais crû susceptible!

LOUISON.

Des mouvemens d'amour apparemment?

ANGELIQUE.

Quelle vision! Oh! pour cela non.

LOUISON.

Oh! pour cela oui, je le parierois bien.

ANGELIQUE.

A te dire vrai, j'ignore moi-même ce que c'est. Je vois avec une peine infinie que Valere semble se déclarer en faveur de ma Sœur,

& avec tout cela je n'aime point Valere, c'est une chose décidée.

LOUISON.

Pas si décidé que vous le croyez. J'appellerois moi cela en bon François jalousie, & vous savez ce que dit le proverbe : si Lucas est jaloux, Lucas est amoureux. A l'application.

ANGELIQUE.

Que tu me connois mal, mon Enfant ! Ne sais-tu pas quelle indifférence j'ai toujours eu pour les hommes? Valere loge depuis plus d'un mois dans cette maison, je l'ai vû tous les jours sans sentir le moindre goût pour lui, j'ai souhaité que son choix pût tomber sur ma Sœur ; & maintenant qu'il paroit pencher pour elle, le plus sombre chagrin s'empare de mon ame. Quelle funeste bizarrerie ! Non, je ne me connois plus.

LOUISON.

Ma foi, si j'étois de vous je tâcherois d'engager Valere, quand ce ne seroit que pour faire enrager ma Sœur . . . Ah ! Mademoiselle, la voici qui arrive : ne faites rien paroitre.

SCENE II.

ANGELIQUE, EMILIE, LOUISON.

EMILIE *courant embrasser Angelique.*

Puis-je, ma chere Angelique, conter encore au-

aujourd'hui sur ces tendres sentimens qui nous ont uni depuis le berceau ; puis-je verser dans vôtre sein les craintes & les inquiètudes qui déchirent mon cœur?

ANGELIQUE.

Mon Dieu, ma Sœur? Vous êtes dans une cruelle agitation? Qu'avez-vous? Je me flatte que vous me croyez assez de vos amies . . .

EMILIE *l'interrompant.*

Il faut que vous le soyez beaucoup pour me pardonner l'aveu que je vais vous faire.

ANGELIQUE.

Mais, Emilie, vous êtes incapable . . .

EMILIE *l'interrompant encore.*

Oui, je suis incapable de vous trahir, mais je suis capable d'une foiblesse.

ANGELIQUE.

Capable de foiblesse . . . me trahir . . .

EMILIE.

Je vais vous développer ce mistère. Telle est ma funeste situation. Vous savez que Valere . . .

ANGELIQUE *vivement.*

Valere. Vous aimeroit-il?

EMILIE.

Juste Ciel! Qu'aperçois-je? A ce nom vous rougissez ma sœur.

ANGELIQUE.

Lousson, soutiens-moi.

EMILIE.

Hélas! puissent mes soupçons être mal fondés, & mes craintes inutiles!

ANGELIQUE.

Ma Sœur, poursuivez.

EMILIE.

Valere m'a été jusqu'ici fort indifferent. Plût-au Ciel que mon Pére vous eut destinée à être son Epouse, sans lui avoir permis de choisir entre vous & moi!

ANGELIQUE.

Il s'est donc déclaré? . . .

EMILIE.

Je l'ignore, je le crains, & je le souhaite.

ANGELIQUE *à part.*

A' mesure qu'elle parle, elle me fait sentir combien j'aime Valere.

EMILIE.

Je viens donc, ma chére Angelique, pleine de confiance en vos bontés, vous découvrir mes sentimens, & vous demander vos conseils. En cas que Valere se decide pour moi, dois-je lui donner ma main? Formeriez-vous quelque prétention sur son cœur, ou bien me le cedez-vous sans que le vôtre en murmure?

ANGELIQUE *à part.*

Que je suis malheureuse!

EMILIE.

Quoi! vous ne me répondez rien. Me serois-

rois-je trompée? Cette grande indifférence que j'ai crû remarquer en vous pour les hommes en général, & pour Valere en particulier, ne seroit-elle pas sincére?

ANGELIQUE.

Vous agissez trop généreusement à mon égard, pour que je n'y réponde pas par une confidence réciproque. Oui, ma Sœur, Valere m'a été indifférent aussi longtems qu'il a parû l'être & pour vous, & pour moi; mais au moment qu'il semble vouloir se déclarer en vôtre faveur, mon malheureux sort me condamne à sentir pour lui la passion la plus vive qui fut jamais.

EMILIE.

Eh! bien, ma Sœur, vous serez satisfaite, je vous le céde. L'objet de la confidence que je viens de vous faire, n'a été que de sonder vos vues. En perdant Valere, j'aurai toujours la satisfaction de vous rendre heureuse, au lieu que je ne la serois jamais, sachant que mon hymen avec lui pourroit vous causer du chagrin.

ANGELIQUE.

Vous n'aimez donc point Valere?

EMILIE.

Hélas! je l'adore, & je le perdrai pour vous.

Elle répand des larmes.

ANGELIQUE.

Non, Emilie, non. Votre vertu rallume la mienne. Je ne veux point vous le ceder en générosité. Remettons nôtre sort entre les mains du Ciel, & attendons la déclaration de Valere. Dieu! que je suis à plaindre!

Elle pleure aussi.

LOUISON.

En vérité cela est trop tragique. Leur état m'arrache aussi des larmes.

SCENE III.

LES ACTEURS PRECEDENS. MAD. LISIMON.

MAD. LISIMON *riant*,

Ha, ha! Vous voilà fort à propos . . . voyez donc les folles: Elles pleurent, parce qu'on veut leur donner à chacune un bon Mari. Oh! vous en rirez bien, ha, ha, ha . . .

EMILIE.

Comment à chacune un Mari? Que voulez-vous dire par-là, ma chere Mére?

MAD. LISIMON.

Oui, oui, ma bonne Emilie, tu auras aussi un mari. Vas, console-toi. Je ne comptois d'abord que de marier Angelique avec Valère, mais je crois que nous ferons deux nôces à la

fois

fois, & que notre ami Géronte, qui est revenu de la Chine, pourra bien t'épouser.

EMILIE.

Je ne me sens nul empressement, ni même aucun goût pour le mariage.

MAD. LISIMON.

Tarare, mon enfant. J'étois tout de même étant fille. Le seul nom d'Epoux me faisoit trembler.

EMILIE.

Il ne manquoit que ce dernier coup pour rendre mon infortune complette.

MAD. LISIMON.

Oh! je ne aime point les lamentations & les soupirs. Géronte va arriver dans l'instant. Je veux que vous temoigniez de la gayeté, & que vous lui fassiez bon accueil. Cet air triste seroit capable de le dégoûter à jamais de vous.

ANGELIQUE *d'un air gay.*

Je serai aussi gaye qu'il vous plaira, ma chére Maman, pourvû que ce ne soit point à moi qu'il en veuille.

MAD. LISIMON.

Voilà ce qui s'apelle encore une fille obéissante.

EMILIE.

C'est qu'il lui en coûte beaucoup moins qu'à moi.

MAD.

MAD. LISIMON.

Ah! petite Coquine, vous avez aussi la langue bien pendue quand vous le voulez.

LOUISON *à part.*

Madame Lisimon, vous n'en êtes pas encore où vous croyez être. Nous sçaurons conduire nos petits intérêts.

SCENE IV.

ANGELIQUE. MAD. LISIMON, EMILIE, GERONTE, LOUISON.

GERONTE *entrant avec une vivacité affectée.*

Voilà donc ces deux aimants, qui vont diriger la boussole de mes amours?

MAD. LISIMON.

Monsieur Geronte est toujours galant.

GERONTE.

Et vous, Madame, toujours très polie. Mais permettez de grace que j'approche un peu plus près de ces charmantes beautés, & que j'admire les merveilles que vous avez créées.

MAD. LISIMON.

Vous leur faites trop d'honneur. Vous gâterez ces petites filles par vôtre trop de bonté. La louange inspire de la vanité à la jeunesse. Pourvû qu'elles soyent sages, mon Dieu! je le

le dis tous les jours; *sagesse vaut mieux que beauté.*

GERONTE.

Ah! Madame, cette vertu-là ne manquera pas de venir avec l'âge. La beauté n'y gâte rien en attendant.

MAD. LISIMON.

Mais laquelle de ces petites Créatures-là trouvez-vous donc la moins desagréable? . . . Tenez vous donc droite, Emilie, quand Monsieur vous regarde.

GERONTE *tire une lorgnette, & les examine l'une après l'autre.*

Vous permettrez bien que je braque ma lunette contre ces beaux Astres-là. Mes voyages dans les Climats chauds ont un peu dérangé l'œconomie de mon luminaire. Pardon, Mesdames. Plus je vous examine, & plus je découvre que la Nature vous a enrichies de ses plus rares trésors. Vos yeux sont des brillants, vôtre tein est semblable à l'opale & au rubis balai, vos lévres au corail, vos dents aux perles, vôtre sein à l'albatre, vos mains à l'yvoire, vôtre . . .

LOUISON.

Et vous, Monsieur, vous réünissez toutes les couleurs comme l'escarboucle.

GERONTE.

Elle est plaisante, cette Louison-là. Il me paroit qu'elle a de l'esprit.

MAD.

MAD. LISIMON.

Mais vôtre cœur ne vous dit-il pas laquelle des deux je vous destine?

GERONTE.

Quand vous parlez, Madame, mon cœur se tait, & ne sait qu'obéir.

EMILIE *ironiquement*.

La conquête d'un cœur si obéissant & si silentieux est fort flatteuse.

GERONTE.

Ah! Mademoiselle, vous me faites trop d'honneur. Je vous assure que cette conquête ne vous coûtera pas de grands efforts. Ce cœur sera pris, & baissera pavillon, si vous daignez lâcher contre lui une seule bordée de vos charmes vainqueurs.

EMILIE.

C'est se défier trop de ses forces. Vous vous croyez bien facile à vaincre.

GERONTE *à Angelique*.

Ah! . . . Mais que dit cet aimable enfant-là?

ANGELIQUE.

Rien.

GERONTE.

Rien. Cela est fort peu. Mais vos beaux yeux, Mademoiselle, parlent pour vous.

ANGELIQUE.

Leur langage ne sera pas éloquent, car ils ont fort peu à dire.

GE-

GERONTE.

Vous vous trompez, ma Reine, rien n'est plus éloquent que vos yeux... Le feu qui en sort est plus brulant que le Soleil sous le Tropique.

ANGELIQUE.

Mais voilà du dernier galant.

GERONTE.

Quel est l'homme qui ne le deviendroit pas à côté de vous, & quel seroit l'insensible qui ne voulut avoir l'honneur d'être votre amant?

ANGELIQUE.

Savez-vous bien, Monsieur Geronte, que voilà une déclaration dans toutes les formes?

GERONTE.

Oh! cela est fait exprès.

ANGELIQUE.

Comment! C'est donc moi que vous préférez?

GERONTE.

Oui, s'il vous plait?

ANGELIQUE.

S'il me plait! Cela est bien dit.

GERONTE.

Ma fortune & ma personne, tout est à vous, ou le Diable m'emporte.

ANGELIQUE.

Ne jurez pas, je vous en croirai sur vôtre parole.

GE-

GERONTE.

Pourrois-je donc me flater en revanche que vous me permettrez de mouiller l'ancre de mon espérance à la rade de vos faveurs?

ANGELIQUE.

Cela ne va pas si vite. Il faut au moins que vous me rendiez pendant trois mois ce qu'on appelle des soins, c'est à dire, me suivre au spectacle, au bal, à la promenade, témoigner de l'empressement pour me parler & me voir, porter mes couleurs & mon nom en chiffre, me donner des fêtes galantes &, ainsi du reste; ensuite vous devez pendant trois autres mois soupirer tout haut, m'entretenir de votre flamme, me présenter la main pour me conduire, me donner des sérénades, vous battre peut-être contre quelque rival, me . . .

GERONTE.

Mais ne pourrois-je pas être quite de tout cela pour de l'argent. Un sac de Louis applanit bien des difficultés dans ce monde. La . . .

ANGELIQIUE.

Pas pour un empire. Je suis fille à sentimens, & n'ai pas l'ame vénale.

GERONTE.

Et moi, je suis trop pressé pour passer par toutes ces formalités-là.

MAD. LISIMON.

Suivez mes conseils, Monsieur Geronte, adressez

dressez-vous à la cadette, l'aînée est trop capricieuse.

GERONTE.

Pourrois-je espérer, Mademoiselle, un meilleur accueil de vôtre part? Ma personne auroit-elle l'honneur de vous plaire, & me condamnerez-vous à un Cérémonial aussi sevére?

EMILIE.

Je suis ennemie de toutes ces contraintes qui ne sont fondées que sur un usage frivole: mais je me sens dans ce moment le cœur si saisi, que je ne puis vous répondre, & que je me vois obligée de vous quitter pour calmer mon esprit. *elle sort.*

GERONTE.

Celle-là me paroit de meilleure composition, je pourrois bien l'avoir amarée.

à part.

Aussi n'est-elle pas si jolie, elle donne sa marchandise à meilleur marché.

MAD. LISIMON.

He! bien, Monsieur, la glace est rompuë. Je m'en vais appuyer vos intérêts auprès d'Emilie, je tâcherai de la persuader, & en tout cas je saurai me servir de l'autorité de Mère.

elle sort.

GERONTE.

Voila qui s'appelle une brave femme.

ANGELIQUE *suivant sa mére.*

Adieu Monsieur, vous êtes un volage, un vrai papillon.

LOUISON *d'un air piqué en voulant suivre sa Maitresse.*

Un franc ingrat.

GERONTE *la rappellant.*

St. . . . St. . . .

SCENE V.

GERONTE, LOUISON.

LOUISON.

Plait-il!

GERONTE.

Auriez-vous par hazard une chambre à vous seule dans cette maison?

GERONTE.

C'est que je vous demanderois la permission d'y fumer une pipe de tabac.

LOUISON.

Fi! le vilain!

GERONTE.

C'est une belle & bonne habitude que j'ai prise à la Chine, & que je ne voudrois pas perdre pour tout l'or du monde.

Il tire de sa poche une pipe orientale fort longue.

Par ma foi, c'est un présent que m'a fait le pre-

mier

mier Aumônier de l'Empereur Cam-hi-xun-chi.

LOUISON.

Je ne suis pas fille à vous mener dans ma chambre, cela donneroit matière à médire.

GERONTE.

Vous êtes bien scrupuleuse.

LOUISON.

Non, je ne suis pas begueule, mais je suis jusqu'aux apparences. Si jamais je me marie, mon Epoux aura non seulement une femme vertueuse, mais d'une conduite à l'abri du soupçon.

GEROOTE.

Vous me charmez en vérité par ces sentimens-là. Que n'êtes-vous d'une condition plus relevée?

LOUISON.

Ce n'est pas ma faute au bout du compte. Si l'on m'avoit consulté sur ma naissance, je me serois faite tout au moins Princesse.

GERONTE.

Dans le fonds vous me plaisez plus que vos Maitresses.

LOUISON.

Vous me flattez d'une manière trop sensible, pour que je ne vous avouë pas en échange l'estime que j'ai pour vôtre mérite. Je suis une bonne fille, & j'apartiens à d'honnêtes

 gens.

gens. Mon Dieu! on ne m'a point dit en sortant du berceau que je servirois un jour.

elle pleure.

GERONTE.

Vous me faites pitié. Là, là, consolez-vous mon enfant.

Il lui passe la main sous le menton.

Mais, entre nous, vos Maitresses me paroissent un peu quinteuses.

LOUISON.

Peut-être.

GERONTE.

Un peu bizarres . . .

LOUISON.

Que voulez-vous, nous avons tous nos défauts! Il est vrai, elles aiment la dépense, les plaisirs, le jeu, les spectacles. Mais il n'y a point de mal à cela. Elles ont du caprice, mais dans le fonds ce n'est pas leur faute; & c'est ce que vous rencontrerez toujours dans une fille dressée au bel air.

GERONTE *se grattant l'oreille.*

Mais sur ce pied-là il faut que j'y pense, avant de donner dans le pot au noir.

SCENE VI.

GERONTE, LOUISON, VALERE.

VALERE *à part.*

C'est donc là ce dangereux Rival?

GE-

GERONTE *bas à Louison.*

Qui est cet homme-là?

LOUISON.

C'est Valere, l'amant de mes Maitresses.

GERONTE.

Ha, ha! Monsieur! touchez-là. Je suis charmé de faire connoissance avec vous. Mais vous êtes un terrible homme.

VALERE.

Moi, Monsieur?

GERONTE.

Oui, vous.

VALERE.

Et pourquoi?

GERONTE.

Comment pourquoi? Est-ce une bagatelle que d'attaquer deux Sœurs à la fois. Peste! vous voulez épouser toute une famille.

VALERE.

Mais, Monsieur, je pourrois vous faire le même reproche. Vous êtes d'ailleurs bien plus dangereux que moi. Vôtre âge, vôtre expérience, vos richesses, & mille autres agrémens . . .

GERONTE.

Trêve de complimens. Vous êtes en vérité trop honnête. Mais que voulez-vous? Chacun a dans ce monde son petit coin de mérite, & chacun tâche de faire valoir ses avanta-

ges. Vous m'avez aussi l'air d'être un dangereux rival, & je n'aimerois point à lutter contre vous.

VALERE.

Oh! je n'ai garde d'en venir-là avec un homme comme vous. Je suis persuadé que vous avez fait bien des conquêtes dans vos voyages.

GERONTE *souriant.*

Ah! là, là. Je ne me vante de rien.

VALERE.

Si j'étois de vous, je ne penserois point au mariage.

GERONTE.

Et pourquoi non?

VALERE.

A ce que je vois, vous ne connoissez pas encore le ton de ce païs-ci.

GERONTE.

Que voulez-vous dire par là? Expliquez-vous, mon cher ami.

VALERE.

Ce n'est pas ici un terrain où les maris brillent. Vous n'êtes pas plûtôt marié qu'on ne vous regarde plus.

GERONTE.

Et que pourrois-je donc faire?

VALERE.

Faites de la dépense en jolies femmes, & je vous réponds que vous serez cajolé comme vô-

tre

vie, quand vous seriez vieux comme les rues.

GERONTE *riant.*

Ha, ha! je vous comprends. Caresser avec des mains dorées.

VALERE.

Justement. Vous pourrez alors voltiger de belle en belle. Je vous réponds que l'or de la Chine aura une vertu magnétique sur le cœur de nos Dames.

GERONTE.

Ce que vous dites-là n'est pas si sot . . . . Mais vous me paroissez un fin matois. Vous êtes intéressé à me donner ce conseil pour avoir ici le champ libre.

LOUISON.

Avez-vous senti cela? Diantre, c'est vous qui êtes fin.

VALERE.

Non, je vous parle sincèrement.

GERONTE.

A d'autres. Mais pourquoi me tendre tous ces pièges? Il y a moyen de nous acorder; faisons une composition. Choisissez-en une, & je garderai l'autre

LOUISON *à Geronte.*

Et si je devois vous donner un conseil, moi, ce seroit de laisser là & Angelique & Emilie, & cela pour cause. Vous pourriez choisir une

 femme

femme sage, agréable, d'une humeur accommodante, & qui s'efforçât tant par amitié que par reconnoissance à vous rendre la vie heureuse. *elle sort.*

GERONTE.

Ma foi, la tête me tourne de tout cela, je ne sais plus où j'en suis.

SCENE VII.

GERONTE, VALERE, LISIMON, EMILIE.

GERONTE *appercevant Emilie.*

En voici encore une autre: Mais c'est la bonne.

VALERE *d'un air inquiet.*

C'est Emilie! Pourquoi lui donnez-vous cette epithète?

GERONTE.

Vous allez l'entendre.

à Lisimon.

Eh bien, Beau-père, quelle nouvelle? Ce cœur agité s'est-il calmé? S'est-elle enfin renduë à mes attaques?

EMILIE *àpart.*

Voyons quel effet la jalousie fera sur Valère?

GERONTE.

Menez-vous son indifférence & sa pudeur pieds & poings liés sur le champ de bataille de

mes

mes amours? Est-elle enfin toute confite de tendresse pour moi?

LISIMON.

La voilà, Monsieur. Vous pouvez consulter ses sentimens. Je donne mon agrément à la résolution qu'elle prendra, mais je ne gênerai point ses inclinations.

GERONTE.

Bon, c'est encore autant de gagné. Vous venez d'entendre, Mademoiselle, la déclaration de Monsieur vôtre père, & vous savez combien Madame vôtre mère m'est favorable. Il ne s'agit donc plus que de vôtre consentement. Voulez-vous faire le bonheur d'un homme qui a fait le tour du monde pour amasser une fortune digne de vous être offerte?

EMILIE.

Si je me déclare aujourd'hui, ce ne seront pas vos richesses, Monsieur, qui détermineront mon choix.

GERONTE.

Tant mieux. Ce sera donc mon petit mérite. Que cela est adorable.

VALERE.

Ciel! qu'entends-je! Tout mon espoir est trahi. *bas à Lisimon.*
Mais, Monsieur, pensez donc à votre promesse.

LISIMON *bas à Valere.*

Mon amitié pour vous m'avoit porté à con-

traindre le choix de mes filles, mais votre irrésolution opiniâtre leur a rendu la liberté.

VALERE.

Que je suis malheureux!

EMILIE *à Geronte.*

Avec tout cela, Monsieur, je n'ai pas encore l'ame tranquille sur bien des objets. La trop grande facilité avec laquelle vous vous êtes determiné en ma faveur . . .

GERONTE.

Les courtes résolutions sont toujours les meilleures.

EMILIE.

On m'a d'ailleurs beaucoup parlé de vôtre penchant à la galanterie, & du nombre de vos conquêtes. On dit que dans tous les païs où vous avez voyagé, vous avez laissé des traces de votre mérite séduisant.

GERONTE *riant.*

Oh! à l'égard de cela, si jamais nous sommes mariés, vous aurez du plaisir. Pour nous amuser, nous ferons quelque jour un petit tour à la Chine. Je vous donnerai la satisfaction de vous montrer une demi-douzaine de Chinoises de la premiere volée, qui créveront dans leur peau en vous voyant ma femme; mais je les laisserai créver tranquillement; ce seront autant de sacrifices que je vous ferai, & dès le moment

moment que le mariage nous aura unis, je ferai la pompe funébre de la galanterie.

VALERE *à part.*

Je ne devrois pas craindre un rival aussi ridicule. Mais que le cœur d'une femme est bizarre!

EMILIE.

Ah! je vous tiendrai quitte de la promenade à la Chine; ce n'est pas là mon goût.

GERONTE.

Ma petite pouponne, quand vous serez avec moi, vos goûts changeront. Vous quitterez pére & mére pour suivre un époux que vous idolâtrerez.

VALERE *à part.*

Tout original qu'il est, il me met au désespoir.

EMILIE *à part.*

Valere me fait pitié, finissons la Comédie.

GERONTE.

Que dites-vous là? Est-ce une indifférence agonisante qui rend les derniers soupirs?

EMILIE.

Non, Monsieur, la maladie n'est pas si dangereuse que je n'en puisse réchaper. Ecoutez-moi. J'ai crû qu'il m'étoit permis de badiner un moment avec vous; mais comme je vois que vous prenez la chose au sérieux, il est

tems

tems que je vous désabuse, en vous protestant que je ne me sens aucun goût pour vous.

GERONTE.

Ecoutez, Monsieur le beau-pére, elle n'a aucun goût pour moi ; ha, ha, ha !

LISIMON.

Que voulez-vous ? Les inclinations ne se commandent point.

GERONTE.

Vous badinez, je pense. Cela ne se peut pas. Madame vôtre mére m'a donné sa parole que vous m'aimeriez.

EMILIE.

Ma Mére est trop raisonnable pour me contraindre ; & moi, je ne suis point d'un caractére à vous en imposer.

GERONTE.

Ma foi, l'ami, vous avez-là deux filles bien extraordinaires. L'une veut me faire passer par mille etamines, & m'asservir à faire le Galant pendant six mois entiers, l'autre me signifie un congé tout net. Dites-moi ; est-ce que depuis mon départ toutes les filles sont devenuës comme cela dans ce païs ?

VALERE.

Je vous répons, Monsieur, qu'avec le bien & le mérite que vous avez, vous en trouverez beaucoup qui ne seront pas du sentiment de Mademoiselle.

GE-

GERONTE.

Franchement je le crois aussi.

à Emilie.

Tenez, consultez Monsieur, sur ce que vous avez à faire, il vous dira que sans vanité je vaux mon prix.

EMILIE.

Me conseillez-vous, Valere, d'écouter Monsieur ?

VALERE.

Ce seroit mettre la modestie de Monsieur Geronte à de trop rudes épreuves, que de vouloir faire son éloge en sa présence.

GERONTE.

Non, non, dites toujours. Je me ferai un peu de violence.

VALERE.

Je n'oserois jamais. Votre présence me ferme la bouche. Si vôtre modestie ne souffre point, la mienne souffrira; & je ne suis pas assez impudent adulateur pour louër les gens en face.

GERONTE.

Allons donc. En ce cas là je me retire. Aussi bien tout ce mic-mac me brouïlle si fort, que j'ai besoin de boire un coup pour remettre ma raison en ordre. Adieu, l'ami. Adieu, fiére

fière Princesse; j'espère de vous trouver des idées plus raisonnables à mon retour.

SCENE VIII.

LISIMON, EMILIE, VALERE.

LISIMON.

Eh! bien, Valere, commencez donc le Panégiryque de votre ami Geronte. Essayez si vous pouvez rendre ma fille favorable à ses vœux.

VALERE.

Hélas! fut-on jamais dans un plus cruel embarras!

EMILIE.

Selon vous Geronte a tant de mérite que vous ne devez point être embarassé de trouver des motifs pour me persuader.

VALERE.

Auriez-vous pû, adorable Emilie, vous tromper un instant sur les raisons qui me l'ont fait éloigner!

EMILIE.

Adorable Emilie! Quoi? C'est apparemment dans la bouche de Geronte, que vous mettez cette expression? Vous êtes un Négociateur zelé.

VALERE.

Me croiriez-vous si destitué de goût & de discer-

discernement, que je ne puisse vous rendre la même justice & les mêmes hommages que vous rend Geronte, & que vous méritez de tout le monde?

EMILIE.

Je ne conçois rien à vos discours. Vous oubliez les intérêts de Geronte pour me faire un compliment flatteur en vôtre nom.

VALERE.

J'oublie tout en vous voyant.

à part.

Dieu! qu'elle me paroit aimable en ce moment!

LISIMON.

Bravo, mon garçon. C'est la disposition où j'aime à vous voir. Pardonnez à mes transports . . . *il l'embrasse.*

VALERE.

Le trouble où vous me voyez, doit vous découvrir assez les dispositions de mon cœur.

LISIMON.

Oui, j'apperçois le trouble qui vous agite. Allez, Valere, vous tranquilliser un moment & venez tantôt me trouver dans mon Cabinet: aussi bien une affaire importante m'y appelle.

VALERE.

J'obéirai à vos ordres. Heureux si dans cet entretien vous daignez mettre le comble à mes vœux! *à Emilie.*

Adieu

Adieu, charmante Emilie. Je connois trop vôtre façon de penser, pour craindre Geronte; mais je me connois trop moi-même pour oser me flatter de mériter vôtre tendresse.

il sort.

LISIMON.

O Ciel! qui voyez dans un cœur paternel les mouvemens de joye que cet evénement heureux y fait naitre, daignez achever l'ouvrage de mon bonheur, & je descendrai avec joye dans le tombeau.

EMILIE.

Mon cher pére, je ne dissimule point avec vous. Qu'il me seroit doux de pouvoir accorder mon devoir, ma raison & mon cœur!

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PASQUIN *seul.*

Maudit soit celui qui inventa le métier de Valet. On rode, on se tracasse, on se damne pour un Maitre, & l'on ne voit qu'ingratitude & misére en perspective. Dix ans de services ne rachetent pas une seule petite faute.

faute. Il n'y a sortes de tours que ces vilains-là ne vous jouent. Le mien ne vaut pas mieux qu'un autre. C'est la plus noire trahison qu'on ait jamais faite à un domestique. Comment, Monsieur Gerônte, vous voulez donc m'escamoter ma Louïson? J'ai découvert votre infame dessein, & j'en suis au desespoir. Jamais cette coquine ne m'a tant trotté par la cervelle que depuis que j'apperçois le dévolu que vous avez jetté sur elle. Ma foi, il n'y a plus ni joye ni bonheur pour les honnêtes gens dans ce monde. Sortons-en honnêtement.

Il tire une corde.

Pendons nous plutôt; cela aura quelque chose de grand. Oüi, je ne serai pas spectateur de l'infidélité de Louïson, & j'espére qu'on en soupçonnera mon Maitre. Je satisferai à la fois mon amour & ma vengeance.

SCENE II.

GERONTE *gris*, PASQUIN.

GERONTE *dont le discours est quelquefois interrompu par un hoquet.*

Peste! ce vin du Cap étoit bon!

à Pasquin.

Mais que fais-tu là, Maraud, avec cette corde?

PASQUIN.

Faut-il donc d'abord en venir aux invectives? Depuis quand sommes-nous sur ce pié?

GERONTE *l'embrassent*.

Ne te fâches pas, mon pauvre Pasquin. C'est le ton de ce Païs-ci de maltraiter ses gens. Tiens, voilà dequoi boire à ma santé. Mais encore un coup que prétendois-tu faire de cette corde!

PASQUIN.

Que diable! c'est une corde d'un de vos ballots. Flairez, elle sent la Chine.

GERONTE.

Oui, cela sent le Musc. Mais pourquoi as-tu ouvert ce ballot? Tu as voulu apparemment me voler, tu es un fripon.

PASQUIN *en colere*.

Encore! Savez-vous bien que si vous continuez sur ce ton-là, je . . .

GERONTE.

Hé! que feras tu?

PASQUIN.

Je me tairai.

GERONTE.

Cela est bien dit. Puisque cela est ainsi, il faut que je te donne encore une petite récompense. Mais si tu n'as pas voulu me voler, pourquoi ouvrois-tu donc les ballots?

PASQUIN.

Vous ne vous souvenez donc pas que tous vos effets doivent être visités à la Doüane. GE-

GERONTE.

Et toi, t'a-t-on ouvert aussi pour voir ce que tu avois dans le ventre?

PASQUIN *à part.*

Ma foi, il est yvre, ou je veux être confondu.

à Geronte.

Non, car j'ai le cœur sur la langue, mais il y a de certaines gens qu'on devroit bien ouvrir pour voir ce qu'il y a dedans.

GERONTE.

Est-ce de moi que tu parles?

PASQUIN.

Qui se sent galeux, se gratte.

GERONTE.

Mais à qui en veut donc ce Coquin effronté?

PASQUIN.

Je vous le dirai tantôt; mais parlons premiérement d'affaires. Les Douaniers demandent un Inventaire de toutes le marchandises qui forment vôtre cargaison, & cela signé de vôtre main.

GERONTE.

J'ai bien autre chose à faire. Vois-tu, quand on a le cœur pris, & qu'on est à la veille d'épouser un joli tendron, on n'est guéres disposé à faire des Inventaires.

PASQUIN.

Vous feriez mieux de laisser là vos amours, & de penser à vos affaires.

GERONTE.

Tu raisonnes, je pense, mais il me vient une idée . . .

PASQUIN.

Voyons.

GERONTE.

As-tu une feuïlle de papier blanc, une plume, & de l'encre?

PASQUIN.

Ouï, Monsieur, un valet qui fait les affaires de son Maître ne marche jamais sans cela.

Il tire le papier, la plume, & l'encre.

Mais à quoi bon cela?

GERONTE.

Je signerai mon nom au bas de la feuïlle, & tu n'as qu'à mettre au dessus l'Inventaire qu'on demande.

PASQUIN.

Soit. L'expédient est bon. Signez donc.

GERONTE *signant.*

Que ces maltôtiers sont pressants & chicaneurs!

PASQUIN *prenant le blanc-signé.*

Je me charge du reste.

GERONTE.

Et moi, je vais achever ma bouteille, après quoi j'irai pousser la belle passion.

il sort.

PAS-

PASQUIN *seul.*

Vas, tu es un joli garçon, tu as les plus belles dispositions bachiques pour conter fleurette. Le Ciel est bien bénin de donner à des Maitres yvrognes des valets sages ... Mais voici fort à propos Louison.

SCENE III.

PASQUIN, LOUISON.

LOUISON.

Eh bien! Monsieur Pasquin, comment va la vie? M'aimez-vous toujours?

PASQUIN.

Ah! serpent qui caresses ceux que tu assassines!

LOUISON.

Qu'est-ce à dire, pourquoi cette colére?

PASQUIN.

Oui, tu n'as qu'à faire l'étonnée, tu crois que je suis aveugle, & que je ne vois pas ta conduite.

LOUISON.

Je m'envelope de ma vertu.

PASQUIN.

On verra donc ta nudité, car tu as là une envelope fort mince.

LISIMON.

Mais encore un coup, dequoi te plains-tu?

PASQUIN.

Tu t'imagines donc que je ne m'apperçois point de ce qui se passe entre toi & mon Maitre?

LOUISON.

Mais rien du tout. Un peu de badinage, quelques petites caresses, qu'on ne sauroit sans brutalité refuser d'un bon homme comme lui.

PASQUIN.

Un bon homme. Peste! Ces Richards sont ordinairement les plus dangereux.

LOUISON.

Je crois en vérité que tu te donnes les airs d'être jaloux.

PASQUIN.

Tu me joues de ces tours-là, même avant le mariage, & tu ne voudrois pas que ma délicatesse en fut blessée?

LOUISON.

Ta délicatesse? Tu es un joli Monsieur, pour faire le délicat.

PASQUIN.

Oui, Mademoiselle Louison, il ne faut pas faire un jeu de cela. Sachez, que s'il vous arrive encore d'écouter les sornettes de mon Maitre . . .

LOUISON.

Hé! . . .

PASQUIN.

Je vous plante là, & je m'en retourne à la Chine.

LOUI-

LOUISON.

Bon voyage; & vous, Monſieur Pasquin, ſachez que s'il vous arrive encore de faire le jaloux & l'incommode, je vous cracherai au nés la première fois que vous me parlerez de vos amours.

PASQUIN.

Il eſt donc écrit dans les Aſtres que je le ſerai, ſans même oſer m'en plaindre!

LOUISON *fâchée.*

Non, vous ne ſerez rien; car je ne veux plus entendre parler de vous.

PASQUIN.

Mais il ne faut pas ſe fâcher, quand on dit les choſes honnêtement.

LOUISON.

Vous appellez cela honnêtement?

PASQUIN.

Mais vraiment. Je ne ſçai pas comment vous êtes, vous autres. A' la Chine une femme ſeroit au deſeſpoir, ſi ſon amant ne lui témoignoit quelque jalouſie. J'étois en intrigue à Pequin avec la fille d'un Philoſophe; or donc un beau jour je vis clair comme à travers d'un criſtal qu'elle me faiſoit une infidélité marquée. Je lui en fis des reproches, elle me répondit par des invectives, enfin de fil en aiguille nous nous primes par les cheveux, & nous nous en donnâmes comme il faut. Depuis ce moment

là, nous nous aimâmes comme des tourterelles.

LOUISON.

Vous osez me faire un pareil conte, sans craindre que je devienne jalouse à mon tour?

PASQUIN.

Que diable! elle est à la Chine cette fille. S'il y avoit aussi bien l'Ocean entre mon Maitre & toi, je ne m'aviserois pas d'être jaloux.

LOUISON.

Eh! bien, avouës que tu es un nigaud de me chicaner pour si peu de chose, & à cette condition je te pardonnerai.

PASQUIN.

Je n'aime pas les longues quérelles.

LOUISON.

Touches-donc-là; & sois sage à l'avenir.

PASQUIN.

Il le faut bien. Voilà qui est fait. Tu n'aimes donc pas mon Maitre?

LOUSON.

Encore?

PARQUIN.

Non, non, je ne dis rien. Ce n'est qu'un petit scrupule, dont je tâcherai de me *guérir*.

LOUISON.

Tu m'aimes donc bien?

PASQUIN.

Je t'aime si fort que tu ne sors pas un *ins*tant

tant de ma tête; j'ai même peur que tu ne la fasses tourner. Je suis déjà en bon chemin, car tu m'as rendu Poëte.

LOUISON.

Tu-Dieu Poëte! Cela est beau.

PASQUIN.

Oui, en passant sous la Ligne je m'aprochai si fort des Rayons de Phœbus, que dès lors je sentis un petit accés de ses poëtiques influences. Je fis à bord du vaisseau un joli Poëme sur nôtre Marmiton; depuis je n'y ai plus pensé: mais tes beaux yeux ont rallumé ma verve, & je viens de composer une petite chanson pour toi, que je te prie d'accepter.

il lui donne un papier plié.

LOUISON.

Mais voilà qui est galant au possible. Je ne te connoissois pas encore ce talent-là.

PASQUIN.

Tu en trouveras bien d'autres chez moi, qui te surprendront.

LOUISON.

Voyons donc ce que tu me chantes.

PASQUIN.

Non, tu liras cela quand je n'y serai point. Tes loüanges blesseroient ma modestie, & je suis pressé d'aller à la Doüane, retirer les effets de mon Maitre. Adieu, ma charmante Ve-

nus, mon Apollon te parlera pour moi pendant mon absence. *il sort.*

SCENE VI.

LOUISON *seule.*

Voyons donc ce que ce Nigaud aura pu me dire?

elle déploye le papier.

Ma foi, rien. C'est une chanson en blanc, signée Geronte. *elle médite.*

C'est un qui-pro-quo qu'il a fait sans doute; au lieu de vers, il m'a donné un blanc-signé de son Maitre. *elle médite encore.*

En vérité ce papier entre les mains d'une fille intrigante & hardie vaudroit mieux que toutes les Poësies du monde; oui, je pourrois servir à la fois mes Maitresses, Lisimon, Valere, & moi-même. Il n'y auroit qu'à ecrire une promesse de Mariage entre Geronte & moi, au dessus de cette signature. Je pourrois l'épouser sans offenser personne; il m'aime déjà. Et au pis-aller, il seroit obligé de me donner pour le dédit une bonne somme, qui me feroit un établissement. *elle rêve encore.*

La délicatesse de ma vertu murmure & se révolte contre un pareil projet. Mais dans le fonds je ne lui fais aucun tort. Je lui procure une brave femme qu'il semble aimer. Ceci

accé-

accélérera seulement un peu les choses. Allons consulter mon Cousin, qui est Clerc de Procureur, & le plus madré Coquin du monde.

SCENE VII.

LISIMON, MAD. LISIMON, LOUISON.

MAD. LISIMON.

Vous avez beau prêcher, Monsieur Lisimon, je n'en démordrai pas.

LISIMON.

Mais, Madame, permettez-moi seulement de vous parler raison.

MAD. LISIMON.

La raison veut que Geronte épouse nôtre Emilie, & cela est tout simple.

LISIMON.

Vous ne voulez donc pas m'écouter un moment?

MAD. LISIMON.

Graces au Ciel, au premier de May prochain nous aurons vingt-cinq ans de mariage. Je m'en souviens encore comme d'aujourd'hui. Or il est à naitre que depuis tout ce tems, je me sois opposée une seule fois à vos volontés. Je le dis-là devant vous, Monsieur Lisimon. Rendez justice à la vérité.

LISIMON.

Là là, Madame, je ne suis pas venu ici pour

vous faire aucun reproche, & vous savez que je hais les disputes.

MAD. LISIMON.

Or donc, il est bien juste que j'aye une fois ma volonté en ma vie, & j'aimerois mieux mourir que de céder cette fois-ci.

LOUISON.

Mais, Madame, si j'osois dire un mot; quand même vous seriez sure du consentement de Monsieur Lisimon, l'êtes-vous aussi de celui de Mademoiselle Emilie?

MAD. LISIMON.

Il feroit beau voir qu'une fille bien née se cabrât contre les volontés de ses parens. Tu honoreras ton père & ta mère. C'est là le premier de ses devoirs.

LOUISON.

Elle vous honorera beaucoup; mais je crois ni plus ni moins qu'elle n'épousera pas Monf. Geronte.

MAD. LISIMON.

C'est apparemment vous qui lui inspirez ces beaux sentimens, & qui la rendez rebelle à mes volontés.

LOUISON.

A' Dieu ne plaise.

LISIMON.

Mais que diriez-vous, si Angelique avoit quelque dessein sur Geronte? *à part.*

à part.

Gagnons toujours du tems.

MAD. LISIMON.

A la bonne heure! Mais cela ne se peut pas.

LOUISON.

Il faudroit au moins la consulter; il faudroit d'un autre côté savoir la déclaration de Valère, en un mot il faudroit . . .

MAD. LISIMON.

Se taire. Entendez-vous. Allez m'appeller Angelique.

LOUISON *sortant.*

Qu'elle est brusque! Ma foi, il n'y fait pas bon.

LISIMON.

Si vous vouliez m'en croire, Madame Lisimon, nous laisserions un libre cours aux inclinations de nos filles. Leur choix ne peut tomber que sur Valere & Geronte, & l'un & l'autre, dites-vous, vous conviennent pour Gendres.

MAD. LISIMON.

Patatri, patatra. Mes filles avec leurs sublimes sentimens pourroient les rebuter l'un & l'autre. Savez-vous bien que Geronte est un millionaire, & que tous nos parens nous prendroient pour des imbéciles, si nous manquions un aussi bon coup.

SCENE

SCENE VI.

LISIMON, MADAME LISIMON, ANGELIQUE.

LISIMON.

Vous ſavez, ma fille que j'ai toujours partagé ma tendreſſe entre vous & Emilie. Votre bonheur fait l'objet de mes vœux. Je commence à ſentir les infirmités de la vieilleſſe, & avant ma mort je voudrois avoir la conſolation de vous voir établie par un mariage avantageux.

ANGELIQUE.

Ah! mon pére, au nom de cette tendreſſe, éloignez ce projet, laiſſez-moi ma liberté, ou permettez du moins que je puiſſe au Couvent . . . .

MAD. LISIMON.

Bon, bon, au Couvent. Langage ordinaire des filles; on ne vous a point envoyé chercher pour tenir de ces propos rebattus. Au Couvent . . . . au Couvent . . . .

ANGELIQUE.

Ne croyez pas, Madame, que je veuille faire de ces grimaces, que les gens du monde abandonnent au vulgaire. Non, je n'en ſuis pas capable.

LISIMON.

Je connois cependant votre goût pour le grand

grand monde. Il faut, ma fille, un grands fonds pour pouvoir briller avec un certain éclat sur le théatre. J'ai crû que les richesses de Geronte pourroient vous mettre en état de soutenir le rôle que vous aimez à y jouër.

ANGELIQUE.

Mon cher Pere, vous avez assez de bien pour m'entretenir au Couvent. La retraitte est tout ce que j'ambitionne.

MAD. LISIMON.

Et moi, je comptois de vous marier à Valère. Il n'est pas aussi riche que Geronte, mais il possede un bien honnête.

ANGELIQUE *vivement.*

Valère, ma chere Maman!

MAD. LISIMON.

Mais vous rompez tous mes desseins, en vous déclarant pour le Célibat.

ANGELIQUE.

Mais Valère . . .

MAD. LISIMON.

Cela feroit-il changer la thése?

LISIMON *à part.*

Hélas! je m'apperçois que j'ai tout gâté en la consultant.

ANGELIQUE.

Mais, Madame, on ne sait pas où l'on en est. Tantôt c'est Geronte, tantôt c'est Valère. Croyez-vous donc que tout me soit égal?

MAD.

MAD. LISIMON.

Non, mon Enfant, ce sera Valère.

ANGELIQUE.

Mais . . . .

MAD. LISIMON.

Mais . . . le voici justement.

SCENE VII.

LES ACTEURS PRECEDENS, VALERE.

MAD. LISIMON.

Vous venez fort à propos, Monsieur Valère. Voici nôtre Angelique qui a la rage de vouloir se mettre au Couvent; je fais tout au monde pour l'en détourner: assistez-moi, je vous prie, de vôtre rhétorique, pour la ramener à d'autres sentimens.

VALERE.

Je crains bien que je ne possede pas l'art de persuader.

ANGELIQUE.

J'ignore sur quoi vous fondez cette crainte; mais il est certain que jusqu'ici personne ne m'a dit des argumens assez forts pour changer ma résolution.

VALERE.

Mais la volonté, & le desir de vos parens . . .

AN-

ANGELIQUE.

Mes parens n'ont jamais contraint mes inclinations. Entre mille obligations que je leur ai, ce n'en est pas une des moindres.

VALERE.

Le grand monde pour lequel vous semblez être faite, & qui paroit avoit eu jusqu'ici des attraits pour vous . . . .

ANGELIQUE.

Les goûts changent. J'ai fréquenté assez le grand monde, & les personnages qui y jouent des rôles deviennent si mauvais.

VALERE.

Ce passage subit de la vie bruyante & dissipée à une retraitte austère . . . .

ANGELIQUE.

N'auriez-vous pas d'autres motifs à m'alléguer?

VALERE.

Le chagrin que vous ferez à vos amis. Hélas! peut-être le désespoir d'un adorateur secret de vos charmes.

ANGELIQUE.

Peut-être.

VALERE *à part.*

Qu'elle me paroit belle en ce moment!

MAD. LISIMON.

Cette raison-là n'est pas mauvaise,

elle ajuste & redresse sa fille.

 Voyez

Voyez les yeux de cette coquine-là, son tein, son port, sa taille; tout cela est-il fait pour le Couvent?

VALERE.

Non certes, Madame .... Dieux! que les attraits de la beauté sont puissans!

MAD. LISIMON.

Oui, je ne crains pas de le dire en sa présence; elle a dequoi rendre un honnête homme heureux.

ANGELIQUE.

Ah! vous me faites rougir, ma chere Mère. Votre tendresse vous prévient en ma faveur. Monsieur ne pensera pas de même, mais il est trop poli pour vous contredire.

VALERE.

Hélas! Mademoiselle, si vous pouviez voir mon cœur, vous le verriez blessé de vos traits.

ANGELIQUE.

Voilà du fruit nouveau. Valère vous ne m'avez jamais tenu un pareil discours.

à part.

Que dira Emilie?

VALERE.

Je vois, Mademoiselle, qu'il est un moment qui triomphe de toutes les résolutions.

ANGELIQUE.

C'est un moment que je dois éviter, & pour vous & pour moi. *elle veut se retirer.*

MAD.

MAD. LISIMON.

Mais fi donc, Angelique, n'allez pas faire ici la mijaurée. Quand Monsieur vous parle le plus honnêtement du monde, vous voulez le fuir?

ANGELIQUE.

Vous connoissez, Madame, la répugnance que j'ai toujours eu pour les propos de cette nature. Valère prend le ton langoureux, & je serois piquée au vif s'il étoit capable de m'engager à le souffrir dans sa bouche.

elle sort.

MAD. LISIMON.

Allons, allons, Monsieur, point de foiblesse humaine. C'est un petit caprice, il faut la suivre pour l'en corriger. Venez avec moi, & reposez-vous sur mes soins. Du train que prennent les choses, je vois que vous serez mon gendre ce soir.

LISIMON *à Valère.*

N'irez-vous pas dire un seul mot à Emilie?

VALERE *en sortant.*

Grands Dieux! que je suis coupable!

SCENE VIII.

LISIMON *seul.*

Mon chagrin ne sauroit se concevoir. J'aime également mes enfans; mais Ange-

lique par sa beauté, auroit toujours trouvé un établissement. Valère & Emilie au contraire sembloient être formés pour faire mutuellement leur bonheur. Angelique d'ailleurs, absorbée dans le grand monde, est indifferente pour tous les hommes, & ne recevroit tout au plus les hommages de Valère, que parce qu'il y a une espéce de vanité à se voir aimé d'un homme universellement goûté; au lieu qu'Emilie l'adore dans le fond de son ame.

SCENE IX.

LISIMON, EMILIE.

EMILIE.

Vous avez bien voulu être mon confident; daignerez-vous aussi être mon guide & mon conseil: puis-je regarder désormais Valère comme un Amant, & comme mon Epoux?

LISIMON

Non, mais comme un Traitre.

EMILIE.

Juste Ciel! qu'entends-je?

LISIMON.

Oui, mon enfant, rappellez toute vôtre raison pour oublier à jamais ce perfide. Mes yeux l'ont vû épris d'Angelique, & il lui a déclaré son amour.

EMI-

EMILIE.

Que je ſuis malheureuſe! Mais hélas! je n'oſe le blamer. Angelique eſt ſi belle.

LISIMON.

La bonté de vôtre cœur cherche encore à l'excuſer. Je crois en effet qu'il eſt moins coupable qu'il ne paroit, & qu'il ſe détermine en faveur de celle qu'il voit la dernière.

EMILIE.

Vous croyez donc, mon cher père, qu'il y auroit encore moyen de le ramener vers moi, ſi je pouvois lui parler?

LISIMON.

La ſeule difficulté, mon Enfant, n'eſt pas du côté de Valère. Angelique employe tous ſes charmes pour l'attirer à elle. Geronte d'un autre côté fait les plus vives inſtances pour obtenir vôtre main, & il eſt apuyé par la plus forte protection de vôtre mère. Que pouvez-vous faire contre tant d'obſtacles?

EMILIE.

Obéir à la volonté de mes parens, & me ſoumettre aux arrêts du Ciel.

LISIMON.

Non, ma fille, non. Le Ciel ne veut point qu'un mariage forcé ſoit le ſalaire d'auſſi dignes ſentimens.

EMILIE.

Vos bontés me pénetrent de la plus vive re-

connoissance. Promettez-moi seulement, mon cher père, que vous vous opposerez à mon mariage avec Geronte.

LISIMON.

Oui, mon Enfant, je vous le promets; ni lui, ni personne, ne sera jamais vôtre Epoux contre vôtre gré: mais je voudrois faire plus, je voudrois vous unir à Valère, s'il étoit possible de fixer son inconstance.

EMILIE.

Ne pensons plus à Valère; s'il aime ma sœur, & s'il en est aimé, je sacrifierai volontiers ma tendresse à leur bonheur.

elle répand quelques larmes.

SCENE X.

LISIMON, EMILIE, PASQUIN.

une petite lanterne à la main.

LISIMON.

Hé! voilà Pasquin. Quel sujet vous amene, & que veut dire ceci?

PASQUIN.

Pardon, Monsieur, de ce que j'entre librement chez vous; mais j'ai eu une petite fatalité.

LISIMON.

Quelle fatalité?

PASQUIN.

J'ai perdu un billet. LI-

LISIMON.

Où l'avez-vous perdu? Est-ce ici?

PASQUIN.

Ma foi, si je savois où, je ne l'aurois pas cherché si long-tems.

LISIMON.

Etoit-ce un billet doux?

PASQUIN.

Peste! c'est un billet doux qui pourroit coûter cher à mon Maitre.

LISIMON.

Mais encore, dequoi s'agit-il?

PASQUIN *rêvant.*

Oui . . . parbleu . . . ma foi, c'est cela précisément . . . . . Oh! cela est clair . . . . Monsieur, j'y suis . . . Ne sauriez-vous pas où je puis trouver Louïson?

EMILIE.

Elle est sortie.

PASQUIN.

Il n'y a qu'elle qui puisse en savoir des nouvelles. C'est le Diable quand on a tant d'affaires en tête.

EMILIE.

Quoi un billet doux de vôtre Maitre dont Louïson seule peut savoir des nouvelles?

PASQUIN.

Ah! Mademoiselle, ne me questionnez pas; je

je ne puis rien vous dire là-dessus. Les Dames sont curieuses dans ce païs-ci.

LISIMON.

Ne le sont-elles pas aussi à la Chine?

à part.

Faisons le babiller.

PASQUIN.

Qui dit femme, dit en général un être curieux.

LISIMON.

Vôtre Maitre a été, dit-on, fort estimé dans ce païs-là.

PASQUIN.

Ah! l'argent fait beaucoup à la Chine comme ici.

LISIMON.

J'en conviens; mais indépendemment de ses richesses, Monsieur Geronte est un homme d'un fort bon caractère, & d'un merveilleux esprit: n'est-ce pas?

PASQUIN.

Ouï, c'est un fort bon Enfant pour le caractère; mais pour l'esprit . . . tenez, je n'aime pas à médire, & vous me feriez lâcher quelque sottise. Par ma foi, il y a bien des Maitres dans le monde, qui sont heureux d'avoir des domestiques intelligens.

LISIMON.

Vous avez donc toujours été à ses côtés pendant ses voyages.

PAS-

PASQUIN.

Je ne l'ai pas plus quitté que son ombre. Je l'ai accompagné jusques chez l'Empereur?

LISIMON.

Quoi? Vous avez vu l'Empereur?

PASQUIN.

Vraiment: mais c'est l'Empereur de la Chine, car il n'y a que celui-là à Pequin.

LISIMON.

Voilà qui est extraordinaire.

PASQUIN.

Il y a bien plus. Je l'ai vû manger, moi qui vous parle.

EMILIE.

Il mange comme un autre homme, n'est-ce pas?

PASQUIN.

Point du tout. Il craint terriblement les fatigues inutiles & pour ne pas incommoder ses bras en gesticulant avec une cueillière, son Grand Maitre d'hôtel lui séringue son bouillon dans la bouche. Cela est fort plaisant à voir.

EMILIE *à part.*

Quel insigne menteur!

LISIMON.

Ce n'est pourtant que par des voyes que la probité autorise, que votre Maitre a aquis toutes ses richesses?

PASQUIN.

Mais, oui, il n'a volé ni assassiné personne. Au reste quand nous sommes en mer, nous autres nous ne lisons guères dans le livre de la probité.

LISIMON.

Vous parlez pour vous, Monsieur Pasquin, mais votre Maitre est un homme qui a de la conscience.

PASQUIN.

Ecoutez-moi. On va à Rome pour faire son salut, on va à la Chine pour faire sa fortune.

EMILIE.

Pasquin n'est pas si sot.

PASQUIN.

Je vous parle vrai; c'est là mon seul mérite.

LISIMON.

Je voudrois bien savoir encore . . . . .

PASQUIN.

Oh! Monsieur, vous saurez cela une autre fois; je suis obligé de retourner à la Douane pour achever de régler nos affaires, & j'ai l'honneur de vous saluer trés-humblement.

Il sort.

SCENE XI.

LISIMON, EMILIE.

LISIMON.

Que dites-vous de cet entretien?

EMILIE.

Il me confirme dans la résolution que j'ai prise de ne jamais épouser Geronte.

LISIMON.

Et il ne m'a pas fait naitre l'idée de vous y contraindre.

EMIEIE.

Consentez plutôt à ma retraitte. Tout ce qui m'arrive ne peut que me donner du dégoût pour les hommes, & pour le mariage. Je me liverai à l'étude, aux beaux arts, & à mille plaisirs innocens, capables d'amuser une fille qui pense, & de faire oublier le spectacle bruyant du monde. Ma plus grande consolation surtout sera d'avoir pû rendre ma Sœur heureuse.

LISIMON.

Ne précipitons rien, ma chere Emilie. Les choses à la vérité sont fort embrouillées, mais je vais faire les démarches necessaires pour nous tirer au moins de cette incertitude fatale. Ma tendresse pour vous me suggérera des moyens

moyens pour vous rendre aussi heureuse que vous le méritez.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

VALERE *seul.*

Enfin je respire, & je sors de l'état cruel où mon irrésolution m'avoit jetté. Mon cœur s'est déclaré pour Emilie, & je puis voir d'un oeil tranquille les charmes de sa Sœur. Oui, divine Emilie, tous mes vœux seront desormais uniquement pour vous . . . Dieu! quel empire son mérite prend-il sur mon ame! Son caractére est charmant, son humeur douce, son esprit orné, mais naturel; qualités toujours préférables aux simples attraits de la beauté. Jeunesse folâtre, en vain vous faites de brillantes conquêtes, hors de l'hymen vous ne sauriez gouter le plaisir d'être aimé d'une femme vertueuse.

SCENE II.

MADAME LISIMON, VALERE.

MAD. LISIMON.

Ça, Monsieur, parlons un peu raison.

VALERE.

Je ne demande pas mieux, Madame.

MAD. LISIMON.

J'ai fait cette nuit un rêve singulier, & qui me donne beaucoup à penser.

VALERE.

Je souhaite, Madame, que vous dormiez une autre fois plus tranquillement.

MAD. LISIMON.

Ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Mais à mon reveil j'ai demandé mon Almanac, & j'y ai trouvé d'heureux pronostics.

VALERE.

Tant mieux; je vous en félicite.

MAD. LISIMON.

Pleine de ces idées, j'ai pris la ferme résolution de me donner aujourd'hui un gendre tout au moins.

VALERE.

Vous ne pouviez prendre une meilleure résolution.

MAD. LISIMON.

Oui, je l'ai juré, & je le tiendrai. Vous avez beau, Monsieur, chercher toutes sortes d'échapatoires pour éluder cette question, il faut, ou me donner vôtre résolution tout à l'heure, ou vuider ma maison.

VALERE.

Cela est précis, Madame.

MAD.

MAD. LISIMON.

Ce n'est pas que je veuille vous violenter. Non. Mes filles sans vanité ont assez de mérite pour que je ne sois pas embarrassée de leur établissement, mais je veux savoir où j'en suis.

VALERE.

Je sens tout le prix de l'honneur que vous me faites.

MAD. LISIMON.

Il ne s'agit pas ici de complimens. Il faut parler clair.

VALERE.

Oui, Madame, je serai ce gendre heureux, puisque vous l'ordonnez.

MAD. LISIMON.

C'est parler raison. Il semble qu'on m'ait allégé le cœur d'un pesant fardeau.

VALERE.

Il ne m'en a point coûté de vous faire cet aveu. J'emploirai au contraire tous les jours de ma vie à vous témoigner mon extrême reconnoissance.

MAD. LISIMON.

Avouez que c'est une jolie fille que nôtre Angelique.

VALERE.

Sa beauté est parfaite.

MAD. LISIMON.

Allez lui faire un compliment de ma part, & tâchez de me l'amener.

VA-

VALERE.

J'obéis à vos ordres. *il sort.*

MAD. LISIMON *riant.*

Ha, ha, ha! En vérité, quand je me mets une affaire en tête, je sçai la faire réüssir.

SCENE III.

MAD. LISIMON, LISIMON, EMILIE.

MAD. LISIMON *sautant au col de Monsr. Lisimon.*

Mon Poupon, voilà qui est fait, j'ai triomphé de tous les obstacles, & je puis vous féliciter de bon cœur.

LISIMON.

Tout doux, Madame Lisimon, tout doux. D'où vous vient ce transport?

MAD. LISIMON.

Je viens de parler à Valère, qui m'a témoigné des sentimens si raisonnables, que vous m'en voyez toute hors de moi.

LISIMON.

Il s'est donc déclaré?

MAD. LISIMON.

Oui, mon cher mari.

EMILIE.

Pour Angelique?

MAD. LISIMON.

Et pour qui donc, si ce n'est pour elle?

EMI-

EMILIE à part.

C'en est donc fait.

LISIMON.

Pourvû que ce mariage soit heureux.

à part.

Cette déclaration est bien contraire à mes vuës.

MAD. LISIMON.

Ne craignez rien, mon cher. Tranquillisez-vous. S'il plait au Ciel, je vous verrai grand Papa au bout de l'année.

LISIMON.

A la bonne heure! . . . Ma chère Emilie!

EMILIE.

L'ingrat!

MAD. LISIMON.

Pour rendre nôtre satisfaction complette, il faut aussi finir avec Monsieur Gerome. Nous ferons les deux nôces à la fois, & puis croyez-moi, mon cœur, nous nous trouverons comme en Paradis, ayant établi nos enfans.

LISIMON.

Je souhaiterois que ce mariage put se conclure à leur satisfaction mutuelle.

MAD. LISIMON

Oh! Dame, satisfaction ou non, il faut bien que cela se fasse. C'est un grand embarras de moins, quand on n'a plus de fille sur les bras.

EMI-

EMILIE.

Je me flatte, Madame, que ma conduite ne vous a jamais donné aucun sujet d'inquiètude, & je ne mérite pas que vous cherchiez à vous débarrasser de moi par un mariage qui répugne à mon goût.

LISIMON.

Non, ma chere fille, non. Ce n'est point là l'intention de vôtre mère: elle suppose sans doute que cet établissement se fait de vôtre gré.

MAD. LISIMON.

Ah! . . . N'allez pas au moins lui mettre des chiméres en tête.

EMILIE.

Si vous êtes assez généreux pour ne pas me contraindre, ce ne sera certainement point un Géronte qui m'arrachera d'entre vos bras.

MAD. LISIMON.

Ouais, c'est donc ainsi que vous voulez repondre à mes bontés. Vous qui lisez tant, n'avez-vous jamais lû que le Ciel punit les enfans ingrats & rebelles à leurs parens?

EMILIE.

A' Dieu ne plaise que je mérite jamais un pareil reproche.

LISIMON *bas à Emilie.*

Ma chère Enfant, tâchons seulement de gagner du tems.

MAD. LISIMON.

Soumettez-vous donc à mes volontés, & croyez que c'est pour votre bien. J'ai plus d'expérience que vous. Il n'y a pas de païs aussi difficile que le monde. Ah! si jeunesse savoit...

EMILIE.

J'espère que vous ne voudrez point voir en un même jour, une de vos filles au comble du bonheur, & l'autre dans un abime de chagrin.

MAD. LISIMON.

Quel conte! C'est un abime d'où vous vous tirerez facilement. J'ai vu cent filles en ma vie, qui ne pouvoient pas souffrir leurs maris avant le mariage, & qui en étoient folles quinze jours après.

EMILIE.

Folles en effet.

MAD. LISIMON.

Ah! ça, Emilie, ne faites point l'enfant, promettez-moi que vous ne rebuterez point Géronte quand il viendra tantôt vous demander.

EMILIE.

Helas! Madame, accordez-moi du moins quelque tems.

MAD. LISIMON

Quelle obstination!

LISIMON.

Ce qu'Emilie demande est juste & raisonnable.

ble. Je lui accorde quelque délai, & vous aurez pour agréable d'y consentir.

MAD. LISIMON.

Il le faut bien pour avoir la paix ; mais le mariage demeure toujours conclû & arrêté. Je n'entens point raillerie sur ce chapitre & je n'en démordrois pas pour un empire.

SCENE IV.

MAD. LISIMON, LISIMON, EMILIE, LOUISON.

LOUISON *entre avec précipitation, & se jette aux pieds de Monsieur & Madame Lisimon.*

J'implore vôtre protection contre un perfide & un suborneur.

MAD. LISIMON

Contre qui? Qu'avez-vous? Qu'est-ce? Dites.

LOUISON.

Je suis . . .

MAD. LISIMON.

Eh bien!

LOUISON.

Je suis . . .

MAD. LISIMON.

Quoi?

LOUISON.

Trahie.

 LISI-

LISIMON.

Eh! par qui?

LOUISON.

Par un infame qui apparemment a jetté un dévolû sur toute la maison.

LISIMON

Mais encore?

LOUISON.

J'ai honte de le dire.

LISIMON.

Je veux le savoir.

LOUISON.

Eh! bien, sauf respect, par Géronte.

EMILIE.

Géronte!

LISIMON.

Géronte!

MAD. LISIMON.

Géronte!

LOUISON.

Oui, Géronte.

MAD. LISIMON.

Mais comment, en quoi a-t-il pû vous trahir?

LOUISON.

Ah! c'est une affaire d'honneur.

MAD. LISIMON.

Comment une affaire d'honneur? Ce vieux loup auroit-il eu l'audace . . .

LISI-

LISIMON. *bas à sa femme.*

N'allez donc point éxaminer tout cela devant notre fille.

MAD. LISIMON.

Mais je veux savoir comment la chose s'est passée.

LOUISON.

Je vous raconterai tout, pourvû que vous me pardonniez l'incongruité que j'ai commise..

MAD. LISIMON.

Mais encore un coup, de quoi?

LOUISON.

D'accepter ce poulet de ce maudit Chinois.

MAD. LISIMON *à son Epoux.*

Voyez donc ce que c'est. Cela peut-il se lire?

LISIMON *lit.*

„Je sousſigné, Eustache Géronte, déclare „& fais savoir à tous ceux qui besoin en au„ront, qu'étant épris des charmes & des ver„tus de Mademoiselle Louison du Toupet, „faisant en tout bien & en tout honneur les „fonctions de fille de chambre de Mesdemoi„selles Lisimon, & ladite Demoiselle Louison „n'ayant pas voulu répondre à mes chastes „amours, à moins que d'être duëment nantie, „je lui ai promis & promets par les présentes „foi & loyauté de mariage entant qu'à moi „appartiendra, & de l'épouser solennelle-

„ment dans l'espace de trois mois, à compter „depuis la date de cette signature, ou bien de „lui payer par forme de dédit la somme de „cinquante mille francs, le tout . . .

EMILIE.

En voilà plus qu'il ne faut, je pense, pour justifier le délai que je vous ai demandé tantôt.

MAD. LISIMON.

J'en reste pétrifiée. A qui désormais se fier? Il faut que la tête lui ait tourné.

LOUISON.

Ce n'est pas une conséquence.

LISIMON.

Ce procédé-là n'est point d'un galant homme.

EMILIE.

Je ne croyois pas avoir Louison pour rivale.

LOUISON.

Tout le monde fait ici de grands ha, ha, & moi je ne vois rien de si extraordinaire là-dedans.

EMILIE.

Va, Louison, je ne te disputerai pas ce cœur-là.

Géronte paroît au fond du Théatre.

MAD. LISIMON.

C'est un cas pendable, & l'action d'un scélérat.

lerat, d'un traître; si je le tenois, je l'étranglerois de mes mains.

SCENE V.

LES ACTEURS PRECEDENS. GERONTE.

GERONTE *toujours gris.*

Et qui, ma chere Maman?

MAD. LISIMON.

Vous.

GERONTE.

Moi?

MAD. LISIMON.

Oui, vous, vous, en propre personne, vieux Reître infame.

GERONTE.

Et que diable vous ai-je fait pour me traiter ainsi . . . on boit tranquilement son verre de vin . . . .

MAD. LISIMON.

Je voudrois qu'il vous donnât la colique, la phrénesie & la mort.

GERONTE.

Hé . . . .

EMILIE.

Je vous plains, mon cher Monsieur Geronte.

Quant-à-moi je suis fort content de vous, & j'applaudis au parti que vous avez pris.

GERONTE.

Plait-il? . . . .

LISIMON.

Dans le fond, Monsieur, vous étiez libre de votre choix; ainsi je n'ai rien à vous dire là-dessus, mais je suis en droit de blâmer la façon dont vous en avez agi.

GERONTE.

Comment? . . . .

MAD. LISIMON.

Il fait le nigaud; à le voir on diroit qu'il ne sait rien. Je vous répons qu'il est confit dans la fourbe, & que ce n'est pas la première fois qu'il joue de ces tours-là.

LOUISON.

Comme on traitte mon Amant! Non, il n'est pas permis d'insulter un honnête homme, pour un choix sensé qu'il a fait.

GERONTE.

Je vous prie de me dire, si vous êtes devenus fous & enragés, tous tant que vous êtes. Le Père veut me parler raison, & ne sait ce qu'il dit; la Mère en vraye Megère m'accable d'injures; la fille m'applaudit, & la suivante m'appelle son Amant sans savoir pourquoi! Est-ce une gageure que vous avez faite?

MAD-

MAD. LISIMON.

Avouëz, qu'on n'a jamais vû rien de plus hardi ni de plus effronté. Dans le tems que tout est découvert . . . .

GERONTE.

Mais quoi, de par tous les Diables? Qu'est-ce que vous avez découvert . . . .

LISIMON.

A quoi sert-il de feindre. Vous ne faites qu'irriter ma femme qui est capable d'oublier les égards qui vous sont dûs. Tous les stratagémes ne tiennent point contre une chose écrite & signée.

GERONTE.

Et Job ne tiendroit point contre un pareil persifflage. Sachez, Monsieur, que j'ai aussi la tête chaude, & que si l'on pense se moquer ici de moi, ma bile . . . .

LOUISON *passant la main sous le menton de Geronte.*

Mon cher Cœur, ne vous fâchez point, la colère pourroit vous faire mal.

GERONTE.

En voici d'un autre. Mon cher Cœur . . . Mon cher Cœur . . . Est-ce une mode qui s'est introduite depuis mon absence, que les Suivantes tâchent de réparer par leur complaisance, ce que les Meres gâtent par une impertinente sévérité?

SCENE

SCENE VI.

LES ACTEURS PRECEDENS.
ANGELIQUE.

ANGELIQUE *à Emilie.*

Voici, ma Sœur, un billet qui s'adresse à vous.

EMILIE.

A'moi, ma Sœur?

ANGELIQUE.

Ouï à vous, & j'ai ordre de vous le remettre en propres mains.

EMILIE.

Et de qui vient-il?

ANGELIQUE.

Vous le verrez.

EMILIE *à part.*

Apparemment de Valère.

à Angelique.

Vous pouvez le garder, je n'ai de correspondance avec personne, & je ne ne reçois point de billets d'un inconnu.

ANGELIQUE.

Oh! vous pouvez le lire hardiment.

EMILIE *à part.*

Il m'annonce apparemment le choix qu'il a fait d'Angelique.

à Angelique.

Vous triomphez ma Sœur.

AN-

ANGELIQUE.

Il est vrai, & mon triomphe a dequoi me rendre glorieuse. Ce billet vous en dira davantage.

EMILIE.

Il n'est pas d'une ame généreuse d'étaler tout l'appareil de sa victoire aux yeux du vaincu, & de se repaître de sa confusion.

ANGELIQUE.

Aussi ne vous dis-je point de le lire en ma présence. Nous rougirons peut-être toutes deux.

EMILIE.

Voyons donc . . . Je le lirai tantôt . . . Au moins ne m'annoncera-t-on rien à quoi je ne m'attende.

ANGELIQUE.

J'en suis persuadée.

EMILIE.

Mais Valère pouvoit me dire tout naturellement ce qu'il avoit à m'apprendre; & vous auriez pu vous dispenser, ma Sœur, de vous charger de cette commission.

ANGELIQUE.

Vous me paroissez piquée. Je ne veux point m'attirer des reproches. Adieu, ma Sœur. Dans un moment vous me voudrez sans doute tant de mal, que nôtre amitié pourroit

en

en souffrir, ainsi permettez-moi de vous embrasser, peut-être pour la dernière fois.

Elle embrasse Emilie.

EMILIE *à part.*

Je suis outrée. Quelle contenance tenir?

ANGELIQUE *à Monsieur & Madame Lisimon.*

Et vous, Monsieur & Madame, je me flatte que vous ne mettrez point d'obstacle au dessein de cette Lettre.

Elle fait une profonde révérence & sort.

MAD. LISIMON.

Non, ma Fille, ce mariage me fait autant de plaisir que si c'étoit pour moi-même.

Angelique sort.

SCENE VII.

LISIMON, MAD. LISIMON, EMILIE, GERONTE, LOUISON.

EMILIE *à Lisimon.*

Mon Pére, je n'ai point de secret pour vous. Daignez lire ce billet, & annoncez-moi l'arrêt qu'on y prononce contre moi.

LISIMON *ouvre la Lettre, & après y avoir jetté les yeux, il témoigne par ses gestes son étonnement & sa joye.*

Ma chere femme, mes amis, ma fille, écoutez-moi.

il lit.

„Ma chére Sœur. Je réconnois aujour-„d'hui que le goût du grand monde est plus „capable de triompher des passions que toutes „les spéculations philosophiques. J'ai été sur „le bord du précipice, j'ai pensé prendre un „attachement sérieux pour Valére, & peu „s'en est falu que je n'aye sacrifié à cette fan-„taisie la sincére amitié que j'ai pour vous. „Mais, grace au Ciel, la réfléxion m'est re-„venuë. Mon bonheur avec un mari n'auroit „été que momentané, & je vous aurois renduë „malheureuse pour long-tems. Cet amour „conjugal, que l'on croit si piquant avant les „nôces, qui s'évapore, & qui devient si insi-„pide au bout de trois mois, a pensé me faire „renoncer aux charmes du grand monde, & „au plaisir de vous rendre heureuse. Je sai „que vous pensez pour le mariage autrement „que moi. Je vous en félicite, & je vous cé-„de sans regret mes prétentions sur Valére. „Je vais même me retirer pendant quelque „tems chez ma Tante à la campagne, pour „ne pas être témoin d'un délire matrimonial, „qui pourroit, Dieu me le pardonne, deve-„nir épidémique. Le sacrifice que je vous „fais n'est pas grand pour moi, & toute la ré-„compense que je vous en demande, c'est de „toujours aimer, après ce fidéle Epoux, votre „tendre Sœur Angélique.

LISIMON.

Voilà qui est admirable!

GERONTE.

Par ma foi, voilà une drôle de fille. Je veux faire sa fortune.

MAD. LSIMON.

Quelle archi-folle. Oh! cela ne se passera pas ainsi.

EMILIE.

Vous avez raison, ma chére mére, cela ne doit point se passer ainsi. Permettez que je coure arrêter ma Sœur, & que ce soit moi qui me retire à la Campagne.

MAD. LISIMON.

Ces filles sont, ma foi, timbrées. Tantôt elles se chamaillent pour épouser toutes les deux le même homme, & le moment d'après ni l'une ni l'autre n'en veut. Oh! il n'en sera rien, je veux voir aujourd'hui une nôce du moins dans ma maison, j'en jure.

EMILIE.

Madame, permettez-moi de céder Valére à ma Sœur: & si vous voulez absolument faire un sacrifice à l'hymen, que j'en sois la triste victime. J'aimerois mieux épouser Géronte, que d'irriter votre colére.

LOUISON *à part.*

Oh! pour celui-là, vous n'en croquerez que d'une dent.

GE-

GERONTE.

Diable, vous voudriez me faire l'honneur de m'épouser par desespoir.

LISIMON.

Ne décidons rien. Emilie témoigne dans cette affaire des sentimens qui méritent que son bonheur en soit la récompense. Mais ce bonheur ne sauroit être parfait si Valere ne se déclare.

MAD. LISIMON.

En ce cas là mon procés est gagné. Il aime Angelique.

LISIMON.

Je veux le consulter. C'est à lui à reconnoître par un retour sincère la tendresse & les vertus de ma fille.

LOUISON.

Le voilà justement. C'est le Loup de la fable.

SCENE VIII.

LES ACTEURS PRECEDENS, VALERE.

VALERE.

Je vous trouve ici fort à propos.

à Monsieur & Madame Lisimon.

Vous avez daigné me laisser le choix entre Mesdemoiselles vos filles. C'est une bonté dont je

je reconnois vivement tout le prix, que je ne mérite point, mais dont je me rendrois tout à fait indigne si j'en abusois plus longtems.

MAD. LISIMON.

Ha, ha! bon cela.

VALERE.

Le mérite distingué de l'une & de l'autre a tenu longtems mon cœur en suspens.

MAD. LISIMON.

Mais ....

VALERE.

Mais ce cœur s'est enfin trouvé vaincu par des charmes tout-puissans. Il s'est déclaré en faveur de l'aimable ....

MAD. LISIMON *l'interrompant.*

Angelique ....

VALERE.

Emilie.

EMILIE.

Juste Ciel!

MAD. LISIMON *se gratant l'oreille.*

Emilie ... Vous voulez dire Angelique.

VALERE.

Non, Madame, permettez que ce soit Emilie.

MAD. LISIMON *à part.*

Le sot!

LISIMON *embrassant Valere.*

Mes larmes doivent vous faire connoitre combien j'approuve votre choix.

VA-

VALERE *à Emilie.*

Mais, Mademoiselle, il s'en faut de beaucoup que mon bonheur soit complet. Vos sentimens s'accorderont-ils avec ceux de votre pére, & ne mettrez-vous point d'obstacle à ses desirs & aux miens?

EMILIE.

Valere, que vous me causez de trouble!

VALERE.

Puis-je espérer surtout qu'en recevant vôtre main, je la doive plûtôt à vôtre inclination qu'à vôtre obéissance?

EMILIE.

Quel que soit le respect que je porte aux ordres de mes parens, leurs bontés sont telles que je me crois libre en ce moment, & que mon cœur seul disposera de ma main.

VALERE *se jettant à ses pieds.*

Eh! bien, donc, divine Emilie, ne differez point de faire le bonheur d'un Amant qui vous adore.

EMILIE

Valere, levez-vous.

VALERE.

L'irrésolution que j'ai fait paroître dans mon choix, vous est une assurance que mon amour sera durable, puis qu'il est fondé sur l'estime.

EMILIE.

Je n'ai garde de vous en faire des repro-

ches. Le tems que vous avez pris, pour vous déterminer, m'a servi à approfondir vôtre caractere.

VALERE.

Hélas! puis-je me flater . . . .

EMILIE.

J'ai trouvé beaucoup de raison dans vôtre conduite, un fonds de probité dans toutes vos démarches, de la politesse dans manieres, de la douceur dans vôtre esprit, une gayeté raisonnable dans vôtre humeur.

VALERE.

Illusions trop heureuses pour moi, que vos seules bontés vous ont faites en ma faveur! Mais pourrois-je conclure de là . . . .

EMILIE.

Que vous êtes aimé.

VALERE *avec précipitation.*

Mon bonheur ne se conçoit point. Non, jamais mortel n'en a goûté de semblable. Madame, Monsieur, partagez ma joye . . . Je succombe sous les transports qu'elle me cause . . Se peut-il que tant de mérite se trouve réüni pour faire ma félicité?

il baise la main d'Emilie.

se tournant vers Lisimon.

Mais vous, Monsieur, vous ne dites rien. Regréteriez-vous d'avoir fait le mortel le plus heureux qui fut jamais?

LISI-

LISIMON.

Si ma joye n'éclate point avec tant de vivacité, c'est que je commence par bénir le Ciel qui ne laisse jamais lá vertu sans récompense.

VALERE.

Et vous, Madame, vous gardez également le silence. Que vôtre consentement mette le comble à mes vœux!

MAD. LISIMON. *à Geronte.*

Mais vous, Monsieur, qui vous tenez là, comme la Statuë au festin de Pierre, c'est bien vôtre faute si tout va ici à rebours; vous êtes cause que rien ne réüssit selon mes souhaits.

GERONTE.

Je vois en effet que je jouë ici le rôle d'un sot.

MAD. LISIMON.

Vous êtes pire que tout cela.

GERONTE.

Je vous ai laissé dire. Mais que voulez-vous de moi? D'où vient vôtre colère, pourquoi me grondez-vous?

MAD. LISIMON.

Comment? N'en ai-je pas sujet? Vous introduire dans ma maison sous prétexte de vouloir épouser une de mes filles, & tout cela pour vous laisser séduire par une guenon de fille de chambre?

GERONTE.

Moi.

MAD. LISIMON.

Oui; & lui donner enfin une promesse solemnelle de mariage.

GERONTE.

Moi? j'ai fait tout cela?

à Lisimon.

Je vous conseille, Monsieur, de faire veiller sur Madame vôtre épouse. Il y a là quelque dérangement.

MAD. LISIMON *lui montrant la promesse de mariage.*

Lisez, Monsieur, & cachez-vous de honte aux yeux de l'Univers.

GERONTE.

Cela se peut-il? Oui, c'est ma main, mais c'est le Diable qui l'a écrit. *il rêve.*

MAD. LISIMON.

Comme le voilà pénaut.

LOUISON.

Je me flatte, Monsieur, que vous ne vous en dédirez point. Tant de protestations, tant de sermens, & enfin une promesse par écrit . . .

GERONTE.

Moi, je vous ai fait des protestations & des sermens?

LOUISON.

Oui, ou vous, ou Satan sous vôtre figure.

GE-

GERONTE.

Voilà ce que c'est que le vin. Liqueur maudite! Ma foi, il faut que j'aïe été bien gris quand je fis tant de sottises, car je veux être pendu si je m'en souviens. Est-ce que je déraisonnai beaucoup dans ces momens-là?

LOUISON.

Non vraiment. Vous parliez de fort bon sens, & vous avez même fait l'action la plus raisonnable de vôtre vie.

GERONTE.

Petite Coquine! *il rêve.*

MAD. LISIMON.

Sa conscience se réveille à la fin.

GERONTE.

Madame, je vous proteste sur tout ce qu'il y a de sacré que je n'ai absolument aucune idée de tout ce chipotage-ci. Mais, considérez ce que je vais vous dire. Voici vôtre fille cadette qui va se marier à Valère. L'ainée s'est sauvée pour aller demeurer à la Campagne, & à vous dire franchement, nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre . . . Parbleu! qu'elle est fringante! . . .

MAD. LISIMON.

Quel parti prendrez-vous donc?

GERONTE.

Mais, puisque ce petit Chiffon-là veut

m'avoir, & qu'elle me montre par écrit que je dois l'épouser, je ne veux pas m'en dédire.

MAD. LISIMON.

Cœur lâche & bas!

GERONTE.

Eh! que sait-on: je retournerai peut-être à la Chine, & je pourrai la faire passer pour une grande Dame comme tant d'autres.

LOUISON.

En vérité, je ne vois rien d'extraordinaire à cela. Monsieur Geronte n'est pas homme à se laisser gouverner par des préjugés.

GERONTE.

Mademoiselle Louison, si je fais tant que de vous épouser en face d'Eglise, serez-vous bien reconnoissante de cet honneur, m'aimerez-vous, me caresserez vous bien, n'écornerez-vous jamais la fidélité promise?

LOUISON.

Vous me faites rougir.

GERONTE.

Tréve de modestie.

LOUISON.

Mais, Monsieur Geronte, si vous voulez me promettre d'être sage à l'avenir, de renoncer au vin, de m'aimer aussi tendrement que vous me l'avez protesté dans vôtre yvresse, je pourrai consentir à vous épouser.

GE-

GERONTE.

Tu fais des conditions?

LOUISON.

Voulez-vous qu'une fille se rende de but en blanc?

GERONTE.

Ah çà! touches-là. Je t'épouse.

LOUISON.

Soit, j'y consens, & je vais signifier le congé à tous vos rivaux.

GERONTE.

Tu me rajeunis de dix ans. Vois-tu, j'ai besoin d'une femme qui me dorlotte & me soigne.

LOUISON.

Vous n'auriez jamais pu tomber en de meilleures mains.

SCENE IX. ET DERNIERE.

LES ACTEURS PRECEDENS, PASQUIN *accompagné d'un Notaire.*

GERONTE *à Pasquin.*

Bélitre, pourquoi viens-tu nous troubler ici?

PASQUIN.

Pour mes affaires.

GERONTE.

Et que nous veut cet autre Original à face de Palais?

PASQUIN.

C'est un honnête Notaire royal, qui vient protester contre vos déloyautés.

GERONTE.

Mes déloyautés! Maraut!

PASQUIN.

Et contre celles de cette indigne créature-là.

GERONTE *levant sa Canne sur lui.*

Coquin, sais-tu bien que c'est ta Maitresse.

PASQUIN.

Que trop bien. Je sais plus, c'est que vous en voudriez faire la vôtre.

GERONTE.

Misérable! J'en fais ma femme.

PASQUIN *au Notaire.*

Ecrivez, Monsieur Paraphe, comme quoi il a déclaré, en présence de témoins, qu'il en veut faire sa femme. *le Notaire écrit.*

GERONTE.

Es-tu devenu fol tout-à-fait?

PASQUIN.

Rafflons.

GERONTE.

Encore un coup, que me veut ce butor-là?

PASQUIN.

Encore un coup, il vient de protester contre toutes les entreprises, que vous pourriez former sur Mademoiselle Louison, ici présente.

GERONTE.

Au nom de qui?

PAS-

PASQUIN.

D'un fort honnête homme, qui s'appelle Pasquin, jadis vôtre Serviteur.

GERONTE.

Il est yvre, ce gueux-là.

LOUISON.

Et de quel droit, osez-vous entreprendre une pareille impertinence?

PASQUIN.

Comment, Coquine, tu ne m'as pas fait mille agaceries, tu ne m'as pas donné l'espérance de m'épouser, tu n'a pas écouté mes doux propos, tu n'a pas accepté la belle pagode que j'avois tirée des balots de mon Maitre? . . . tout cela ne me donne aucun droit sur ta personne?

GERONTE.

Non, mais tout cela me donne un droit sur tes épaules. *il veut le frapper.*

LOUISON *l'arrêtant.*

Je vous demande grace pour lui. Les coups de bâton sont de mauvais augure; & ce jour, le premier de notre tendre union, ne doit être marqué que par des bienfaits.

GERONTE.

Mais voudriez-vous, mon poulet, que je souffrisse ses impertinences.

LISIMON *bas à Geronte.*

Je vous conseille de mettre un baillon d'or sur la bouche de ce Valet. Cent écus feront

plus ſur ſon ame que cent coups de nerfs de bœuf ſur ſon dos.

GERONTE.

Je le veux bien. Or ça, Monſieur Pasquin, ſi nous étions à bord, vous ſentez bien que je vous enverrois à fond de cale, & que là je vous ferois expirer ſous le bâton.

PASQUIN.

Mais, Monſieur, nous ſommes à terre. Monſieur Paraphe proteſtera contre toutes les voyes de fait.

GERONTE.

Cependant ma bonté vous pardonne, & au lieu des étrivières que vous avez ſi duëment meritées, je veux bien vous offrir une vingtaine de Loïus pour vous faire oublier vos amours.

PASQUIN.

J'ai toujours dit que dans le fond vous n'aviez pas l'ame d'un feſſe-Mathieu.

LOUSON.

Ah ça, Pasquin; ne ſois pas un ſot, acceptes la propoſition, ou tu n'auras rien. Je veux bien auſſi te garder à mon ſervice, mais à condition que tu ſeras ſage à l'avenir, & que tu quitteras ton penchant à l'yvrognerie, au menſonge, au jeu, & à la débauche.

PASQUIN.

Mais voyez donc, avec quelle facilité ces Créatures parvenuës peuvent prendre l'air & le ton de grandes Dames.

GE-

GERONTE.

Le veux-tu, ou non? Prens cette bourſe, ou je t'aſſomme.

PASQUIN.

L'alternative eſt crouſtilleuſe.

Il ſe ſaiſit de la bourſe.

VALERE *à Madame Liſimon.*

Vous avez été la première à m'accepter pour gendre, mon cœur s'eſt declaré en faveur d'Emilie, & je me flatte, Madame, que vous donnerez à mon choix une entiere approbation.

MAD. LISIMON.

Je croyois que vous auriez aſſez de goût pour choiſir Angelique.

EMILIE.

Par où, Madame, ai-je pû mériter votre disgrace? Si j'ai eu le malheur de vous déplaire, je vous en demande pardon, & je renoncerai plûtot à la ſatisfaction de poſſeder Valere que de cauſer le moindre chagrin à une Mère, pour laquelle j'aurai toute ma vie le reſpect le plus tendre.

MAD. LISIMON.

Vous me deſarmez, mon Enfant. Non, je conſens de bon cœur à vôtre mariage. Cette union fait plaiſir à vôtre Père, & nous ne manquerons pas de trouver quelque bon parti pour Angelique.

EMILIE *lui baiſant la main.*

Recevez mes remercimens ſincéres.

VA-

VALERE.

J'ose y joindre les miens, & je tâcherai de vous en marquer toujours ma vive reconnoissance.

GERONTE.

Ma foi, voilà quatre cœurs bien contens. Angelique va se grater encore l'oreille de m'avoir refusé.

LOUISON.

Ne pensez plus à Mademoiselle Angelique. Il faudra que vous ne viviez desormais que pour moi.

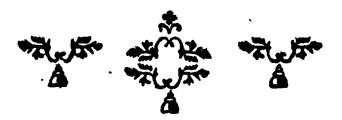
GERONTE.

Oui, ma Poulette, je suis à vous jusqu'au dernier soupir. Vous serez toujours le point septentrional, vers lequel se fixera l'aiguille de mon amour.

LISIMON.

Je ne vois rien, Madame, qui puisse nous empêcher de conclure le mariage de Valere & d'Emilie. Voici fort à propos un Notaire qui pourra dresser le Contrat. Rentrons, mes amis, pour regler les nôces. Mes Enfans, puisse vôtre bonheur être à jamais durable! Vôtre union me confirme dans la persuasion que le vrai mérite triomphe à la fin du clinquant.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.



LE MARIAGE.

COMÉDIE

EN UN ACTE.

ACTEURS.

JEROME.

MADAME JEROME, sa femme.

ISABELLE, leur fille, aimée de VALERE.

LEANDRE, leur fils, amant de JULIE.

JULIE.

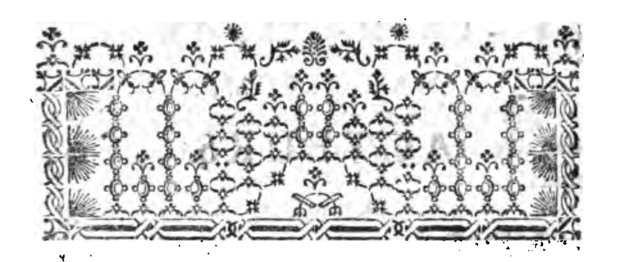
VALERE.

L'OLIVE, Laquais de VALERE.

MARTHE, vieille servante de M. JEROME (boiteuse.)

UN COURTIER (begue)

La Scene est dans la Maison de Monf. Jerome.



LE MARIAGE, COMEDIE EN UN ACTE,

imitée d'une piéce Hollandoise qui porte le même tître.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

JEROME, MAD. JEROME.

MAD. JEROME.

Mais, Monsieur Jerome, quel caprice? N'y aura-t-il jamais moyen de vous faire entendre raison?

JEROME.

Sornettes que tout cela. Et quand vous babilleriez jusqu'à demain, je n'y consentirai point.

MAD.

MAD. JEROME.

Qu'une femme est à plaindre lorsqu'il y a une tête aussi revêche sur les épaules de son mari!

JEROME.

Ce sont là de vos douceurs ordinaires, Mad. Jerome. Mais peu m'importe. Je ne veux point en entendre parler.

MAD. JEROME.

Mais . . .

JEROME.

Point de mais. Je vous prie de me laisser en repos, ou . . .

MAD. JEROME.

Eh! bien, que ferez-vous? Voyez. Il ne me sera plus permis de dire un mot sur l'établissement de nos enfans? Vous ne me croyez donc pas assez raisonnable pour celà?

JEROME.

Helas! Madame Jerome! Tout le monde croit l'être, & c'est une chose si rare.

MAD. JEROME.

Il n'est pas prudent d'imposer silence aux femmes. Si j'en avois été cruë, vous n'auriez pas confié tant d'argent à un seul homme. Voilà vôtre débiteur décampé. Où prendrez-vous maintenant vos trente mille francs? Quelle dot pourrez-vous donner à vos enfans?

JEROME.

Encore des reproches?

MAD. JEROME.

Vous faites faute sur faute. Quelle folie, par exemple, de ne pas donner un mari à sa fille quand l'occasion s'en présente.

JEROME.

J'en conviens. On n'en prend pas tous les jours à ce trébuchet-là. Mais il s'agit d'un bon mariage, d'un établissement solide. Et où le trouverez-vous pour vôtre fille?

MAD. JEROME.

Eh! quoi? qu'est-ce qui manque à nôtre voisin?

JEROME.

Merci de ma vie! vous voudriez donner vôtre fille à un veuf, qui a par dessus le marché une troupe d'enfans sur les bras?

MAD. JEROME.

Mais vraiment oui. Vous en étonnez-vous?

JEROME.

Certes, ma femme, on voit bien que vous ne savez guere ce qui se passe dans le monde. Un mariage entre un garçon & une fille ne devient que trop souvent la source de mille petites querelles domestiques: eh! que doit-on attendre quand on épouse un veuf chargé d'une nombreuse famille? La pauvre femme auroit beau se mettre en quatre, elle ne contentera jamais son mari. Toujours en dispute avec les enfans du premier lit, ces magots

courent au pére, & l'animent par leurs cris & leurs plaintes contre la belle-mére. A-t-il la tête chaude? voilà d'abord la maison en combustion. Si le mari meurt, la veuve est abimée de procés. Mon grand pére disoit à sa fille; *mon enfant, gardes-toi d'un mari qui peut comparer les bonnes qualités de sa défunte femme aux tiennes, & qui ne manquara pas de t'en rebattre les oreilles.*

MAD. JEROME.

Si vous avez tant de répugnance pour un veuf, que dites-vous de Valére? Il est garçon.

JEROME.

Cela mérite réflexion. J'y penserai.

MAD. JEROME.

Et nôtre Fils Leandre . . .

JEROME.

Comment vous voulez encore me parler de lui?

MAD. JEROME.

Eh! pourquoi non? . . . . . Le voici justement.

SCENE II.

JEROME, MAD. JEROME, LEANDRE *vêtu fort simplement.*

LEANDRE.

Eh! bien, Mama, mon pére y a-t-il consenti?

JEROME.

A' quoi consentirai-je? Que voulez-vous de moi? Vôtre mére, vous, & vôtre sœur, vous ne pensez qu'à me faire tourner la tête; vous me rendrez fou.

MAD. JEROME.

Mon cher Cœur, il ne veut vous parler que de son mariage.

JEROME.

C'est précisément ce qui me fait enrager. Ces drôles-là s'imaginent, qu'on va défendre les mariages, & qu'ils viendront trop tard. A' peine ont-ils fait quelques pas dans le monde, qu'ils voudroient procréer des plats visages comme eux. Ecoutes-moi, que veux-tu faire d'une femme? Tu n'es pas Juif, & ta fécondité n'importe point à ta Nation.

LEANDRE.

Mais, mon cher Pére, on se marie bien plus jeune dans d'autres païs; en Portugal, par exemple . . .

JEROME.

Quel est donc le bel objet, que tu as en vuë? quelle est donc cette jolie Créature?

MAD. JEROME.

C'est la fille de feu Monf. Furet le Procureur.

JEROME.

Quoi? Julie?

LEANDRE.

Oui, mon cher Pére, Julie.

MAD. JEROME.

Elle-même. Il la fréquente déjà depuis quelque tems.

JEROME.

Et cela sans que vous m'en ayez dit la moindre chose?

MAD. JEROME.

Ne le grondez pas, mon cher poupon. Je lui avois commandé de tenir la chose cachée, jusqu'à ce qu'elle fut concluë. C'étoit pour vous éviter bien des peines & des inquiètudes.

JEROME.

Précaution admirable!

MAD. JEROME *le caressant.*

Ne vous fâchez point.

JEROME *brusquement.*

J'en ai sujet pourtant, je pense.

LEANDRE.

Si vous vouliez m'écouter, mon Pére, j'appaiserois bientot vôtre couroux.

JEROME.

Je n'ai pas besoin de longs discours. Dis-moi en deux mots jusqu'où en es-tu avec cette fille? Mais gardes-toi de mentir. Tu sais qu'on ne m'en impose point.

LEANDRE.

A' Dieu ne plaise, mon cher Pére, que je veuïlle

veuille vous tromper. Sachez que nous nous sommes promis, Julie & moi, une foi mutuelle.

JEROME.

Quelle audace! quelle précipitation!

LEANDRE.

Et je fais aussi de bonne part que les tuteurs & les parens y donneront leur agrément, pourvû que vous leur en fassiez la demande.

JEROME.

Avoues que tu es un grand étourdi. Tu crois donc les gens mariés heureux; n'est-ce pas? Tu me fais pitié: si nous étions seuls je t'en dirois des nouvelles, mais en voilà une...

MAD. JEROME.

Non, non, vous n'avez qu'à dire. Je saurai me taire, je vous le promets.

JEROME.

En ce cas là, asseyons-nous. Mais gardez-vous de m'interrompre.

(ils s'asseyent.)

Sais-tu bien ce que veut dire le mot de femme?

LEANDRE.

Mais ... une femme ... est ... oh! cela se sent mieux qu'il ne s'explique.

JEROME.

Je vais te le dire. Une femme est un mal nécessaire pour les écervelés. Les plus sages s'en passent.

MAD. JEROME.

Mais, Monsieur Jerome!

JEROME.

Ne l'avois-je point dit? Toi qui prétens connoitre si bien les anciens Philosophes, ne sais-tu pas qu'ils nous ont représenté une méchante femme, comme le plus grand de tous les maux.

LEANDRE.

J'en conviens; mais ce n'est que des méchantes qu'ils parlent.

JEROME.

Et où trouve-t-on les bonnes?

MAD. JEROME.

Mais, Monsieur Jerome, vous n'y pensez pas ....

JEROME.

Encore ... souvenez-vous donc, que vous ne vouliez pas m'interrompre. Ce Cabaretier Hollandois, qui avoit fait peindre sur son enseigne, la bonne femme sans tête, n'étoit pas un sot.

LEANDER.

Vous plaisantez, mon Pére.

JEROME.

Nenni, certes. Quand même ce sage Hollandois ne l'auroit pas fait peindre sur sa porte, la chose n'en est pas moins avérée. Je t'en citerois des exemples récens, mais l'affaire est

trop

trop délicate; il ne faut point réveiller le chat qui dort.

LEANDER.

J'ai lû l'histoire, & je connois assez le monde, pour savoir qu'il y a eu de tout tems, & qu'on voit encore un grand nombre de femmes, qui font les délices de leurs Epoux.

JEROME.

Cites-m'en une seule. Je t'en nommerai mille, qui font damner leurs Maris.

LEANDER.

Mais, laissez-moi réflêchir un peu . . . la mémoire . . .

MAD. JEROME.

Il n'est pas besoin d'aller si loin, mon fils. Nommez-moi . . .

JEROME.

Halte-là, ma femme. Je vous citerai, moi.

MAD. JEROME.

Oh! c'en est trop, Monsieur Jerome.

JEROME.

Léandre, suis mes conseils. Ne vas point troquer ta liberté contre l'esclavage. Un grand homme a dit: *qu'un Epoux n'a que deux beaux jours dans sa vie, celui de son mariage, & celui de l'enterrement de sa femme.* Je crois que c'étoit un des sept Sages de Grece. C'est un fort bon mot. Qu'en dis-tu?

LEANDER.

Je dis, que vos argumens ne sont pas assez forts pour me faire renoncer au mariage.

JEROME.

Par quelle raison veux-tu donc épouser Julie?

LEANDER.

Pour ne pas laisser éteindre vôtre famille, pour procréer des enfans. Rien n'est plus doux, ce me semble, que de voir ces pauvres petits moutons jouër autour de leur Papa.

JEROME.

Par ma foi, tu as tout-à-fait l'air Papa. C'est donc là la raison qui te porte au mariage?

LEANDER.

Oui, mon cher Pére. Ne croyez point que ce soit par un esprit de libertinage, pour me soustraire à vôtre autorité, ou pour pouvoir, comme pensent la plupart de nos jeunes gens, fréquenter les spectacles, les caffés, les cabarets, sans que leurs parens puissent y trouver à redire.

JEROME.

Ha, ha! c'est donc là ce qu'ils s'imaginent?

LEANDER.

Oui, vraiment. Car quand une fois on

est

eſt marié, on vit à ſa fantaiſie. On a maiſon, jardin, chevaux . . . .

JEROME.

Oui, tout va le mieux du monde, ſi la chére moitié y conſent. Il y aura, par exemple, vingt-ſept ans à Pâques prochain que je ſuis marié avec ta mére, & pendant tout ce tems pas un de mes amis n'a goûté de nôtre vin, que Madame Jerome n'ait fait une mine allongée, qui auroit fait fuir les plus intrépides paraſites. Elle n'eſt pas la ſeule. Si l'on vouloit faire un examen, je ſuis ſûr, qu'il ſe trouveroit plus de dix maris dans le parterre, qui ont à ſe plaindre du même mal domeſtique.

MAD. JEROME *d'un ton animé.*

Je le crois bien, Monſieur Jerome. Si je n'y avois pris garde, il y a longtems que vous auriez mis tous nos biens dans la lechefrite. Croyez vous, que . . .

JEROME *l'interrompant.*

Point de colére, Mamour. Je vois bien qu'il eſt tems de ſe taire. Léandre, tu peux voir par mon exemple, combien un mari eſt maitre chez ſoi.

MAD. JEROME *fort en colére & ſe levant.*

Ah! je ne ſaurois garder plus longtems le ſilence. N'eſt-ce pas une honte . . . .

JEROME.

Brisons là-dessus, Madame Jerome. Vous savez, que j'ai aussi la tête près du bonnet.

MAD. JEROME.

Dieu le fait.

à part à à Léandre.

Vas, mon fils, pares-toi de tes plus beaux habits, & cours présenter la main à ta promise. Elle viendra prendre le Caffé avec ta Sœur.

LEANDRE.

J'y vais de ce pas. Tâchez en attendant de fléchir mon Pére.

MAD. JEROME.

Je ferai mon possible.

SCENE III.

JEROME, MAD. JEROME.

JEROME.

Léandre! . . . Mais où va donc ce garçon?

MAD. JEROME.

Je l'ai chargé d'une commission. Il reviendra tout à l'heure. Avez-vous quelque ordre à lui donner?

JEROME.

Oui, il doit copier une lettre que je viens d'écrire.

MAD.

MAD. JEROME.

Voici nôtre Isabelle.

JEROME.

Qu'est-ce que celle-là nous viendra chanter?

SCENE IV.

JEROME, MADAME JEROME, ISABELLE.

ISABELLE.

Vous n'ignorez pas, mon cher Pére, que Valere depuis quelque tems est fort assidu auprés de moi, qu'il me témoigne beaucoup de tendresse, qu'il veut que je me déclare. Je ne puis éluder plus longtems ses pressantes sollicitations, & je ne voudrois rien conclure sans votre aveu. Je viens en rougissant vous demander ce que je dois faire?

JEROME.

En doutez-vous, ma fille?

MAD. JEROME.

Voilà qui est sensé. Il faut conclure le marché, le plûtot est le mieux.

JEROME.

Justement le contraire. C'est un refus qu'il faut donner. Voilà mon idée.

ISABELLE.

O Ciel!

JE-

JEROME.

Mais, ma fille, y penſez-vous? Savez-vous bien que c'eſt pour toujours qu'on ſe marie? .... Pour toujours .... Oui, pour toujours.

ISABELLE.

Tant mieux, mon Père.

JEROME.

Te marier mon Enfant? Vas, vas. Tu t'en repentiras. Tant qu'une fille eſt libre, elle peut ſe procurer mille agrémens; ſe marie-t-elle, adieu les plaiſirs. Les ſoins du ménage la jettent dans une eſpece de létargie, dont elle ne ſe réveille que pour chanter à côté d'un berceau. Paſſe encore pour la premiére année. On viſite ſes amis, la nouvelle épouſe eſt menée en triomphe. Mais bientôt le jeune époux, amant autrefois ſi aſſidu, néglige ſa femme pour courir aprés ſa liberté. Elle eſt réduite à garder la maiſon, tandis qu'il voltige à droite & à gauche. S'il fait une partie de Cabaret, s'il ſoupe gayement chez ſes amis, on y penſe peu à la pauvre femme, qui ſe morfond chez elle en attendant le retour de ſon galant Epoux. Il rentre enfin la tête chargée des vapeurs de vin. Il gronde, tout le fâche, tout l'inquiéte. Femme, enfans, domeſtiques, tout ce qu'il rencontre, eſt l'objet de ſa mauvaiſe humeur. Il

veut

veut regagner sur eux les pertes qu'il a faites dans sa Cotterie. Là il buvoit des vins précieux, & jouoit l'or à pleines mains ; ici il murmure, il lésine pour une botte d'allumettes. Enfin en jurant il gagne le lit, s'endort, & laisse sa femme au désespoir.

ISABELLE.

Mais, mon cher Père, je ne vous ai jamais vû agir ainsi.

MAD. JEROME.

Vous avez raison. Dépuis vingt-sept ans que nous vivons en ménage, pareille chose ne s'est point passée.

JEROME.

Ah! je le crois bien, Mamour. Mais c'est que les Jeromes sont rares.

ISABELLE.

Valere est si aimable. Je suis sure qu'il vous imitera.

JEROME.

Oh! ils sont tous aimables, tandis qu'ils sont garçons, mais je vous parle des maris.

MAD. JEROME.

Je me fais caution pour Valere. Sa conduite peut servir d'exemple aux autres. Si vous voulez m'en croire, vous lui donnerez nôtre fille.

JEROME.

Allez donc l'appeller; que je lui parle moi-même.

ISABELLE *avec vivacité.*

Volontiers, mon cher Père, volontiers.

SCENE V.

JEROME, MADAME JEROME.

JEROME.

Eh! bien, que dites vous, Madame Jerome? Ai-je mieux plaidé la cause des maris que celle des femmes?

MAD. JEROME.

Non. Je commence à être plus contente de vous.

JEROME.

Il faut toujours présenter à ses enfans le mariage du plus mauvais côté, pour n'avoir point leurs plaintes & leurs reproches à entendre dans la suite. Tant mieux si l'événement est plus heureux que les apparences.

MAD. JEROME.

Je craindrois moi de les dégoûter.

JEROME.

Ne craignez rien; la Nature y a mis bon ordre. Mais voulez-vous que je vous dise pourquoi vous aimeriez à les marier?

MAD.

MAD. JEROME.

Voyons.

JEROME.

C'est que vous seriez bien aise d'être grand-Mére. Avouez que j'ai raison. Je sai que les femmes de vôtre âge ne sont jamais plus contentes que quand elles ont de pareilles occupatious. Quelle joie quand la fille ou la brû est prête d'accoucher, quand il faut préparer le trousseau! Quelle fête que celle d'un batême! Quel plaisir de présider à des visites de couche, de commander à une nourrice, à une garde . . . .

MAD. JEROME.

Ah! je ne saurois disconvenir que ce ne soit là un plaisir.

JEROME.

L'eau vous en vient à la bouche, Madame Jerome, l'eau vous en vient à la bouche.

SCENE VI.

JEROME, MADAME JEROME, ISABELLE, VALERE.

JEROME.

Quoi, vous voilà déja de retour, Isabelle? Les filles sont expéditives quand il s'agit des affaires de leurs galants.

ISA-

ISABELLE.

J'ai rencontré Monsieur dans le vestibule, & je l'ai amené.

VALERE *à Jerome.*

L'objet de ma visite ne sauroit vous être inconnu, Monsieur; vous savez que la beauté, les vertus, & le mérite de Mademoiselle vôtre fille, ont captivé depuis longtems mon cœur. Je n'aspire qu'au bonheur d'unir mon sort au sien, & je viens aujourd'hui vous demander vôtre consentement pour cette union qui fera tout le bonheur de ma vie. J'espére que ma conduite me rendra digne de vôtre alliance, & mon unique étude . . .

JEROME *l'interrompant.*

Suffit, Monsieur, à moi le dez. Avez-vous bien réflêchi à la demande que vous faites? Vous-êtes-vous mis devant les yeux toutes les difficultés qu'entraine l'état du mariage?

VALERE.

Oui, Monsieur, & je suis préparé à tout.

JEROME.

Avez-vous jamais lû un certain live qui a pour titre; *les 365 plaisirs, & les 365 déplaisirs du mariage?*

MAD.

MAD. JEROME.

Et quand il auroit lû ces 365 doubles sottises, qu'est-ce que cela feroit à nôtre affaire?

JEROME.

Plus que vous ne pensez. Il auroit trouvé une liste fort ample de toutes les fantaisies qui passent réguliérement pendant le cours d'une année dans la tête d'une femme, & cela quand elle est sensée. Car pour les extravagantes, il est impossible de réduire leurs bizarreries à aucun sistéme réglé.

VALERE.

L'amour nous fait passer sur toutes les fantaisies d'une femme aimable.

JEROME *ironiquement.*

A merveille. Le caprice est même la rocambole de la beauté. Mais, entrons dans quelques détails. Trouverez-vous fort gracieux quand tous les matins vôtre chére Epouse se sentira une migraine qui n'influera sur son humeur qu'aussi longtems qu'elle se trouvera seule avec vous?

VALERE.

Ce ne sera pas sa faute si elle est indisposée.

JEROME.

Bon; mais que direz-vous, si ses vapeurs disparoissent au moment qu'elle verra compagnie, ou qu'elle aura les Cartes à la main?

VALERE.

J'en bénirai le Ciel.

JEROME.

A' merveille. Et quand vous serez parmi le monde aurez-vous une si grande satisfaction en voyant que votre femme prend une gayeté qui va jusqu'au bruyant, tandis qu'une troupe d'aigrefins voltige autour d'elle, & loüe ses charmes & ses ajustemens, mais que cette bonne humeur disparoit à vôtre aproche, ou à la vuë d'une autre femme dont la parure ou la beauté l'emporte sur la sienne. Si elle vous dit alors; mon cher cœur, retirons-nous; je n'en puis plus, je me meurs, serez-vous assez complaisant pour quitter brusquement la Compagnie, pour retourner au logis, & mettre la chére moitié au milieu de ses lamentations dans un lit bien bassiné?

VALERE.

Vous chargez le Tableau, & au bout du compte vos difficultés, Monsieur, ne sont pas de grands malheurs. Je commencerai

par

par prendre une femme raisonnable, & ma tendresse pour elle fera le reste. Tous les plaisirs de la vie ont leurs désagrémens; on ne s'en prive cependant point pour les incommodités qu'ils entrainent. Il n'y a que du tracas, & de la dépense à régaler ses amis, & malgré cela on s'en fait une joye. Il en est de même du mariage.

MAD. JEROME.

Que cela est bien dit! En verité, Valere, vous parlez comme un Oracle.

VALERE.

Je dis ce que je pense. Quand même le mariage auroit ses inconveniens, il a aussi de grands avantages qu'il faut mettre de l'autre côté dans la balance. Un mari sent-il la moindre indisposition? voyez comme sa chére Epouse le soigne, la caresse, le dorlotte, comme elle soupire, comme elle gémit, comme elle pleure.

JEROME.

Larmes de Crocodile le plus souvent! Continuez votre Panégyrique.

VALERE.

On a une aimable Compagne dans le sein de laquelle on peut déposer tous ses chagrins,

& ses secrets. Elle adoucit nos maux, augmente nos plaisirs, corrige nos défauts avec douceur, loue nos vertus, prend soin de nos intérêts, de nôtre gloire, de nôtre santé.

JEROME.

Soyez marié six mois, & vous m'en direz des nouvelles. Vous vous lasserez bien vite de ces sermons qu'on vous fait entre deux rideaux. Le lit semble donner a une femme le privilége de contrôler à son gré toutes les actions & tous les propos que son mari a tenus dans la journée. .. Il y en a beaucoup qui laissent leurs femmes chez elles, pour ne pas être exposés à ces charitables réprimandes.

VALERE.

L'intention & la politesse peuvent adoucir tout ce qu'il pourroit y avoir de fâcheux dans ces sortes de reproches.

JEROME.

Soit. Puisque vous êtes résolu à tout, je ne vous ferai plus de réfléxions générales. Mais disons encore un mot de ma fille.

MAD. JEROME.

Eh! bien, quels nouveaux défauts lui allez-vous trouver?

JEROME.

Un trés grand. C'est qu'elle n'est pas riche.

che. Je ne ſaurois lui donner une dot bien conſidérable; je ne veux tromper perſonne, & encore moins un gendre. Cela fait les plus mauvais ménages du monde. On compte ſur de grands biens, on fait ſes arrangemens en conſéquence, & l'on eſt enſuite fort fâché de voir qu'on s'eſt trompé dans ſon calcul.

VALERE.

Je ſçai, Monſieur, que la premiére queſtion qu'on fait aujourd'hui en voulant épouſer une fille, roule ſur le bien qu'elle peut avoir, & que la beauté, les vertus, l'eſprit, l'humeur, & le caractére, ne ſemblent être que des objets acceſſoires: mais telle n'eſt pas ma façon de penſer. Je n'épouſerai jamais un petit monſtre pour ſon argent, ni ne troquerai contre un diner les ſolides agrémens de la vie. Je ne veux point frémir en donnant un baiſer. Les biens ſont paſſagers, on peut les perdre, & l'on garde toujours une femme déſagréable, dont on aura acheté les défauts.

JEROME.

Mais encore faut-il vivre. Dites-moi naturellement à quoi peut monter vôtre bien. N'exagérez point. Tous les promis ſont ordinairement riches, & toutes les promiſes belles. N'allez pas mettre auſſi des effets imaginaires en ligne de compte.

VALERE.

Je suis à même de vous convaincre par de bons documens que je possede en effets bien solides environ cent mille francs . . .

JEROEM.

En voilà beaucoup trop, Monsieur Valére, en voilà beaucoup!

MAD. JEROME.

Que nous veut, Marthe?

SCENE VII.

LES ACTEURS PRECEDENS. MARTHE.

MARTHE.

Monsieur, on demande à vous parler.

JEROME.

Qui est-ce?

MARTHE.

C'est un original qui begaye si fort que j'ai peine à le comprendre.

JEROME.

Ha, ha! Ce sera mon Courtier. Il vient me parler d'affaire. Je suis obligé de vous quitter pour un moment. Pardons, à l'honneur de vous revoir. *il sort.*

SCENE

SCENE VIII.

MAD. JEROME, ISABELLE, VALERE MARTHE.

VALERE.

C'est le pére aux difficultés que Monsieur Jerome.

ISABELLE.

Ses intentions sont cependant bonnes.

MARTHE.

Mais il est si grognard depuis quelque tems, que je voudrois pouvoir trouver un bon mari, pour sortir avec honneur de céans.

MAD. JEROME.

Je sçai bien ce qui le rend de si mauvaise humeur. Il a prêté la plus grande partie de son bien à un certain Quidam, qui vient de faire banqueroute, & qui pourroit bien nous ruïner, si l'on ne trouve encore de bons effets chez lui.

SCENE IX.

LES ACTEURS PRECEDENS. L'OLIVE.

L'OLIVE *à Valere.*

Je vous cherche, Monsieur, pour vous dire qu'il y a chez nous deux hommes qui vous atten-

attendent : l'un porte un gros sac d'argent, & l'autre qui qui semble être son Maitre, ne porte rien.

VALERE.

Je sçai ce que c'est. On vient me rembourser un Capital que j'avois prêté. Eh! bien, qu'ils attendent. Peut-on pour une affaire d'intérêt quitter l'aimable Isabelle?

L'OLIVE.

C'est donc là ce charmant Enfant que vous couchez en joue depuis si longtems? Ma foi, vous avez le goût fin. Quel friand morceau!

VALERE.

Le fat. Elle a don l'honneur de vôtre approbation ?

L'OLIVE.

Tout à fait. Je vous dirai bien plus; c'est que je crois vôtre mal contagieux. Depuis que vous voulez vous marier, je me sens un certain gribouillement dans le cœur, qui me menace d'une tentation matrimoniale.

VALERE.

Mesdames, en voilà bien d'une autre. Ce malotru que vous voyez là, se met en tête de se marier.

L'OLIVE *à part.*

Malotru. Ma foi, je vois beaucoup d'épouseurs

ſeurs qui n'ont pas cette élégance là dans tout leur maintien.

MAD. JEROME.

Ce ſeroit un parti pour nôtre Marthe.

MARTHE *minaudant.*

Oh! Monſieur l'Olive ne penſera point à moi; je ne ſuis plus à la fleur de mon âge, & j'ai toujours eu pour le mariage une répugnance naturelle.

L'OLIVE.

Vous devriez plutôt dire ſurnaturelle, ma poulette.

MAD. JEROME.

Marthe n'eſt pas ſi déchirée, elle a encore de beaux reſtes, & d'ailleurs, telle que vous la voyez, ce n'eſt pas une fille pauvre. Je lui garde ſes gages depuis vingt ans.

L'OLIVE.

Diable! cela dit quelque choſe. Une femme, par exemple, qui me donneroit cent écus pour chaque année de ſon âge; plus elle ſeroit vieille, plus je l'aimerois.

ISABELLE.

L'Olive eſt furieuſement pour le ſolide.

L'OLIVE.

J'ai ce foible là. Or ça, Mademoiſelle Marthe,

the, tenez, considérez, je vous prie, ce minois, ce nés, ces épaules . . .

MARTHE.

Monsieur l'Olive, vous me faites rougir . . . la pudeur . . . voulez-vous qu'une fille qui ne sait rien de rien . . . Ah! je crains les enfants . . .

MAD. JEROME.

Je vois bien que l'Olive a gagné son procés.

VALERE.

Pardonnez, Madame, si je ne puis lui permettre de pousser aujourd'hui plus loin la fleurette. Allez l'Olive dire à ces personnes qui m'attendent, de ne pas s'impatienter ou de revenir dans une heure.

MAD. JEROME.

Et moi, je m'en vais mettre ordre à mon ménage. Marthe, suivez-moi. Je vous laisse seule, Isabelle, avec Valére.

à Valère.

Car je vous regarde déjà comme mon gendre, & Monsieur Jerome ne tardera pas à revenir.

Madame Jerome sort d'un côté du théatre suivie de Marthe. L'Olive sort de l'autre. En s'en allant il remarque que Marthe est boiteuse, & en témoigne sa surprise par des gestes.

L'OLI-

L'OLIVE *au fond du théatre.*

Les charmes de Marthe la font pencher d'un côté. Il faudra mettre la bourse de l'autre pour conserver l'équilibre.

SCENE X.

ISABELLE, VALERE.

ISABELLE.

Mais, Monsieur, les inconvéniens que mon pére nous a répresentés me paroissent assez importants pour y faire réfléxion.

VALERE.

Ma chere Isabelle, ne forgeons pas des monstres pour les combattre. Ces sortes de mauvais présages ne s'enfantent que dans la tête des hypocondres.

ISABELLE.

Vous vous sentez donc l'ame assez forte pour surmonter tous les petits chagrins qui naissent presqua nécessairement dans le ménage? Vous m'aimez assez pour ne pas vouloir me rendre malheureuse?

VALERE *se jettant à ses pieds.*

Adorable Isabelle, douteriez-vous de ma raison & de mon cœur? Vous me connoissez

depuis

depuis longtems, pouvez-vous former aucun scrupule sur l'avenir ? Laissons aux ames vulgaires les petites tracasseries, les disputes, & toutes les misères qui répandent communément l'amertume dans les mariages. Quant à moi, je ne cesserai jamais d'être pour vous un amant aussi tendre que fidèle.

ISABELLE *le relevant.*

Persistez, Valére, dans ces sentimens, & soyez sûr du retour le plus sincère.

VALERE.

Ne pourrions-nous pas imaginer quelque stratagême honnête pour faire consentir Monsieur votre Père à nos desseins?

ISABELLE.

Chut. Je le vois venir, suivi de mon frére & de Julie.

SCENE XI.

ISABELLE, VALERE, JEROME, JULIE, LEANDRE *paré.*

JEROME *continuant une conversation avec Julie.*

Trêve de Complimens, vous dis-je, vous êtes la bien venue.

JU-

JULIE *faisant toujours des révérences.*

Je vous demande pardon, Monsieur, mais c'est Monsieur vôtre fils, qui m'a forcé d'entrer. Vous m'en voyez tout confuse.

ISABELLE *l'embrassant.*

Vous vous moquez, ma chere Julie. Une visite de vous est une faveur singuliére. Je ne m'attendois pas à cet honneur. Quelle consolation pour moi d'avoir le bonheur de vous voir! Voilà une journée fort heureuse. Faites-moi la grace de vous approcher.

JEROME.

Finirez-vous bientôt avec toutes ces graces, ces honneurs, ces consolations, & tous ces Complimens.

ISABELLE.

Comme il vous plaira, mon cher Pére.

JEROME.

J'ai deux mots à dire à Mademoiselle . . . Des siéges!

Marthe vient ranger les siéges.

Asseyez-vous. Je vous entretiendrai d'une matiére, qui pour l'ordinaire ne déplait pas aux filles, c'est du mariage. Léandre m'a assuré que vous lui aviez promis vôtre main. Oh! ne rougissez point. Vous pouvez vous con-

confesser hardiment à moi, & Valère n'est pas non plus de trop ici. Il a les mêmes intentions pour Isabelle, & je puis vous déclarer à tous deux mes sentimens à la fois. Mais agissez avec autant de franchise que moi, & avouez naturellement si Leandre m'a dit vrai. Il ne me verroit de sa vie, s'il avoit eu l'audace de me tromper.

LEANDRE.

Je vous conjure, charmante Julie, au nom de nôtre amour, de ne point irriter mon pére contre moi, en lui déguisant vos sentimens & la vérité.

JULIE.

Mais comment voulez-vous qu'une fille...

ISABELLE.

Aimable amie, c'est de votre aveu sincére que dépend le bonheur de mon frére & le nôtre.

LEANDRE.

Dans les cas désespérés il est beau de voir l'amour vaincre la répugnance. Si jamais j'ai eu quelque empire sur votre cœur . . .

JULIE.

Vous me prenez par mon foible . . .

à Je-

à Jerome.

Eh! bien, Monsieur, vous le voulez. J'avoue donc que Leandre a sçû me plaire, & que j'ai consenti à devenir sa femme, si cette alliance mérite votre approbation, & si vous voulez faire les démarches nécessaires pour en obtenir le consentement de mes tuteurs & de ma famille . . . . Vous voyez dans quelle confusion me jette cet aveu.

JEROME *ironiquement.*

En vérité, vous faites pitié; mais pour revenir à nos moutons. J'ai fort bien connu votre pére & votre mére. C'étoient de braves gens, qui doivent avoir fait une bonne maison. Je suis content de ce côté-là; il s'agit cependant de savoir au juste à quoi peuvent aller vos biens. Si j'en suis satisfait, Leandre est à vôtre service, & vous lui faites beaucoup d'honneur. Sinon, il n'y a point d'amour, point de considération qui tienne, je ne consentirai jamais à ce mariage, & je saurai réduire vôtre galant à l'obéïssance.

JULIE.

Je crois, Monsieur, que vous serez content de ma fortune. Mes tuteurs vous prouveront que je possede au moins soixante mille francs.

LEAN-

LEANDRE *courant vers son Pére.*

Eh! bien, mon pére, vôtre fils est-il un nigaud, un étourdi? Vous ne dites mot, vous voilà bien étonné.

JEROME.

Ma chere Demoiselle, choisissez un autre époux: mon fils n'est pas pour vous.

LEANDRE.

Comment? Plait-il?

ISABELLE.

Juste Ciel! qu'entens-je?

VALERE.

Quelle bizarrerie!

JULIE *voulant s'enfuir.*

C'étoit-là l'affront que vous vouliez me faire essuyer. Leandre, renonçez à l'espoir de me revoir jamais.

à Isabelle qui la retient.

Non, je n'en ai que trop fait.

LEANDRE *se jettant à ses pieds.*

Vous voulez donc m'abandonner au desespoir, cruelle Julie. Je ne survivrai point à ce malheur. Hélas! donnez-moi le tems de fléchir mon Pére.

JULIE.

Quoi! vous voulez que je reste dans une maison

maison où l'on m'outrage? Mon honneur vous est donc si peu cher?

JEROME.

Vôtre honneur ne souffrira point ici, Mademoiselle. Je serai le premier à y veiller.

JULIIE.

Comment? Après l'affront que vous venez de me faire. Non, Monsieur. Il faut de plus grands biens que les miens pour vôtre fils. Vous allez lui trouver un parti plus riche, & je vous en fais mon compliment.

JEROME.

Je m'en garderai bien. Je ne veux point que mon fils épouse une femme avec une fortune si considérable.

LEANDRE.

Quoi? Si Julie est assez riche, que sa naissance & son caractére vous conviennent, vous ne voulez pas consentir à notre mariage?

JEROME.

Non, te dis-je, Elle est trop riche.

LEANDRE.

Qu'est-ce que cela veut dire?

JEROME.

Qu'elle est trop riche, de par tous les diables. Ne faudra-t-il pas que je dise vingt fois la même chose à ce butor?

LEANDRE.

Mais, tant mieux, mon pére, si elle est riche.

JEROME.

Et moi, je vous dis, tant pis. Mon expérience m'a fait connoitre, que les mariages où tous les biens sont d'un côté, deviennent la source de mille chagrins & de mille dissensions. Il est rare qu'une femme riche ne dise pas tous les jours à son mari: *Je le veux ainsi, mêlez-vous, Monsieur, de vos affaires. Ce sont mes écus, qu'on entend sonner ici; quand vous y mettrez autant du vôtre, que moi du mien, vous ferez comme il vous plaira. Voyez comme on dissipe mon bien;* & cent choses pareilles.

LEANDRE.

S'il n'y a que les richesses de Mademoiselle, qui vous inquiétent, on pourra vous tranquilliser. Il est aisé de se défaire du superflu. D'ailleurs ces sortes de disputes pour l'autorité domestique étoient en vogue dans le bon vieux tems; aujourd'hui la mode en est passée, les époux tâchent de se prévenir par des politesses mutuelles.

JEROME.

Attendez-moi sous l'orme.

ISABELLE *à Julie.*

Tranquillisez vous, ma chére amie, vous

voyez

voyez, que mon pére ne méprise pas vos biens, puisqu'il ne les trouve que trop considérables.

JEROME *à Leandre.*

Faites le beau parleur, tant qu'il vous plaira; je ne consentirai point à vôtre mariage, ni à celui de votre sœur avec Monsieur Valere, qui a également le défaut d'être trop riche. Si mon maudit débiteur, Claude la Nefffe, ne m'eut pas emporté le plus clair de mon bien, en devenant insolvable, j'aurois été charmé de vous établir. En vous donnant chacun dix mille écus de dot, vos mariages eussent été en quelque maniére assortis. Mais sur le pied où sont les choses, il y auroit une imprudence visible, à vouloir vous rendre volontairement malheureux. Encore si ce fripon offroit 80 pour cent!

SCENE XII.

LES ACTEURS PRECEDENS. MAD. JEROME.

MAD. JEROME.

Voilà encore vôtre petit Courrier de tantôt, qui demande avec empressement à vous parler . . . Mais que vois-je? Vous voilà tous

bien consternés. Qu'elles mines allongées! Apparemment que Monsieur Jerome a fait encore des siennes. Jour de Dieu! Monsieur Jerome, vous êtes un vrai trouble-fête. On a beau se donner de la peine pour procurer un bon parti à ses enfans, vous gâtez tout par vos sots scrupules. Si je m'en croyois ....

JEROME.

Ma foi, il n'y fait pas bon. Sauve qui peut. Et voyons ce qne le Courtier peut avoir à nous dire.

il se sauve.

SCENE XIII.

ISABELLE, VALERE, MAD. JEROME, LEANDRE, JULIE.

MAD. JEROME.

Contez-moi donc tout cela. Qu'est-ce? Qu'a-t-il dit? Qu'est-ce qui vous rend si capot?

VALERE.

Madame, il ne veut point consentir à nos mariages.

MAD. JEROME.

Quelle tête! Quel caprice! Pour comble de malheur le maudit Courtier n'offre que 40

pour

pour reçût de la dette. Cela va le rendre de bien bonne humeur, je pense.

LEANDRE.

L'amour me rend ingénieux; j'imagine un stratagème qui fera réüssir à coup sûr nos desseins. Mon cher Valère, vous seul pouvez m'aider daes mon projet. Voulez-vous me prêter dix mille écus de vôtre bien, & vôtre laquais. Je n'en veux dispofer que pour une heure ou deux, & au bout de ce tems je vous rendrai fidélement vôtre argent.

VALERE.

Avec le plus grand plaisir du monde. Aussi bien, il y a un de mes débiteurs qui m'attend chez moi, pour me remettre une pareille somme. Puisse l'emploi de cet argent faire succeder nos vœux! Mais, où trouver l'Olive?

ISABELLE.

Le voici fort à propos.

SCENE XIV.

LES ACTEURS PRECEDENS. L'OLIVE.

VALERE.

Ecoute l'Olive, tu suivras Monsieur, tu lui remettras l'argent qu'on vient d'apporter chez moi, & tu exécuteras de point en point tout ce qu'il t'ordonnera.

L'OLIVE.

Je ne demande pas mieux. Sans vanité je ne suis pas manchot.

LEANDRE.

Ne perdons point de tems. Vôtre fortune & vôtre mariage, Monsieur l'Olive, dépendent du succés de vos soins.

Leandre & l'Olive sortent ensemble.

ISABELLE.

Ne craignez rien. Je connois mon frére. Quoiqu'il ait l'imagination vive, il ne laisse pas d'être prudent & sage. Mais mon pére revient dejà.

SCENE XV.

ISABELLE, VALERE, JEROME, MAD. JEROME, JULIE, UN COURTIER.

JEROME *au Courtier.*

Je vous le répète encore, je ne signerai jamais un pareil accord.

LE COURTIER *begayant toujours.*

Je vous proteste, Monsieur, qu'il est hors d'état de payer un sol de plus.

JEROME.

Il mourra donc en prison.

LE

LE COURTIER.

Vous vous en repentirez.

JEROME.

Je le mettrai hors d'état de jamais tromper les honnêtes gens.

LE COURTIER.

Cela vous rendra-t-il vôtre argent?

JEROME.

J'aime mieux tout perdre.

LE COURTIER.

Quarante pour cent valent mieux que rien.

JEROME.

Que le Diable l'emporte avec ses 40 pour cent.

LE COURTIER.

Vous voulez donc courir aprés vôtre argent?

JEROME.

Je veux plaider.

LE COURTIER.

Vous n'y gagnerez rien; ce sera une dépense inutile.

JEROME.

J'aime mieux me ruïner.

LE COURTIER.

Les procés sont coûteux en diable; & la Justice est chére.

JEROME.

Ma cause est toute gagnée. Il ne s'agit que de coffrer mon drôle.

LE COURTIER.

Il prendra de la poudre d'escampette, & vous en créverez de dépit.

JEROME.

Ta, ta, ta, ta, ... Qu'on me mette ce raisonneur-là à la porte. Leandre, Leandre! qu'est-il donc devenu?

Le Courtier se sauve. Jerome le poursuit, & en même tems Leandre arrive tout essoufflé. Tous les trois se heurtent & tombent à terre.

SCENE XVI.

ISABELLE, VALERE, MAD. JEROME, JEROME, JULIE, LEANDRE.

JEROME *se relevant.*

J'ai les reins rompus . . . . Va, que la peste te crève, babillard infame. Cette affaire me donnera la mort. Et vous aussi, vous m'assassinez avec vos chiennes d'idées matrimoniales.

MAD. JEROME.

Eh! mon poulet, vous êtes-vous blessé? J'irai cher-

chercher de mon onguent divin. J'en fais tous les ans, la veille de la St. Médard. C'est un remède qui feroit revivre un homme qui se seroit cassé le col.

LEANDRE.

J'en aurois donc bon besoin, car je crois que j'ai la jambe démise.

MAD. JEROME.

Quoi vous êtes vous laissé cheoir aussi, mon pauvre Leandre. J'en suis au desespoir. Cela est de mauvais augure pour vos nôces prochaines.

JEROME.

Pas si prochaines que vous croyez bien ; car je vous avertis que je ne consens point à vos mariages. Ne pouvant obtenir que 40 pour cent de mon débiteur, je ne puis donner qu'environ seize mille francs à chacun de mes Enfans pour leur établissement. Il faut compter avec sa bourse. Et qu'est-ce que c'est que 16 mille francs? Une pareille somme ne dure pas longtems, quand il s'agit de se mettre en ménage. La première année du mariage est toujours terrible; on s'en ressent encore pendant bien d'autres. Le luxe augmente à un excés épouvantable, & je crois que la fin du monde aproche.

LEANDRE.

Mon pére, ne craignez rien à cet égard. Mon établissement n'aura rien de fastueux. Daignez considérer aussi que Julie étant Orpheline elle n'a plus rien à espérer de personne, au lieu qu'aprés vôtre mort & celle de ma mére . . .

JEROME *en colere.*

Comment, fils dénaturé, tu comptes déjà sur ma mort! Tu en as menti, & il n'en sera rien. Tu oses me dire pareille chose en face. Je te jure que si tu as l'audace de vivre plus longtems que moi, je te . . . . Mais pourquoi crois-tu que je mourrai bientôt? Je ne suis affligé d'aucune infirmité. J'ai la voix bonne, hem . . . hem . . . Je mange bien, je bois bien, je . . . N'est-il pas vrai, Madame Jerome?

LEANDRE.

Mais, mon Pére . . . .

JEROME.

Vas, je ne suis pas ton Pére. Tu es un traitre qui souhaite ma mort.

LEANDRE.

Je prens le Ciel à temoin que ce n'a jamais été mon intention, mon cœur est incapable d'un sentiment si indigne. Mais, mon cher

Pére,

Père, quand même je mourrois avant vous, mes Enfans . . .

JEROME.

Quoi, tu as des Enfans? Où sont-ils? Des bâtards?

LEANDRE.

Non, Monsieur, mais moi marié, moi mort avant vous, mes Enfans n'hériteroient pas moins de votre bien.

SCENE XVII.

LES ACTEURS PRECEDENS, MARTHE.

MARTHE.

Voici pour la troisième fois ce maudit Courtier qui abime nos escaliers avec ses pieds crotés.

JEROME.

Qu'il s'aille paître. Je ne veux plus lui parler.

MARTHE.

Mais il est accompagné d'un beau Monsieur. Ils disent tous deux comme ça, qu'ils ont une bonne nouvelle à vous apprendre, & qu'il faut absolument qu'ils vous parlent.

MAD.

MAD. JEROME.

Une bonne nouvelle! Oh! il faut les écouter.

JEROME.

Qu'ils viennent donc, pour la dernière fois.

MARTHE *s'approchant de la Coulisse.*

Vous plait-il d'entrer, Messieurs?

SCENE XVIII. ET DERNIERE.

ISABELLE, VALERE, JEROME, MAD. JEROME, JULIE, MARTHE, L'OLIVE *comiquement travesti.* LE COURTIER.

LE COURTIER *à l'Olive.*

Monsieur, voici le galant homme avec lequel nous avons à traiter.

L'OLIVE *affectant de parler Gascon pendant toute la Scene.*

Cadedis, il a l'air d'être un tantinet de mauvaise humeur.

JEROME.

On le seroit à moins.

L'OLIVE.

Ah! ça, mon Patron, topez-là. Vous voyez

en

en moi le Phénix des gens d'honneur, mon nom est Pamphile Crispin Mausladiniac.

JEROME.

Serviteur à Monsieur Mausladiniac.

L'OLIVE.

Vous me voyez au desespoir; je voudrois être anéanti.

JEROME.

Eh! pourquoi?

L'OLIVE.

Que l'on seroit heureux, si l'on étoit dans le monde comme Melchisédec, & comme bien d'autres honnêtes gens, sans connoitre ni son Père, ni ses beaux Frères, ni ses Cousins.

JEROME.

Monsieur est Gascon.

L'OLIVE.

Pour vous rendre mes obéïssances, & d'une des meilleures Maisons du Périgord. Nous avons eu cependant le malheur de faire alliance par les femmes, (& ce sont les femmes qui font toujours le mal;) nous avons eu, dis-je, le malheur de nous allier à un certain Claude la Nesfle . . .

JEROME.

Ah! c'est un grand malheureux celui-là.

L'OLI-

L'OLIVE.

Il a l'honneur d'être nôtre Cousin. Je sai la petite mèsintelligence qui s'est élevée entre vous deux. Mais ce n'est qu'une bagatelle, & je viens exprès pour m'informer de ce que vous voulez précisément de lui.

JEROME.

De l'argent.

L'OLIVE.

Mon Cousin est pauvre, mais il a le cœur noble & l'ame grande comme César.

JEROME.

S'il ne me paye point, je pourrois fort bien faire pendre ce cœur noble.

L'OLIVE.

Cadedis, Monsieur, on ne pend pas des gens comme nous. Vous êtes bien vif, mon Patron. Que diable pendre! Mon pauvre Cousin est fort à plaindre. Par noblesse d'ame, & pour pouvoir vivre en Seigneur, il s'est avisé, pendant quelque tems, de troquer avec ses amis des marchandises contre de l'argent. Il n'y a point de mal à cela, je pense. Or ses amis décampent & oublient de lui remettre l'argent, pour les marchandises qu'il leur avoit procurées. Ce n'est pas sa faute, comme vous voyez. Il veut ni plus ni moins

boire-

boire & manger tous les jours, & se divertir quelquefois; cela est naturel. Il faut donc qu'il cherche de l'argent. Monsieur Jerome a beaucoup d'argent, donc il lui emprunte; c'est tout simple. Mais sa mauvaise étoile veut qu'il ne puisse pas rendre, & par fatalité il fait une petite banqueroute. Oh! on ne pend pas d'abord les honnêtes gens pour cela On dépeupleroit l'état, si on s'avisoit de pendre tous ceux qui empruntent, & qui ne rendent pas. Mon Cousin veut vous donner plus qu'il n'a. Se peut-il un plus galant homme? Qu'y a-t-il à redire.

JEROME *en colére.*

Comment? Vous voulez me persuader que l'on fait banqueroute par grandeur d'ame?

L'OLIVE.

Point de fâcherie, Monsieur Jerome. Je suis de sang froid. Tenez, je vous aime tendrement, & l'honneur de ma famille me tient à cœur. Mon cousin vous donnera 40. pour cent, & j'y ajouterai dix pour cent de ma propre bourse. Je sçai bien, que tous les banqueroutiers galants, qui s'enrichissent par ce moyen, vont me jetter la pierre, & que je gâte le métier; mais je les nargue.

LE COURTIER.

Monsieur Jerome, 50 pour cent vaut mieux qu'un concours.

JE-

JEROME.

Il me faut au moins 90 pour cent.

L'OLIVE.

D'ailleurs avec 50 pour cent vous n'y perdrez rien. Comme un ſage rentier vous aurez ſans doute pris vos meſures d'avance, ſoit en donnant à mon Couſin au lieu d'argent comptant, des marchandiſes qui ne valoient pas la moitié du prix, ſoit en retenant ſur le payement quelques années d'intérêt, ſoit en vous faiſant donner quelques pour cent de proviſion, une diſcrétion, & ainſi du reſte. Enfin, Monſieur, ne ſoyez point opiniâtre. Les autres Créanciers n'auront que 40 pour cent.

JEROME.

Il me faut 90 pour cent, ou je le fais arrêter.

L'OLIVE.

Votre Serviteur très humble. En ce cas là mon Couſin fait ceſſion entière de ſes biens, produit ſes livres, & tire ſon êpingle du jeu.

JEROME.

Je l'en empêcherai bien.

L'OLIVE.

Ah! ça, mon Patron, reſtons amis. Je veux faire en votre faveur un coup de générofité de mon païs.

JEROME.

Quand vous babilleriez jusqu'à demain, je ne ferai jamais d'accord, à moins que vous ne m'offriez 80 pour cent.

L'OLIVE.

Quatre-vingt pour cent, eh! vous n'y pensez pas. Il ne manqueroit que 20 pour cent au Capital. Tout le monde se moqueroit de mon Cousin. Cela ne se peut point. La chose entraineroit de trop fâcheuses conséquences, & feroit manquer bien des coups.

LE COURTIER.

Monsieur Maussadiniac, il faut faire un effort pour le contenter; je sçais qu'il est entier dans ses sentimens.

L'OLIVE.

Quatre-vingt pour cent! Cadedis, pourquoi mon Cousin se seroit-il donc donné la peine de faire banqueroute? Sur ce pied-là un honnête homme ne peut plus faire banqueroute.

JEROME.

A quoi servent tout ces propos? Je vous dis & vous répéte, que je n'en rabattrai pas une obole.

L'OLIVE.

Quatre-vingt pour cent. Et dequoi mon

Cousin pourra-t-il faire figure après? Demander 80 pour cent! Monsieur, cela est Juif, Arabe, Anti-chrêtien. Jamais personne de nôtre famille n'a donné 80 pour cent. O le mauvais Siécle! O vertus corrompues! Mon Patron, vous êtes un vrai Corsaire. Les 80 pour cent vous peseront sur la conscience à l'article de la mort.

Jerome l'écoute fort tranquillement, & secouë la tête à cet endroit.

Eh! bien, puisque vous êtes tetû comme une bourique, vous les aurez ces 80 pour cent: mais si jamais vous faites banqueroute, je vous jure sandis, que vous en payerez tout autant.

JEROME.

Je m'en garderai bien. Maitre Courtier, dressez le procés verbal, que nous avons conclu l'accord à 80 pour cent. Quoi, vous hésitez . . . .

LE COURTIER.

Au moins, Monsieur, je me flatte que vous me donnerez un ample courtage pour mes peines.

Le Courtier va dresser dans un coin les Articles, que Jerome & l'Olive signent ensuite.

MAD.

MAD. JEROME.

Eh! bien, Monſieur Jerome, vous voilà au comble de vos deſirs. Rendez-donc ces jeunes gens également heureux. Tous les obſtacles ſont levés, & vous venez de leur repréſenter toutes les difficultés du mariage, mais ils n'en ſont pas moins réſolus de risquer l'avanture.

VALERE

Oſerois-je, Monſieur, joindre mes inſtances à celles de Madame? J'eſpére que vous ne vous repentirez jamais de m'avoir accordé Mademoiſelle vôtre fille.

LEANDRE.

Mon Pére, je vous demande la même grace. Ma conduite ſera telle, que mon établiſſement ne ſera jamais pour vous qu'un ſujet de joye & de ſatisfaction.

JEROME.

A' la bonne heure. Je ſuis maintenant en état de vous établir ſolidement. Mais faites bon ménage, & ne venez jamais m'importuner de vos plaintes.

MAD. JEROME.

Voilà qui va le plus heureuſement du monde.

de. Venez, mes Enfans, que je vous embrasse.

JEROME.

Recevez aussi ma bénédiction. Puissent vos mariages être accompagnés d'un bonheur constant!

MAD. JEROME *sautant au col de son mari.*

Ah! ça, mon poulet, ne perdons point de tems pour achever le bonheur de ces petits moutons, & pour faire les aprêts de leurs nôces, rentrons.

Monsieur & Mad. Jerome sortent.

LE COURTIER *à Leandre.*

Mais, Monsieur, où en serai-je, si l'on vient à savoir que ces 80 pour cent ne sont qu'un jeu de vôtre invention?

VALERE.

Je me charge de régler toute cette affaire, & payer les 40 pour cent en sus. Aussi bien la moitié m'en revient.

L'OLIVE.

Et moi, qu'aurai-je pour mes peines & mes risques?

LE-

LEANDRE.

L'aimable Marthe sera le salaire de vôtre industrie, Monsieur l'Olive.

L'OLIVE.

C'est un présent qui ne vous coûte pas beaucoup, tout précieux qu'il est pour moi.

JULIE.

Je m'engage à la doter.

ISABELLE.

Et moi à lui faire son trousseau.

MARTHE.

En vérité, Mesdames, c'est une œuvre de charité que vous faites en me donnant un mari.

VALERE.

Mesdames & Monsieur, félicitons-nous mutuellement sur l'heureux succés de nos amours, & tâchons qu'un prompt hymen soit la récompense de toutes les inquiétudes que nous avons essuyées.

L'OLIVE *à part.*

Pourvû que la charmante Marthe ne fasse pas enrager Monsieur Maussadiniac, tout ira bien.

Et

au Parterre.

Et vous, Messieurs, je souhaite que toutes vos intrigues réüssissent aussi bien que la mienne. Bon soir.

FIN.

Page XXI. ligne 17. de l'avant-propos, lisez *mot pour mot.*

- - 373. ligne 24. LISIMON, lisez *LOUISON.*

- - 411. ligne 11. Nous rougirons, lisez *Nous rougirions.*

Il s'est encore glissé quelques fautes d'impression dans cet ouvrage que l'on prie le Lecteur de corriger.

